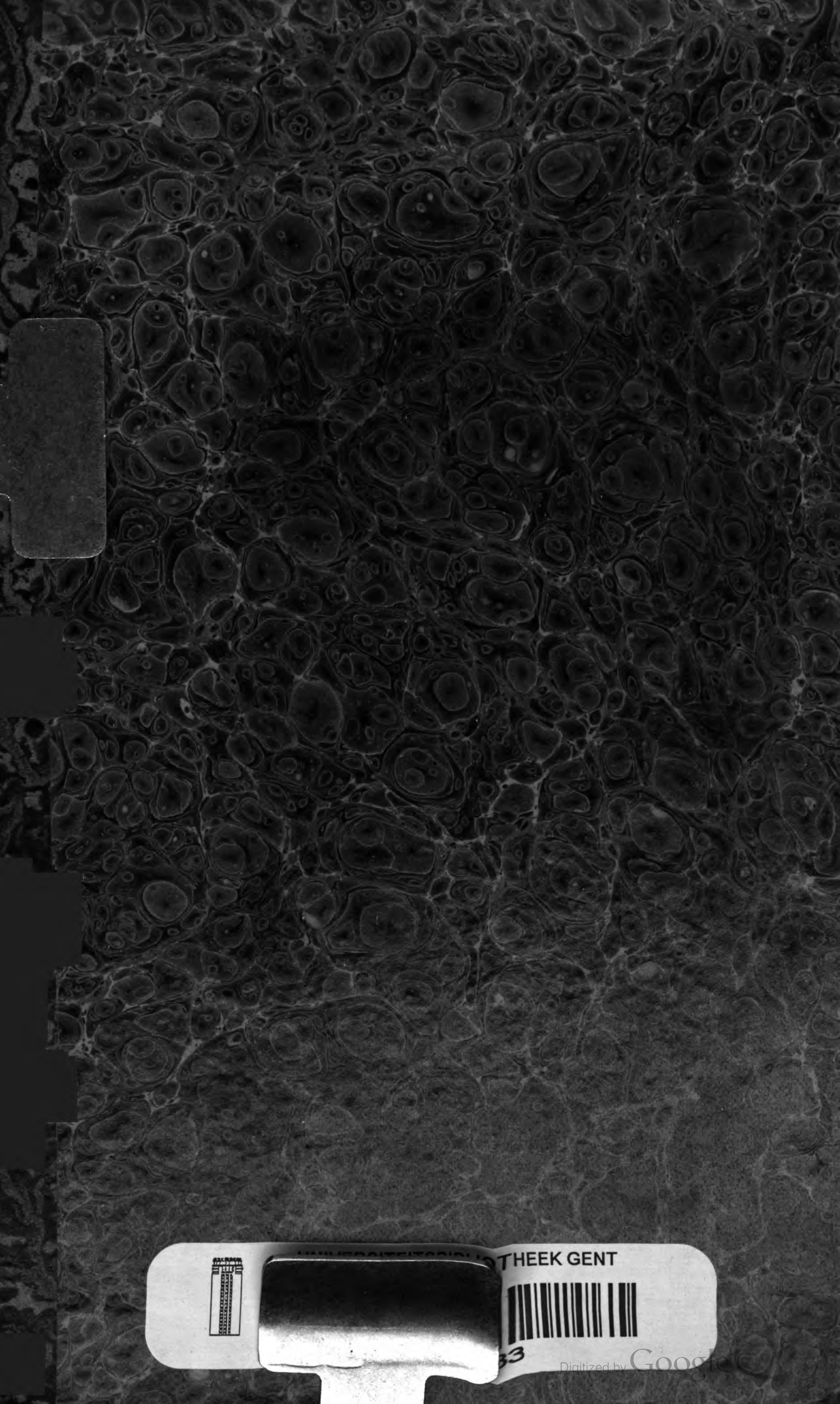
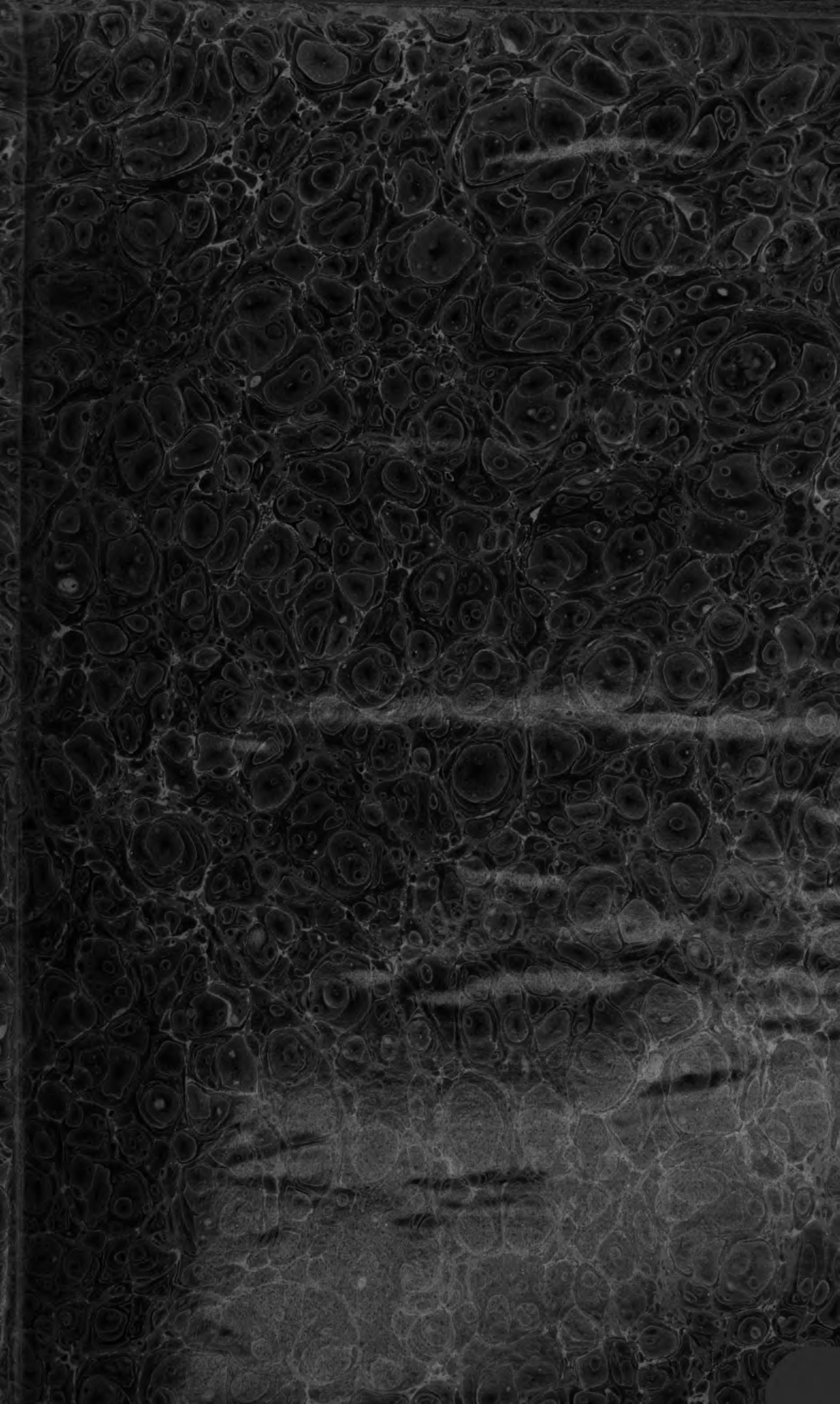






LA DÉCOUVERTE

DE LA

SCIENCE DES LANGUES.

II.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
rue Garancière, n. 5.

LA DÉCOUVERTE

DE LA

SCIENCE DES LANGUES

CONTENANT :

UNE OPINION SUR LA MANIÈRE D'OPÉRER D'UN ESPRIT HUMAIN ;
L'EXPLICATION DE LA NATURE RÉELLE
DES PARTIES DU DISCOURS ET DE LA SIGNIFICATION QUE TOUS LES MOTS
RENFERMENT EN EUX-MÊMES COMME LEUR PROPRE DÉFINITION ;
L'ORIGINE DES MOTS, LETTRES, CHIFFRES, ETC., AINSI
QUE LES PRINCIPES FONDAMENTAUX DE LA
PREMIÈRE RELIGION DE L'HOMME;

PAR MORGAN CAVANAGH,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR MORGAN CAVANAGH ET CH. JOUBERT.

EN DEUX PARTIES.

2e VOLUME.

A PARIS,

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,

QUAI MALAQUAIS, N. 15.

1844.

LA DÉCOUVERTE

DE

LA SCIENCE DES LANGUES.

Le lecteur qui n'a pas suivi lentement et attentivement tout ce qui a été dit jusqu'ici, et qui, par conséquent, a laissé derrière lui plusieurs points de cet ouvrage sans les avoir clairement et pleinement compris, devra, avant d'aller plus loin, revoir une seconde fois le premier volume en entier. Si je me laisse aller à donner cet avis, c'est que je sais que les découvertes qui suivent sont d'une nature beaucoup moins simple et saisissable que celles que nous avons déjà vues, et qu'elles ne pourraient être conçues sans une connaissance approfondie de tout ce qui les précède. Jusqu'à ce moment, nous n'avons abordé en général que des questions qui, bien que difficiles, existaient avant moi, et sur lesquelles on avait déjà discuté souvent ; mais dorénavant il n'en doit plus être ainsi : j'ouvre une carrière toute nouvelle, et c'est seulement à l'aide d'une attention consciencieuse que je peux espérer de faire comprendre et accepter les bases de rai-

sonnement sur lesquelles doit se fonder un ordre de choses tout nouveau. J'ai encore à accomplir le plus difficile de ma tâche ; j'ai à résoudre des problèmes que le monde entier a jugés inexplicables, et pour y parvenir, le seul moyen qui me soit offert est de m'isoler complétement de tout ce qui m'entoure, d'oublier pour ainsi dire toute ma vie, et de me réfugier par la pensée au milieu de la nature seule, ou de cette société primitive qui a dû enfanter les premières combinaisons de la langue. Dans cette recherche, je ne vais pas jusqu'à croire que je ne me sois jamais égaré en tâchant de suivre la trace de leur esprit ; mais les résultats immenses que j'ai obtenus prouvent que le plus souvent j'étais dans la réalité, et me permettent de dire que j'ai découvert la science des langues. Assurément, je ne la possède encore moi-même que d'une manière bien confuse ; néanmoins elle deviendra bientôt familière par l'usage, et l'on parviendra nécessairement à poser des règles très sûres pour nous guider dans nos recherches. Mais, avant d'en arriver là, nous devons apporter une grande prudence dans l'analyse que nous faisons des mots, lorsque nous déterminons s'il faut les considérer de telle ou telle manière, c'est-à-dire, s'il faut leur attribuer la première signification qu'ils eurent jamais, ou bien supposer qu'ils avaient déjà dégénéré quand ils contribuèrent à former les noms dont nous nous efforçons de retrouver le véritable sens.

Revenons maintenant au féminin de *mon*, *ton*, *son*.

Le féminin de *mon*, *ton*, *son*, c'est-à-dire *ma*, *ta*, *sa*, aussi bien que le supposé pluriel des deux genres, *mes*, *tes*, *ses*, restent à expliquer.

L'*a* dans *ma*, *ta* et *sa* signifie aussi *une chose* ou *la chose*, et correspond à *ea* en latin, de sorte que *ma* est la même chose que *me ea* ou *ea me*, et veut dire *la chose à moi*; *ta* et *sa* s'expliquent de même. Quant à *mes*, *tes*, *ses*, ils ne sont pas plus au pluriel que *mon*, *ton*, *son*, ou que *ma*, *ta*, *sa*, puisque c'est uniquement le seul pronom *es* qui est ajouté à *m*, *t*, *s*, de même que *on* et *ea* sont ajoutés à ces mêmes lettres pour le masculin et le féminin singuliers. Ceci paraîtra d'abord incroyable; mais en y réfléchissant seulement cinq minutes sérieusement, on reconnaîtra que quoique cela semble fort étrange, c'est cependant vrai. *Es* a été choisi dans cette circonstance, c'est-à-dire pour marquer le pluriel, seulement pour correspondre par sa forme aux autres *es* dont il est suivi. Ainsi, *mes livres* veut dire *à moi ce livre livre;* mais pour éviter la répétition du mot *livre*, on a ajouté le pronom *es* qui a remplacé le second. On reconnaît ceci parfaitement lorsqu'on se souvient que *livre* devrait s'écrire *liver*, car ce n'est pas autre chose que le mot latin *liber* dans lequel on a substitué le *v* au *b*, ce qui arrive très fréquemment. En conséquence, *mes livres* est pour *me es liver es* (à moi ce livre ce), phrase dans laquelle le pronom ou l'*article* qui précède *liver* pourrait tout aussi bien être *on* ou *er* que *es*. Mais comme le pronom ou l'article qui suit *liver* dans cette

même phrase (*me es liver es*) est, pour le nombre et le genre, en apposition directe avec celui dont il est précédé, il devait, pour qu'il y eût harmonie parfaite, correspondre aussi dans la forme, et c'est ce qui arrive fort heureusement dans la langue française. Mais lorsqu'on dit en anglais *my books* (1) (mes livres), cet accord, quant à la forme, n'existe pas, puisque *my* est *me-i* et non *me-es*. Toutefois *me-i* est tout aussi bien au pluriel que *mes*, ce qui veut dire que *me es* n'y est nullement ; car *me-i* (*my*) est évidemment au singulier, puisqu'il signifie *to me one* (à moi un), ou *to me it* (à moi cela). De même dans *your books* (vos livres), c'est-à-dire *you er book-es* (vous cela livre cela), *er*, qui est en apposition à *es*, ne correspond pas avec lui pour la forme, quoïqu'il le fasse pour tout le reste; et il n'est cependant pas plus au pluriel que *es*, c'est-à-dire que ni l'un ni l'autre n'est au pluriel. Tout ceci prouve donc avec la plus grande évidence qu'il n'y a aucun différence, quant au nombre, entre *mon*, *ton*, *son*, et *mes*, *tes*, *ses*, et qu'on peut en dire autant de *ma*, *ta*, *sa*, tous ces mots étant également au singulier.

J'ai maintenant à expliquer les prétendus pluriels de *notre* et *votre*, c'est-à-dire *nos* et *vos;* mais je vais d'abord m'occuper de leur forme au singulier.

Notre et *votre* accusent en apparence une origine toute latine; il n'est pas de grammairien ou de lexico-

(1) *My* s'emploie également au singulier et au pluriel : on dit *my book* (mon livre), comme *my books* (mes livres).

graphe qui ne les fasse dériver de *noster* et *vester;* et cependant ces mots (anciennement écrits *nostre, vostre*), malgré leur ressemblance, n'ont nullement été formés de *noster* et de *vester*. Une vérité qui paraîtra un peu forcée, c'est que les mots, comme les êtres qui en font usage, sont, à bien peu d'exceptions près, nés sur le même sol; et les savans devraient y regarder un peu plus sérieusement avant de décider qu'un mot, qui est reconnu pour avoir *toujours* existé dans une langue, a été emprunté à une autre.

On conçoit facilement qu'un peuple qui ne possédait pas de mot pour nommer une certaine chose dont il n'avait aucune connaissance avant d'être entré en relation avec un autre peuple, ait pu emprunter ce mot à cet autre peuple, puisque lui-même n'en avait pas besoin auparavant. Ainsi, de nos jours on a adopté en Angleterre un vêtement d'homme qu'on a nommé *mackintosh;* l'usage s'en étant répandu en France, on lui a conservé dans ce pays le même nom qu'en Angleterre, parce que jusqu'à présent on n'avait pas porté un pareil vêtement, et que par conséquent on n'avait pas inventé de mot pour le nommer. Mais tous les savans, sans exception, nous disent aujourd'hui que les mots *main* et *pied* sont venus du latin *manus* et *pes;* ce qui n'est pas seulement une erreur, mais une opinion qui ne devrait être partagée que par les esprits les plus bornés; car cela veut tout simplement dire, lorsqu'on l'examine de près, qu'à l'époque où ces deux mots furent pris aux Latins,

les Français n'avaient ni *pieds* ni *mains*, puisqu'il n'existait pas dans leur langue de mots pour les nommer. S'il y a une chose impossible, c'est certainement de faire adopter par tout un peuple, encore grossièrement sauvage, deux mots étrangers qu'il ne comprend pas, pour les substituer à deux autres mots d'un usage aussi fréquent, aussi indispensable que *main* et *pied*. Non, une langue n'est pas le produit factice du travail de quelques hommes, c'est l'expression spontanée, naturelle de ceux qui l'ont créée.

Nostre est formé de *nos* (qui est égal à *nous*) et de *être* que j'ai déjà expliqué plusieurs fois. *Vostre* est pareillement composé de *vos* (qui est égal à *vous*), et aussi de *être*. Alors *nostre livre* signifie, *nous être livre*, c'est-à-dire *à nous l'être livre*, *à nous la chose livre*. *Vostre livre* signifie de même *vous être livre*, qui est la forme abrégée de, *à vous être livre*, c'est-à-dire *à vous la chose livre*. Dans ces exemples, le mot *être* peut aussi fort bien être rendu par un article ou un pronom, et nous pouvons dire que *nostre livre* est égal à *nous le livre*, c'est-à-dire *à nous le livre*, ou, ce qui est la même chose, *nous cela livre*, c'est-à-dire, *à nous cela livre*. Mais lorsque nous considérons *être* de cette manière, nous le prenons dans son sens collectif, car il ne faut pas oublier qu'il est composé de plusieurs mots, de *es-it-re*, qui signifient *c'est la chose*. Nous pouvons aussi le regarder comme étant composé de deux mots seulement, *est re*, ce qui doit d'abord avoir été *ir est*, puis *er est*,

et enfin *ester* et *estre*. Comme les deux mots *er est* sont l'original du mot anglais *erst* (anciennement), nous avons encore ici une autre preuve de ce qui a déjà été suffisamment établi, c'est-à-dire qu'un présent répété fut le premier moyen auquel les hommes eurent recours pour indiquer un temps passé; car *er est* sont véritablement égaux à *aller aller*. Lorsqu'on analyse *æra* et *ibi*, on ne leur trouve pas une autre signification, puisque le premier devient *er-ea* (cela cela), et le dernier *ib-i*, qui est aussi égal à *cela cela* ou *aller aller*. Alors quelle différence y a-t-il entre *on*, *ea*, *es*, dans *mon*, *ma*, *mes*, et cet *être*, dans *notre* et *votre*? Aucune; tous signifient également *cela*, *le* ou *la chose*.

Maintenant, comme personne ne dira que le mot *être*, lorsqu'on l'emploie séparément de *nostre* et *vostre*, est dérivé de quelque pronom ou article latin, pourquoi le dirait-on lorsqu'il fait partie de ces noms, puisque c'est toujours le même mot? Mais on peut me dire que, comme personne ne soupçonna jamais que le mot bien connu *être* formait une partie de *nostre* et *vostre*, pas plus qu'on ne supposait qu'il entrât dans la composition des verbes tels que *connaître*, *paraître*, etc., il n'est pas juste d'accuser les Français de raisonner de cette manière illogique, car lorsqu'ils disent que *nostre* vient de *noster*, c'est parce qu'ils ignorent que le mot *être* entre dans la composition de *nostre*.

On peut ajouter, comme une nouvelle preuve de ce

que *nostre* et *vostre* n'ont pas été tirés de *noster* et *vester*, que les Français ne disent pas *vestre* ou *vetre*, au lieu de *vostre* ou *votre;* cependant le prétendu original de *vostre* et *votre* est *vester*, et non *voster*.

Comme *estre* ou *être*, dans *nostre* et *vostre*, devient, lorsqu'on l'analyse, *est-re*, qui peut être traduit par *ce est*, de même *ter*, dans *noster*, devient *it-er*, qu'on peut rendre aussi par *ce-est;* ou bien encore, comme *estre*, on peut indifféremment le traduire par *la chose, cela* ou *le*. La vérité est que *ester*, dans *vester*, est précisément la même chose que *estre;* mais cela ne fait pas que *vostre* soit dérivé de *vester*. Si, dans le cas qui nous occupe, il y avait eu un emprunt fait par une langue à une autre, il serait beaucoup plus plausible de dire que les pronoms latins ont été tirés du français, puisque *être* ou *estre* existe dans cette dernière langue indépendamment de tout autre mot et est d'un très fréquent usage, tandis que lorsqu'on le considère ainsi isolément, on ne le retrouve pas en latin.

Il faut expliquer maintenant les pronoms latins *nos* et *vos*, afin de rencontrer moins de difficultés lorsque j'aurai à en montrer la nature en les considérant comme des mots français, c'est-à-dire comme les pluriels de *notre* et *votre*.

Le mot *nos* peut être analysé ainsi, *in-os*, ce qui signifie *un un*, ou *le un un*. On peut aussi l'analyser de cette manière, *in-o-is;* mais le sens n'en est pas différent, puisque cette dernière forme peut être rendue par *un un cela*, ou *cela un un*, ou bien encore

le un un. Ces deux analyses ne diffèrent donc entre elles que dans la forme, car, quoique la dernière renferme un mot de plus (*cela*) que la première, ce mot ne nomme pas une idée additionnelle, puisque c'est un de ceux qu'on nomme articles (adjectif au positif).

De nombreux exemples ont déjà été donnés dans l'analyse des mots pour prouver que *in* signifie *un* ou *l'un*, de sorte que je n'ai besoin de faire aucune recherche à son sujet dans le cas présent; mais comme il s'y rattache une question fort difficile, j'ai l'intention de revenir à ce mot lorsque j'aurai terminé l'explication de ceux qui m'occupent maintenant.

Os signifie aussi *un*, par cette raison que c'est un des noms que doit avoir eus le *soleil*. Cette grande création, qui paraissait être unique dans le monde (c'est-à-dire sans égal), fut, ainsi que la *lune* (comme nous l'avons déjà vu), ce qui donna d'abord à l'homme l'idée de l'unité.

Mais, peut-on dire, comment sais-je que *os* était un des noms donnés au *soleil?* Parce qu'il fait, par l'analyse, *is-o* (le soleil), qui devint *os* par la transposition de *is* et sa contraction. Ce peu de remarques sur *os* suffiront aussi pour le moment, mais il mérite, comme le mot *in*, un examen plus détaillé et j'y reviendrai.

Maintenant, comme *ego*, le singulier de *nos*, se décompose ainsi, *eg-o*, qui signifie *le un* (car *eg* ne diffère nullement ici du mot anglais *the* (le), et comme on formait le pluriel, dans le commencement, par la

répétition d'un singulier, ainsi que nous l'avons vu, il est fort raisonnable que *nos*, le pluriel de *ego*, signifie littéralement *un un*, ou *l'un un*. *Nos* est donc une contraction de *in-os*.

On peut aussi analyser *ego* de cette manière : *eg-io*; mais le sens ne diffère pas, puisque cela veut dire *cela le un*. La plus ancienne forme pour la première personne du singulier doit avoir été *io*, auquel on ajouta un mot signifiant la hauteur ou la prééminence, ainsi que nous le verrons dans l'explication qui doit être donnée du *g*.

En assignant à chacun de ces mots (*in-os*) une signification distincte, nous les considérons dans leur état primitif, c'est-à-dire que nous leur restituons le sens qu'ils avaient à cette époque reculée où chaque mot nommait une idée; car si on les envisageait autrement, on pourrait dire qu'ils signifient seulement *le un*, et cela serait considérer *in* comme ne nommant pas une idée séparée de *os*, mais comme occupant la place d'un de ces mots nommés articles.

Nous avons maintenant à trouver (et nous en verrons bientôt la nécessité) comment *nos* fut d'abord formé; car, par la vue que nous venons d'en prendre, on a seulement appris de quoi il est composé. Comment les hommes, dans cet exemple, exprimaient-ils d'abord *un un*? Commencèrent-ils ainsi, *in-o* (un un), ou ainsi, *in-os* (un un)? ou bien encore ainsi, *in o is* (un un cela)? La forme *in o* fut nécessairement adoptée la première comme étant la plus simple, et exi-

geant le plus petit nombre de lettres ; et nous pouvons nous assurer de ceci en voyant quelle était la forme de *nos* dans une autre situation. Ainsi, en décomposant le mot *nobis* (qui donne *in-o-be-is*, c'est-à-dire *no-be-is*, signifiant *nous être cela*, c'est-à-dire *à nous être cela*, en d'autres termes, *c'est à nous* (*cela nous appartient*), nous reconnaissons que les hommes disaient d'abord *in-o* (un un), et que ceci devint *no* par contraction. Par la suite, on y ajouta *is*, ainsi, *is no*, ce qui voulait dire *la chose à nous*, *l'être* (nommé) *nous*, ou bien *le nous*. Enfin, par la transposition et la contraction, *is-no* fut transformé en *nos*.

Comme l'examen de *is*, dans une position telle que celle qu'il occupe ici, nécessiterait de trop nombreuses investigations, il me faut retarder ce que j'ai à dire à son sujet jusqu'à ce que j'en arrive à considérer les mots *in* et *os*.

Ces recherches nous ayant conduits à reconnaître que *nos* était dans le principe *in-o*, dont par la suite on fit *no*, nous devons, en considérant le mot français *nos*, c'est-à-dire le prétendu pluriel de *notre*, l'analyser ainsi : *no-is* (à nous cela). Alors, en décomposant *nos livres*, nous trouverons *no-is-livre-es*, ou *no-is-livre-is* (à nous le livre livre *ou* à nous cela livre cela) (*to us it book it*) ; le *it* (cela) qui précède le mot *book* (livre) est, dans cet exemple, la même chose que *le*, et le *it* qui suit le mot *book*, est employé dans ce second cas comme un substitut de ce mot.

Ceci nous montre clairement que *nos* n'est pas le pluriel de *notre;* car, de même que ce dernier mot est composé de *nos-être* (la chose à nous) (nous ne devons pas ici considérer *notre* plus minutieusement), de même *nos* est également composé de deux mots (*no-is*) qui signifient *là chose à nous.* Mais pourrait-il y avoir un pluriel dans ce cas? Oui; cela se pourrait fort justement. Ainsi, si les Français disaient : *noles livres* au lieu de *nos livres*, *noles* serait un pluriel, puisque lorsqu'on l'analyse il devient *no-il-es*, dont la signification est : *à nous* CELA CELA, c'est-à-dire *à nous* EUX. Alors *noles livres* voudrait dire *à nous eux*, c'est-à-dire *livres*, en d'autres termes, *à nous cela cela*, c'est-à-dire *livre livre*. Nous voyons ainsi que l'article ou le pronom *les* est composé de *il es*, ou, comme cela peut être aussi, de *il is*. On peut me dire ici que si ce que j'avance est vrai, *la* doit également être un pluriel, puisque, par l'analyse il devient *il ea*, qui peut aussi signifier *cela cela*, et par conséquent *eux*. Mais, dans cet exemple, il n'y a qu'une seule chose à laquelle il soit fait allusion, c'est *la terre;* car *il ea* veut dire littéralement *cet endroit*, *ce lieu*, *ea* étant le premier nom donné à la terre, nom qui existe encore dans la langue saxonne. Il n'y a donc aucune différence entre *la* qu'on nomme l'article féminin en français, et le mot *là* nommé adverbe de lieu. Il en est de même en anglais, puisque ce mot *there* (là) devient, par l'analyse, *the ere*, qu'on devrait écrire *the ear*,

c'est-à-dire *the earth* (la terre), *the place* (le lieu); car *ear*, c'est-à-dire *ea ir*, doit avoir été formé de ce que *ir* (quand il signifiait *la*) précédait *ea* et fut ensuite rejeté après *ea* de manière à ne faire avec lui qu'un seul mot, *ear* signifiant *earth* (terre). J'ai déjà fait observer que *th* à la fin de ce mot *earth* est aussi un autre article, c'est-à-dire *the*, qui, de même que *ir*, tomba à la fin du mot et s'y incorpora. Une analyse des trois mots *place*, *flat* et *plat* (ce dernier mot étant le mot français correspondant à *flat*) confirme ce que je viens de dire à l'égard de *la* et de *ea*, puisque ces mots deviennent, lorsqu'on les décompose : « place » *ip-il-ea-is* (sur la terre est); « flat » *if-la-it* (la terre cela), *il ea* étant ici devenus un seul mot *la;* « plat » *ip-il-ea-it* (sur la terre cela).

Mais tout le monde demandera sans doute ce que veut dire *ea* de lui-même lorsqu'on l'analyse; et je répondrai que dans ces deux lettres il y a trois mots, et cela sans aucune ellipse : ainsi *ea* se décompose de cette manière, *e-o-i*, dont le sens exact est, *le rond un*.

J'espère que le lecteur pardonnera ces digressions; mais je ne peux les éviter, la multitude d'idées différentes auxquelles le même mot donne lieu étant trop importantes pour qu'il me soit permis de les passer sous silence.

Ea entre aussi dans la composition du mot *man*, puisque nous l'analysons ainsi : *im ea in*, qu'on peut

expliquer de différentes façons quant à la forme, et auquel on peut attribuer plusieurs significations sans qu'aucune d'elles soit en contradiction avec les autres. Les deux mots *ea in* sont littéralement pour *earth in* (terre dans) ou *earthern* (de terre); et comme *im* signifie *la vie* (*iv*), ainsi que nous le verrons plus tard, il s'ensuit que *man* signifie littéralement *la vie dans la terre*, c'est-à-dire *la vie de la terre*. *Im ea in* signifient aussi *him earth in* (lui terre dans), c'est-à-dire *lui de la terre;* ou bien, lorsque nous donnons à ces mots l'ordre suivant : *in im ea*, et tel doit avoir été leur ordre primitif, le sens en est : *la terre en vie* (*iv iv ea*). On peut encore analyser *man* ainsi : *im-o-i-in*, quatre mots qui signifient *le rond un dans*, c'est-à-dire *le rond un de* ou *du rond un* ou bien enfin *de la terre*.

Le nom *Adam* diffère fort peu de *man* pour le sens; on peut l'analyser de diverses manières, mais la signification sera toujours la même, *ea id am*. Ici *am* signifie *la première vie*, de même qu'il signifie encore la première personne en anglais, et au commencement il doit avoir précédé *ea id*, mots qui signifient *earth had* (terre eue), c'est-à-dire *terrestre* ou *de la terre*. Mais comme le *id* que nous retrouvons ici est le même mot que celui qui a été examiné lorsque nous avons expliqué le mot *eu* en français, ainsi que *u* et *ivi* en latin, le sens très littéral de *ea id* est *earth once* (terre une fois), c'est-à-dire *à la terre une fois;* et tel est le sens de *earthern* (de

terre); de *earthly* (terrestre); ou de *earth of* (de la terre).

Alors, lorsque *Adam* est décomposé ainsi, *un ea id* (*la première vie terre eue*), et lorsque nous analysons *am* avec plus de détails, c'est-à-dire lorsque nous le divisons en ces deux mots *ea im*, nous avons *ea im ea id*; et comme les trois mots, *im ea id* veulent dire *la chose faite* ou *finie*, les quatre mots *ea im ea id* doivent signifier *earth made* (terre fait); c'est-à-dire *of earth made* (de terre fait). En conséquence, la véritable orthographe de *made* est *mead*.

Plus loin j'aurai occasion de donner d'autres explications de *man*, *Adam*, etc., qui, sans être en contradiction aucune avec celles qu'on vient de lire, en diffèrent cependant d'une manière très notable.

Après avoir fait une aussi longue digression, je ne peux omettre de m'occuper ici du mot *woman* (femme): il devient, par l'analyse, *un wom*, c'est-à-dire *a womb* (une matrice), ou *the womb*, car ce *b* qui se trouve à la fin de *womb*, doit, au commencement, l'avoir précédé ainsi, *be wom* (*the womb*, la matrice, ou *be womb*, être matrice); et ceci explique pourquoi ce mot est encore prononcé comme s'il était écrit sans *b*. Le mot *wom*, lorsqu'on le décompose, donne *wo-o-id* ou *vie o vie*, ou bien encore *id o vie*, et signifie *toute la vie*, car ici *o* peut signifier, soit *life* (la vie), soit *all* (tout), attendu qu'il est le nom du soleil. Si nous accordons que *o* soit pour *vie*, *id o vie* ou *vie o vie* signifiera *la vie vie*. La matrice (*the womb*) étant l'en-

droit dans lequel s'accomplit la génération, cette signification de TOUTE LA VIE est d'une justesse frappante lorsqu'elle est attribuée à un pareil mot. Alors, *womb* et *woman* étant le même nom, il doit s'ensuivre que *woman* (femme) signifie *toute la vie,* sens qui est également on ne peut plus vrai, puisque la femme est la mère du genre humain.

L'exactitude de cette explication du mot *woman* est encore attestée par l'analyse du mot correspondant dans d'autres langues. Ainsi, *fœmina* doit d'abord avoir été *ina fœm*, *ina* étant ici ce que le mot *an* est dans *woman* (un article), ou ce que le mot français *une* est dans *une femme*. Ceci nous montre que *femme*, qui devrait s'écrire *fœm*, ou (ce qui serait encore plus correct ainsi que nous allons le voir) *fam*, est un mot beaucoup plus ancien que *fœmina,* et ne peut, par conséquent, en être dérivé, attendu que c'est ce dernier mot lui-même dans sa forme primitive. Maintenant, lorsque nous analysons cet ancien mot *fœm*, nous avons *iv-oim*, car *f* est la même chose que *v*, et cette lettre est ici pour *iv* ou *vie,* ce qui est égal à *la vie* ou *chose* ainsi que je l'ai souvent montré, et l'*e* de *foem* (*fœm*) pourrait tout aussi bien être un *i*. Alors, si nous enlevons le mot *iv* (le) de *iv-oim*, nous avons la partie radicale *oim*, qui reste seule; et si nous prononçons *oi* comme il l'est en français dans le mot *oi*-seau, c'est-à-dire comme s'il s'écrivait *wa* en anglais, *oim* deviendra *wam*, qui n'est pas autre chose que *womb*. Maintenant l'*m*,

comme nous le verrons en expliquant cette lettre dans l'alphabet, est ici égale à *iv*, *vie* ou *if;* alors, en supposant que nous écrivions *oim*, *oi-if*, et que nous prononcions encore *oi* comme ci-dessus, qu'aurons-nous pour *oi-if*, si ce n'est *waif*, qui est justement *wife* (femme), que beaucoup de personnes prononcent comme s'il était écrit *waif* ou *woif*, de même qu'on prononce souvent le pronom anglais *I* comme s'il était écrit *oï* (c'est-à-dire en deux syllabes), plutôt que s'il s'écrivait *ai* ou *aye*. Comme le *b* s'emploie aussi très fréquemment pour l'*f*, si, au lieu de *waif*, nous écrivons *waib*, qu'aurons-nous, si ce n'est le mot allemand correspondant à *wife*, qui est écrit *weib* (femme)? Le mot saxon pour *womb*, *pamb* (wamb), est évidemment, lorsque nous ne perdons pas de vue que le *w* saxon ne diffère nullement de l'*f*, la même chose que *fam be*, c'est-à-dire *femme être* ou *l'être femme;* et ceci prouve que le mot français devrait s'écrire *fam*, comme on le prononce. La forme de ce mot (*fam*), lorsqu'on l'analyse, est *foim*, c'est-à-dire lorsque nous considérons seulement la lettre *a*, à la formation de laquelle j'ai déjà plusieurs fois fait ouvertement allusion; mais l'observation suivante doit mettre toute personne à même de découvrir son origine. Lorsqu'au lieu de *foemina*, nous écrivons *fœmina*, que faisons-nous? Nous faisons une seule lettre de l'*o* et de l'*e :* alors, si nous faisons une seule lettre de l'*o* et de l'*i* qui se suivent dans *foimina* (qui est plus correct que *foemina*), qu'obtien-

drons-nous, si ce n'est *fam-ina*? En conséquence, qu'est-ce donc que la lettre *a*?

Le mot *foim* (*fam*, analysé) devient lui-même, lorsqu'on le décompose, *if-oim* ou *iv-oim*, dans lequel *iv* est pour *le*, et *oim*, quand nous donnons à *oi* le son de *wa*, est pour *wam*, qui est évidemment *wom* (*wom*-be).

Qu'est-ce que tout ceci prouve? Que *woman* et *womb* ne font qu'un seul et même mot, ce qui se voit clairement lorsque nous plaçons devant les parties antérieures de *woman* et *womb* (qui est pour *wom be*), ainsi que cela a dû exister primitivement, les mots *an* et *be* qui les terminent aujourd'hui, comme, par exemple, *an wom*, *be wom*. Mais que prouve encore tout ceci? Que ces mots, *woman*, *womb*, *fœmina*, *femme*, *wife*, *weib* et *wämb* sont tous radicalement les mêmes, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas dérivés l'un de l'autre, mais bien qu'ils sont tout *un seul et même mot*.

Le lecteur voudra bien se rappeler que ces observations sur *man* (homme), *woman* (femme), *Adam*, etc., ont surgi à l'occasion d'une explication du mot *la*, qui, bien que composé de *il* et *ea*, n'est pas au pluriel, puisque *il* se rapporte, comme les mots nommés articles, à *ea*, qui signifie ici *la terre* en général, et dont le sens est défini ou limité par suite de sa réunion à *il*. Telle est l'origine des deux mots, ou, pour parler plus exactement, du mot *la* ou *là*. Nous voyons aussi que *nos*, c'est-à-dire *no-is*,

n'est pas plus un pluriel que *notre* ou *nostre*, c'est-à-dire *nos-être*. Mais comment devons-nous expliquer le mot *nous* qui correspond au mot latin *nos?* Très facilement. Nous savons que ce mot *nos* était d'abord *no;* alors, quand il avait cette forme, quelques hommes lui ajoutèrent *os* au lieu de *is*, de sorte qu'il devint *noos* au lieu de *nois;* et comme l'*o* est une lettre qu'on ne peut pas omettre aussi facilement que l'*i*, *noos* ne devint jamais *nos* en français; mais on l'a, par erreur, écrit *nous*, et cela explique pourquoi *oo* (1) et *ou* sont égaux en son. Mais quelle différence de signification y a-t-il entre *os* et *is?* Aucune; et c'est pour cela que ces deux mots, qui appartiennent à la classe de ceux qu'on nomme généralement pronoms ou articles, pouvaient fort bien, lorsque le mot *nous* n'était encore que sous la forme de *no*, avoir été employés indifféremment l'un pour l'autre par les mêmes personnes, de même que l'on peut aujourd'hui employer les mots *it* (cela) et *that* (cela) l'un pour l'autre, et dire indifféremment *it is* IT (c'est cela) ou *it is* THAT (c'est cela).

Cette explication de *nos* s'appliquera également à *vos*, le pluriel *supposé* de *votre;* car c'est une contraction de *vo-is* et, par conséquent, il n'est pas plus un pluriel que *vos-être*. Mais quoique ce qu'on a dit de la formation de *nos* puisse s'appliquer à *vos*, on peut cependant faire sur la formation de *vos* quelques remarques

(1) En anglais *oo* se prononce *ou*.

qui ne se rapportent en aucune manière à *nos*. Ce dernier n'a eu que deux formes : d'abord *no*, qui est une contraction de *in-o* (un, un), et puis *nos*, qui est une contraction de *no-is* (nous cela). Mais *nos* doit avoir eu trois formes : d'abord il était *i i* (un un), et ces deux mots s'étant joints ne formèrent plus qu'une seule lettre, un *u*, qui s'écrivit aussi *v*, ainsi que nous l'avons vu. Après que les hommes eurent réduit cette lettre à un son bref, ils durent avoir commencé à la faire rapporter à des objets simples, et par cette raison elle devait par la suite égaler à un seul *i*, ne signifiant plus désormais que un *être*, ou une *chose*, ou, ce qui est encore égal, un être ou une *vie*. Mais comment, peut-on grammaire, puis-je prouver que ceci est vrai? Par la connaissance que j'ai acquise que *i* signifiait *un*, et que un un était au pluriel. Mais j'ai d'autres moyens [illegible] de ce que j'avance : c'est qu'il [illegible] un exemple dans lequel *u* ou *v* est pris pour [illegible] ce qui est rendu évident par l'analyse [illegible], qui [illegible] *v* [illegible] : le mot *ester* [illegible] est en français, et le seul *v* [illegible] pareillement qui est mot français *vous*, ou au [illegible] lorsque *i* a été réduit à un *u*, on [illegible] ne le faisait plus rapporter [illegible] lui adjoignit un *o* pour qu'il [illegible] plusieurs choses ; et [illegible] comme cela arriva avec [illegible] en expliquant *nos* (*in-o-is*), que *in* [illegible] la lettre *i*, sans l'*n*, était

aussi pour *un*, il est difficile de découvrir aujourd'hui ce qui amena les hommes à ajouter une autre lettre à cet *i*, puisqu'en le faisant, ils n'avaient pas l'intention de nommer une idée additionnelle, mais bien d'exprimer la même idée de nouveau. Cette singularité apparente doit s'être réalisée de la manière suivante: la lettre *n*, telle qu'elle est formée ici (qui n'est rien autre chose qu'un *u* renversé), se compose d'un double *i*; et c'est pourquoi cette lettre est la lettre *u* dans une autre position. Maintenant, comme l'*u*, en raison des parties dont il était formé, c'est-à-dire de deux *i*, signifiait *deux*, on reconnut la nécessité, lorsqu'on voulut faire représenter *un* seulement à ce caractère composé, de lui donner un autre son, afin d'éviter la confusion qui, sans cela, aurait nécessairement eu lieu. En conséquence, lorsque *u* ne signifiait que *un*, et qu'il y avait méprise probable à ce sujet, on lui attribua un son nasal; et cette courte émission de la voix était d'autant plus expressive, relativement à ce qu'on voulait dire, que les lèvres, pour la produire, étaient maintenues ouvertes, afin de montrer ainsi qu'étant séparées en deux, elles devaient indiquer un pluriel; tandis que pour la prononciation de l'*u* ou du *v*, on les réunissait presque en une seule, ou au moins autant que cela était possible. En écrivant, ce sens restreint de l'*u* fut indiqué par l'adjonction d'un *n* qui le suivit ainsi, *un*; de sorte que *un* ne signifiait que *u*, mais lorsque *u* ne voulait dire que le nombre *un seulement*. Ce caractère *n* doit même être devenu

nécessaire pour montrer plus clairement, en certaines occasions, qu'on ne se servait de l'*i* que comme représentant le nombre *un;* car nous ne devons pas oublier que cette lettre (*i*) avait plusieurs autres significations, telles que *la vie*, *le mouvement*, etc. Mais les hommes trouvèrent d'autres moyens que celui de mettre un *n* après un *u* pour montrer en écrivant que ce dernier caractère était pris pour *un* seulement, ou qu'on ne devait pas le considérer comme on le faisait ordinairement.

Ainsi, en grec, pour changer l'*u* en *n*, on contracta légèrement sa forme qui est celle-ci, υ, et on écrivit ν; tandis que les Romains se contentèrent de renverser l'*u* et de le poser ainsi, *n*. Cette connaissance approfondie de l'*n* nous conduit à plusieurs découvertes importantes, sans faire mention de l'assistance qu'elle procure lorsqu'on analyse les mots. Par exemple, nous découvrons l'origine de la lettre *n* lorsqu'elle a cette forme *N*; nous voyons que cela est venu de ce que en grec ι et ν se rencontraient souvent ensemble dans le but déjà révélé (celui d'indiquer clairement *un*), et qu'ils se joignirent ainsi ιν, de manière à former un *N*.

Nous avons vu que l'*n* seul avait été ajouté à l'*u* (un) pour montrer que ce dernier caractère signifiait alors *un;* mais, par suite des nombreuses occasions où *in* avait ce même sens, il est naturel de supposer que dans beaucoup de circonstances on doit l'avoir employé au lieu d'un seul *n*. Ainsi le mot an-

glais *one*, lorsqu'on l'analyse selon le son qu'il a (et il faut faire une très grande attention à la prononciation des mots d'un usage familier), devient *oine*, ce qui nous fait voir que ce fut *in*, et non pas un seul *n*, que l'on ajouta à l'*o*; et ceci explique pourquoi ce mot est généralement prononcé comme s'il était écrit *wan*; car le son primitif de *oi*, ainsi qu'on l'entend encore en français, était égal à la syllabe anglaise *wa*. Les hommes qui ont fait de l'orthoépie (1) l'étude de leur vie, nous disent que le mot *one* devrait être prononcé comme s'il s'écrivait *won*, et qu'il est très vulgaire de le prononcer *wan*. Mais ils ne soupçonnaient pas alors que *one* est pour *oin*, car ils en savaient à-peu-près autant sur les lettres que les grammairiens sur les mots. Ainsi, de même que tous les animaux qui sont doués de la vue ont le pouvoir de distinguer l'un de l'autre deux objets de formes différentes, ils virent que A n'est pas B; et partageant pareillement avec certains animaux le don de distinguer des sons différens l'un de l'autre, ils savaient que A n'était pas prononcé B; mais malgré tout ce qu'ils ont écrit sur l'orthoépie, leur connaissance des lettres n'a jamais été plus loin, soit sous le rapport de la forme, soit sous celui du son.

Nous pouvons aussi expliquer maintenant comment il se fait que *a*, *an* et *one* en anglais signifient *un*. Nous venons de voir que *in* était ajouté à *o* pour montrer

(1) Ce mot signifie *l'exacte prononciation des mots*.

d'une manière plus particulière (puisque *o* a d'autres significations) qu'on voulait désigner le nombre *un*. Mais il se pourrait aussi que, dans le même but, *o* eût pris un seul *i*; et c'est ce qui doit avoir eu lieu avant la formation de *in* : de là *a*, qui n'est autre chose que *oi* contracté, a été fait pour signifier *un*; comme par exemple lorsque nous disons *a book* (un livre), par quoi nous voulons dire *one book* (c'est-à-dire *oi book*), quoique nous n'écrivions pas le mot *one*; et nous pouvons être sûr de ceci en remarquant que *an* n'a pas un sens différent de *a*, puisque par ces deux mots nous comprenons précisément la même chose quand nous disons *give me* a *book* (donnez-moi *un* livre), et *give me* an *apricot*(donnez-moi *un* abricot). Ceci étant admis, si l'on peut montrer que *an* est précisément égal à *one*, il doit s'ensuivre que *a* doit aussi être égal à *one*; puisque deux choses exactement égales entre elles doivent être pareillement égales à une troisième, pourvu que l'une d'elles le soit. Alors, comme nous savons (car nous en avons eu beaucoup de preuves dont on ne peut douter) que *a* devient *oi* lorsqu'on l'analyse, il doit nécessairement s'ensuivre que *an* est pour *oin*; et lorsqu'on prononce *oi* comme il devrait l'être, c'est-à-dire comme *wa*, ce mot *oin* devient *wan*, ce qui est parfaitement égal à *one*, ou, comme il devrait être écrit, à *oin*.

Nous pouvons aussi maintenant expliquer comment il se fait que les lettres *n* et *u* aient été dotées dans des langues différentes, et quelquefois dans la même,

d'une signification semblable. Nous voyons que cela vient de ce que ces deux lettres n'en font en réalité qu'une seule, quoiqu'elles aient un son fort différent. En conséquence, les verbes anglais qui se terminent en *en*, comme *spoken*, *written*, etc., sont, par cette terminaison même, précisément égaux à ceux qui en français se terminent en *eu* ou *u*, comme *teneu*, *receu*, ou *tenu*, *reçu*. Nous pouvons dire aussi comment il arrive en français que ces différentes syllabes *in*, *im*, *ain*, *aim*, *ein eim* se prononcent toutes exactement de la même manière, et corriger par là une opinion fort erronée que les orthoépistes français entretiennent sur ces syllabes. Il ne sera pas mal-à-propos d'observer ici pour les personnes qui ne connaissent nullement la prononciation française, qu'on peut donner une idée de ces syllabes en disant qu'elles se prononcent toutes à-peu-près comme un A en anglais, lorsqu'il est fort bref — comme dans le mot *hat* — et qu'il faudrait alors donner à cette lettre un son nasal, en prenant garde toutefois, dans cette émission de la voix, de ne pas faire entendre un *n* ou un *g*. Je fais cette dernière observation parce que la plupart des Anglais qui savent assez bien le français croient que l'*n* et le *g* sont toujours rendus dans cette langue par un son nasal; et quoique aucun Français n'admette qu'on fasse entendre un *g* dans ces occasions, ils soutiennent cependant tous qu'il y a un *n*. Mais ceci est une grande erreur, ainsi que je vais le prouver maintenant. Les lettres *n* et *m* ont en français, pour

parler d'une manière critique, le même son et le même nom qu'en anglais. Ainsi, *en*, dans le mot anglais EN*ergy*, a précisément le même son que dans le mot français ÉN*ergie*; et *em*, dans EM*erald*, a aussi le même son que celui qui lui est donné dans ÉM*eraude*. Ces deux syllabes *en* et *em*, comme on les entend dans ces exemples, sont aussi les noms qui ont été donnés à *n* et *m* dans les deux langues.

Maintenant, quoique *n* et *m* soient ici nommés et prononcés différemment, il arrive néanmoins que les deux syllabes *ain* et *aim* ont précisément le même son. Personne ne dira cependant que les deux lettres (*ai*) qui précèdent l'*n* diffèrent aucunement des deux lettres (*ai*) qui précèdent l'*m*. Tout le monde admettra que ces deux lettres (*ai*) sont, dans ces exemples, aussi évidemment égales entre elles, que *un* est égal à *un*. Alors, ceci étant admis, on doit reconnaître que nous avons ici deux choses égales l'une à l'autre, et que par conséquent aucune autre chose ne peut produire un certain effet sur l'une de ces deux choses, sans qu'elle en ait un pareil sur l'autre si l'on opère précisément de la même manière dans les deux cas.

En conséquence comme *ai* diffère, pour le son, de *ain*, il s'ensuit que cette différence a été occasionnée par la lettre *n* que l'on a placée après; et comme *ai*, lorsqu'on y ajoute un *m*, a exactement le même son que lorsqu'il est suivi d'un *n*, on doit en conclure que *ai*, dans ces deux cas, ne peut pas avoir été af-

fecté par deux choses différentes, mais bien par une seule et même chose. Quelle est alors cette chose? Est-ce un *n?* Non; car du moment où nous faisons entendre l'*n*, ce qui arrivera si nous le faisons suivre par un *e* muet ainsi, *aine*, la syllabe *ain* n'aura plus le même son. D'un autre côté, *ai* dans *ain* ou *aim* a-t-il le son qu'on lui attribue à cause de l'*m?* Aucunement; car, lorsque nous permettions à cette lettre d'être entendue, comme cela aurait lieu si nous la faisions également suivre d'un *e* muet, comme dans le mot *aime*, nous transformerions complétement le son de cette syllabe *aim*. Nous pouvons faire observer aussi que, bien que *ain* et *aim* soient égaux pour le son lorsqu'on les écrit ainsi, cette égalité disparaît dès qu'on les fait suivre également par ce caractère *e*; car *aine* n'est nullement prononcé comme *aime*. Alors comme toutes les lettres qui composent ces deux mots sont semblables, à l'exception de *n* et *m*, il s'ensuit que la différence de son qui existe entre ces deux syllabes doit provenir de ce que ces deux lettres ne sont pas égales. Et si par la seule prononciation de ces deux lettres (ce qu'on peut faire en plaçant après elles un *e* muet, c'est-à-dire un caractère qui permette seulement à la consonne dont il est précédé d'être entendue), les syllabes *ain* et *aim* n'ont plus le son qu'elles avaient auparavant, il est évident que ce n'est ni l'*n* ni l'*m* qui peuvent donner à *ai* le son particulier qui appartient à cette syllabe lorsqu'elle est suivie de ces deux lettres; comme cela arrive dans

les exemples que nous avons pris (*ain, aim*). Il doit aussi paraître fort étrange que la syllabe française *in* elle-même, malgré la grande différence de son qui existe dans cette langue entre *i* et *ai*, ou *ei*, ne diffère cependant que pour la forme, de *ain*, *aim*, *ein* et *eim*; tandis que, du moment que nous faisons sentir l'*n* ou l'*m* dans ces syllabes, elles diffèrent toutes de *in*, soit que nous prononcions cette syllabe comme on l'écrit, soit que nous fassions entendre l'*n* en mettant une voyelle après.

Voici maintenant la clef de cette difficulté. De même qu'on ajouta à la lettre *u*, lorsqu'elle signifiait *un*, *n* ou *in* pour indiquer quelle en était alors la signification, de même *n* et *in* furent ajoutés à *ai* et *ei* pour montrer qu'on ne devait les prendre que pour *un*, comme cela arrivait pour l'*u* dans une pareille situation, c'est-à-dire pour *in;* car c'était là le signe par lequel, à cette époque, on désignait *un*. Alors, *ain* et *ein* sont des contractions de *ai-in* et de *ei-in;* mais c'est seulement le sens de *ai* et *ei* qu'on entend ici, et pas du tout celui de ces syllabes ; et ce sens (*un*) n'est pas le son d'un *n* ou d'un *m*, mais celui d'un *a* fort bref, auquel on donne un son nasal particulier. Ainsi, dans *nain* qui devient par l'analyse *no-iin* (*no-one*, pas un, ou aucun un), ou *ne-oi-in* (*no one*, pas un), le prétendu son nasal de *ai* est ici le mot qui était anciennement pour *un;* et si nous écrivions même ce mot *nein*, nous trouverions, en l'analysant, *ne-in* où nous rencontrons encore le mot pour *un*.

Quant aux syllabes *aim*, *eim* et *im*,, nous verrons, lorsque nous connaîtrons entièrement la nature de l'*m*, qu'elles sont encore pour *un*. Ainsi *daim* fait, lorsqu'on l'analyse, *id-aim* (l'amour du daim), ou *id-oi-if* (la femme du daim) (1); cependant *love* (amour) et *wife* (femme) signifient tous deux, lorsqu'on les analyse, *un*, lorsque toutefois on ne s'occupe pas des autres idées que ces deux mots nomment. Nous venons de voir que l'*n*, l'*u* et le *v*, sont en réalité une seule et même lettre : donc *love* est pour *lone*, qui veut dire *ce qui est seul*. Nous pouvons aussi analyser ces deux mots (*love* et *lone*) de cette manière : *ilone*, *ilone*, c'est-à-dire *le un*. Si nous décomposons *love* ainsi, *il-o-iv* (*la une vie*, c'est-à-dire *la une chose*), on peut en faire autant pour *wife* qui devient *iv-i-if* (*la une vie*, ou *la une chose*), signifiant par là ce qui est seul ; sens qui est fort juste, puisqu'une épouse est une femme qui n'appartient qu'à un seul homme. On peut aussi, par l'analyse, retrouver dans *wife* la même signification que celle que nous avons découverte dans *woman* ou *womb*. Par le fréquent usage qui est fait de ce mot

(1) Ce mot *daim* est aussi le même que *dame*. Dans l'analyse de ce dernier mot (*dame*), *id* doit avoir son sens primitif qui est celui de *head* (tête) ou *chief* (chef) ; en conséquence, *dame* devient lorsqu'on le décompose, *id-oi-if*, et ceci signifie *la femme principale*. La signification littérale de *doe* (daine, femelle du daim) est aussi *the head one* ou *the chief one* (la principale), c'est-à-dire quant au mouvement ; l'*o* étant aussi pour la vie ou le mouvement, parce qu'il sert de nom au soleil. Ainsi le mot *deer* (daim), qu'on devrait écrire *dir*, est pour *id-ir*, c'est-à-dire *chief goer* (principal allant) ; *ir* étant ici pour *ire* (aller). Comme *d* ou *id* dans *deer*, est la portion de ce mot qu'on entend le mieux, il a été choisi pour représenter le mot entier *deer* dans *daim* et *doe*.

un dans la composition des autres mots, il semblerait que dans le commencement les hommes étaient fort embarrassés pour découvrir l'idée particulière qu'il nommait en certaines occasions; mais ceci était toujours expliqué par les différens mots dont il était précédé ou suivi. Ainsi, quoique *dove* et *love* aient absolument le même sens lorsqu'on les analyse, sens qui est *le un*, *le un* (*il one*, *id one*), on ne peut cependant pas les confondre, parce que l'un commence avec *il* et l'autre avec *id*.

Ce son français particulier qu'on entend dans les syllabes *aim*, *eim*, *ain*, *ein*, *im* et *in*, accompagne aussi l'*o* dans beaucoup d'occasions; mais le mot français *on* fut formé de *o* et de *n*, c'est-à-dire par la seule addition de l'*n* à l'*o*, attendu qu'au commencement l'*n*, même sans l'*i*, signifiait *un*. Ce mot est donc d'une grande antiquité, puisque, si nous n'admettons pas que ce soit une contraction de *o-in*, il doit être plus ancien que *in*. Cette observation s'appliquera aussi à la préposition anglaise *on*, qui est égale à *ov*, la partie radicale de *ov-er;* et lorsque nous assignons ici à *o* le sens de *un*, nous devons penser au soleil, et dire que cela signifie *un en haut*, car tel est le sens réel de *on*. Mais nous pouvons encore mieux comprendre ceci en donnant à l'*o* une signification qu'il a fréquemment, celle de *high* (haut), et à *it* celle de *en* ou *in;* de sorte que ces deux mots *high* et *it* sont les deux parties dont *height* (hauteur) est composé lorsque nous n'expliquons pas ce mot plus minutieusement.

Comme, en examinant *vos* et *nos*, j'ai promis de parler encore de *os*, je peux le faire ici.

Quand ce mot *os* est analysé, il devient *o Be* (un être), parce que le *is* auquel l'*s* de *os* est égal, devient *B* lorsqu'on le décompose : nous verrons comment cela arrive. Il n'y a donc aucune différence de signification entre *os* et *ob*, car tous deux veulent dire, *le un être* ou *le un temps*.

Maintenant comme j'ai déjà dit que la terminaison française *ois* a un sens semblable, il doit s'ensuivre que *ob*, *os* et *ois* sont égaux en signification. Je peux ajouter aussi que *as*, dans *was* (*vie as*) est égal à ces trois mots (*ob*, *os*, *ois*), puisque j'ai montré qu'à cet égard *as* ne différait nullement de *ois*. Le lecteur peut aussi se rappeler que dans l'explication donnée de *ois*, je lui ai donné à entendre par une comparaison faite entre *was* et *fois*, qu'il n'y avait pas dans *ois* une lettre de plus que dans *as*. Je demande maintenant à ajouter à ceci que non-seulement quant au sens, mais encore quant au nombre de lettres dont ils sont composés, il n'y a pas de différence entre les mots *ob*, *os*, *ois* et *as*; donc, ces quatre mots auxquels on peut aussi adjoindre le mot *ab*, étaient à une époque fort ancienne un seul et même mot.

L'explication de *is* dans *nos* (*no-is*) qui signifie *we that*, *we it* (nous cela), à laquelle j'ai déjà fait allusion, peut être donnée ici. Le pronom anglais *I*, comme nous le prononçons maintenant, a aussi, dans sa composition, un mot additionnel, tel que *is* que nous

trouvons dans *nos*, car *I*, pour le son, est réellement *aï*, qui doit être une contraction de *ea-i;* le sens de ces deux mots étant *cela je* ou *je cela*. Ce pronom *I* ne diffère donc pas, pour le son ou le sens, de l'affirmatif familier *ay*, qui doit être la contraction de *ea-i* signifiant *that I* (cela je). D'un autre côté, ces deux mots ne peuvent pas s'être toujours tenus dans cette position l'un à l'égard de l'autre, car *ea* doit être tombé après *i*, ainsi, *iea* (je cela), et nous découvrons dans ceci l'autre affirmatif *yea*. En abrégeant *iea* à *ia*, nous avons l'affirmatif allémand *ia*. C'est aussi de cette manière que nous devons expliquer le mot *je* en français, puisque ce n'est rien moins qu'un composé de *is-i*, l'*s* de *is* ayant été posé sous le pronom *i* dont il était suivi ; et nous pouvons nous convaincre de la vérité de cette opinion en les écrivant et les arrangeant ainsi : *j*. Il résulte de cela que le pronom français *je* devait s'écrire *ij*, mais l'*i* a été négligé. Nous découvrons par ceci que la lettre *J* est, comme sa forme l'indique suffisamment lorsqu'on l'écrit ainsi *j*, le résultat de la réunion d'un *i* et d'un *s* superposés. Nous pouvons en acquérir la certitude en observant que le mot anglais *glazier* (vitrier) pourrait, quant au son, aussi bien être écrit *glajer*, en admettant qu'on donne ici au *j* la prononciation qui lui est attribuée en français; car comme *glazier* est pour *glassier*, ou plutôt *glasier* (aucun mot ne devrait avoir une double consonne), il a reçu sa prononciation actuelle de *glajer*, parce que l'*s* est tombé sous l'*i*. On peut encore

citer à l'appui de ce fait, que les enfans, avant de pouvoir prononcer le *j* font toujours entendre un *z* à la place de cette lettre; de grandes personnes même, les Italiens par exemple, font la même chose. Ainsi, les enfans anglais prononcent le mot *Julia* comme s'il était écrit *Zulia*, et les enfans français prononcent le mot *Julie* comme s'il était écrit *Zulie*. On peut me rappeler ici qu'il ne s'agit pas de prouver que *j* et *z* sont naturellement les mêmes, mais bien que *i* et *s* combinés sont égaux à *j*. Mais c'est justement ce que je prouve en montrant que *j* et *z* sont équivalens; car comme je peux prouver d'après une très haute autorité que *z* est la même chose que *is*, il s'ensuit qu'il doit aussi être égal à *j*; ou bien il faudra admettre, contre toute raison, que deux choses étant égales, une troisième puisse être égale à une de ces deux choses sans être pareillement égale à l'autre. L'immense autorité à laquelle je viens de faire allusion est l'opinion de l'homme éminemment sage, quel qu'il fût, qui nomma la sixième lettre de l'alphabet grec (ζῆτα); car ce mot précieux nous dit lorsqu'on l'analyse, que *is* et *z* sont égaux, et c'est ce que nous verrons lorsque nous y viendrons. Mais l'analyse d'un ou deux mots dans lesquels se rencontre un *z* suffira pour faire disparaître tout doute à ce sujet. Le mot *zone* devient, par l'analyse, *iz-o-in*, dont l'ordre primitif doit avoir été *in-iz-o*, qui signifie *it is o* (*ce est o*), c'est-à-dire *c'est rond*. Nous voyons par cet exemple que *z* est évidemment pour *is*; et comme *z* est égal à *j*, il s'ensuit que

is doit être égal à *j*. *Zero*, qui se décompose ainsi, *is-er-o*, signifie par conséquent *is the o* (*est le o*), ce qui fournit une nouvelle preuve de ce que *s* est égal à *is*, et que *j* et *is* doivent par cette même raison être égaux. Je cherche rarement dans de vieux livres des citations pour confirmer encore ce qui me paraît établi d'une façon trop évidente pour laisser subsister quelques doutes sérieux; mais un ami, auquel je dois beaucoup de preuves de la vérité de ma découverte, vient de m'informer par une lettre que beaucoup d'exemples de *is* employé pour *j*, ainsi que je l'ai dit, se trouvent dans une traduction des confessions de saint Augustin par le jésuite Ceriers, ouvrage qui ne date pas de plus loin que 1657. Ainsi *toujours* y est écrit *tousiours*, et *déjà*, *desia*, comme nous pouvons le voir dans les passages suivans: « Vous voyez cela, Seigneur, et vous vous taisez, patient, tres misericordieux et veritable; peut être que vous vous taisez *tousiours*. » (1). « J'estois *desia* en consideration parmy les orateurs, cequi m'enfloit d'un orgueil autant insupportable que vain. » (2)

Il y a une très grande nécessité à rechercher aussi minutieusement que nous le faisons la véritable nature d'une lettre, parce que cela peut nous conduire à la découverte du sens réel de beaucoup de mots. Ainsi, si nous avons besoin d'analyser le mot français *déjà*, nous savons que le *j* peut aussi bien être

(1) Livre I, chap. XVIII, 32.
(2) Livre III, chap. III, 62.

ou un *z* ou *is*, et nous voyons que *déjà* doit devenir *id-iz-ea* ou *id-is-ea*, dont le sens est *c'est cela;* et c'est comme si nous disions : *c'est la chose, c'est l'affaire;* en un mot, selon cette analyse, *déjà* est une simple affirmation. Cette opinion est confirmée par le même mot en latin (*jam*), qui par l'analyse, devient *im-is-ea* (c'est cela). Ce mot peut de même être analysé ainsi : *is-ea-vie*, comme nous le verrons plus tard; et l'ordre de ces mots devant être *vie-is-ea*, le sens est *c'est cela.* Mais *jam* pourrait même être décomposé de cette manière : *is-am*, qui signifie *is ay*, car cet *am* est un autre mot pour *I* (je), puisqu'on peut aussi l'analyser ainsi : *oi-im*, comme le lecteur doit le savoir s'il a profité des différentes indications que j'ai données sur la forme originale de *a*. Cet *oi-im* est littéralement *I im* (*I am*, je suis), et lorsque nous mettons *im* devant *oi*, nous avons *imoi*, qui est devenu, par la contraction, le pronom français *moi*. De crainte qu'on puisse douter qu'il fut un temps où une forme telle que *is ay* était usitée, je remarquerai que l'affirmatif *yes* est une contraction de *yea is*, qui doit d'abord avoir été *is yea*. Si nous voulons pareillement expliquer le mot anglais *jealous* (jaloux), il nous faut considérer le *j* comme un *z* ou comme *is*, et nous serons surpris de voir par ce moyen ce qu'on n'avait jamais soupçonné, c'est-à-dire que *jealous* et *zealous* (zélé) ne font qu'un seul mot, et que par conséquent *to be jealous* (être jaloux) et *to be zealous* (être zélé) signifient la même

chose. La jalousie est donc un sentiment plus louable qu'on ne le suppose, puisque ce n'est, après tout, qu'être zélé jusqu'au soupçon. Combien ceci est heureusement confirmé par la langue grecque, dans laquelle *jalousie* est traduit par ζηλος (*zêlos*), qui, lorsqu'on l'analyse, devient *os-zel* (le zèle), ce qui prouve avec évidence que *zèle* et *jalousie* sont synonymes. Mais comment, peut-on demander, *le zèle* se rend-il en grec? Par ζηλος, c'est-à-dire par le mot même qui nomme *la jalousie*. Ainsi, quoique en français et en anglais il y ait quelque différence, quant à la forme, entre *zèle* et *jalousie*, nous voyons que chez les Grecs il n'y en avait pas. Comme le mot français *jalousie* se décompose ainsi : *is-ea-il-os-i*, il est clair qu'on devrait l'écrire maintenant *jealousie* et non *jalousie;* mais cette orthographe s'explique par la raison que l'*e* ne se prononce pas dans cette situation. *Ous*, dans les deux mots français et anglais, *jalousie*, *jealouzy*, ne devrait pas ici être préféré à *os*, parce qu'il n'y a aucune nécessité à cela. On doit analyser *jealousy* ainsi : *zeal-os-i* (le un zèle), c'est-à-dire *l'un chose zèle*, ou *la chose zèle*. Si nous désirons savoir ce que veut dire *zeal*, il faut l'analyser de cette manière : *is-ea-il*, ce qui nous donne un exemple dans lequel *ea* sert de mot qualificatif à l'égard de *il* (qui est un autre mot pour *être*), et il signifie *le premier*, parce que *a* est la première lettre de l'alphabet, et aussi parce que *ea* ou *earth* (la terre) est la première des œuvres de Dieu. Alors *zeal* signifiera *est le premier*,

ou *le principal être*, c'est-à-dire *c'est le premier de la vie*, *son âme*, *sa partie la plus animée*. *Zeal* peut encore être analysé ainsi : *il-is-ea*, mais le sens en sera toujours le même, car ceci veut dire *c'est le premier, le plus important.* » Mais comme l'analyse de *ea* donne *e-o-i*, et comme cela signifie *le rond un*, ce qui peut se rapporter au soleil ou à la terre, il en résulte que *zeal* peut signifier *c'est le soleil*, c'est-à-dire *c'est au soleil*, *appartenant au soleil;* en d'autres mots : *c'est semblable à lui*, *tout vie*, *tout animation*. L'orthographe française de *zeal* (zèle) est aussi très correcte, et ce mot doit être décomposé ainsi : *is-e-il*, ce qui signifie *la vie vie*, c'est-à-dire *toute la vie*, *tout animation;* car ici *e* est pour *vie*, ainsi que nous le verrons lorsque nous connaîtrons ce que signifie le nom Ητα, donné à la septième lettre de l'alphabet grec. Si nous mettons ces trois mots *is-e-il* dans cet ordre, *il-is-e* (et tel est aussi celui qu'ils doivent avoir eu), le sens sera encore *la vie vie*, c'est-à-dire *tout vie*, *tout âme*.

Comme nous pouvons fort justement aussi analyser le mot anglais *zeal* de la manière suivante : *e-al-is* (tout être, — toute vie), on reconnaîtra qu'il est littéralement la même chose qu'en français. Nous aurons souvent, comme ici, l'occasion de remarquer que le même mot peut être interprété de différentes manières, tandis que le sens reste toujours le même. Cette variété de forme explique comment il se fait

qu'en apparence nous ayons tant de langues, lorsqu'en réalité il n'y en a qu'une, puisque tous les mots du monde sont formés à l'aide de quelques syllabes radicales, telles que *ib*, *ic*, *id*, *ea*, *is*, etc., dont la signification, dans le principe, était la même chez tous les peuples. Ces quelques syllabes peuvent donc être comparées aux dix chiffres 1, 2, 3, etc., par le moyen desquels tous les nombres sont formés.

On peut se rappeler que ces observations au sujet de la lettre *j* sont nées de l'explication de *nos*, dont l'*is* (*no-is*) a le sens du mot *it* ou *that* (cela). Mais je peux ajouter aux preuves déjà données sur ce point, que *eg-o* ou *eg-io* est aussi pour *I that* (je cela); et *ich*, en allemand, qui, lorsqu'on l'analyse, donne *ic-vie*, n'a pas d'autre sens.

Dans les pages précédentes, l'analyse de beaucoup de mots a été donnée un peu superficiellement, parce que des investigations plus rigoureuses n'auraient pu être faites à ces différens endroits sans occasionner des digressions trop étendues. Je vais donner un exemple — et j'espère qu'il sera intéressant — de ce que je dis ici, en m'efforçant d'expliquer les premiers noms que l'homme ait jamais formés pour désigner sa propre habitation. Il est observé dans une note, au mot *Baron* (page 452), que le mot *barrack* (caserne) signifie, lorsqu'on l'analyse, *a warhouse* (une maison de guerre), le *b* étant ici, comme cela lui arrive souvent, la même chose qu'un *v* ou un *w*. J'ai dit également que la syllabe finale (*rack*) de ce mot devait être

ac ou *ak*, et qu'elle veut dire, lorsqu'on l'analyse, *a house* (une maison), quoique alors je n'aie pas montré comment celà se faisait. Je vais réparer cette omission; mais je crois nécessaire de dire d'avance que, comme cette recherche est fort importante, il sera indispensable, pendant tout le temps que je m'en occuperai, de soutenir mes opinions par une analyse critique des mots principaux auxquels je serai obligé de faire allusion. J'appuie sur cette dernière circonstance, afin qu'on ne s'étonne pas de digressions que je prévois être inévitables dans cet examen.

Le lecteur doit avoir découvert maintenant comment la lettre *a* fut d'abord formée, et par cette raison, savoir que le mot *ac* devient, lorsqu'on l'analyse, *oi-ic*, deux mots dont l'ordre primitif était *ic-oi*, et qui ont pour significations générales *le rond un*, *le grand un*, *le haut un*, etc. Comme dans le commencement les hommes n'avaient que quelques syllabes pour nommer toutes leurs idées, ils furent obligés de donner plusieurs sens à la même lettre; mais il n'y a en ceci rien d'illogique, car, de même qu'une chose peut avoir plusieurs propriétés, de même une lettre peut avoir différens pouvoirs. Ainsi toute personne peut facilement concevoir que, comme la lettre *O* nommait le soleil, elle pouvait également signifier *haut*, *rond* et *un*, puisque les hommes ont toujours reconnu au soleil ces trois propriétés indépendamment des autres. Nous devons donc, en analysant les mots, observer avec soin, lors-

qu'une lettre se présente ainsi avec plusieurs significations, quelle est celle qui, selon la circonstance, peut lui être appliquée avec le plus de chances de vérité. Le guide le plus sûr, quand il y a doute, est de voir comment la même idée a été nommée par un autre peuple; et il ne faut pour cela que connaître les caractères dont on se sert pour écrire la langue que nous voulons consulter. Alors voyons, à l'occasion du mot qui nous occupe, par quels mots on désigna l'habitation de l'homme dans d'autres langues, afin de retrouver, si c'est possible, le sens de *ac* dans *barrack.*

Dans l'ancien langage saxon, *bian* signifiait *habitation*, et ce mot devient, par l'analyse, *bi-oin*, ce qui veut dire *le un*, *la chose un;* et si nous plaçons ces deux mots d'une manière différente, leur sens restera toujours le même, puisque, dans ce dernier cas, ils deviendront *oin-bi*, c'est-à-dire *une chose.* D'après ceci, il paraîtrait que par *ic-oi* (l'analyse de *ac*), on veut simplement dire *le un*, *oi* étant ici pris collectivement. Nous avons déjà eu occasion de remarquer souvent deux voyelles ainsi employées pour nommer une seule idée. Nous savons, par exemple, que ces deux mêmes lettres désignent le seul individu *je,* comme dans *aud*io, *accip*io, etc. Ainsi, jusqu'à présent, l'analyse de ces deux mots est la même quant au sens, et nous voyons que *ac*, autrefois le nom d'une maison, a aussi une autre forme, celle de *ca;* et c'est ainsi qu'il devait être dans le principe, puisque *ic-oi* (l'analyse de *ca*), à cause de sa signification

littérale, qui est *la chose un*, est une construction plus naturelle que *un la chose*, qui est la traduction littérale de *oi-ic* l'analyse de *ac*. Maintenant, quelle différence y a-t-il, sous le rapport de la signification, entre le mot saxon pour habitation (*bian*), et le mot français *bien*, quand nous disons *mon bien* (ma substance, ma propriété ou ma richesse)? Il n'y en a aucune, car ces deux mots ont le même sens lorsqu'on les analyse. Ainsi, *bien* fait *ib-ien;* et comme nous avons déjà expliqué la terminaison *ien*, nous savons que cela signifie *le un*. On peut même, sans occasionner la moindre altération dans le sens, analyser *bien* de cette manière : *ib-ian*. Il en résulte que *bian* et *bien* font un seul et même mot; et comme nous savons parfaitement la signification de *bien*, il s'ensuit que nous devons aussi connaître celle de *bian*, et cela nous mène à découvrir l'idée exacte que les hommes, dans cet exemple, se faisaient de leur maison. Nous voyons qu'ils employaient pour la nommer le même mot qu'ils avaient pour *propriété;* et ceci explique pourquoi ce mot est encore usité avec ce sens dans la langue française, tandis qu'en anglais il signifie, lorsqu'on fait allusion à ce qui appartient à un homme, tout ce qu'il possède au monde, ainsi que je l'ai déjà montré dans une partie de cet ouvrage (1) (page 230).

Maintenant, comme *bian* est un mot composé, c'est-

(1) Comme, en revoyant ce passage, je m'aperçois que l'explication que

à-dire formé de *bi* et de *an*, dont un seul doit être le mot radical pour signifier habitation, il est nécessaire de savoir lequel de ces deux mots était ce radical. Cette recherche nous conduit à des découvertes on

j'ai donnée du mot *property* (propriété) n'a pas été suffisamment développée, je vais la compléter en disant ce qui est nécessaire à son sujet.

Lorsque nous disons : *La propriété de Jean est très considérable*, tout le monde admet que par *property* (propriété) on entend ici toute la propriété de Jean. Mais lorsque nous disons : *This book is John's property* (ce livre est la propriété de Jean), on nous affirme dans tous les dictionnaires, que *propriété*, dans cette phrase, ne signifie plus *toutes les choses appartenant*, mais une seule chose, c'est-à-dire *un livre*. Maintenant, comme ce mot s'emploie aussi dans le sens de possession, qu'il s'écrit et se prononce de la même manière, et qu'il est précédé du même mot qu'auparavant (c'est-à-dire de *John's*), il doit paraître fort extraordinaire qu'il diffère de signification, surtout d'une façon aussi considérable. Si nous prenons un autre mot, tel que maison, par exemple, et que nous l'employions pareillement, c'est-à-dire si nous le mettons dans deux positions semblables, nous n'oserions pas affirmer qu'il différât de sens ainsi, ou même qu'il variât quelque peu. Ainsi, si nous disons : *John's house is very considerable*, ou *this is John's house*, personne ne peut supposer que le mot *house* (maison) ait ici, à cause de ses différentes situations, subi le moindre changement quant au sens. Alors, pourquoi le mot *propriété*, lorsqu'il est ainsi diversement employé, changerait-il de sens plus que le mot *maison*? Ce mot ne varie donc pas, il a toujours en anglais, quand on l'emploie ainsi, c'est-à-dire lorsqu'il signifie la possession, un seul et même sens qui est *toutes les choses*. Par conséquent, quand il *semble* ne signifier qu'une chose, il y a toujours cette ellipse *une partie de*, de sorte que *ce livre est la propriété de Jean*, veut dire : *Ce livre est* [une partie de] *la propriété de Jean*. Cette erreur vient de ce qu'on n'a pas su jusqu'à présent que les mots ont quatre degrés de comparaison ; on ignorait les quatre degrés de comparaison parce qu'on ne connaissait pas ce que les mots sont, et cette dernière ignorance était la conséquence nécessaire de la fausse opinion qu'on avait sur la nature de l'esprit humain. J'allais donner l'analyse du mot *property*, mais je vois qu'il en ressort tant de découvertes importantes, que je ne peux pas songer à le faire en ce moment.

ne peut plus intéressantes relativement au sujet qui nous occupe. Après un court examen de *bi* et *an*, il est facile de voir que le premier est le véritable mot pour habitation, et que tous deux ensemble ont ce sens, *propriété* (à) *un*, c'est-à-dire *la propriété appartenant à un*. Et comme le mot *man* (homme), sans qu'il y ait besoin de l'analyser aussi minutieusement que je l'ai déjà fait, donne *im-an* (le un), *bian* signifie *the habitation to man* (l'habitation à l'homme). Nous voyons ainsi qu'il ne suffisait pas de trouver par l'analyse de *bian* le sens particulier de chacun des deux mots dont il se compose considérés isolément, mais qu'il nous fallait découvrir la relation exacte qui existe entre eux. Si nous changeons de place ces deux mots *bi-an*, et que nous les posions ainsi, *an bi*, leur signification ne changera pas pour cela puisqu'ils veulent dire de même *à l'homme l'habitation;* mais ils ne sont plus dans leur ordre naturel. Ainsi, en sachant que *bi,* qui pourrait tout aussi bien être écrit *by* ou *bye*, est un autre nom pour désigner l'habitation de l'homme, nous en arrivons à expliquer une expression, *good bye* (adieu), qu'on n'aurait jamais pu comprendre sans cela : nous reconnaissons que ce n'est pas une corruption de *god be with you*, comme on l'a supposé, mais qu'elle signifie littéralement *good home*, c'est-à-dire *good home to you* (*a safe journey home to you*)*;* et cela est aussi logique que de dire *un bon voyage à vous*, ou *bonjour à vous*. Maintenant comme *good bye* ne peut pas signifier *a safe*

journey back, nous ne devrions jamais l'employer quand nous nous adressons à une personne qui quitte son habitation, mais seulement lorsqu'elle y va. Par suite de l'idée que nous nous étions faite du sens de ce mot *bye*, idée qui était à-peu-près aussi claire que celle qu'un perroquet peut avoir de son nom, nous l'avons employé de toutes les manières.

La signification de la préposition *by* (pàr) n'est pas plus sainement connue que celle de *bye*, dans *good bye*, ne l'était; il n'y a cependant pas de mot qui soit plus fréquemment employé que *by*, et il doit paraître bien extraordinaire que tout l'esprit de l'homme ne puisse pas dire ce qu'il signifie. Le même mot en français (*par*) est également incompris, car il n'est pas d'homme parlant cette langue qui soit en état d'exprimer l'idée que ce mot éveille en lui; et cela par une bonne raison, c'est qu'il n'en éveille aucune. S'il arrive que ce mot enfante une idée, elle est tellement confuse que toute l'intelligence humaine est impuissante à définir, malgré l'étonnante finesse de ses pouvoirs. Il n'y a cependant aucune différence entre la préposition *by* et le mot *bi* que nous rencontrons dans *bian*, et que je viens d'expliquer : elle est égale par conséquent à un de ces mots nommés pronoms, ou au verbe *to be* (être), ou au verbe *to go* (aller). Ceci est clairement démontré par une analyse du mot français *par*, qui fait *ip ea ir*, et signifie *de la chose* ou *de cela*, ou encore, *concernant la chose* ou *concernant cela*. Alors, quand on emploie *by*, de même que *par* et toutes les

autres prépositions, il y a toujours un mot tel que *concernant* ou *partly* (en partie) qui est sous-entendu, lorsque, toutefois, il n'est pas déjà exprimé; mais dans *par*, ce mot qui indique qu'on veut dire moins que le tout de la chose est exprimé par *ip*, qui est égal ici à *iv* ou *of* (de), mot dont j'aurai occasion de parler avec détail lorsque je donnerai l'explication d'*alpha*.

Ainsi, en découvrant que *bian* signifie *une propriété à l'homme*, *appartenant à l'homme*, nous sommes conduits à supposer que *ac* doit être analysé de cette manière : *oi-ic*, *à l'un cela*, c'est-à-dire *à l'homme cela*. Mais comme *oi* est aussi pour *terre*, on peut demander si *ac* ne signifie pas *à terre cela*, ce qui voudrait dire que la première maison fut faite avec de la terre ou de la boue. Malgré toute la force apparente de cette objection, je ne crois pas que par *ac* on entendit autre chose que l'habitation de *l'homme*; car il importe bien plus de faire connaître à qui ou à quoi une demeure appartient, que de dire ce dont elle se compose. D'ailleurs, je trouve par une analyse du mot *cabane* (qu'on écrit faussement *cabin* en anglais, mais non en français), que lorsque les hommes désiraient faire connaître avec quoi leur habitation était construite, ils le faisaient en incorporant à son nom même une nouvelle syllabe destinée à remplir cet office. Ainsi *cabane*, lorsqu'on l'analyse, devient *ic-ea-bi-an*, qui signifie littéralement *l'habitation* (en) *terre à un* c'est-à-dire *à l'homme*, ce qui implique qu'une *cabane*

était construite avec de la terre ou de la boue. Dans cette analyse, je suppose que le nom donné à une habitation était déjà *bi* et non *ib*, qui doit avoir été la forme primitive. Il pourrait sembler aussi que la structure de la maison était indiquée dans le mot *cabane*, et qu'il peut avoir pour sens *le rond un à l'homme*. Mais ceci ne peut être, à moins que nous n'admettions que *ib*, et non *bi*, ait été le nom de l'habitation à l'époque où le mot entier *cabane* fut formé; et nous devrions l'analyser ainsi : *ic-o-ib-an*, qui peut, j'en conviens, être contracté en *cabane*, l'*o* se réunissant à *ib*, et le sens sera, par la suite de cette opération, *la ronde chose*. Toutefois, si telle était la véritable signification de ce mot *cabane*, selon toutes probabilités il aurait été écrit *coban* au lieu de *caban* ou *cabin*. Ainsi, *cob* (une pièce de monnaie), qui se décompose ainsi *ic-o-ib*, ce qui veut dire *la ronde chose*, n'est pas devenu *cab*. *Noble* (aussi une pièce de monnaie) non plus n'est pas devenu *nable*, et cependant ce mot a le même sens que *cob*, puisqu'il doit d'abord avoir été *el-nob*, et *nob* s'analyse ainsi : *in o ib*, qui veut dire *la ronde chose*. On peut en dire autant de *knob* (1), qui ne diffère de *nob* qu'en ce qu'il a un article de plus (*ik*); de sorte qu'il signifie également *la ronde chose*. A ces exemples, je pourrais ajouter différens autres mots dans lesquels *oi*, signifiant *une ronde chose*, n'a pas été contracté en *a*; mais j'en vois cependant plusieurs où cette cir-

(1) On entend par *knob* quelque chose de rond, comme le bouton d'une porte, les nœuds d'un arbre, etc.

constance se présente. *Nab*, mot dont on se sert pour désigner la tête ou un chapeau, et qui doit avoir été dans le principe *en o ib*, ne s'écrit pas *nob* maintenant, quoique je croie que ce mot s'emploie encore familièrement pour *tête*. De même le nom de l'ancienne monnaie romaine, l'*as*, qui devait d'abord être *ois* et qui signifiait littéralement *la ronde chose*, n'est pas devenu *os*. L'*o* n'a pas davantage été conservé dans le nom du vase anglais *can*, qui doit aussi avoir été *coin*: ce nom lui vient cependant de ce qu'il est fait avec du cuivre, métal dont *coin* (monnaie) est fait. Le mot *copper* (cuivre) lui-même, vient de la chose ronde qu'on en a faite, c'est-à-dire de la monnaie, puisqu'il est pour *cober*, qui devait être dans le commencement *cob*, nom d'une ancienne pièce de monnaie. L'article *er* qui précédait d'abord ce mot étant tombé à la fin, le mot *copper* fut formé. De même aussi le mot anglais *pan* (*ip oin*) signifie *in one*, c'est-à-dire *in money*. C'est pour cela que *a copper* signifie également un ustensile de cuisine, et une pièce de monnaie. Il doit paraître étrange que des métaux aient emprunté leur nom à des objets dont ils sont la matière première, au lieu d'avoir eux-mêmes communiqué leur nom à ces objets. C'est cependant ce qui est arrivé, et je ne puis l'expliquer qu'en supposant que cela provient de ce que l'usage qu'on fait des pièces de monnaie, et les occasions fréquentes que l'on a d'en parler, firent oublier le nom primitif de la substance dont elles sont composées.

Au surplus, il y aurait là le sujet d'une recherche fort intéressante, dans laquelle je regrette de ne pouvoir m'engager en ce moment; mais le lecteur curieux trouvera que dans le monde entier il en a été comme je le dirai ici: les pièces de monnaie reçurent leurs noms de leurs formes rondes, et signifièrent ainsi, *one* (un); et c'est ce qui fait que les noms des métaux avec lesquels elles sont fabriquées ont une signification semblable..

On pourrait encore en dire beaucoup sur *ac* et élever des doutes sur la question de savoir si ce mot signifie réellement une habitation appartenant *à l'homme*, ou *une ronde chose*, ou bien encore *une chose dans la terre*. Mais je préfère la première traduction, et c'est pour cela que j'explique le mot anglais *house* (maison) d'une manière analogue. Il devient par l'analyse *he-oi-is* (cela à l'homme est). Je mets ici *he* (il) pour montrer que la lettre *h* est la même chose qu'un pronom ou un article; mais il serait plus correct, ainsi que nous le verrons, de la rendre par *io* ou *ii* qui sont aussi l'un et l'autre égaux à *he*. L'*u* de *house* fut formé, comme le lecteur peut le reconnaître, par la réunion de l'*i* de *oi* à l'*i* de *is*. Le mot français *maison* devrait être analysé ainsi: *mais-on*, ce qui signifie *ma one* (l'homme un), c'est-à-dire *le un appartenant à l'homme*. Ici, *mais* ne diffère du mot *man* qu'en ce qu'il a pris un article différent (*is* au lieu de *in*). *Maistre* est donc pour *mais-être* (être mais), *l'être homme*; et c'est pour cela que nous disons encore indifférem-

ment *l'homme de la maison*, ou *le maître de la maison*. *Mais*, peut encore signifier (lorsqu'il est fait allusion au soleil ou à la divinité) *le haut un être* (*im-oi-is*). Ceci est aussi l'original du mot *mast* (mât) d'un vaisseau, de *most* (le plus) en anglais, de *major* en latin, et par conséquent de plusieurs autres mots du même genre dont je ne peux pas m'occuper ici. *Mast* signifie littéralement *le haut un c'est* (*im-oi-is-it*), et *most* (qu'on peut analyser ainsi: *im-os-it*, ou ainsi: *im-o-ist*, sans pour cela le faire changer de sens) *le soleil c'est*. J'ai déjà expliqué le *j*, et prouvé que c'était *ʒ* (*is*); donc *maj*, dans *major*, est pour *mais* que je viens d'examiner. Quant à *or* qui se trouve à la fin de ce mot, il est égal à *un être*, et est ici en apposition à *maj*; de sorte que le mot entier signifie, lorsqu'on fait reprendre à *or* sa place primitive, comme ceci, *or-maj*, *le un être*, ou *le haut être c'est*. D'un autre côté, le mot *mais* peut simplement vouloir dire *un au-dessus*, c'est-à-dire *un excepté*, *un d'ailleurs*; et même dans ce cas on fait allusion au soleil. Ainsi la conjonction *mais* signifie *une chose par dessus*, ou *plus que ce qu'on a déjà admis*. Le mot anglais *but* (mais) *ib-oi-it*, qui signifie *le haut un cela*, a précisément le même sens; car ici *oi it* a été abrégé à *out* (hors), de sorte que *but* est la même chose que *be out*; ainsi, *I should do that*, BUT *for John* (je ferais cela si ce n'était pour Jean), signifie, *I should do that* be out *John* (je ferais cela *soit dehors* Jean), c'est-à-dire *Jean étant en dehors de*

l'affaire. L'autre mot français correspondant à *but* (hormis) a exactement ce même sens, puisque *hor* ou *hors* signifie, comme tout le monde le sait *out*, et le tout, lorsqu'on l'analyse ainsi, *hor-im-is*, veut dire *hors soit cela*. Mais on pourrait remarquer que ceci tendrait à prouver que *le haut un* ou *le soleil* est synonyme de *out;* ce qui est vrai, comme nous le verrons en expliquant *alpha*. Mais nous pouvons même remarquer ici que *hor* ou *hors* se décompose en *he-o-ir*, ce qui signifie *le un être*, ou *le soleil*, ou *le haut être*.

Le mot latin pour *maison* (*domus*), sans considérer l'article final (*us*), qui est une addition moderne, doit être analysé ainsi : *id-o-iv* (*l'un à la vie*), car l'*m* est aussi égal à *v*, ainsi qu'on le montrera en expliquant la lettre *m*. Et lorsque nous donnons à *id*, dans l'analyse *id-o-iv*, sa signification primitive, ces trois mots veulent dire : *principal un à la vie*, désignant par ceci l'*habitation*, qui devait, dans les premiers temps, être la partie principale de tout ce qui appartenait à un homme. Alors, à l'époque reculée où *dom* fut formé, il prit devant lui l'article *us* ou *os* qui par la suite fut rejeté après.

Le mot grec pour *maison* est οικος, qui doit d'abord avoir été ος-οικ (la maison); c'est pour cela que le mot radical est *oik*, et ces trois lettres sont l'origine de *ac* ou *ak* dans *barrack;* car lorsque l'*o* et l'*i* se rejoignent ils forment un *a*. Ceci doit donc faire disparaître les doutes qui pourraient encore exister sur

la vérité de ce que j'ai dit, que *ac*, dont j'ai déjà donné l'explication, était le mot par lequel on désignait une habitation. Je n'ai donc aucune observation à faire sur le mot grec, puisque *ac* et οιχ étant un seul et même mot, celles que j'ai faites sur l'un (*ac*) peuvent également s'appliquer à l'autre.

Un autre mot d'une grande antiquité est *castle* (château), que nous savons avoir été *el cast;* et par cela nous découvrons que *castle*, à une certaine époque, était seulement *cast*, ce qui est confirmé par *out-cast* (proscrit), puisque ce dernier mot signifie *un qui n'a pas de maison où aller*, et il est par conséquent pour *out of cast*, c'est-à-dire *out of house* (hors de la maison).

Le nom donné au *castor*, et qui véritablement signifie, lorsqu'on l'analyse, *le propriétaire d'une maison*, car *cast-o-ir*, qui était d'abord *o-ir-cast*, veut dire littéralement, *le grand un à une maison*, c'est-à-dire *le grand animal qui a une maison;* et c'est à cette circonstance que cette espèce d'animaux doit son nom. Maintenant si nous faisons remonter ce mot *cast* jusqu'à sa naissance même, nous aurons *ic-oi-est*, qui signifie *cela à l'homme est;* et par l'examen de ces trois mots on acquiert la conviction que les six noms suivans, destinés à désigner une habitation, doivent en avoir été formés. Le premier est *ic*, le second *ca*, le troisième *cas* et le quatrième *cast;* ensuite les hommes dirent *el cast* et enfin *castle* ou *castel*. Comme le mot grec pour *maison*

(expliqué ci-dessus) a dû être *ik oi* avant que *ik* tombât à la fin de manière à donner *oik*, il s'ensuit que *cast* et *oik*, aussi bien que *ac* dans *barrack* furent autrefois un seul et même mot. Par l'analyse du mot français *maison*, qui donne *im-oi-is-on*, il devient évident que tous ces mots *im a*, *ma*, *mas* et *mais*, doivent avoir été autant de noms différens pour une *maison*. A l'époque où ce nom était seulement *mas*, le mot anglais *mason* et le mot français *maçon* en furent formés, et on doit par conséquent analyser ces deux mots ainsi : *on-mas, un à une maison*, c'est-à-dire *un pour une maison*, *un constructeur de maison*. Mais nous pouvons découvrir par l'analyse du mot *camp* que lorsque *im a* existait, *im* fut rejeté à la fin ; ces deux mots formèrent *am*, et ce fut alors que *camp* fut créé, puisqu'il donne par l'analyse, *ic-am-ip* (la maison dans). C'est de même lorsque le mot pour *castle* n'était encore que *cast*, que le mot latin *castera* (un camp) fut formé, car il signifie aussi *être dans la maison* ou plus littéralement *c'est à la maison*. Le mot français *caserne*, fut fait lorsque *cas* était le mot pour *maison*, puisqu'il signifie littéralement *maison cela dans* (*cas-er-in*), c'est-à-dire *c'est dans la maison*, *c'est être dans la maison*. Un mot plus significatif que *camp*, *caserne* ou *castera*, est, comme nous pouvons le voir par cette explication, le mot anglais *barracks*, puisqu'il veut dire *une maison de guerre*. Quel dommage qu'un mot d'un sens aussi caractérisé ait passé

pendant tant de siècles pour une expression bâtarde, puisque personne ne pouvait imaginer ce qu'il signifiait par lui-même, ou pourquoi une maison, la plus importante de toutes, était ainsi nommée.

Je demande maintenant la permission de donner quelques exemples pour faire sentir quelle grande attention sera nécessaire dans l'analyse qu'on voudra faire des mots, lorsque les mêmes qualités appartiennent à des choses fort différentes.

Nous savons que *oi* signifie la *terre* ou *le rond un;* cependant nous avons vu qu'il signifie aussi *man*, *coin*, *knot*, *nab* ou *nob*, etc., ainsi que beaucoup d'autres dont toute personne peut donner des exemples. Alors comment devons-nous expliquer *cast* qui était à une époque, comme nous venons de le voir, le nom qui servait à désigner une *maison*, — comment, dis-je, devons-nous expliquer ce mot (*cast*) lorsqu'il signifie un *jet?* Pour découvrir ce sens, nous devons l'analyser ainsi : *coist*, et comme nous savons que ce que les hommes jetaient anciennement doit avoir été quelque chose de rond, nous devons examiner ce mot avec le plus grand soin. Dans le cas où nous ne pourrions y retrouver un sens convenable, il faudra en changer toutes les lettres, excepté les radicales (*oi*), pour d'autres que nous supposons avoir une valeur égale. Cette opération nous mènera de suite à ce que nous cherchons; car lorsque *coist* était seulement *cois*, il aurait pu être *coit*, qui est l'original de *quoit* (palet), et il a ici sa véritable pro-

nonciation lorsque nous faisons entendre *oi* comme *wa*, qui est le son qu'il a actuellement en français. Alors, *coit* signifie littéralement *le chaque rond cela* (*ic-o-it*), c'est-à-dire *chaque côté de cela est rond.* »

Mais comment devons-nous expliquer ce mot lorsqu'il est contracté en *cat* (chat)? Par *cela au rond un est*, ce qui signifie qu'il est habitué à s'asseoir,— à être ce que les Français appellent *coi*, c'est-à-dire fixe, stationnaire, et c'est de là qu'ont été formés les mots *to wait* (attendre), *to watch* (guetter), *to be quiet* (être tranquille) et *être coi*, qui tous étaient d'abord *oi*, c'est-à-dire *assis;* mais ce mot signifie littéralement *être sur le rond un*, c'est-à-dire *être assis*, *être sur son derrière.* Alors on peut me dire que les mots radicaux pour *man*, *earth*, *quoit*, *ca*, et celui qui nomme la partie du corps dont je viens de parler, ne faisaient qu'un seul et même mot à une certaine époque; et ceci est vrai, car on ne pouvait distinguer les différentes significations de ce seul mot que par ceux dont il était suivi ou précédé, et il doit en avoir été ainsi dans toutes les langues du monde. On remarquera peut-être ici que dans les mots grec et latin *discos* ou *discus* (un palet), on ne fait aucune allusion à *le rond un*, puisqu'il n'y a ni *a* ni *o* parmi les lettres qui composent ce mot, attendu que *os* et *us* ne faisant pas partie du mot radical (qui est *disc*), nous ne devons pas nous en occuper dans l'analyse de *discus.* Mais on verra, lorsqu'on saura ce qu'est l'*s*,

que le mot *disc* peut se décomposer ainsi, *dio-ic*, qui n'était d'abord que *io*, ensuite *id-io*, et qui devint *dio* dont on nomma la divinité. C'est pendant qu'il avait cette forme qu'on plaça *ic* devant lui afin de lui faire signifier un *palet;* mais cet article fut plus tard rejeté à la fin. Lorsque les hommes voulaient faire allusion à la divinité, ils mettaient devant *dio* l'article *is*, et c'est par la transposition de cet article et la contraction de l'*i* que le mot espagnol *Dios* (Dieu) fut formé. Mais le lecteur doit voir ici que *disc*, dans *discos* ou *discus*, ne peut être autre chose que *disque*, les phases du soleil ou de la lune. Le mot français *palet*, lui-même, est, comme je le trouve en l'analysant, un nom fort ancien pour *Apollon*, ainsi que nous pouvons le voir : *ip-o-il-it*, qui fut d'abord, *it-ip-il-o*, ce qui signifie littéralement, *Dieu dans le soleil. Apollo*, dans sa forme présente doit être analysé ainsi : *oi-ip-ol, il-o, le dieu dans le soleil, le soleil*, c'est-à-dire *le dieu dans le soleil* (c'est) *le soleil.*

Il peut aussi paraître impossible de trouver dans le mot *tranquil*, l'idée nommée dans *coi;* cependant ce mot signifie littéralement *être sur sa quille*, comme nous pouvons le voir ainsi : *être oin qiil* (être sur quille), *oin* et *on* (sur) ne faisant qu'un seul et même mot ainsi que je l'ai déjà remarqué. Mais s'il faut expliquer *on* dans cet exemple, il me faudra le faire par le mot *one*, de sorte qu'il importe fort peu d'adopter tel ou tel. Si *one* est préféré, l'analyse doit être donnée ainsi: *être one kiil* (être à l'une chose quille). Ce mot *kiil*

n'eut pas toujours cette forme; car *l* qui se trouve à la fin doit avoir précédé le mot ainsi, *il kii;* et si nous réunissons le double *i* en un *u*, nous aurons le mot français qu'on emploie maintenant. Cet examen nous démontre qu'il n'y a aucune différence entre ce mot et la *quille* d'un vaisseau. Donc, *tranquil*, qui paraît être un mot fort élégant, devient, lorsqu'on l'analyse, un des moins déguisés qu'il y ait. On l'écrit à présent *tranquille* en français, et quand nous enlevons la première syllabe *tran*, ce qui en reste est encore le mot exact pour *quille* dans cette langue (1); et comme ce mot est en latin *tranquillus*, qui doit avoir été d'abord *us tranquill*, cela nous donne une nouvelle preuve de la grande antiquité de la forme des

(1) Lorsque nous ôtons de ce mot *quille* l'article qu'il renferme, c'est-à-dire *ille*, qui devrait toutefois n'être que *il*, ce que nous en conservons produit la prononciation de ce mot trivial auquel nous faisons allusion; mais lorsqu'on l'écrit, on préfère un *c* à un *q*. Dans *cul-de-sac*, ce mot ne choque pas, cependant sa signification est la même, quoique les Français n'aient jamais soupçonné que *l* soit ici pour *il*, et que dans le principe cet article était devant.

Dans le mot *cuisse*, ce mot est également dissimulé par sa jonction avec *isse* (être), et là nous retrouvons l'infinitif latin dans son état primitif, c'est-à-dire écrit *isse* (comme j'ai dit qu'il devait être dans une autre partie de cet ouvrage) et non *esse*. Pour comprendre le mot *cuisse*, il faut mettre cette dernière partie du mot en avant, et introduire après elle le mot *à* qui est sous-entendu.

Le mot anglais *thigh* (cuisse) donne, lorsqu'on l'analyse, *the-ig-u* (*le grand un* appartenant à *u*), en sorte que son sens est le même que celui du mot français, puisque nous pouvons voir en analysant minutieusement *cuisse* ainsi, *ic-u-isse*, qu'une seule lettre (*u*) est le nom auquel on fait allusion; car le *q* ou le *c* dont elle est précédée est seulement l'article (et il doit être écrit *ic* ou *iq*) indiquant la partie radicale qui est *u*.

mots français, et nous fait voir avec quelle pureté la prononciation primitive doit avoir été conservée dans cet exemple, puisque ce mot *quille* est encore prononcé comme s'il était écrit *kiil*, de même que le mot anglais *keel*. Le double *i*, dans *kiil*, est très significatif lorsque nous remarquons que le fond d'un vaisseau est composé de deux parties. Le mot le plus grossier que la langue anglaise ait pour nommer la partie du corps humain dont nous avons parlé, contient un *r*, et c'est pour la même raison qu'elle se trouve aussi dans *war*, comme nous le verrons lorsque nous en viendrons à l'analyse de ce dernier mot. Les mots *peace*, *pax*, *paix*, *peaceable* et *paisible* ont tous le même sens littéral et crû qu'on trouve dans *tranquille*, et je ne doute pas que la même circonstance ne se représente pour les mots correspondans dans toutes les autres langues.

Les différens mots qui signifient *to sit* (1) (s'as-

(1) Ce mot peut être analysé ainsi : *is it* (est-ce), qui est pour *be it* (être cela), puisque *is*, comme nous le verrons, est égal à B, c'est-à-dire à *be;* et comme ici le mot *it* doit avoir été devant dans le commencement, le sens de *sit* est, lorsque nous l'analysons ainsi, *it* (to) *be*, c'est-à-dire *c'est* appartenant à *être ;* et comme B n'est pas seulement égal à IS, mais encore à IO, il s'ensuit que *it to be* signifie *cela au rond un*. Alors *sit* était à une époque *io-it* et aussi *oi-it* qui, prononcé d'une manière séparée, faisait *wa-it*, c'est-à-dire *wait:* mais combien paraît grande maintenant la différence qui existe entre ces deux mots!

Les mots *peace*, *pax*, *paix*, *peaceable*, et *paisible*, doivent être analysés ainsi : *peace* — *ip-oi-is* (sur le rond un est); *pax* — *ip-oi-ic-is* (sur le rond un c'est); *paix* — (le même que *pax*); *peaceable* — *ip-oi-is-ib-il* (sur le rond un le être le), c'est-à-dire *le être sur le rond un*. Nous pouvons remarquer ici que la prononciation et l'orthographe de

seoir) sont également fort clairs lorsqu'on les analyse; et il ne faut pas s'étonner de voir que des mots de ce genre soient employés pour nommer une habitation, puisque de nos jours le mot *seat* (veut dire à-la-fois un *siége* et *une maison de campagne*), qui est aussi fort crû lorsqu'on l'analyse, a ce double emploi; car, outre qu'on le prend dans le sens dont je veux parler ici, il signifie en même temps une habitation, puisque nous pouvons en beaucoup d'occasions dire indifféremment *a country house*, ou *a country seat* (une maison de campagne).

A l'époque corrompue où nous vivons, quand d'aussi innocentes allusions que celles-ci offensent — et rien ne peut prouver avec plus de force la perte de cette candeur qui caractérisait les hommes des premiers temps — on peut se laisser aller à s'applaudir des progrès que la délicatesse a pu faire. Mais je pourrais prouver ici par l'analyse de quelques mots, que nous avons dégénéré à cet égard, tout autant que sous le rapport de la noblesse, de la grandeur des sentimens. Le mot *coi* en français est le même que *coy* en anglais, quoique le premier soit employé aujourd'hui dans le sens de *tranquille*, et le second dans celui de *timide*; mais ces deux mots avaient dans le commencement la même signification, qui était la *timidité*, indépendamment de toutes les autres. Maintenant, si

peaceable sont très vicieuses : on devrait l'écrire comme en français, et, surtout, la syllabe *ble* ne devrait pas être précédée d'un *a*, mais bien d'un *i*. *Paisible* doit être analysé comme *peaceable* l'a été.

nous substituons à *oi*, dans ces deux mots *coi coi*, sa forme contractée, on peut penser que nous obtiendrons deux mots bien différens : mais c'est une erreur, car le sens de ces deux mots ainsi transformés sera toujours *coy*, *coy*, c'est-à-dire *timide*, *timide*; et c'est ainsi que la même idée est nommée dans toutes les autres langues. Nous avons été tellement loin de soupçonner ceci, que maintenant de pareils mots choquent notre oreille; et des personnes de bas étage connaissant cette circonstance, en font un fréquent usage lorsqu'il n'est pas en leur pouvoir de blesser notre délicatesse autrement. Ainsi, on voit souvent écrit sur les murs de Paris un de ces mots dont je parle maintenant; cependant lorsqu'on analyse ce mot, il signifie littéralement *toujours caché*, qui est synonyme de *fausse honte* ou *timidité*. Le même mot existe en latin ; si ce n'est que sa forme y est plus moderne, car il renferme un article de plus (*ea*), qui doit d'abord avoir précédé le mot radical avant de lui être annexé comme terminaison, et d'avoir été contracté à la seule lettre *a*.

Ces deux mots sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de donner ici autre chose que leur forme analysée; et comme ils sont exactement le même mot, à l'exception de cet article *ea* dont nous n'avons pas à nous occuper, l'analyse de l'un servira pour l'autre. La partie radicale seule est ainsi analysée : *imer-id* (*ever-hid*, toujours caché). *Imer* est ici le même mot que *ever*, et c'est ce qui sera prouvé par

une connaissance approfondie de la lettre *m*. Mais en allemand ce mot a la forme présente, si ce n'est que l'*m* est (très incorrectement) doublé. Quant à *id*, il a beaucoup de significations, telles que *hide* (cacher), *heed* (faire attention), *head* (tête), *hid* (caché), *gone* (parti), etc. Je ne peux pas non plus omettre de parler ici de l'heureux emploi qui en est fait dans le mot anglais *die* (mourir), qui signifie littéralement *cacher l'œil*, ce qui est la définition la plus vraie qu'on puisse faire; et elle le paraît encore davantage lorsque nous découvrons par l'analyse que le mot *eye* (œil) signifie *la vie;* de sorte que *cacher l'œil* signifie littéralement *cacher la vie*. De combien d'idées heureuses l'ignorance de cette science nous a privés!

Je ne vois aucune nécessité à donner dans d'autres langues de nouveaux exemples de l'idée à laquelle on fait allusion par l'analyse de *imer-id*, puisqu'ils sont tous semblables. Le mot même le plus grossier qui existe en anglais pour la nommer signifie *the shy* (le timide), c'est-à-dire *la chose timide*. Je trouve encore ici que le pronom *she* (elle) et ce mot *shy* sont le même mot; et pareillement que *shame* (honte) et *woman* (femme) sont synonymes, puisque, lorsqu'on analyse le premier, il fait *is woim* (*the womb*, la matrice); et j'ai déjà montré que *womb* et *woman* sont le même mot. Mais comme je découvre maintenant que *she* doit signifier *vie à lui* (*is-he* ou *be-he*, ou *io-he*, ou bien encore *vie-he*), il s'ensuit que *wom-an* signifie littéralement *the life to man* (la vie à l'homme),

car *an* est là pour *man*, juste comme *he* est dans *she*.

Pour montrer la sagesse extraordinaire qui présida à la formation des mots, je peux introduire ici les différentes explications de *man*, *woman*, *Adam*, etc., que j'ai déjà promises dans une partie de cet ouvrage. Le lecteur peut se rappeler que le mot *womb* a été expliqué comme signifiant *toute l'existence*, mais littéralement *l'existence double*. Maintenant le mot *am* (suis), c'est-à-dire la première personne du singulier du verbe *être*, donne aussi, lorsqu'on l'analyse, *the womb*, comme nous pouvons le voir ainsi, *oim*, mot dans lequel *oi* est pour *man* (homme), et est égal à *io* ou *I go* (je vais). Ceci nous fait voir que la partie radicale du mot *womb* est une seule lettre, ou tout au plus deux, c'est-à-dire si nous accordons qu'un *i* soit sous-entendu devant l'*m*, ou autrement devant *v*, *u* ou *w*, car nous verrons que *m* n'est rien moins que ces trois lettres. Alors *am* peut, dans certaine langue, s'écrire *av*, dans une autre *au*, dans une autre encore *aw*. Quel est alors le sens de *I go the womb?* Cela veut dire *I existe to the womb* (j'existe à la matrice), c'est dire *j'appartiens à cela*, ou *je suis dè cela;* en d'autres termes, *I of woman* (moi de la femme). Par conséquent, ce que j'ai dit au sujet de *womb*, c'est-à-dire que ce mot signifiait *toute existence*, se trouve ici pleinement confirmé, car chacun peut dire *I am* (je suis), puisque toute personne est née de la femme (*of woman*). Mais quand nous analysons *woman* simplement

ainsi, ***wo-man***, ce mot signifiera littéralement ***the double one — man*** (le double un — homme), c'est-à-dire ***le double un*** (à) ***l'homme***, ce qui veut dire ***the womb to man*** (la matrice à l'homme). Et en nous rappelant que ***an*** est la partie radicale de ***man*** (***im-an — the man***), si nous analysons ***woman*** ainsi, ***wom-an***, nous aurons encore ***la matrice*** (à) ***l'homme***; donc ***wo*** et ***wom*** sont ici synonymes de femelle, de sorte que c'est comme si l'on disait ***la femelle à l'homme***.

D'un autre côté, ***man*** signifie le mâle de la femme, comme nous pouvons le voir ainsi, ***im-an*** (***iv-oin***), ***Eve one***, c'est-à-dire à ***Eve un***, — ***le un appartenant à Eve ou à la femme***. Cela nous fait découvrir que ***man*** et ***woman*** sont réellement deux mots pour ***mâle*** et ***femelle***; et lorsque nous plaçons ensemble les parties radicales de ces deux mots ainsi, ***an-im***, nous avons l'original de ***animal***, qui fait, quand on l'analyse, ***an-im-al***; mais l'ordre primitif doit avoir été ***al-an-im — all male and female*** (tout mâle et femelle), c'est-à-dire ***tout*** (à) ***mâle et femelle — toutes choses qui en sont nées***.

Comme ***al***, dans ***animal***, est un autre nom pour la divinité, ce mot signifie aussi ***mâle et femelle à Dieu***, voulant dire par là que la vie vient de Dieu.

Cette connaissance critique des mots primitifs pour homme et femme nous enseigne l'original d'***animare***, qui devient, par l'analyse, ***an-im-ea-re***, ce qui signifie littéralement ***mâle et femelle la chose***, c'est-à-dire ***la chose*** (à) ***mâle et femelle***; voulant

dire par là *les sensations qui appartiennent au mâle et à la femelle;* en d'autres mots, *l'être comme le mâle et la femelle*. *Animate* est donc pour *an-im-ea-it*, et signifie *mâle et femelle c'est*, c'est-à-dire *c'est* (à) *mâle et femelle*, — *être comme le mâle et la femelle*. Le mot français *animer* donne aussi *an-im-er*, *mâle et femelle la chose*, — *la chose au mâle et à la femelle*, ou *mâle et femelle être*, c'est-à-dire *comme le mâle et la femelle être*. Ceci nous conduit également à découvrir l'exacte signification de *animation*, *an-im-ea-it-io-in*, ce qui est mot pour mot : *mâle et femelle c'est mâle* (et) *femelle*. Les deux mots *mâle* et *femelle* qui se trouvent ici à la fin, veulent dire *l'être* ou *la chose*, de sorte que, lorsque nous leur faisons reprendre leur ordre primitif, la signification de toute la phrase devient *c'est l'être*, ou *c'est la chose appartenant au mâle et à la femelle*. Quelquefois l'idée exprimée ici par *ion* est nommée — comme en latin — par *io;* mais la signification est encore la même, puisque *io* signifie également *un être*.

Il sera fort aisé maintenant d'expliquer tous les mots en *ion* ou *io*. *Salvation*, par exemple, lorsque nous l'analysons simplement ainsi, *salu-ea-it-io-in*, signifie *sauvé c'est l'être*, c'est-à-dire *c'est l'être sauvé*. Mais si nous désirons décomposer le mot *salu* lui-même, nous devrons le faire ainsi : *is-al-iv* (*is all life*, — est toute vie), ou bien ainsi : *iv-is-al* ou *oil* (c'est le soleil), et cela n'occasionnera aucun chan-

gement dans le sens, parce que le soleil est considéré ici comme toute la vie.

L'observation que nous venons de faire relativement à ***animal***, signifiant ***mâle et femelle appartenant à Dieu***, s'appliquera aussi aux mots ***animare***, ***animate***, ***animer*** et ***animation***; car ***are***, ***ate***, ***er*** et ***ation*** signifient non-seulement ***la chose***, mais encore ***la chose à Dieu***, comme nous le verrons plus tard par un examen plus détaillé de mots semblables. C'est donc pour cela que, dans la Bible, le pouvoir de donner la vie, qui appartient uniquement à Dieu, est fréquemment attribué à l'homme, car le mot ***beget*** (engendrer) signifie littéralement ***it be God*** (ce être Dieu) (***it bege***); et ceci pourrait être facilement compris sous la forme de ***begot*** sans aucune explication de ce mot, si, comme les Allemands, nous écrivions ***Got*** au lieu de ***God***, puisque ***begot*** serait la même chose que ***begod***.

Par la réunion des signes mâle et femelle ***an*** et ***im***, nous pouvons aussi découvrir l'origine de l'idée nommée ***âme***, puisque, quand nous enlevons de ***animus*** et ***anima*** les deux articles ***us*** et ***a***, il nous reste seulement ***an-im***. Ceci est quelque chose de très important, car les hommes les plus sages de tous les siècles n'ont pas pu deviner ce que signifiait ce mot, ou son correspondant dans toutes les autres langues. Nous voyons, par la connaissance que nous venons d'acquérir, qu'il était bien au-delà du domaine de la pénétration. Et cependant qu'est-ce, comparé à l'idée nommée

être? Nous sommes conduits à supposer que, comme *animal* et *animus*, ce mot et tous ses correspondans dans les autres langues doivent renfermer en eux, d'une manière cachée, les noms de mâle et femelle, et cette supposition est vraie. Mais comment ferons-nous pour trouver de tels noms dans *being* ou *be?* Ils y sont cependant, et rien ne peut être plus certain, quoique rien aussi ne soit plus difficile à découvrir. Pour parler franchement, sans la lumière produite par ces hommes profonds qui ont défini d'une manière si heureuse les lettres de l'alphabet grec, une pareille découverte ne pourrait jamais être faite. Ce mot *be* est excessivement curieux; mais il ne m'est pas encore possible de l'expliquer, pas plus que le mot *anima*.

Comme les terminaisons en *ate*, *are*, *er* et *ion*, dont je parle ici, sont très nombreuses, ce que je viens d'en dire donnera la clef d'une multitude de mots dans toutes les langues. Lorsque nous permettons à l'*m* de *im* de revêtir un de ses autres caractères, c'est-à-dire de devenir un *v*, nous verrons que *am* signifie véritablement (lorsqu'on l'analyse ainsi, *oi-iv*) *je Eve*, c'est-à-dire *je à Eve*. Alors qu'est-ce que cela prouve? Cela prouve que lorsqu'ils sont radicalement considérés, *womb* et *Eve* ne font qu'un seul mot. Mais dans la seconde personne du singulier, comme *thou art*, on pourrait dire que nous ne retrouvons pas *Eve*. C'est une erreur : ici aussi nous avons *Eve*, c'est-à-dire un mot signifiant *toute exis-*

tence, ou *double existence*, ou encore *the womb;* et ceci est exprimé par *ar*, qui, analysé, fait *oiir;* et il doit y avoir dans le monde quelque langue, ou même quelques langues dans lesquelles l'idée exprimée par *womb*, ou *woman*, ou *Eve*, est rendue ainsi; car, dans peu de temps d'ici, tous les hommes éclairés verront et reconnaîtront que ces trois mots n'en font qu'un. Alors le sens de *art* est *goest* ou *beest to the womb*, c'est-à-dire *tu es de la matrice*, *tu es de la femme.* La troisième personne du singulier (*is*) donne aussi *iv*, ou *Eve*, aussi bien que *ib*, *be* et *io*, comme nous le saurons plus tard. Quant à *ar*, dans *are* aux trois personnes du pluriel, c'est le même mot que celui que nous venons d'expliquer dans *art.*

Maintenant, quoique nous puissions dire que *ama*, dans *amare*, est le mot pour *love* (amour), cependant, comme l'*a* final est pour *ea* qui doit d'abord avoir été placé devant comme un article, il s'ensuit que la partie radicale est réellement *am*, qui est aussi le même mot que nous venons de voir. Par conséquent, *amo*, c'est-à-dire *am-io*, est pour *io am;* et lorsque nous analysons *am* ainsi, *oiv*, ce qui est très correct, nous avons pour *io am*, *io oiv;* et si nous plaçons ici l'article *il* devant *oiv*, nous aurons *io 'loiv*, l'*i* ayant été négligé. Après ceci, si nous mettons l'*o* de *io* à la place qu'il doit avoir occupée, c'est-à-dire devant l'*i*, nous aurons *oi 'loiv* (*I the love*, moi l'amour), au lieu de *amo.* Le pronom anglais *I* est même encore prononcé

par des naturels de la Grande-Bretagne qui n'ont pas perdu l'antique prononciation, comme s'il était écrit *oi*. Ainsi, quoique les deux mots *I love* diffèrent immensément de *amo*, cependant ils ne diffèrent pas lorsqu'on les considère radicalement. Nous découvrons par là ce qu'on entend par *love*, et comment cette idée était nommée dans l'origine. En conséquence, si nous conjuguions le verbe *love* comme les hommes doivent l'avoir fait à une certaine époque, nous dirions : *I woman*, *thou womanest*, *he womans*, etc. (je femme, tu femme es, il femme est), ou bien, pour faire ceci, nous choisirions avec une égale justesse n'importe quel autre nom synonyme de ce mot. Lorsque c'était la femme qui aimait, elle devait, par les mêmes raisons, employer un des noms appartenant à l'homme.

Si nous analysons à présent la partie radicale du nom *Vénus*, qui est *Ven*, car la terminaison *us* est simplement un article qui fut rejeté à la fin après avoir été placé devant, nous aurons *Iv-en*, ou *Iv-in*; ce qui signifie littéralement *Eve la une*, c'est-à-dire *Eve la déesse*, — *une* étant ici, comme nous l'avons déjà vu, un nom pour la divinité — et nous pouvons mettre à la place de *Eve*, les mots *woman* ou *womb* (femme *ou* matrice). Et comme *iv*, dans *Iven*, est aussi égal à un article, il en résulte que ce mot signifie *le un*, ce qui est très juste, puisque *love* est seul. Alors, si nous conjuguions le verbe *love*, lorsqu'il est considéré ainsi, il serait égal à *I one*, *thou*

onest, *he ones*, etc. Nous pouvons aussi remarquer que comme *n* est la même chose que *v*, le mot *one* doit être égal à *ove;* de sorte que *love* signifie aussi littéralement *the one* (*il ove*). Ainsi, les lettres comme les chiffres ont des pouvoirs étonnans. Je me demande souvent à moi-même, lorsque je suis frappé, comme cela arrive à chaque instant, de la pénétration mystérieuse qu'elles attestent par leurs différentes significations, si ce sont des dieux ou des hommes qui ont présidé à leur formation. Si nous ne devons les considérer que comme l'œuvre de simples mortels, il faut en conclure que l'esprit humain a singulièrement déchu, et que l'homme n'est plus ce qu'il a été; car on n'a pas conservé la moindre trace d'une sagesse aussi extraordinaire que celle que l'analyse des mots et des lettres nous prouve avoir existé autrefois; et dans nos jours dégénérés, je trouve que le plus grand effort d'une intelligence heureuse est de pouvoir comprendre cette sagesse alors même qu'elle se révèle d'une manière évidente.

J'ai oublié jusqu'à présent de donner la seconde explication de *Adam* que j'ai promise. Si nous analysons ce mot sans nous occuper de ce qu'il a dû être d'abord, nous le ferons ainsi : *oï-id-oim*, *man head woman*, c'est-à-dire *man head* (*to*) *woman*. Par *man head* on entend ici *homme premier*, de sorte que *man head to woman* est égal à *homme premier à la femme*, c'est-à-dire *le premier homme à la femme*. Il est inutile de remarquer que *head* (tête) et *first*

(premier) doivent anciennement avoir été employés indifféremment en beaucoup d'occasions, puisque cela arrive même encore, comme lorsque nous disons : *être la tête* (head) *de l'armée*, ou *être le premier* (first) *de l'armée*. *Adam* peut aussi, avec beaucoup de justesse, signifier *le premier chef*, ou *le premier à la femme*, puisque la lettre *a* est aussi pour *le premier*, et dans ce cas ce caractère doit se décomposer ainsi : *i i*, c'est-à-dire *un un;* ce que nous reconnaîtrons par l'explication d'*alpha*. L'analyse suivante de *Adam* est aussi fort correcte, *ea-id-ea-iv*, *le premier chef* ou *tête* (*à*) *la première femme*, ou *the first chief* or *head* (*to*) *her Eve*. Dans toutes ces explications, j'ai considéré le nom *Eve* comme étant égal à un seul *v*, ou à *iv* bref ; mais je pourrais, d'après le son qui lui est attribué, surtout en anglais, dire que c'est une contraction de *ii-ii*, et que c'est pour *i-v;* le long *I* étant ici égal au premier *ii*, et *v* au second *ii*. Le premier *ii* peut être rendu par *un un* ou *la première femme*. Mais lorsque ce nom est représenté par *m* dans *Adam*, cette lettre ne peut être considérée comme étant égale à *i-v* ou à *i-iv*, mais à un seul *v* ou à *iv* bref; et c'est pour cela que l'*a* occupe ici la place de l'*I* long, parce qu'il signifie *le premier*.

Comme plusieurs de ces définitions doivent jeter une grande lumière sur les diverses philosophies des temps anciens, je suis heureux que la langue anglaise m'ait permis tous ces détails, bien que j'aie été obligé

de supprimer beaucoup d'observations importantes.

Les mots grec, latin et français correspondant à *shame* (honte), ont, lorsqu'on les analyse, précisément le même sens que le mot anglais; et si je recule, quoique avec bien des regrets, devant cette explication, c'est que nous avons trop perdu de l'innocence et de la simplicité des premiers temps. Mais je crois pouvoir donner une des trois analyses que l'on peut faire du mot français *honte*, pourvu, toutefois, qu'on ne demande pas l'explication de cette analyse. *Honte* est, dans ce cas, une contraction de *vie on it* (*fy on it*, fi! sur cela), et *vie on it* ne diffère pas le moins du monde de *fy on it;* de sorte que *honte* est tout autant une contraction de ces trois mots anglais que de *vie-on-it.* Nous verrons bientôt que *h* et *v*, et par conséquent *f*, ne font qu'une seule lettre.

Nous avons pu voir, par ces derniers mots, que les hommes des siècles les plus reculés avaient le véritable sentiment de délicatesse, quoiqu'ils ne le fissent pas ridiculement rapporter, comme aujourd'hui, aux mots, mais aux choses. Nous pouvons nous en convaincre par une analyse du mot français qui signifie *sentir mauvais*, ainsi que de ceux qui lui correspondent en d'autres langues, dans lesquels il est fait, sans exception, allusion à l'idée exprimée dans les mots *keel* et *quille*, comme nous les avons expliqués plus haut. Pour des raisons que je n'ai pas besoin de donner, je me contenterai d'écrire la forme analysée d'un ou de deux de ces mots; et on peut également

choisir pour cela les mots français ou anglais. — *Ip-u-er.* J'ai déjà dit que *ip* a plusieurs sens, tels que *dans*, *sur*, etc., et que la terminaison verbale *er* signifie *être*, ou *l'être*, ou *la chose.* L'*u* ne demande pas d'explication. Ceci suffira pour convaincre les philosophes, qui peuvent, d'après ce que je viens de dire, comprendre le mot entier, que non-seulement des sons, mais la vue de certains objets, choquaient les hommes à l'époque de la formation de la langue. Le mot correspondant en anglais, qui, m'a-t-on dit, ne s'emploie presque plus, se termine maintenant avec *nk;* mais, il y a quelque temps, les trois lettres *que* occupaient fort justement la place du *k* d'aujourd'hui. Dans l'analyse de ce mot, il sera nécessaire de lui restituer son ancienne forme *est-in-que.* Une seule lettre ici (la première), qui serait tout aussi bien un *i,* pourrait être négligée. Nous pouvons donc voir par ceci que la signification du mot anglais est précisément la même que celle du français, quoique leurs formes soient extrêmement différentes. Cette analyse peut être donnée plus minutieusement ainsi, *is-it-in-ic-u.* Les deux premiers mots sont ici d'une égale valeur, et peuvent changer de place, ce qui nous donnera, par conséquent, les deux mots anglais *it-is* (c'est); après quoi, pour découvrir la signification littérale de tout le mot, nous n'avons besoin de remarquer qu'une seule chose, c'est que *ic* signifie *le.* Cette analyse détaillée nous mène à une découverte très importante, qui est celle de l'origine de la lettre

q. Nous voyons qu'elle a reçu à-la-fois et son nom et sa forme de ce que les deux parties de *u* (*ii*) furent mises l'une au-dessous de l'autre et ajoutées au *c* de cette manière : *c*$^{i}_{i}$. Quelques personnes l'écrivaient d'abord ainsi, *cii*; mais par la suite, la forme que je viens de donner fut généralement adoptée; et ceci explique pourquoi la lettre *q* est toujours suivie d'un *u*: cette orthographe était destinée à marquer que la lettre *q* contient un *u* en elle-même, et que par conséquent elle signifie ce qui est double. Alors, *q* est littérale-*c* double ou double *c*, le *ii* ou *u* ayant pour caractère d'indiquer cela. Quand cette lettre prend cette forme *Q*, nous avons encore *cc*, mais ils sont placés en face l'un de l'autre de cette manière, *cɔ*; et afin qu'ils ne pussent pas se réunir, ils furent séparés ainsi, *cp* forme qui existe encore en saxon, et dont le Q romain n'est qu'une variation. Cette explication nous conduit aussi à découvrir le sens du mot *queue* en français, et par conséquent dans toutes les autres langues; il doit être analysé comme ceci, *ique-e-u*. Ici *ique* est la même chose que *ic*, et signifie *it*; le seul *e* est pour *is*, de sorte que *ic e* veulent dire *it is* (c'est); entre ces deux mots et *u*, qui n'a besoin d'aucune explication, nous devons sous-entendre le mot *à*, c'est-à-dire *appartenant à*. Il suffira d'analyser le mot anglais *tail* (queue) afin de mettre tout le monde à portée d'en faire autant pour tous les correspondans en d'autres langues. Il donne *it-oi-il*, mais l'ordre primitif doit avoir été *il-it-oi*. *Oi* est ici la même chose

que *u*, et la même chose que *oi* dans *coi* déjà expliqué, et *il it* est égal à *il est;* de sorte que, comme ci-dessus, nous devons sous-entendre les mots *appartenant à*.

L'explication critique qu'on a donnée de *coi* nous a ainsi menés à plusieurs importantes découvertes; mais elle doit encore faire comprendre d'une manière exacte une multitude de mots que je ne peux même pas nommer. Nous savons donc maintenant que *squat* (s'asseoir par terre) est pour *is-coi-at;* et nous aurons l'orthographe présente de ce mot en substituant à *coi* les deux lettres qui lui sont égales dans tran*qu*ille. Nous voyons aussi ce que *cour* (qu'on écrit à tort maintenant *cower*, se courber, trembler devant quelqu'un) signifie littéralement: nous découvrons que c'est pour *coi-ir* (c'est-à-dire *coi-ire*, *coi-être*) l'être *coi*. Nous ne pouvons douter que *coi* soit égal à *qu*, ou que *coi-ir* soit l'original de *cour* (*cower*), puisque l'analyse du seul mot *square* doit nous prouver que l'opinion que l'on a émise sur ces mots est vraie. Lorsque nous analysons *square* simplement de cette manière, *is-quare*, nous voyons que *quare*, la partie radicale, est égal à *carre* en français; et en ajoutant l'accent sur l'*e* ainsi, *carré*, nous avons le mot qui, dans cette langue, correspond à *square*. La seule différence entre *carré* et *square* est que le premier a un mot égal en signification à *is* en anglais qui est rejeté à la fin, et écrit *ré* au lieu de *est* ou *is*, tandis que dans le dernier (*square*), ce qui est rendu par *ré* en français, est ex-

primé par *is* (qui est égal en signification) qu'on a placé devant le radical, et dont l'*i* fut absorbé par contraction. Ceci peut nous donner la certitude que *coi* est égal à *qua;* et comme *car*, la racine de *carré*, est égal à *coiir*, c'est-à-dire à *cour*, nous voyons le mot *square* sous sa forme la plus ancienne, et cela nous amène à demander pourquoi, dans le principe, les hommes en vinrent à nommer un carré de cette manière? *Cour*, lorsqu'on l'analyse, devient *ic-oi-ir*, qui signifie *c'est le grand un être*, ou *c'est le grand rond être*, ou encore *c'est l'homme*, ou *l'existence à l'homme*. Le mot *ic* signifie aussi *each* (chaque), ce que nous fera voir l'explication de *c;* et par conséquent l'analyse que nous venons de donner peut signifier *chaque au grand un être*, etc. Si nous supposons qu'on fait ici allusion au *soleil*, nous pouvons dire que par son existence, on veut indiquer les *quatre saisons* ou l'*année;* et si c'est de la *lune* qu'on parle, il doit s'ensuivre que ce que l'on dit se rapporte à ses quartiers. Quelle que soit celle de ces opinions que nous adoptions, nous reconnaissons que la partie radicale de *cour* est *oi ir*, qui pourrait tout aussi bien avoir été *oi is* ou *oi it*, etc.; mais en s'en tenant à *oi ir*, nous voyons que c'est aussi la partie radicale de *four* (quatre), qui signifie également, lorsqu'on l'analyse, *le grand un être*, comme nous pouvons le voir ici, *if-oi-ir;* ainsi, *cour* signifie littéralement *four*, et une analyse du mot anglais *year* (année), *ye-oi-ir* ou *he-oi-ir*, donne aussi *four*. Main-

tenant, comme *oi-ir* veut dire *le grand un être*, c'est-à-dire le *soleil* ou la *lune* (car tous deux serviront également dans cet exemple, de même qu'ils ont également concouru à nommer *un*), il s'ensuit que le nombre *un* donna aux hommes, dans le principe, l'idée de *quatre* (*four*), puisque ces deux idées sont nommées précisément de la même manière. Ceci est en vérité une très curieuse et très importante information, et elle nous conduira, sans aucun doute, à de grands résultats. Je trouve cette opinion pleinement confirmée par l'examen des mots correspondant à *year* en latin et en français; car le lecteur peut se convaincre, seulement en les regardant (*an* et *annus*), qu'ils sont égaux à *one*, *un* (*oin*), quoique le mot correspondant en anglais soit égal à *four* (quatre), ou *le grand un être*, ou *double existence;* ce qui signifie *toute existence* ou *la divinité*, et cette idée est aussi égale à *un*. Maintenant, comme le mot anglais *fair* (un marché, une foire) fait aussi, par l'analyse, *foiir* (contracté en *foire* en français), son nom doit venir de ce mot signifiant *toute vie* (il veut dire dans cet exemple *tout mouvement*, *tout peuple*, etc.), ou bien de ce que les *foires* n'avaient d'abord lieu qu'*une* seule fois par an, ou *quatre* fois par an, c'est-à-dire une fois pour chaque saison.

Quoique les observations que je pourrais encore faire sur tous ces mots soient nombreuses et importantes, il me faut les éviter afin de ne pas me perdre

dans des digressions interminables. Je ne peux cependant passer sous silence le mot français *faire*, puisqu'une juste appréciation de ce mot doit faire comprendre d'une manière exacte tous ses correspondans dans les autres langues. Comme il signifie aussi *four* (quatre) ou *one* (un), lorsqu'on l'analyse, nous voyons par là que la première idée que les hommes firent jamais rapporter à ce mot *faire*, était de mettre les *quatre* parties d'une chose ensemble, de manière à les faire devenir *une*. Par conséquent, *faire une chose*, était, dans le commencement, *unir une chose*, c'est-à-dire la faire devenir *une* ou *entière*, la rendre *une* de plusieurs parties dont elle se composait. Enfin, si l'expression pouvait être permise, je dirais que *faire* signifie *to god it*. Alors *do* (faire), qui devient par l'analyse *id o*, signifie *le un;* et *facere*, qui se décompose ainsi, *if-o-ic-ere*, signifie *la une chose être*, ce mot *ere*, dans *facere*, étant le même que *ire* ou *être*, c'est-à-dire *être* ou *aller*. Donc le mot anglais *fair* (beau), signifie, *un qui est complet*, c'est-à-dire *un en qui il n'y a pas de défaut visible*, ou *rien qui manque*. Mais lorsque ce mot veut dire *juste* ou *équitable*, nous devons considérer *oi-ir* comme *le grand un être qui est la justice même;* et lorsque *fair* (blond) se rapporte à la couleur des cheveux, nous devons comprendre *oi ir* (quoiqu'il signifie de même *le grand un être*), comme étant un autre nom pour le *soleil*. Il ne peut y avoir aucun doute sur la vérité de cette signification du mot *fair*

lorsqu'on l'emploie ainsi, car elle est appuyée par l'analyse du même mot en français, en latin et en grec. Ainsi, *blond* fait *id-ib-il-on*, qui signifie *the full* or *flowing one* (le un plein, *ou* le un flottant); car ici *ib il* est la même chose que *if il*, parce que le *b* est employé pour l'*f*, ce qui arrive souvent, ainsi que nous l'avons déjà observé; et ces deux mots *ib il*, ou *if il*, sont toujours contractés en *bil* ou *bl*, *fil* ou *fl*. Par *le un flottant*, on entend, *celui aux cheveux flottans*, c'est-à-dire *Apollon*. Le mot grec pour *fair*, lorsqu'on l'emploie avec ce même sens, est Ξανθος, et peut être analysé ainsi, *ic-is-oin-theos*, ce qui signifie *c'est le un Dieu;* mais l'analyse critique donne *os-icis-oin the*, *le tout existant un Dieu*. J'ai réuni *ic-is* en un seul mot, parce qu'il nomme une idée seulement, *toute existence*, et littéralement *chaque existence*. L'explication d'un mot aussi important mérite d'être confirmée d'une manière plus complète, et je peux heureusement le faire par l'analyse de Xanthus ou Xanthos, qui est le nom d'un fleuve consacré à Apollon, aux eaux duquel les poètes avaient attribué l'extraordinaire vertu d'embellir la chevelure; et comme l'orthographe de ce mot ne diffère pas de Ξανθος, il s'ensuit que l'analyse et la signification en seront les mêmes.

Flavus (le mot latin pour *blond*) se décompose ainsi, *if-il-oi-iv-us*, dont l'ordre primitif est *us-if-il-oi-iv*, et il signifie *le plein un vie*, c'est-à-dire *Apollon* ou le *soleil*. Et si nous contractons les deux mots *if-il*

en *fl*, et *oi-iv* en *ouv*, et que nous considérions l'*u* comme un *v*, nous aurons, en réunissant *fl* et *ow*, le mot anglais *flow*, au lieu des quatre mots *if-il-vi-iv;* et l'on a seulement supprimé dans tous ces mots l'*i*, qui se trouvait devant *f* et *l*. Maintenant, lorsque nous nous rappelons que *us* est pour *os*, et *os* pour *is o* (*the sun*, le soleil), nous découvrons que ce mot (*flavus*) signifie littéralement *the flowing sun*, c'est-à-dire *the flowing-haired sun* (le soleil aux cheveux flottans), ou *le dieu avec les cheveux flottans*. Il était facile aux poëtes des premiers temps d'employer un langage aussi figuratif que celui qu'ils ont eu, parce que, à cette époque, chaque mot portait une image avec lui. Comme le mot anglais actuel *flower* (fleur), doit d'abord avoir été *er flow* (la fleur), il est évident, puisque la partie radicale de *flavus*, c'est-à-dire *flav*, est la même que la partie radical de *flower* (*flow*), que dans le commencement, les hommes doivent avoir considéré *fair hair* (une chevelure blonde) comme une fleur, c'est-à-dire comme une chose en fleur. *Flow* (une pleine vie) étant un autre nom pour le *soleil*, et *er* dans *flower* étant le même que *être* en français, ou que *a thing* ou *a being* en anglais, il en résulte que l'exacte signification de *flower* doit être *une chose* ou *un être au soleil*, c'est-à-dire *appartenant au soleil*. Quant à la déesse Flore, puisque son nom est la contraction de *floerea*, qui veut dire *elle aux fleurs*, *appartenant aux fleurs*, il est clair qu'elle a emprunté son nom aux fleurs, et que ce ne

sont nullement les fleurs qui ont été nommées d'après elle.

En parlant du mot *property*, j'ai dit que je m'en occuperais encore, parce qu'il doit donner lieu à beaucoup de découvertes fort importantes.

Property (propriété) lorsqu'on l'analyse selon sa signification, devient, *pro-pri-it-é*, ce qui veut dire *for price* (*or value*) *it is* (pour prix (ou valeur) c'est.) Le mot *price* (prix) est une contraction de *per-is*, de sorte que sa partie radicale est *per*, qui devient *ip-er*, ce qui signifie littéralement *sur cela*, ou *dans cela*, c'est-à-dire *l'une chose sur cela* ou *dans cela*, voulant dire par là *sa vie*, *son être*, *sa seule valeur*, On peut aussi analyser *per* ainsi: *iv-er*, comme nous le verrons plus loin, et ces deux mots signifient *ever* (toujours) ou *vie-vie*, et par conséquent la *divinité*. Mais *ip-er* a aussi cette dernière signification, puisque *ip* veut dire *haut* ou *dessus*, et que *er* est égal à *existence* ou *toujours;* de sorte que *ip er* peut être rendu par *haute existence*, ou *existence dessus*. Cela nous fait voir qu'au commencement, les hommes considéraient le prix d'une chose comme son âme, son être, sa partie divine, etc. Alors *property* (*pro-pri-it-e*) signifie *pour valeur c'est*, etc.; et de là nous pouvons retrouver le sens d'une multitude de mots dans toutes les langues. Ainsi, *beauty*, *modesty*, *facility*, *duty*, etc., sont tous contractés de *beau-it-é*, *modest-it-é*, *facile-it-é*, *du-it-é*, c'est-à-dire *beau it is*, *modest it is*, *facile it is*, *due it is* (beau c'est, mo-

deste c'est, etc.) Mais, dans le principe, l'ordre de ces mots et de tous leurs semblables était: *it-é-beau, it-é-modeste, it é-facile, it-é-du*, ce qui signifiait *ce est beau, ce est modeste*, etc., après quoi les deux mots *it é* furent rejetés à la fin comme cela arrive toujours. Ceci nous fait découvrir d'un seul coup-d'œil, non-seulement le sens de tous les mots français et anglais qui finissent comme ceux-ci, mais encore celui de tous ceux auxquels appartient la terminaison *tas* en latin, tels que *charitas, tenuitas*, etc., qui, lorsque nous n'avons pas besoin de les faire remonter jusqu'à leur forme native, doivent être analysés ainsi: *char-ita-is, tenu-ita-is*. Ici *ita* est pour *it ea* (la chose), ces deux mots étant devenus un seul article, comme nous les avons vus dans *vita*, qui doit d'abord avoir été *ita vi* (la vie). Les Anglais pourront comprendre cette terminaison latine (*tas*) lorsqu'on leur dira qu'elle est équivalente à ces deux mots *that is* (cela est), quand ils sont contractés en *that's* (c'est); et les allemands la comprendront de même très clairement dès qu'on leur dira qu'elle est égale à *das*, qui est aussi composé de *da-is* (*that is*, cela est). Mais *da* lui-même est un mot composé puisqu'il est la contraction de *id-ea* (la chose), de sorte que *das* a été formé de trois mots (*id-ea-is*), juste comme *itas* a été formé de *it-ea-is*, et *that's* de *the-ea-it-is* ou *theo-it-is* (la chose c'est, le un c'est). Mais comme les mots latins ne prirent pas cette terminaison en trois parties, mais en deux (*ita-is*), nous n'avons pas besoin, en les expliquant, de les analyser

autrement que nous l'avons fait ci-dessus. Lorsque nous ne comprenons pas ce que signifie le mot qui précède *itas*, ce qui peut venir de ce qu'il n'est plus en usage, il devient nécessaire de l'analyser afin de découvrir sa signification. *Char*, dans *charitas*, fait *ic-ea-ir*, ou plutôt *ic-iv-ea-ir ;* la première analyse signifie *ce la première chose*, et la seconde, *ce de la première chose*, ce qui est par conséquent dans les deux cas un nom pour la *divinité*. Lorsque nous remarquons que ce mot *char* est la même chose que *car* (*ic-ea-ir*), et que ce dernier est le même que *car* dans *carus* (qui était d'abord *us car*, le cher), nousa percevons que *charitas* est la même chose que *ita-is-carus* (cela est cher, ce qui est cher), en d'autres mots, *ce qui est une chose chère ;* et ceci est par conséquent synonyme de *la première chose*, et aussi de la *divinité*. Nous découvrons donc par là que les hommes, au commencement, doivent avoir entendu par *dear* (cher), lorsquece mot s'appliquait aux objets mondains, *ce qui tenait une première place* par le rang ou le mérite, et que dans sa signification la plus élevée (comme dans *charitas*, par exemple), il indiquait la *divinité*. Alors, si nous donnions à *charitas* des formes anglaise et française correspondant à son sens, nous devrions le traduire par *dear it-y*, et *chere it-é*, ou bien par *divinity* et *divinité*. Comme la partie radicale de *first* (premier) est dans *fir*, puisque le mot entier donne *fir-est*, ou *est-fir*, ce qui veut dire *c'est fir*, nous pouvons voir qu'il n'y a aucune diffé-

rence de signification entre *fir* et *dear*, lorsqu'on les analyse. Ainsi, *fir* dans *first*, est fort justement prononcé comme s'il était écrit *fur;* et nous savons que ceci est pour *if-ii-ir*, qui signifie *la une une chose*, ou *la vie vie;* par *une une chose*, on veut dire *une chose dans l'extrême*, et par conséquent *the first thing* (la première chose); et par *vie vie*, on veut dire *la vie dans l'extrême*, ou *toute vie*, et par conséquent la *divinité*. Maintenant, si nous changeons, comme nous pouvons le faire, l'*f* de *if-ii-ir* pour un *d*, nous aurons, *id-ii-ir*, dont le son contracté peut très bien être *dear*. Il s'ensuit donc que dans quelques langues *dear* et *first* peuvent être le même mot : alors, quand nous prononçons *first* comme s'il était écrit *furst*, c'est parce que anciennement il était écrit *fiirst*, et qu'un *i* a été négligé. Mais comme c'est un mot d'un usage très fréquent, sa prononciation primitive a heureusement été conservée. Il aurait cependant fort bien pu se faire que *ii* de *fiirst* fût prononcé comme *ea* de *dear* (1), cas dans lequel les deux lettres ne deviendraient pas une seule lettre, c'est-à-dire un *u*. Dans ce mot *if-ii-ir*, nous retrouvons le mot français *fuir*, et nous devons le traduire ici par *vie vie* ou *allant allant* , c'est-à-dire *la vie* ou *le mouvement dans l'extrême*. Ici nous découvrons aussi *fear* (la crainte); mais alors *i i* n'est pas contracté en *u*, car chaque lettre est entendue, et toutes deux se

(1) Se prononce *dir*.

prononcent comme *ee* ou *ea* dans *dear*. Et en reconnaissant ainsi que, dans le principe, les hommes n'avaient qu'un seul mot pour *fuir* et *fear* (ou *fuite* et *crainte*), nous découvrons l'idée qu'ils attachaient au mot *fear*. Nous trouvons également dans ce même mot l'original de *further* (plus loin), mais l'*ii* est devenu *u*, et on ne lui fait nommer qu'une seule idée; c'est pour cela que ce mot doit être analysé ainsi : *if-u-ir-the-er* (le aller, aller, le aller). Les trois mots *if-u-ir* ont été contractés en *fur*, et sont égaux à *aller aller ;* de sorte que quand une personne ou une chose était éloignée, les hommes disaient dans le commencement, *he is the go go* (il est le aller aller), ce qui indiquait, par la répétition de *aller*, qu'il était nécessaire d'aller beaucoup pour atteindre un tel objet. A ce double mot *aller*, on en ajouta encore un autre afin d'augmenter leur signification et de faire le comparatif; ce qui fut réalisé par l'adjonction des deux mots *the er* au lieu de *the go*, *er* étant employé ici comme un pronom. Par conséquent, *further* est littéralement pour *the go go and*, *the go*, (le aller aller et le aller). Le superlatif *furthest* signifie *the go go*, THE BEING HEAD (le aller aller, LE ÊTRE TÊTE), c'est-à-dire, *the being ahead* (le être en avant, à la tête); car *s* est ici pour *is* ou *be* comme nous le verrons par l'analyse de Βῆτα, et *t* est pour *tête* ou la *divinité*, cette lettre ayant ces significations, ainsi que je l'ai déjà montré et comme je dois le montrer d'une manière plus explicite encore dans l'alphabet. *Fur,* dans *further*, peut aussi

être fort justement rendu ainsi : *er fu* (le aller aller, ou la fuite), et sa signification est encore la même. Mais comme exemple d'un mot ayant des significations fort différentes, je peux citer *fuir*, que je viens d'expliquer tout-à-l'heure en montrant qu'il signifiait *vie vie*, ou *allant allant*, quoique ces significations puissent également servir, ainsi que tout le monde doit le concevoir, à signifier *toute vie* ou *la divinité*.

Farther (plus loin) différant de *further* seulement par la première syllabe, nous n'avons besoin, pour l'expliquer, d'examiner que cette syllabe *far*. Ce mot doit être analysé ainsi : *if-o-ir*, ce qui veut dire aussi *the go go* (le aller aller), attendu que *o* est ici pour le *soleil* ou le *mouvement*; par la suite le premier *i* ayant été négligé, et *foir* ayant été réunis, le mot *far* fut formé. Cela nous fait voir que *further* et *furthest*, *farther* et *farthest* sont également corrects; et il est assez satisfaisant de connaître ceci, car comme les plus éminentes autorités étaient divisées d'opinions relativement à ces mots, il en résultait que personne ne savait comment les employer. Mais on peut remarquer que *fo* signifie *un ennemi*, et que, par conséquent *foir*, qui devait d'abord être *ir fo* (*the fo*), devrait avoir une signification tout-à-fait différente de *go go* ou *far*. Cette observation est fort juste, et elle m'a coûté beaucoup de sérieuses réflexions ; car, lorsque d'abord je m'efforçais d'expliquer la difficulté qui s'y rattachait, je n'avais pas encore analysé les lettres de l'alphabet grec. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner

fo ou *foe* lorsqu'il signifie *un ennemi,* mais je pourrais l'oublier au milieu des nombreuses questions que j'ai encore à aborder; car, à force de penser, ma mémoire m'a presque entièrement abandonné. Parmi ses différentes significations, le caractère *f* a celle de *half* (moitié), et c'est pour cela qu'il est séparé en deux parties égales ainsi, *f;* c'est aussi pour cette raison que le caractère par lequel il est représenté en grec est fait ainsi, Φ, dans lequel nous voyons un o divisé de même en deux parties égales. Alors *fo* signifie ici la moitié de l'*o,* c'est-à-dire *un crochet* ou *croc* dont les hommes se servaient pour combattre dans les anciens temps. Cette arme ayant la forme de la moitié d'un *o,* elle devait être faite comme un *c.* Quant au manche que nous pouvons représenter en ajoutant un *I* au *c,* comme ceci ϛ, il était probablement en bois, et c'est pour cela que, ne faisant véritablement pas partie du croc, on n'en fit pas mention lorsqu'on désigna cette arme par la moitié d'un *o.* Alors, quand les hommes de cette époque disaient : *that foes were coming,* ou *running* (que les ennemis venaient, ou couraient), leurs paroles signifiaient littéralement, *les crocs viennent,* ou *courent.* Un pareil langage serait même fort apprécié aujourd'hui, et on le nommerait poétique. Et pourquoi en est-il ainsi? Parce que cette manière de s'exprimer, *les crocs viennent,* nous présente à l'esprit une image, et une image très vigoureuse; tandis qu'en ignorant ce que ce mot *foe* signifiait littéralement, il était demeuré jusqu'ici

une lettre morte, un son dépourvu de sens, qui n'éveillait en nous aucune idée distincte; et nous ne savions pas pourquoi ceux qui venaient pour nous couper la tête étaient nommés nos (*foes*) ennemis, plutôt que nos amis. Maintenant, lorsque nous pensons qu'il fut un temps où tous les mots offraient autant de frappantes images, combien on doit déplorer la perte immense que firent les hommes lorsqu'ils virent s'évanouir insensiblement la signification que la tradition avait transmise à leurs paroles. De même qu'on peut facilement supposer qu'une personne sourde ou aveugle à moitié doit posséder encore plus de la faculté de voir ou d'entendre que ne peut posséder de la faculté du discours celui qui (à parler d'une manière critique) ne sait pas le sens d'un seul des mots qu'il prononce, il en résulte que cette ignorance dans laquelle l'esprit humain languit pendant si long-temps, a amoindri les pouvoirs de ce don le plus noble qui a donné à l'homme une si grande supériorité sur toutes les autres créatures, et qu'on peut la considérer comme un des plus grands malheurs qu'il ait à déplorer.

On peut remarquer qu'une *faux* est faite comme une de ces anciennes armes nommées *fo;* et c'est pour cela que l'analyse du mot correspondant en latin, qui est *falx*, donne *if-ol-ic-is*, qui signifie *moitié la lune c'est;* car *al* était aussi un des noms donnés à la *lune* aussi bien qu'au *soleil*, parce que quelques hommes ayant commencé à la nommer *il-o*, par la suite l'article *il* tomba après *o*, et on eut *ol* par la contrac-

tion de l'*i*. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le même peuple n'eut pas en même temps le même nom pour le *soleil* et la *lune*, parce qu'il doit toujours avoir fait précéder l'*o* par des articles différens, selon ces deux significations. Il est vraiment extraordinaire de voir combien se conserve pure chez un peuple la prononciation d'un mot qu'on emploie fréquemment. Ainsi le mot français pour *falx* est *faulx*, et s'écrit maintenant *faux*; mais, dans le principe il avait seulement cette forme, *fo*, et il se prononce encore comme si son orthographe n'avait subi aucune variation. Nous avons vu aussi que le mot anglais *womb* n'était, à une époque, que *wom* (*be wom*), et qu'on n'avait apporté aucune modification à sa prononciation primitive, malgré l'augmentation qu'il a reçue.

Cette connaissance critique de *foe* nous permettra de retrouver l'origine de plusieurs mots importans. L'idée de *falsehood*, qui est nommée en latin, en français et en anglais par les mots *falsitas*, *falsus*, *fausseté*, *faux*, *false*, etc., était indiquée primitivement par *fo*, comme l'analyse de tous ces mots, que tout le monde peut faire, le prouve d'une manière évidente. Mais je désire appeler l'attention du lecteur sur *falsitas* et *fausseté*, dans lesquels on retrouvera de nouveaux exemples des terminaisons *itas* et *ité* déjà expliquées. Combien il est facile, à celui qui sait seulement l'anglais, de comprendre *falsitas*, lorsqu'il l'analyse ainsi : *ita is false*, *that is false* (cela est faux); il ne trouvera, pour ainsi dire, pas de diffé-

sence entre ce mot et la forme anglaise, puisqu'il ne doit se rappeler qu'une chose : c'est que *ita* est pour *that*. Mais le mot *falsus* même, avec quelle facilité on doit l'entendre, lorsqu'on sait que la terminaison *us*, si commune en latin, est égale à *le*, et qu'autrefois elle précédait *fals* ainsi, *us fals*.

Cet examen nous fait voir que les hommes empruntèrent au mot *foe* (ennemi) l'idée de *falsehood* (1) (fausseté), c'est-à-dire à son espèce même, et il faut l'avouer à la louange des autres animaux. Mais le lecteur qui, maintenant, doit être aussi savant que moi-même dans l'art d'analyser les mots, peut observer que le mot *fox* (renard) se décompose ainsi, *fo-ic-is*, ce qui veut dire *faux il est*, et cela est très vrai; on peut même ajouter que *fox* ne renferme pas l'idée de fausseté *simplement*, dans sa signification, mais *doublement*, car X est égal à *dix* ou à la *vie double* (c'est-à-dire à double V), et c'est ce qu'on ne peut manquer de découvrir en le considérant de près. Ceci expliquera aussi pourquoi on a fait représenter *dix* à ce caractère, plutôt que *huit* ou *neuf*, ou tout autre nombre; et en poursuivant cette découverte, on pourra trouver aussi pourquoi un V est pour *cinq*. Il s'ensuit donc que *x*, dans *fox*, qualifie *fo*; de même que *x*, dans *rex*, qualifie

(1) Je vois que j'aurais dû expliquer plus haut cette terminaison *hood* : ici elle signifie littéralement *the whole head* (la tête entière), et on peut l'analyser ainsi : *he-oo-id*, ou *iv-oo-id*. La répétition de l'*o* indique *tout;* mais il y a une autre manière, et elle est également correcte comme nous le verrons en expliquant *alpha*, de nommer la même idée.

re; car, quoique ce dernier mot signifie littéralement *c'est l'être,* cette signification est portée à un degré très élevé. On pourrait, d'après cela, dire que les hommes ont emprunté l'idée de fausseté au renard; mais l'analyse du nom qu'a reçu cet animal en grec, en latin et en français, nous démontre qu'il n'y a été fait aucunement allusion à sa fausseté, mais bien à sa vitesse, ainsi qu'à sa retraite, qui est souterraine; ce qui prouve évidemment que l'homme a nommé le renard d'après lui-même. En grec ce mot est αλωπηξ, qui fait, par l'analyse, *al-iv-iv-ip-ii-ic-is*, et le sens littéral de chacun de ces mots est *all life life* (in) *up one one, it is* (toute vie vie (dans) en haut un un, c'est). Par *toute vie vie* on entend *toute vie*, *toute animation*, *toute vivacité.* En réunissant *iv iv* de cette manière, *iviv*, nous les réduisons à un seul mot, qui est égal à *vivus* en latin, puisque ce dernier mot a dû être d'abord *us iviv*, le premier *i* de *i*viv ayant seul été négligé, comme cela arrive ordinairement. Ce mot est aussi égal au mot *vif* ou *viv* en français; mais ω peut fort justement être rendu par *oo*, dont le sens sera encore le même, c'est-à-dire *vie vie*, ou *vif.* Par *ip i i* (en haut un un), on veut dire *feet* (pieds), mais cela pourrait tout aussi bien être rendu par *iv ii* ou *if ii;* ce qui nous fait voir que *ip ii* signifie aussi *la vie un un,* c'est-à-dire *ceux qui sont en vie.* Si nous faisons rejoindre *ii* dans *if ii,* nous aurons un singulier de *if ii*, qui sera *fu* ou *flight* (fuite), par quoi nous découvrons que *motion* et

foot (pied) étaient un seul mot dans le commencement, et qu'on les distinguait seulement par de différens articles. Nous voyons aussi, par cet examen, pourquoi l'*u* a fréquemment le son d'un *o*; nous voyons que cela vient de ce que les hommes voulaient lui faire signifier une chose : idée qui était généralement rendue par un *o*. Donc le singulier de *feet*, qu'on pourrait écrire *fiit*, est réellement *fut*, et non *foot*, comme il est écrit et prononcé à tort par tout le monde, excepté cependant par ce petit nombre de gens qui ont conservé la véritable prononciation anglaise; c'est-à-dire ces naturels de la Grande-Bretagne qui ont vécu sans aucune communication avec les étrangers. Par la même raison, *teeth* (dents) devrait être *tiith*, ce mot ayant été d'abord *it ii*, qui devint *tii*; par la suite on en fit *the tii*, et finalement *tiith*, qu'on écrit maintenant *teeth*, dont le singulier est malheureusement *tooth*, au lieu de *tuth*. Ceci nous dévoile également l'origine de *sir*: c'est le diminutif de *sire*, fait par ces personnes qui prononçaient ce mot comme on l'entend aujourd'hui en français, c'est-à-dire comme s'il était écrit *siir*; le *ii* étant abrégé à un *u*. La prononciation actuelle de *sir* en anglais est donc très correcte; mais son orthographe est très vicieuse, car il devrait être écrit *sur*. De ce que *sire* était prononcé *siir* (ceci signifiant *être*, *être*), on voulait dire par là que la personne qu'on nommait ainsi était d'une très haute position. Le mot anglais *street* (rue) est aussi pour *striit*, mais sa prononciation n'a pas été changée, si ce n'est pour signi-

fier *strut* (1). C'est aussi la même chose que le mot français *rue*, qui doit d'abord avoir été *ii ir* (le aller aller, *ou* le chemin chemin), qui fut aussi contracté en *ru*, qu'on écrit maintenant *rue*. Mais pendant qu'il était encore *rii*, il prit devant lui l'article *it*, ce qui donna *it rii;* et lorsque l'article fut rejeté à la fin, les deux mots furent réunis en un seul, *riit*, dont le son a été abrégé à *rut* pour signifier la trace d'une roue; mais le son long lui a été conservé dans le mot *street*, qui n'est pas autre chose que *est riit*. Ces deux mots ayant été contractés par la suite, formèrent *striit*, qu'on écrit *street* aujourd'hui. Nous voyons donc que *rue* et *street*, quoique fort différens en apparence, sont radicalement le même mot, et on peut en acquérir la certitude en analysant simplement *street* de cette manière, *est-ree-it;* et ici le mot *ree* est le même que *rii*, et par conséquent que *ru* ou *rue;* de sorte que *street* signifie aussi *it is rue* (c'est rue). Le mot *fir* (sapin) doit de même avoir été *if i ir* (le aller aller), c'est-à-dire *le aller aller en haut*, par la raison que cet arbre est très élevé; et il fut abrégé à *fur*, qu'on écrit maintenant *fir*, mais qu'on prononce toujours *fur*. On peut encore faire, relativement à *ii*, de nombreuses observations de ce genre; mais pour le moment, je n'en peux dire davantage sur ce point particulier.

Nous avons donc découvert que le mot grec, pour

(1) Manière ridicule de marcher qu'on nomme ainsi.

renard, signifie *les pieds tout en vie c'est*, c'est-à-dire, *l'être* ou *la créature avec les pieds tout en vie*. Le mot latin *vulpes* veut dire littéralement, *la vie au-dessus des pieds*, c'est-à-dire, *des pieds qui volent ;* car lorsqu'on l'analyse, *vulpes* donne *vie-ol-ip-es* (vie sur pied pied), et dans cette circonstance, *vie sur* qualifie *pied pied*. Renard devient, lorsqu'on le décompose, *re-en-eard* (une chose dans la terre). Comme j'ai déjà expliqué *earth* (terre), je remarquerai seulement ici que sa forme, dans *renard* (*eard*) ne diffère du mot anglais qu'en ce que, à l'époque où ce mot n'était encore que *ear*, il prit devant lui l'article *id* au lieu de l'article *the*, et que cet article ayant été transposé et incorporé au mot lui-même, on eut *eard* au lieu de *earth*, qui a été formé par la même opération. On peut donc traduire *renard* par *re in earth*, afin qu'on en puisse retrouver le sens d'une manière plus évidente. Quant à la suppression de l'*e* qui était devant l'*a* dans *eard*, elle est trop insignifiante pour mériter une observation.

L'examen auquel nous nous sommes livrés plus haut, et dont le résultat a été de nous convaincre que *foe* est pour *fo*, nous fait découvrir aussi l'original de *war* (guerre). J'ai eu l'occasion de remarquer, ainsi que le lecteur se le rappellera peut-être, en m'occupant de la terminaison française *ois*, que *was* en anglais et *fois* en français ne faisaient qu'un seul et même mot. Je trouve encore que cette opinion est très exacte, avec une légère exception cependant: c'est que

le *w* de *was* ne pouvait pas être une seule lettre, mais bien une lettre double comme elle est, et en voici la raison: *was* signifie, comme je l'ai remarqué en l'expliquant, non-seulement *un être*, mais aussi *un temps;* et cela constitue un sens double qui est égal à deux vies ou deux êtres. Mais comme c'est *as* qui a ce sens dans *was*, il en résulte que le *w* le précède comme un article; et comme c'est par suite de son double caractère qu'il est en apposition à *as*, il arrive qu'on ne pourrait pas avec justesse le faire remplacer par la lettre *f*. Mais le mot *fois* signifiant seulement *un temps*, et non *un être et un temps*, le caractère qui précède *ois* (et *as* dans *was* n'est que la contraction de *ois*) est avec une grande raison un caractère simple, puisqu'il est mis en apposition à *ois*, qui signifie seulement *un temps*. Comme chaque chose nouvelle, dans l'application d'une science qui vient à peine de naître, doit toujours être remarquée avec le plus grand soin, parce qu'elle ouvre un chemin qui doit mener à d'autres découvertes, je regarde ce renseignement comme une précieuse acquisition. Maintenant, il y a précisément la même différence (et pour la même raison) entre *fo-ir* et *war*, qu'entre *fois* et *was*. En conséquence, dans *war* le *w* est seulement un article et est en apposition à *ar* qui est le véritable radical de *war*, comme nous le voyons lorsque nous le décomposons ainsi, *oir*, et que nous donnons à ces trois lettres leur ancienne prononciation, qui est celle qu'elles ont encore en français. Et comme le *w* n'est pas

prononcé dans *war*, puisque *ar* analysé (*oir*) produit ce même son, cela prouve que ce mot (*ar*) doit pendant long-temps avoir été employé seul, c'est-à-dire, isolément de l'article *w*; de sorte que nous avons même l'ancienne prononciation qui lui fut attribuée, justement comme nous avons celle de *womb* lorsqu'il n'était encore que *wom*. Alors ce mot remarquable fut formé ainsi: *fo* signifiait, comme nous l'avons vu, *un croc*, dont l'idée première venait de *half moon* (la demi-lune): alors quand les hommes voulaient indiquer beaucoup d'ennemis, ils doublaient le signe (*c*) qui voulait dire un ennemi, de sorte qu'ils employaient un *O* entier, qui, par conséquent, était égal à *croc croc*, et lui firent qualifier *ir;* de sorte que ces trois lettres *oir* signifiaient *le croc croc être*. Dans cette occasion, le mot *ir* fut fort sagement préféré à tout autre, parce que l'*r*, à cause du son double et dur qui lui appartient, a aussi été choisi pour nommer *ire* ou *anger* (la colère), c'est-à-dire, *la double animation*. Alors le premier mot pour *war* était *oir*, et il était égal en signification à *croc croc*, mais comme un singulier collectif. On doit l'avoir employé sous cette forme pendant long-temps; mais son sens littéral semble avoir été pleinement connu lorsqu'il reçut le double caractère *w* devant lui, puisqu'il s'accorde avec *oir* et est en apposition avec lui. Par conséquent, lorsque nous expliquons le *w* séparément de *oir*, nous devons le faire en disant que cela signifie *ces choses;* de sorte que *w* et *oir*, expliqués ensem-

ble, donneront, *ces choses* (c'est-à-dire) *crocs, crocs.*

Il nous est très facile maintenant d'expliquer le nom donné à Mars en grec (Αρης). Un enfant verra qu'il doit avoir été d'abord *és-ar*, et que ceci est pour *es-oir* (la guerre). Il saura aussi pourquoi on emploie encore le mot *ar* lorsqu'on excite des chiens à se battre; il reconnaîtra que c'est le même que *war* (guerre), et que par conséquent il signifie *combats!* Il découvrira aussi l'origine de *swear* (jurer) *sware, sw ore*: il verra que ces trois mots sont pour *is war* qui signifie *the war* (la guerre), ou *it war* (cela guerre), c'est-à-dire, *cela* (*à*) *guerre, appartenant à la guerre;* ce qui veut dire que *jurer* appartient à la guerre, et qu'il en est provenu. Cette connaissance de la nature de ce mot *war* (1) nous dévoile l'origine de *warm*

(1) Puisque je retrouve ce mot *war*, je donnerai encore quelques détails curieux à son sujet.

Nous avons vu que le *w* était égal au *v* ou au *b*, et que par conséquent *war* devenait *bar*, dont on avait fait *baron*. Mais à une époque bien antérieure à celle de la formation de baron, le mot *bar*, qui signifiait alors *guerre*, fut mis au pluriel par la plus ancienne méthode qui était la répétition du mot lui-même (car nous savons que la substitution d'un pronom pour éviter cette répétition est moderne, comparativement à l'autre manière), et devint le nom *bar bar* qui servait à désigner ces hommes terribles qu'on ne voyait que pendant la guerre et qui ne vivaient que de la guerre; de sorte que le mot *bar bar* (guerre guerre) était de tous celui qui était le plus convenable pour les nommer.

Mais le mot *bar* lui-même, nous l'avons encore en français avec sa signification primitive de *guerre*; seulement il a été un peu défiguré dans son orthographe, car on l'écrit aujourd'hui *barres*. C'est la jeunesse des colléges qui seule a conservé intact, par la tradition de ses jeux, le véritable sens de ce mot. Le jeu qui porte ce nom consiste à se diviser en deux camps égaux et à courir dans de certaines conditions les uns sur les

(chaud), et par conséquent l'exacte différence qui existe entre *warm* et *hot* (chaud) : nous voyons que le premier nommait la chaleur produite par l'exercice, et littéralement, la chaleur occasionnée par une animation double et telle que les hommes en éprouvaient lorsqu'ils étaient à la guerre ; tandis que le second (*hot*), qui signifie lorsqu'on l'analyse, *the o above* (le *o* au-dessus) *he-o-it*, veut dire une chaleur pareille à celle que nous recevons du soleil, et par conséquent du feu. *Arm* (bras et arme) est aussi, comme nous pouvons le voir, pour *ar-im*, qui devait être d'abord *im ar*, signifiant *cela* (*à*) *guerre*, c'est-à-dire, *une chose à la guerre*, sens dans lequel il est encore usité ; et nous pouvons voir ici que le mot pour *war* n'était alors que *ar* (1). C'est aussi de la même manière que *dart* (dard), *id ar it*, c'est-à-dire *that war is* (cela à guerre

autres de manière à faire des prisonniers. On ne peut donc pas douter que ce jeu ne soit une imitation de la guerre, et que lorsque les jeunes gens disent : « Jouons aux barres », ils veulent dire « jouons à la guerre ou aux guerres. » Il devient donc incontestable maintenant que *bar* fut autrefois en français le mot pour *guerre*, et qu'il n'y a par conséquent aucune différence entre *guerre*, *bar* et *war* ; surtout en ne perdant pas de vue que de même que le *w* se change en *v* et par conséquent en *b*, il lui arrive aussi très fréquemment de se traduire par un *g*, ainsi que cela se rencontre dans *Waibling* qui devient *Giblin*, *Welfe* qui devient *Guelfe*, *William*, qui devient *Guillaume*, etc.

(1) Mais *arm* signifie aussi *l'être ou la chose double*, et cette signification sera trouvée applicable ici, lorsqu'on remarquera que les hommes ont deux bras (*arms*). De même aussi le mot français *jambe* devient par l'analyse *is-oim-be*, (la double chose). Dans cet exemple, *oim* est la même chose que *womb* (matrice) qui veut dire *toute chose double*, juste comme *u* ou *v* fait. Donc, *uter*, qui en latin se rapporte à deux choses, signifie

est) doit avoir été formé. Et *Mars* (le dieu de la guerre) devient, lorsqu'on l'analyse, *im-ar-is, he* (*to*) *the war is* (lui (à) la guerre est), c'est-à-dire, *appartenant à la guerre, le dieu de la guerre*. Mais comme *ar* (qui est pour *o-ir*) signifie, *grand* ou *double allant*, et indique par conséquent un être doué d'un pouvoir ou d'une grandeur double, ou quelque chose de double, il faut prendre garde à ne pas le rendre toujours par *war*. Ainsi, *charm* qui est lorsqu'on l'analyse *ic-iv-arm*, ne renferme pas le mot *war*, puisqu'il signifie *it it arme* (ce ce arme), c'est-à-dire *double arme, une chose dont le pouvoir est double*. Maintenant, le mot français *roi* doit-il être analysé ainsi : *ir-oi*, (*le double un*, c'est-à-dire *le grand un*)? ou bien devons-nous le considérer comme ayant d'abord été *oi r* (*war*) qui devint *roi* par la transposition de *oi* qu'on plaça après l'*r*, sans que pour cela il ait changé de sens, puisqu'il veut toujours dire *war*, c'est-à-dire *le chef* ou *le général dans la guerre*? Comme dans plusieurs langues le nom *roi*, lorsqu'on l'analyse, ne signifie pas *guerre*, mais *grandeur*, nous devons adopter la première des deux explications qui viennent d'être données. Un mot tel que *harm* (mal, injure) ne donne lieu à aucun doute, car il se décompose ainsi : *vie-ar-im*, ce qui veut dire, *la guerre à lui*.

aussi une matrice, et lorsqu'on l'analyse, il fait *u-it-er*. Ici, *it-er* est le même que *être* en français, et signifie *la chose*; de sorte que *uter* veut dire sans restriction, *la chose u* ou *v*, c'est-à-dire, *la chose vie*, puisque *u* ou *v* est pour *vie* ou *chose*.

Le mot français *char* (*ic-iv-o-ir*) signifie, ***double allant***, ou *guerre*, le *ch* étant ici égal au *w* dans le mot anglais *war;* mais dans le mot correspondant en latin (*currus*), on fait seulement allusion au double mouvement : ce qui ne prouve pas cependant que les chars ne fussent pas dans le principe destinés au service de la guerre.

Dans le cours des investigations qui précèdent, j'ai été obligé de passer sur beaucoup d'observations importantes afin d'avancer, et d'éviter par là, autant que possible, les digressions sans fin auxquelles je prévoyais qu'elles m'auraient inévitablement entraîné. Cependant, j'en ai tant fait pour une raison ou pour une autre, que je reconnais avoir souvent oublié la promesse que j'avais faite de ne communiquer mes découvertes que suivant l'ordre dans lequel je les fis moi-même. Mais j'éprouvais un si violent désir de faire connaître tant d'intéressantes merveilles qui étaient ensevelies dans les mots depuis un si grand nombre de siècles, que je n'ai pas toujours pu surmonter la tentation que j'éprouvais de violer mon engagement envers le lecteur ; mais, hormis cela, j'ai religieusement tenu ce que je promettais lorsque je disais que cet ouvrage, pour tout ce qui regarde la communication de cette découverte, serait le tableau fidèle des opérations de mon esprit. Il s'ensuit donc que si mon long travail se terminait ici, ce qui me reste encore à dire pourrait facilement être découvert à l'aide de ce que j'ai déjà fait connaître.

ALPHABET GREC.

Ici commence la partie la plus difficile, mais aussi la plus intéressante de ma découverte. Dans le cours de cet ouvrage, j'ai souvent été obligé de laisser sans explication des questions qui en exigent, parce que je savais qu'il m'était nécessaire, afin d'être compris alors, de faire connaître au lecteur des choses qui sont encore plus profondément cachées, quoiqu'elles ne soient pas moins réelles que ce que j'ai dit de plus évident jusqu'ici.

Par l'application de mon système, c'est-à-dire en analysant les mots de manière à découvrir le sens qu'ils renferment en eux-mêmes, j'apprends que les hommes, à une époque qu'il est impossible d'indiquer tant elle doit être reculée, avaient une connaissance très savante de l'alphabet. Cela me fait croire que certain peuple devait avoir atteint à un degré fort élevé de civilisation, alors que le reste du genre humain était encore plongé dans un état de barbarie si complet qu'il n'avait pas encore de langage rationnel. Je pense que de ce peuple sortirent des espèces de missionnaires qui allèrent enseigner à leurs semblables l'usage des mots. Il n'y a pas d'autre manière d'expliquer la sagesse incroyable qui se révèle dans la formation du langage, comme les renvois à l'alphabet si fréquens, et si ingénieusement heureux qu'on rencontre dans les mots. A mesure que j'ai lu dans les

mots, j'ai vu s'affermir en moi l'opinion que j'eus d'abord, qu'il n'y avait aux temps dont je parle qu'une seule langue, ainsi qu'on le dit dans la Bible : « Alors toute la terre avait un même langage et une même parole (Genèse, XI, 1) » ; et que l'hébreu, le grec et le latin, aussi bien que les langues modernes qu'on suppose en être dérivées, ne sont que des dialectes de cette ancienne langue. Je n'ai pas encore trouvé de différence sensible entre elles, le gothique ou le teuton, et toutes les langues du nord. Je fais cette observation parce que j'ai remarqué que les mots hébreux, grecs et latins paraissent, lorsqu'on les analyse, appartenir aux langues du nord.

Il m'arrive, souvent en déchiffrant les mots, en cherchant ce qu'ils signifient, de rencontrer des difficultés presque insurmontables auxquelles je pourrais donner mille causes, sans compter ma propre faiblesse en présence d'un travail aussi gigantesque. Telles sont, par exemple, l'état dégénéré de l'orthographe et de la prononciation moderne, — la grande différence qui existe entre des mots qui étaient d'abord composés de deux lettres au plus, et leur forme présente si prodigieusement augmentée, — et ce qui offre plus de difficultés encore, l'art de se placer par l'imagination (car il faut avoir recours à ce moyen lorsqu'un autre ne réussit pas) dans la situation des hommes aux premiers temps du monde, et de raisonner exactement comme eux. Mais comme j'ai déjà fait de grands progrès dans cette science de déchiffrer les mots, je dois

nécessairement, avec le concours de l'opinion publique, en faire de beaucoup plus grands encore. Je crois même pouvoir, à l'aide de ce puissant auxiliaire, mettre en peu de temps toute personne à portée de déchiffrer avec facilité les mots de toutes les langues. Quant aux avantages qui doivent résulter de cette science, je n'en dirai rien ; chacun peut en juger. Le lecteur sérieux qui a suivi avec attention les nombreux exemples que j'ai donnés de la manière par laquelle on peut découvrir le sens réel des mots, et qui étudiera ceux dont j'ai encore à m'occuper, ne pourra entretenir aucun doute ni sur la vérité de mes découvertes à cet égard, ni sur la possibilité d'amener cette partie de la science des langues à la plus grande perfection. Il est de toute évidence que tout mot, dans quelque langue que ce soit, renferme en lui-même son histoire et sa définition ; car, supposer que les auteurs d'une langue n'attachèrent pas un sens aux mots toutes les fois qu'ils en créaient un, ce serait les croire non-seulement dénués de toute raison, mais encore de toute communauté d'espèce avec nous ; puisqu'il n'y a pas aujourd'hui d'homme, quelque ignorant, borné, ou stupide qu'il soit, qui puisse donner un nom à n'importe quel nouvel objet, sans attacher quelque sens à ce nom. Mais lorsque avec raison on admet que les hommes possédaient anciennement un esprit de la même nature que le nôtre, on est forcé de reconnaître que les mots qu'ils ont composés doivent être significatifs, et que nous pouvons, en les déchiffrant,

acquérir les connaissances les plus curieuses sur l'état primitif du monde, et voir comment il a pu se faire qu'une seule langue prît des formes aussi variées.

Comme beaucoup des exemples que je vais donner du sens intrinsèque des mots sont infiniment plus difficiles que ceux qu'on a déjà vus, je supplierai de nouveau le lecteur de me donner toute son attention; car mon plus grand désir est que tout le monde se familiarise autant que moi avec cette partie de ma découverte. Outre l'explication des mots, je donnerai l'enchaînement de pensées et de raisonnemens qui m'ont menés à mon but, afin que le lecteur, s'il se sentait disposé à faire de semblables recherches, pût adopter la même méthode, dans le cas, toutefois, où il n'en trouverait pas une qui fût préférable.

Dans le commencement de cet ouvrage, j'ai souvent donné des extraits d'éminentes autorités, pour prouver que jusqu'à présent on n'a rien su de la science de la grammaire; et il était véritablement indispensable de procéder ainsi, parce que l'opinion contraire, relativement à notre connaissance de cette science, avait constamment prévalu. Mais comme tout le monde sait que les savans n'ont même pas eu la prétention de connaître les mots et les lettres pris au point de vue sous lequel je dois les considérer dans les pages suivantes, il n'y aura aucune nécessité à sortir des limites bornées dans lesquelles je suis maintenant obligé de me renfermer, pour prouver, par de nombreuses citations, ce que personne ne nie. Les per-

sonnes mêmes qui ne connaissent que fort peu, ou plutôt qui ne connaissent rien de ce qui a été écrit sur les langues, n'ont pas besoin d'apprendre que l'origine des mots et des lettres, tels qu'ils sont aujourd'hui, est complétement ignorée; ou, s'il en était autrement, il faudrait que les savans eussent bien discrètement gardé ce secret pour eux, car personne n'a profité de leur science. Mais comme tout le monde sait qu'une pareille connaissance serait la base des premiers élémens d'une langue, il aurait été impossible, si on l'avait réellement eue, qu'elle ne se fût pas répandue dans les livres d'école dont personne n'ignore les matières, puisque ce sont les premiers qu'on mette dans les mains de la jeunesse pour l'instruire. Et comme cette dernière observation s'applique également à toutes les parties précédentes de cet ouvrage, elle pourra faire voir à ceux qui n'ont pas lu les savantes dissertations qui ont été faites sur la grammaire, combien on est loin de pouvoir justifier les prétentions que l'on a eues jusqu'ici de connaître cette science.

Comme il sera suffisant de connaître l'alphabet grec pour comprendre l'explication que je vais donner des lettres, je le transcris ici en entier pour ceux de mes lecteurs qui n'ont jamais étudié cette langue. J'aurai soin de mettre en regard de chacun des caractères qui le composent, le nom qu'il porte, ainsi que son correspondant dans l'alphabet romain.

Α	α	Ἄλφα	Alpha	a
Β	ϐ β	Βῆτα	Bêta	b
Γ	γ	Γάμμα	Gamma	g
Δ	δ	Δέλτα	Delta	d
Ε	ε	Ἐψιλὸν	Epsilon	e court
Ζ	ζ	Ζῆτα	Zêta	z
Η	η	Ἦτα	Eta	ê long
Θ	ϑ θ	Θῆτα	Thêta	th
Ι	ι	Ἰῶτα	Iota	i
Κ	κ	Κάππα ou Καϖπα	Kappa	k c
Λ	λ	Λάμβδα	Lambda	l
Μ	μ	Μῦ	Mu	m
Ν	ν	Νῦ	Nu	n
Ξ	ξ	Ξῖ	Xi	x
Ο	ο	Ὀμικρὸν	Omicron	o court
Π	π ϖ	Πῖ	Pi	p
Ρ	ρ	Ῥῶ	Rho	r
Σ	σ ς	Σῖγμα	Sigma	s
Τ	τ ٦	Ταῦ	Tau	t
Υ	υ	Ὑψιλὸν	Upsilon	u
Φ	φ	Φῖ	Phi	ph
Χ	χ	Χῖ	Chi	ch
Ψ	ψ	Ψῖ	Psi	ps
Ω	ω	Ὠμέγα	Omega	ô long

La première lettre de l'alphabet grec est nommée *alpha* (en grec ἄλφα), et ce mot contient les deux formes de l'*a*, Α et α. Les savans, en voyant ce caractère à la tête de l'alphabet, disent, avec beaucoup de raison, que c'est la première des vingt-quatre lettres qui le composent, mais leur science ne s'étend pas plus loin. Ils n'ont aucune idée de la cause qui l'a fait

placer la première, et non la dernière; ils ignorent complétement pourquoi elle a ces deux formes, et comment elle les a eues; ils ne savent pas pourquoi on l'a nommée *alpha* plutôt que *abba, acca*, ou tout autre nom commençant et finissant par un *a;* de même qu'ils ne connaissent pas davantage la signification des deux syllabes de ce nom.

Afin de nous éclairer sur un sujet que tout le monde ignore, nous commencerons par essayer de trouver le sens de *alpha.* La première syllabe de ce mot n'appartient pas plus à la langue grecque qu'à aucune autre; je le sais bien : mais peu importe à quelle langue elle appartienne, — c'est-à-dire à quel peuple; — et puisque d'elle-même elle a un sens complet, on doit pour le moment la considérer comme un mot. Si nous pouvons, par cette méthode, découvrir ce que *alpha* signifie, nous serons libres, plus tard, de soumettre sa première syllabe à de minutieuses investigations. Comme le *ph* a dans ce mot le son d'un seul *f*, nous devons aussi le regarder simplement comme tel. Si la terminaison *ea* n'est pas une addition moderne, — c'est-à-dire un mot ajouté à *alph* à une époque qui n'est guère éloignée de nous de plus de trois mille ans, — il doit d'abord avoir été devant, et alors l'analyse de ce mot devrait être faite ainsi, *ea-al-if*, ce qui voudrait dire *la première entière vie.* En supposant que *alpha* soit un des noms donnés à la divinité, une signification telle que *la première entière vie* sera fort juste. On peut encore re-

trouver ce même sens en analysant le mot ainsi, *al-if-vie-ea* (*all high life it*, toute haute vie ce), c'est-à-dire *cela toute la vie en haut;* ou, en admettant que *ea* ait précédé *Al* ainsi, *ea-al-ip-vie* (la entière haute vie), nous aurons encore un sens pareil. Cette définition de *alpha* ne se trouve nullement en contradiction avec ces paroles sacrées : « Je suis Alpha et Oméga; le commencement et la fin », dit le Seigneur (1). Cette opinion sur l'*Alpha* explique sa forme saxonne A̅, dans laquelle nous retrouvons en même temps l'A et le T, qui sont égaux à *at* ou *ta*, mots qui deviennent, par l'analyse, *oit* et *toi* (2), et dont la signification est *Dieu;* mais lorsqu'on les traduit littéralement, ils veulent dire *la grande une tête*, ou *la tête grand un;* et, ce qui peut paraître étrange maintenant, c'est qu'ils signifient aussi *huit*, ou, plus littéralement, *un sept*, ou *sept un*. Dans ce cas, T est pour *sept*, et *oi* pour *un*, et c'est pour cette raison que le T a aussi en grec la forme d'un *sept* (1), attendu qu'il est la septième lettre à partir de celle du milieu (M); de même que l'S

(1) Apocal., I, 8.

(2) Nous voyons ainsi que cette forme du pronom français, quoiqu'on s'en serve maintenant dans le langage familier, doit, à une certaine époque, avoir été un mot d'une très grande importance; et ceci nous explique pourquoi on l'emploie encore dans la prière, dans la poésie, là, enfin, où l'on veut donner au langage une forme solennelle. On peut dire la même chose de σύ, σου, etc., en grec, *tu* en latin et en français, et *thou* et *thee* en anglais; tous ces mots signifient : *double existence*, *toute existence*, ou *la Divinité*.

est aussi fait comme un *six* (σ) parce qu'il occupe la sixième place. D'ailleurs, une analyse de επτα (sept), qui donne *ep-it-oi*, ce qui signifie *par dessus la tête un*, c'est-à-dire *avant la tête un* (devant *huit*), prouve que *it oi* ou *oit* est pour *huit*. Une analyse de la première lettre de l'alphabet hébreu (*Aleph*), qui devient *al-ep-iv*, et signifie *toute haute vie*, ou LE TRÈS HAUT, tend aussi à établir que *Alpha* est un autre nom pour la divinité (1).

Nous devons encore chercher un autre sens dans *Alpha*, car tant de divine sagesse a été déployée dans la formation du langage, qu'on peut montrer que le

(1) Comme *al* est le même que *o il*, et comme ceci est la même chose que *il o* (le soleil), il s'ensuit que le sens littéral de *Aleph* est *le soleil, l'une haute vie;* car *ep* est égal ici à *l'un en haut*, ou *le haut un*, et *h* est pour *v* ou *vita*.

Je ne désire pas *dans cet ouvrage* m'occuper des caractères hébreux, parce qu'il paraît que les savans s'en sont mêlés, et que nous ne les avons plus tels qu'ils étaient. Il semblerait cependant qu'ils portent encore leurs anciens noms, et ceci est très heureux, parce qu'à l'aide de ce renseignement, et en donnant à un sujet aussi important toute l'attention qu'il mérite et qu'il ne m'est pas possible de lui consacrer ici, je ne doute pas que nous n'arrivions presque immédiatement à la découverte de tout ce qui s'y rattache. On peut voir combien les hommes les plus savans ont été loin de soupçonner que ces noms renfermassent une signification en eux-mêmes, en lisant l'observation suivante qui est tirée des *Études hébraïques*, ouvrage publié en 1836, par l'abbé Latouche. « Par respect pour l'antiquité, nous conservons ces noms *insignifians* : *Aleph*, *Beth*, etc.» Nous devons des actions de grâce à cette vertu négative des savans, car maintenant chacun de ces prétendus « noms insignifians » seront estimés comme les choses les plus précieuses du monde, à cause de la lumière qu'ils jetteront sur la langue des Hébreux, et par conséquent sur les saintes Écritures, dont une traduction devient indispensable depuis le premier mot jusqu'au dernier.

même mot, en beaucoup d'occasions, a plusieurs significations, et nous en avons déjà donné de nombreux exemples. Considérons maintenant *Alpha* comme une lettre, et voyons quelle est l'explication qu'il donne de lui-même lorsqu'on l'envisage ainsi. En le décomposant, nous avons *al-if-a*, ou bien *al-iv-a*; puisque l'*f* et le *v* sont employés indifféremment; mais, dans les deux cas, nous avons toujours la même signification, qui est *all the a* (tout le *a*). Lorsque nous prononçons lentement *all if a* ou *all iv a*, ne nous surprenons-nous pas disant *all of a* (tout de *a*)? Assurément. Et pourquoi cela arrive-t-il? Cette question peut être résolue par une autre que nous poserons ainsi : Pourquoi le mot français *étois*, lorsqu'on l'écrit et qu'on le prononce comme il doit l'être, a-t-il exactement le même son que *it was?* Toute personne qui a lu avec attention l'explication qui a été donnée, dans cet ouvrage, de la terminaison française *ois*, répondra que ceci arrive parce que le mot français *étois* n'est pas autre chose que *it was*. Eh bien! c'est pour la même raison que *all if a* ressemble à *all of a*. Le lecteur sait très bien, car nous en avons donné de fréquens exemples dans l'analyse des mots, que par suite d'une signification égale, les deux lettres *i* et *o* (qui toutes deux signifient *un*) s'emploient souvent indifféremment. Alors, quelle différence y a-t-il entre *all if a* et *all of a?* La seule qu'on puisse trouver est que l'*f*, dans le premier cas, est précédé d'un *i*, et que, dans le second, il est précédé d'un *o*; et ici, quant au

sens, cela ne fait aucune différence. Nous dispersons donc ainsi les ténébreux nuages sous lesquels le vénérable nom Alpha était enseveli depuis tant de siècles, et nous le montrons au grand jour; car, en anglais, il devient *all of a* contracté en *alfa* ou *alpha;* d'où je dois conclure que, dans le mot Αλφα, il y a tout ce qui concerne la lettre *a*, tant pour le son que pour la forme. Il est certainement impossible de donner dans un mot court et significatif une explication plus heureuse de cette lettre, en même temps qu'on détermine les deux sons et les deux formes qui lui sont affectés; car nous avons dans Αλφα l'*a* long et l'*a* bref, comme nous avons l'*A* majuscule et l'*a* ordinaire; et non-seulement nous trouvons dans ce mot ces quatre renseignemens, mais il nous dit encore lui-même qu'il les contient, puisqu'il signifie *c'est le tout de l'a*. Assurément que de nos jours, si l'on avait à refaire ce mot, on penserait agir fort sagement et satisfaire à tous les besoins, en trouvant un mot qui renfermerait les deux sons de l'*a;* mais on ne pousserait jamais la prévoyance et le soin jusqu'à imaginer un exemple qui, en même temps qu'il remplirait ce but, s'expliquerait aussi lui-même. Eh bien! c'est cependant ce qu'ont fait les hommes dont nous ne pouvons déterminer l'époque; et cela n'était pas un prodige pour eux.

Maintenant, considérons attentivement *all of a*, et voyons si nous pouvons découvrir encore quelque autre preuve, si d'autres sont nécessaires, de la réa-

lité de l'explication que nous venons de donner d'*Alpha*.

Quelle différence les anciens faisaient-ils entre le son long et le son bref d'une lettre? Le son long était le double du son bref, ou le son bref était, si on le préfère, la moitié du son long. Alors, si dans AL nous avons le son long, et dans PHA le son bref, il s'ensuit que *ph* et *of* devraient être égaux quant au sens. Et non-seulement cela devrait être, mais les deux mots devraient signifier *half* (moitié) et ALL *of a* (tout de *a*), ou *Alpha* doit être égal à *all half a*, c'est-à-dire *all a*, *half of a* (tout *a*, moitié de *a*), ce qui signifie *all a* (tout *a*, ou le son entier de l'*a*), et ensuite *half a* (demi *a*, ou la moitié du son de l'*a*). Au premier abord il paraît impossible que *of* (de) ait jamais signifié *half* (moitié), parce que si nous disons: Eve mangea *de la pomme*, nous ne voulons pas dire qu'elle mangea *la moitié* de la pomme. Mais n'est-il pas naturel de supposer que la première division qu'on a dû faire d'une substance entière fut une moitié. Et de ce que les hommes commencèrent avec cette division la plus simple de toutes, comme partie d'un entier, n'est-il pas raisonnable de supposer qu'avant de connaître d'autres parties fractionnelles plus difficiles à déterminer, telles qu'un *quart* ou les *trois quarts*, les hommes se servaient depuis long-temps du mot qu'ils avaient pour moitié, et qu'ils l'employaient non-seulement pour désigner la moitié, mais encore pour désigner les autres fractions plus ou moins importantes d'une

chose. Cela a dû durer jusqu'à ce que la nécessité se fît sentir d'avoir un autre mot pour *moitié*, laissant le premier pour signifier une portion quelconque et non déterminée d'une substance entière. Nous pouvons remarquer aussi, comme une nouvelle confirmation de la vérité de ce raisonnement, que les fruits et les feuilles, qui, dans le principe servirent aux hommes de nourriture et de lit, sont faits de manière à être facilement partagés par moitié, puisque cette division existe naturellement dans le milieu, et d'une manière tellement évidente, qu'il est impossible de ne la pas reconnaître. Le corps humain même, aussi bien que celui de tous les animaux, offre de frappans exemples de cette division. Bernardin de Saint-Pierre observe : « Tout animal est double, si vous considérez ses « deux yeux, ses deux narines, ses deux oreilles, le « nombre de ses jambes disposées par paires; vous « diriez deux animaux collés l'un à l'autre, et réunis « sous la même peau (1). » La demi-lune est aussi un objet frappant qui doit avoir vivement attiré l'attention de l'homme, et avoir contribué à lui donner une idée assez nette d'une moitié. *Of an apple* (d'une pomme), ou *of a nut* (d'une noisette), doit donc, au commencement avoir signifié *half of an apple* (la moitié d'une pomme), *half of a nut* (la moitié d'une noisette); et la ligne qui partage l'*o* dans φ en deux moitiés au-dessous desquelles elle descend un peu,

(1) *Etudes de la nature*, chap. VII.

paraît être une imitation de la queue d'un fruit qui le partage aussi par moitié.

J'ai une preuve encore plus forte de ce que *of* (de) et *half* (moitié) étaient d'abord le même mot. L'analyse du mot *half* donne *he al f* (*the all half*, le entier moitié), c'est-à-dire *moitié de l'entier*. Nous verrons tout-à-l'heure ce que cette lettre *h* signifie, et alors le lecteur admettra ce que j'avance maintenant, c'est-à-dire que le mot *he* est ici pour *vie*, qu'on explique selon l'occasion par *le*, *la chose*, ou *la vie*. On peut en général expliquer *if* de la même manière; mais dans *he al if* nous devrions, afin de comprendre ce mot plus clairement, le rendre par *half* (moitié), et on doit lui faire reprendre sa place primitive ainsi : *if-he-al*, dont le sens exactement littéral est *half the whole* (moitié le entier). On pourrait me faire observer que *if*, ainsi que je l'ai déjà dit souvent, devrait signifier *une chose* et non, par conséquent, *la moitié d'une chose*. Mais je peux répondre que *if*, signifie réellement, même dans ce cas, *une chose*, et que cette chose est nommée *half* (*i-if*, c'est-à-dire *a half*, une moitié). Ainsi, si nous analysons le mot *a* qui ici précède *if*, il fera, comme nous le savons, *oi* (*le un*, c'est-à-dire *l'une chose*), et lorsque nous le joignons à *if* ainsi : *oi-if*, nous savons aussi, d'après ce que nous avons déjà vu, que cette combinaison donnera *wife* (femme), qui est aussi un autre mot pour *half* (moitié), comme lorsqu'on dit : *ma chère moitié*, *ma meilleure moitié*. Alors, *a half* est réellement *une chose;* de sorte que ce que Ber-

nardin de Saint-Pierre dit des animaux peut fort bien se dire d'une chose entière, c'est-à-dire qu'elle est composée de deux choses entières collées l'une à l'autre. En conséquence, les trois mots *if-he-al* signifient *une chose l'entier*, c'est-à-dire *une chose* (appartenant à) *l'entier*, ou *une chose* (concernant) *l'entier*.

Mais on peut demander pourquoi on ne se sert pas d'un *f* seulement, au lieu du mot *of?* ou pourquoi on ne met pas un *i* devant cet *f*, comme les Grecs paraissent l'avoir fait, puisque l'*i* qui se trouve maintenant après l'*f* dans l'alphabet, lorsqu'on le nomme (φι), doit d'abord l'avoir précédé? Comme les consonnes seules ne peuvent pas composer un mot, la lettre *f* était insuffisante, et les Grecs n'ont pas commis d'erreur en y ajoutant un *i*, pas plus que les Saxons en y ajoutant un *o*, car le mot signifie *moitié de l'o* ou *d'une chose*. Les Grecs n'avaient pas tort en employant un *i* comme ils l'ont fait, puisque c'est par ce caractére que l'*o* est partagé en deux. Nous pouvons aussi remarquer que dans l'*f*, de quelque manière que nous le fassions, il y a une barre au milieu qui en indique la signification primitive; et si nous faisons cette lettre ainsi ρ, ce qui est je crois une forme fort ancienne, nous aurons une contraction de φ; car en ôtant à cette dernière lettre la moitié de l'*o* qui se trouve à gauche, nous obtiendrons la forme contractée ρ.

Comme je trouve que le mot *half*, lorsqu'il était revêtu de sa forme première, entrait dans la composition d'une foule de mots, j'aurai encore souvent

l'occasion, en analysant les mots, de prouver tout ce que j'ai avancé à ce sujet. Mais pour que le lecteur ne conserve dans cet intervalle aucun doute sur le sens primitif de *of* (de), je vais donner ici, quoique ce ne soit pas le lieu de le faire, un exemple excessivement curieux, qui doit même, pour le moment, décider cette question.

Comme le mot *de* a dans plusieurs langues le même sens que *of* en anglais, si on peut l'expliquer précisément de la même manière, cette coïncidence devra nécessairement faire admettre d'une façon positive que l'explication que j'ai donnée du mot *of* est exacte.

J'ai dit que ce mot est la même chose que Φ; c'est-à-dire la moitié d'un fruit représenté par la forme d'un O. Eh bien! la lettre D, de même, n'est pas autre chose que la moitié d'un O, comme je peux le montrer ici : ⅅ. Le mot D (*De*) ne signifie donc, comme *of*, que la moitié de l'O; car il ne faut pas nous occuper de l'*e* qui accompagne le D. Nous verrons, lorsque nous expliquerons *Epsilon*, qu'il est égal à l'*i* de *if*, ou à l'*o* de *of*.

Lorsque nous avons formé le D dans l'O, comme ceci, ⅅ, quelle est la lettre que nous apercevons dans l'autre moitié de l'O? C'est un C; la lettre qui précède le D dans l'alphabet, juste comme elle le fait ici, ⅅ. Nous venons donc de trouver par ce moyen l'origine des deux lettres C et D, ce que personne n'aurait cru possible, et ce qui est très important. Mais ce n'est pas tout; en examinant attentivement cet O ainsi di-

visé Ⓓ, nous découvrons qu'il renferme encore la lettre I, qui sert de séparation entre le C et le D; de sorte que dans ce seul caractère Ⓓ nous avons le mot CID tout fait. Et le lecteur sait très bien à présent, qu'avant de dire *cider* (cidre), les hommes ont dit *er cid*, ce qui veut dire *le cidre*, *er* n'étant ici qu'un article. Mais que devons-nous conclure en voyant le mot *cid* (cidre) paraître sous la forme d'une pomme? *Que le cidre est* DANS *la pomme;* et je ne pense pas qu'on puisse trouver une définition plus vraie, plus concise et plus ingénieuse à-la-fois.

J'ai dit plus haut une chose que tout le monde sait, c'est que les fruits furent la première nourriture de l'homme, et cela est expliqué par le mot latin *cibus* (nourriture, qui, avant d'avoir la forme actuelle, devait être *us cib*, la nourriture) que nous retrouvons aussi dans une pomme lorsque nous l'écrivons ainsi, CIB; car ces trois lettres se trouvent dans Ⓑ, ce qui nous enseigne que la nourriture de l'homme est renfermée dans une pomme, ou tout autre fruit de ce genre.

Le premier nom de la déesse *Cybèle*, qui est la même que *Terra*, doit avoir été à une certaine époque *Cyb* seulement, le *ele* qui se trouve aujourd'hui à la fin n'étant qu'un pronom, comme *ele cyb*, c'est-à-dire *elle à nourriture, appartenant à nourriture*, *ele cib* étant pour *el ea cib;* de sorte que quand nous considérons ce nom comme celui de la terre, il est aussi heureusement placé dans la forme qui précède,

Je relèverai ici, en passant, une opinion fausse qui a été adoptée au sujet du nom de Cybèle. On dit que cette déesse a reçu son nom de la montagne sur laquelle elle fut exposée aussitôt après sa naissance: mais ceci ne peut être vrai; car, en ne considérant pas la définition déjà donnée de *cib*, ce mot, ou *Cyb*, lorsqu'on l'analyse, signifie *c'est l'existence* ou *l'être* (*ic ib*, « *it being* » ce être); et la nourriture est l'*existence*, puisque sans elle on ne peut exister. C'est pour cela que les mots *vivre* et *se nourrir* sont devenus synonymes, de même que le mot latin *esse* signifie *être* aussi bien que *manger*. Nous devons donc admettre qu'au lieu de recevoir son nom de la montagne, c'est Cybèle qui lui a donné le sien.

Le D étant ainsi une moitié de l'O, on l'a souvent placé devant cette dernière lettre avec le caractère d'un mot qualificatif, comme *id o*, qui signifiait *le Dieu*, lorsque O signifiait *la divinité*. Cela nous met donc à même d'expliquer les mots *God*, *Deus*, *Dieu*, *Odin*, *Odd*, etc. *God* doit avoir été d'abord O, ensuite *id o* (*le o*, ou *le un*, ou *le soleil*), puis *id* étant tombé après l'*o*, les deux mots se contractèrent en *od*, qui eut toujours la même signification. Par la suite, *od* prit *ge* devant lui, qui, à cause de sa signification, qui était *go* ou *life*, était aussi un nom pour la divinité, ainsi que nous allons le voir. Par conséquent, *ge od*, qui fut contracté en *God*, signifiait *l'un vivant*, ou *le haut un*, parce que *ge* a aussi ce dernier sens, comme on le reconnaîtra d'après l'ex-

plication de la troisième lettre (*gamma*) de l'alphabet grec. Mais, de même que tous les autres mots, *gè* devait, avec le temps, perdre sa signification primitive, parce que les hommes, complétement étrangers à la science des langues, ne pouvaient empêcher un aussi grand malheur : alors il voulut seulement dire *the*, c'est-à-dire qu'il devait être aussi insignifiant que *the* paraît l'être aujourd'hui. Comme *ge* est le même que *go*, il en résulte qu'il n'y a aucune différence entre *good* et *God*, puisqu'ils signifient tous deux *le un être* (1). Lorsqu'on analyse le mot *bonus*, il donne *us-be-on*, ce qui signifie *le être un*, et le mot correspondant en grec (ἀγαθος) n'a pas un sens différent, puisqu'il est littéralement *ea-ga-theos*, c'est-à-dire *le un allant*, ou *être Dieu*. Car ici *ga* est pour *go-i*, et lorsqu'il fut formé, il voulait dire *le un allant*, ou *le un étant*. Je ne peux pas omettre de parler ici de l'autre mot grec pour *bon* (χρήστος), attendu qu'il signifie littéralement, lorsqu'on l'analyse ainsi, *os-ic-er-is* (*that which ever is*- ce qui toujours est) ; et certainement c'est là une très heureuse définition de la divinité. Maintenant le nom équivalent à Christ en grec (χρίστος) a précisément le même sens, comme nous pouvons le voir en le décomposant ainsi : *os-ic-ir-is*, puisque cela veut-dire *ce qui toujours est*. Il est inutile d'ajouter qu'en latin, en anglais et en français, ce nom est

(1) Il n'y a même aucune différence pour la forme entre *ge* et *go*, comme nous le verrons bientôt ; mais je ne le savais pas encore lorsque j'écrivais ce passage.

invariablement le même pour le sens. Ainsi *Christus* fait *us-ic-ever-ist* (ce qui toujours est). En anglais et en français *Christ* devient *ic-ever-ist* (ce toujours est). Si le lecteur ne se trouve pas encore en état de dire pourquoi *h* tient ici la place de *ev* ou *iv*, il en verra la cause un peu plus loin. Nous découvrons donc, par cet examen, que les différentes idées indiquées par Dieu, bonté, Christ et éternité, n'avaient à une certaine époque qu'un seul et même nom. On peut prouver par l'analyse du mot *guess* (deviner), que *ge* et *ge* sont les mêmes que *God*, puisqu'il se décompose soit en *ig-esse*, soit en *ge-esse*, et peu importe la forme que nous choisissions, car le sens sera toujours *l'être Dieu* ou *l'être* (à) *Dieu*, *esse-ig*, ou *esse eg*, parce qu'il n'y a réellement que Dieu qui, connaissant toutes choses, puisse vraiment *deviner*. Cela devient de la plus grande évidence lorsque nous prenons *to divine* au lieu de *to guess;* car nous avons déjà vu que *divine* donne par l'analyse *in div*, c'est-à-dire *un dieu*, le *v* étant ici employé pour un *u*. L'analyse du mot *angel*, qui doit d'abord avoir été *el ange* (le ange), ne nous laissera plus douter que *ge* ait été pour *God*, attendu que *ange* devient *oin-ge*, c'est-à-dire *one* (to) *God* (un (à) Dieu), ou *un* (à) *allant*, ce qui signifie *appartenant à Dieu*, ou *à allant*. Combien d'observations surgissent de ces mots! Mais je suis obligé de les passer sous silence.

Od, qui était autrefois un nom donné à la divinité, comme nous venons de le voir, perdit avec le temps

sa grande signification, et il conserva seulement le pouvoir d'indiquer ce qui est seul ou distinct des autres. Ainsi un *odd number* (nombre impair) est ce qui est séparé, ou seul; et c'est pour cela que nous nous servons indifféremment des mots *odd* et *singular*, comme lorsque nous disons: *John is an old man, or a singular man.*

Deus doit avoir été formé par la réunion de *di* et de *os*, qui étaient aussi deux noms pour la divinité, ainsi que nous l'avons déjà vu; *di* étant pour le *jour*, et *os* pour le *soleil*. Mais lorsqu'on les employa ensemble, l'un devait servir de mot qualificatif, ou simplement d'article à l'égard de l'autre; de sorte que *os di* voudrait seulement dire *le jour*. *Os* doit donc avoir été rejeté après *di*, de manière à faire *Dios*, que nous retrouvons encore dans la langue espagnole; mais en latin on l'écrit *Deus*, et j'expliquerai pourquoi. Le mot français pour la divinité (*di eu*) provient sans aucun doute d'une opération semblable; c'est-à-dire que l'article *eu*, qui d'abord précédait le mot *di* (le jour), tomba après lui de manière à faire *di eu*. Le lecteur n'a certainement pas oublié ce que j'ai déjà observé à l'égard de *di-es* (le mot latin actuel pour *jour*), qui, dans le principe, devait être *es-di* (le jour), et ne devint *dies* que par la transposition de l'article. J'ai dit aussi que ce n'était qu'à l'aide des différens articles dont on le faisait précéder, qu'il était permis de reconnaître dans quelles circonstances *di* indiquait la divinité, ou simplement le jour. *Dieu* signifie aussi *tête vie*, ou

vie divine, D étant, de même que le T, un signe par lequel on désignait *Dieu* ou *tête;* mais dans ce cas on fait encore allusion au *jour* ou au *soleil.*

Odin diffère des autres noms donnés à la divinité en ce que, lorsqu'il était seulement *od*, il prit devant lui l'article *in*, comme ceci, *in od*, mots qui, si nous leur restituons leur signification primitive, signifieront *un un*, et ceci est égal à *le seul un.*

Le mot *devil* (diable) lui-même, signifie *dieu*, lorsqu'on l'analyse (*il div* ou *il dieu*); et ceci est confirmé par l'examen du mot correspondant en grec, en latin et en français. Διαβολος se décompose ainsi : *dio-ib-olos;* et ici *dio-ib* ne diffère aucunement (pas même pour la forme, ainsi qu'on le reconnaîtra lorsqu'on saura ce que c'est que *b*) de *dios,* que nous avons déjà expliqué. Quant à *olos*, qui signifie *all* (tout) comme nous l'avons vu aussi, il sert seulement ici de mot qualificatif à l'égard de *Dios;* de sorte que les deux mots réunis signifient *l'entière divinité.* Cette explication s'appliquera également au mot latin pour *diable*, attendu qu'il est le même qu'en grec. Le mot français *diable* est tout simplement *le diab*, qui a pris sa forme actuelle par suite de la transposition de l'article, et par conséquent il s'explique de même que le nom grec. Le mot *Satan*, lorsqu'on l'analyse ainsi, *is-ea-it-oin*, signifie aussi *est la tête un*, c'est-à-dire *c'est le principal*, *c'est le chef.* Mais *devil*, lorsqu'on l'analyse comme ceci, *id evil*, peut signifier *head evil*, ou *first evil* (tête mal *ou* premier mal).

A présent je vais expliquer la double forme d'*alpha* (Αλφα), c'est-à-dire *A* et *a*, montrer pourquoi cette lettre est la première de l'alphabet, et faire connaître le sens de la première syllabe de ce mot *al*. C'est de ce point que je m'occuperai d'abord.

All (*tout* en anglais) signifie *l'entier d'une chose;* mais comment les premiers hommes ont-ils dû nommer cette idée? Si nous analysons le mot *all* lui-même, il nous donnera *ea il*, qui paraissent être de simples articles; de sorte qu'une personne qui n'est pas bien familiarisée avec la science de trouver des *mots* dans d'autres *mots*, doit rencontrer de sérieuses difficultés dans un mot aussi court que *all*. Pour me tirer d'embarras, ma méthode a toujours été jusqu'à présent, afin de venir à bout de ces problèmes, de me mettre dans la situation d'esprit où doivent s'être trouvés les hommes lorsqu'ils formèrent le mot que j'examine. Ils devaient tout emprunter à la nature, et choisir leurs emblèmes parmi les phénomènes qui frappaient le plus leurs esprits, comme les astres, ou les objets dont l'usage leur était nécessaire, comme les fruits. Nous devons donc, pour trouver ce qui a pu donner d'abord l'idée d'un tout, d'un entier, chercher parmi *le soleil*, *la lune*, *une pomme*, etc., ce qui paraît le plus être une chose entière; et lorsque nous l'aurons trouvé, le placer comme un mot qualificatif devant le nom de l'objet que nous voulons qualifier. Après avoir examiné beaucoup de créations naturelles, nous reconnaîtrons que la pleine lune paraît à

l'œil nu, objet le plus parfaitement entier en même temps qu'il est le plus frappant; car le soleil ne se peut pas considérer comme la lune. J'ai déjà montré que le premier nom qu'elle eut jamais fut un O. Dans le mot *all* qui, nous le savons, devrait être *al*, il n'y a pas d'*o*; mais j'ai dit plusieurs fois que les lettres sont réellement dans des mots sans qu'elles y paraissent être. Ainsi, dans IV, j'ai trouvé un N; dans *ii* un *u*, dans *is* un *j*, et dans un O, un C et un D. Quelqu'un qui m'a bien suivi dans ces diverses opérations doit donc découvrir du premier coup-d'œil comment il faut faire pour retrouver un *o* dans *al*, et cela lui apprendra comment la première lettre de l'alphabet a été formée.

Les hommes disaient d'abord, pour exprimer qu'une chose était entière, *o il* (lune cela), au lieu de *all it* (tout cela), parce que rien ne paraît plus entier que la pleine lune. Par la suite, ces deux mots s'étant rapprochés comme ceci, *oil*, puis enfin joints comme ceci *ɑil*, la lettre *a* et le mot *al* se trouvèrent formés. Le soleil, à cause de l'importante place qu'il occupe dans la nature, doit aussi, dans le principe, avoir donné aux hommes l'idée de la totalité; de même qu'en commun avec la lune, il leur donna l'idée de l'unité, ainsi que je l'ai déjà montré d'une manière suffisante. Mais si dans l'occasion présente j'ai choisi la *lune*, c'est que sa douce lumière nous permet de la contempler sans peine, et d'en mieux juger la forme qu'on ne le peut faire du soleil. Toutefois le mot *all* au-

rait aussi bien pu être *ol*, parce que l'*i*, au lieu de se réunir à l'*a*, pouvait être supprimé par contraction, comme cela est arrivé en grec, où *all* est rendu par *olos* (ὅλος), qui doit d'abord avoir été *ol*, puis *os ol*, et enfin *olos*, par la transposition de l'article.

Le lecteur n'a sans doute pas oublié ce que j'ai déjà observé sur ce mot *os*, c'est-à-dire que, quoiqu'on l'employât comme article, il avait été dans le commencement un des noms donnés au *soleil*; ce qui arriva ainsi : les hommes placèrent d'abord *is* devant l'*o* comme ceci *is o* (le soleil), et par la suite, *is* ayant été rejeté après, on eut *ois* qui devint *os* par contraction. La vérité de cette opinion est confirmée par une analyse du mot *lustre*, qui fait *il-os-être* (le soleil être), qui a été abrégé en *lostre*, qu'on écrit *lustre* maintenant. Lorsque nous enlevons la syllabe finale (*re*) de ce mot, nous pouvons aussi découvrir les véritables étymologie et signification de ce qui reste (*il-os-it*), qui a été contracté selon l'habitude, et signifie par conséquent *le soleil ce*, c'est-à-dire *c'est au soleil*, *appartenant au soleil*, *c'est ardent*, *c'est brûlant*. De même le mot *it*, qui a un sens égal à *il*, a été qualifié par *o*. Le mot latin *totus*, le français *tout* ou *tous*, et l'anglais *out*, aussi bien que le mot français *haut*, ont été formés de cette manière. Ainsi, *totus* doit d'abord avoir été *o it*, qui fut contracté en *ot*. Le mot *it* fut encore mis devant *ot* comme un article, et ces deux mots devinrent *tot*. Par la suite, *tot* prit devant lui l'article *us* (le), qui

finit par tomber après, de manière à former le mot actuel *totus*. La première forme de *tout* ou *tous* doit avoir été *ou*, qu'on obtint par la réunion de *oi-i* (grand un un), et alors *ou* avait devant lui l'article *it*, qui finit par s'y incorporer, de manière à faire *tou*. Par la suite, *it* ou *is* ayant de nouveau été mis devant *tou*, la transposition et la contraction finirent par donner *tout* et *tous*. Le mot anglais *out*, doit aussi dans le principe avoir été *ou*; il devint *out* par suite de sa réunion à *it*, qui, après l'avoir précédé, fut rejeté à la fin selon la méthode habituelle. Mais on peut me dire que tout ceci tend à prouver que *out* et *tous* ou *tout*, ou en d'autres mots que *out* et *all* nommaient la même idée dans le commencement; et c'est vrai. Nous employons même encore souvent aujourd'hui *out* dans le sens de *all;* ainsi le mot *throughout* est le même que *through all :* car *throughout the town* ou *throughout the country*, ne diffère nullement de *through all the town*, *through all the country*. Il faut que les hommes dans le commencement aient été doués d'un esprit bien élevé pour avoir pu s'exprimer ainsi; et combien il est naturel et juste que *out* soit synonyme de *all*, puisque *to be out* (être dehors), c'est-à-dire dans la nature, c'est être au milieu de *toutes* (*all*) choses. Le mot français *haut* est composé de *vie-oi-it;* et comme *vie* est ici le même que *the*, il s'ensuit que la signification du mot entier est *la grande une vie* ou *le tout*, ce qui peut vouloir dire également le *soleil* ou la *divinité*. Dans

ce mot nous retrouvons aussi *out*, car les deux mots *oi-it* prennent cette forme lorsque nous les rapprochons l'un de l'autre ainsi, *oiit;* et c'est pour cela que le mot anglais correspondant à *haut* (*tall*) devient, lorsqu'on l'analyse, *it all*, cas dans lequel *all* doit être considéré comme un autre nom pour le *soleil:* ce qui nous apprend que ce fut cette grande création qui donna d'abord l'idée de la hauteur. C'est aussi pour cela que le latin de haut, *altus*, signifie, lorsqu'on l'analyse *tout qui est* ou *qui est tout*, comme nous pouvons le voir par ceci, *al-it-us*, qui devait être d'abord *us-al-it*, ce qui signifie *le entier cela* ou *le entier est*. Mais le mot grec correspondant à hauteur est encore plus clair quoiqu'il ait une autre forme : ainsi ὕψος fait, lorsqu'on l'analyse, *up-is-os*, ce qui signifie littéralement, *up is that* ou *up is it* (haut est cela), qui, lorsqu'on le remet dans son ordre primitif comme ceci : *cela haut est* veut dire *le haut être*. Le mot anglais *height* a exactement aussi le même sens, puisqu'il donne *la haute vie* (*he ig vit.*)

Le second son de A dans *alpha* a précisément été formé de la même manière que le premier. *Oi*, parmi ses différentes significations, avait aussi celle d'*une chose*, — chaque lettre étant la définition de l'autre —et lorsqu'elles se joignirent et prirent la forme d'un *a*, ce caractère composé signifia aussi *une chose*, et tel est même encore le sens qu'il a en anglais; car lorsque nous disons *a book*, ces deux mots signifient

une chose (nommée) *book*. Par conséquent, avant que *oi* fût devenu *a*, *phoi* (ou φοι) devait signifier *la moitié d'une chose*, justement comme *pha* le fit plus tard. Afin de signifier ces deux sons de l'A, on prit l'*i* de chaque *a* et on les joignit ensemble comme ceci Ä; ce qui explique les deux points qu'on rencontre quelquefois sur cette lettre. Une analyse du mot *phases* (les apparences de la lune) tend à prouver que par *pha*, on entendait la moitié de *a* ou d'une chose; car ce mot *phases* n'est rien autre que le pluriel de *face*, et c'est pour cela qu'au singulier il devrait être *phase*, qui est la contraction de *pha-is*, primitivement *is-pha*, c'est-à-dire *the halfe one* (le demi un); car la face d'une chose est seulement, quant à l'apparence, la moitié d'une chose entière.

En sachant que l'*a* est ainsi composé d'un *o* et d'un *i*, l'orthoépiste peut maintenant expliquer son large son, tel qu'il l'a dans le mot anglais *all*; car, lorsque nous donnons à ces deux lettres le son qu'elles ont dans le mot anglais *oil*, nous voyons que c'est presque le même que celui que nous leur donnons lorsqu'elles sont réunies, et que ce mot devient *al*. Voilà donc la raison qui fait que les étrangers ne reconnaissent aucune différence de son entre *al* et *ol*, et qu'ils prononcent souvent *all* comme s'il était écrit *ol*. Nous pouvons aussi maintenant juger combien nous avons dévié de la prononciation primitive des mots. Ainsi, notre prononciation actuelle de *name* (nom) est fort différente de *noim* qui était la première forme. *Nom*

en français, et *nomen* (c'est-à-dire *en nom*) en latin, se rapprochent beaucoup plus de l'ancien son de ce mot, puis que l'*i* seul, dans ces deux langues, a été négligé. Lorsque *a* précède un *n* en français, comme dans *tranquille*, par exemple, — mot dans lequel *an* est pour *oin*, — il participe beaucoup plus de la prononciation primitive que lorsqu'il se rencontre dans une situation semblable en anglais. *Fair* (une foire), que nous savons maintenant avoir été *foiir*, est aussi beaucoup plus éloigné du son qui lui était attribué dans l'origine, que le même mot en français *foire*, qui a perdu un *i*. On peut en dire autant de *pear*, dont l'orthographe est très fautive, car on devrait l'écrire *pare*, attendu qu'il était primitivement *poire*, tel qu'il est même encore en français. Mais il arrive souvent dans toutes les langues que *a*, ou *oi*, soit fort différent du son qu'il avait dans l'origine. Ainsi la syllabe *ap*, dans *Apollo*, n'est pas, à cet égard, comme elle doit avoir été lorsqu'on l'écrivait *oipollo* (1). Mais chaque mot qu'on examine ainsi donne

(1) Dans l'analyse qu'on a déjà donnée de ce mot, on a permis à l'o de conserver la place qu'il occupe à la fin; mais si nous le mettions devant, il servirait à qualifier les trois autres mots ainsi, *o-oi-ip-ol* (le haut dieu dans le soleil). Ici *ol*, comme nous l'avons déjà vu, est pour *il o* (le soleil), et il pourrait tout aussi bien être *al* (*all*). Par une analyse du mot anglais *appal* (terrifier) qui fait *oi-ip-o-il*, et signifie *le grand un dans tout* ou *le grand un dans le soleil*, il semblerait que le *soleil*, lorsque ce mot fut formé, était considéré comme l'être suprême. L'analyse des mots nommant la même idée en grec, en latin et en français, ne prouve pas qu'Apollon était le dieu en question lorsque ces mots furent faits, quoique ce pût être le *soleil*. Ainsi, τρομος qui peut être analysé de cette

lieu à tant de remarques, que pour avancer dans le travail que j'ai entrepris, je dois m'imposer la loi de ne plus en examiner d'autres.

manière, *os-être-ou*, veut dire *le être tout*, c'est-à-dire *toute existence;* mais si nous prenons le μ de ce mot pour un ν, ce que nous avons aussi le droit de faire, le sens sera *le un être*. *Terror* qu'on doit analyser ainsi, *it-er-o-ir*, signifie *le toujours un être*, c'est-à-dire *l'être éternel*. *It-er* est aussi le même que *être*, et par conséquent *être* signifie non-seulement *existence*, mais encore *ever* (toujours); de sorte que τρομος que nous venons de voir, signifie aussi *l'éternel un;* mais entre cette signification et celle-ci, *toute existence* ou *le un être*, il n'y a aucune différence. *Effroi* ne nomme pas une autre idée, puisqu'il fait *ef-er-oi* qui signifie *le toujours grand un*. Il paraîtrait même d'après l'analyse d'*appal*, qu'*Apollon* était regardé comme le dieu du *tonnerre*. Mais un examen du mot correspondant dans les autres langues dont nous venons de nous occuper, n'indique pas que ce dieu fût considéré ainsi; cependant l'idée nommée par *appal*, et les mots équivalens en français, en latin et en grec, ne diffèrent nullement de celle nommée par *thunder* (tonnerre), comme nous le pouvons voir ici : βροντη, *ib-ir-on-te* ou *iv-er-on-ite*, signifie, lorsque ces mots ont repris leur place primitive, comme ceci, *it-ever-one* (*the ever one*, le toujours un, c'est-à-dire, l'éternel un). *Tonitrus* fait lorsqu'on l'analyse (et que les mots sont remis dans leur ordre primitif) *us-it-on-er*, *le dieu un toujours*, c'est-à-dire *le toujours un dieu*. *Tonnerre* ne diffère nullement de ces deux mots, puisqu'il donne *it-on-er* (le un être); et *thunder* est littéralement *the-un-id-er* (le un dieu toujours). L'analyse de *Jupiter* qui, selon les poètes, est le dieu du *tonnerre*, donne *id is u ip it-er*, et signifie *cela est la vie dans l'éternité*, les deux mots *it-er* étant ici la même chose que *is-er* (est toujours). Le mot *ever* (toujours) est un autre nom pour la divinité, puisqu'il signifie littéralement *life e'er* (*iv-er*). Le mot français *jamais* a, lorsqu'on l'analyse, une très grande signification qui est : *I am the great one being* (je suis le grand un être), *Je-am-oi-is*. On peut l'analyser de plusieurs autres manières, mais sa signification sera toujours la même. Par conséquent ce mot n'est pas négatif, puisqu'il signifie réellement *toujours;* de sorte que lorsqu'il est employé négativement sans être précédé par *ne*, ce dernier mot doit être sous-entendu. *Thor*, qui était le dieu du *tonnerre* chez les Saxons et les Teutons, devient, par l'analyse, *The-o-ir*, et signifie *le un être*. On peut aussi l'analyser ainsi : *it-vie-oer* (*the life above* — la vie en haut).

Nous pouvons maintenant dire pourquoi A est la première lettre de l'alphabet. Nous savons que lorsqu'il est fait ainsi, A, il est composé d'un I et d'un I appuyés l'un contre l'autre par le sommet, et qu'il est par conséquent égal à *un un;* ce qui veut dire, un porté à la plus haute signification, c'est-à-dire un à l'extrême ou le premier. Si, de même, nous considérons ainsi chaque O dont l'I a été pris, nous serons aussi obligés d'admettre que cette partie de chaque A, c'est-à-dire du long et du bref, est égale à *le premier*, puisque O, comme I, est aussi pour *un;* et l'O double, pour cette raison, doit être la même chose que l'I double, c'est-à-dire être pour *un un*.

Cela suffirait pour me faire supposer que les Juifs ont nommé leur onzième mois AB, parce que A, sous une de ses formes, est égal à *un* et *un* réunis, ce qui équivaut à *onze*. Dans ce cas, AB devrait être analysé ainsi : *ib* A (c'est-à-dire *ib* II), *le onze;* mais une connaissance critique de Βητα fera voir la véritable étymologie de AB, et aussi de *onze* en français, qui tous deux, à cause des notions rétrécies que nous avons eues jusqu'à présent sur les langues, sont de beaucoup au-delà des limites de la pénétration humaine.

Le mot anglais *eleven* (onze) doit d'abord avoir été *el ii*, ou, ce qui est la même chose, *el u* ou *el v;* et lorsque *el ii* ou *el u* furent réunis de manière à faire *elu* ou *elv*, ce mot prit *an* devant lui ainsi, *an elv;* et par la suite *un* étant rejeté à la fin, on eut le mot *elvan*, qu'on écrit *eleven* aujourd'hui. Par con-

séquent, il peut y avoir une langue dans laquelle *eli* veut dire *dix*, puisque par l'addition d'un autre I (*elii*), il était équivalent à *eleven*. Ainsi, *ten* (dix) en angais, fait, lorsqu'on l'analyse, *it ev*, ou ce qui est également correct, *it iv*, signifiant *la tête vie*, c'est-à-dire *la divinité;* il peut aussi être analysé ainsi, *it in*, qui signifie *la tête un*, ce qui est encore la même chose que *la divinité*. L'explication de Brra nous conduira aussi à découvrir que *ten* signifie trois et sept. En français, *dix* devient, par l'analyse, *dio*, et si on l'écrivait *dis*, il serait encore égal à *dio* qui est un autre nom pour la divinité; et quoique je ne puisse pas encore montrer comment *dis* fait autrement *ten*, je peux cependant le faire pour *dix*, en priant le lecteur de remarquer que lorsque l'X se fait comme ceci *ɔc*, nous avons un *o* dans les deux parties dont il est composé. Nous pouvons acquérir la certitude de ceci en plaçant ces deux parties de manière à ce qu'elles soient face à face ainsi, *cɔ*, et qu'elles puissent se toucher. Donc, lorsque nous analysons *dio* lui-même, nous avons *id io* ou *id* 10, ce qui signifie littéralement *le dix*. Mais si nous prenons chaque moitié de l'X, lorsque nous le faisons ainsi, nous aurons encore un nom pour la divinité, puisqu'il nous donnera VV (*vie vie* ou *toute vie*), comme nous pouvons le voir en plaçant ces deux caractères de cette façon X, puisqu'en se rencontrant par leurs extrémités, ils forment un X. Alors, *dix* signifie *id* X (le X), ou *id* V.V (le VV ou *le cinq cinq*). *Dix*, en grec

et en latin, est aussi un nom pour la divinité ou la double vie, comme nous le pouvons voir ici : δεκα devient, par l'analyse, *id-e-ka* (ce est k), et K, comme on peut facilement le voir, est également composé de V et V, lorsque nous les réunissons comme ceci, ⋜, de manière à former un K. Mais quoique le K ait cette signification, nous verrons plus tard que cette lettre ne fut pas formée dans le principe par l'addition d'un V à un autre. Nous pouvons aussi remarquer que δεκα, lorsqu'on l'analyse ainsi, *id-e-ik-oi* veut dire *c'est le double rond un*, c'est-à-dire *le grand haut un*, *le un de double vie*, *de la vie passée et à venir*, signification qui s'applique aussi à la divinité. *Decem* (le mot latin pour *dix*) fait, lorsqu'on l'analyse, *id ek* M (*ce le* M, mais plus correctement, *le grand* ou *le double* M). Il peut encore être décomposé ainsi, *id is* M (*it is* M, — c'est M). Il résulte de ceci que dans *decem*, on fait allusion à l'M majuscule, parce qu'il est composé, comme on peut aisément le reconnaître, de deux V arrangés comme ceci ʌʌ, de manière à se rencontrer; ou bien cette définition se raporte au petit *m* (qu'on fait en grec ainsi μ) qui est égal à l'*u*, et par conséquent au *v*; de sorte que en admettant que *ek*, dans l'analyse *id ek m*, indique ce qui est double, il doit en résulter que ces trois mots signifient : *ce le double m* (μ), c'est-à-dire μ et μ, qui sont équivalens à VV, ou à *cinq* et *cinq*.

Le mot *alone* même, peut dans quelque langue signifier *dix*, puisqu'il est égal au nom du soleil (*θ-il-*

one) justement comme est *solus*. On peut en dire autant du mot français *loin*, qui est pour *el-oin* ou *aloin*, et est égal à *vie vie*, ou *le grand un*. *El* est ici le même que *elle*, comme nous le verrons par l'explication de la lettre grecque Λ (*lambda*), et est par conséquent semblable au V, qui implique *double* ou *grande existence*. Je ne peux dire comment les savans expliquent Elohim, un des noms donnés à Dieu en hébreu, mais il signifie littéralement, *le grand un double vie*, et il doit être analysé ainsi, *el-oi-ii-v*. Ici *ii-v* est égal à *uv* ou *vv*, c'est-à-dire *vie vie*, *double vie*, ou *éternelle vie*. En conséquence, *Eloi*, que je trouve expliqué par *my God*, veut littéralement dire *le grand un*, ou plutôt *grand Dieu;* mais lorsque nous nous rappelons que *el* est un autre nom pour la vie, nous voyons que *eloi* doit également signifier *vie vie*.

Αλφα peut aussi être analysé de manière à signifier *all in a* (tout dans a), et *alpha* de manière à signifier *all in the a*, ce qui veut dire, dans les deux cas, que toutes les lettres de l'alphabet se trouvent dans l'A. Comme pour démontrer combien une pareille définition d'*Alpha* est exacte, il serait nécessaire d'expliquer ici toutes les autres lettres de l'alphabet, ce qui m'est impossible, je me bornerai à prier le lecteur de s'en bien souvenir dans l'examen que je vais faire afin de juger si ce qui est promis sera réalisé.

Cette courte explication d'*Alpha*, sur lequel on pourrait écrire des volumes en entassant l'une sur

l'autre les découvertes les plus intéressantes, suffira, je pense, pour le moment. La tentation dominante qui accompagne le travail de recherches auquel je me livre maintenant, celle de lire dans les mots l'histoire des pensées de l'homme alors que le monde était encore à son berceau, m'a conduit, comme cela arrive toujours, bien au-delà des limites dans lesquelles je m'étais promis de me renfermer; et cela m'obligera à passer avec plus de rapidité que je ne le devrais, sur plusieurs autres caractères de l'alphabet grec.

J'ai omis jusqu'ici d'expliquer le petit *a* romain qui est fait ainsi, a. Nous venons de voir que l'*a* grec est composé d'un *o* mis devant un *i*, ces lettres étant disposées de manière à se toucher. Maintenant, la seule différence qu'il y ait entre *a* et a, consiste dans la place que l'on fait prendre à l'*o*, puisque si nous le plaçons de l'autre côté de l'*i*, comme ceci, *iₒ*, et que nous permettions à ces deux lettres de se rejoindre ainsi ɐ, nous aurons un a, comme le lecteur peut s'en convaincre en tournant le livre sens dessus dessous, juste comme les enfans font souvent avant de connaître leurs lettres. Par conséquent, les deux caractères (*a* et a) sont composés des mêmes élémens, un *o* et un *i*; et quoique l'art mis en œuvre pour dissimuler le secret de leur formation — sans parler de quelque accident qui a pu survenir — ne paraisse pas très profond, cependant, de longs siècles sont là pour prouver qu'il était suffisant pour se jouer de toute pénétration.

J'ai maintenant à expliquer la seconde lettre de l'alphabet, et à tâcher de tirer quelque enseignement de la signification qu'elle renferme.

Βητα (*Bêta*), lorsqu'on l'analyse, devient, *ib*, *ητ*, *ea*; *ib*, sans aucun doute, est ici pour *be* (être); *ητ* est le pronom bien connu, ou le verbe *être* ou *aller* (car il est tous les trois en même temps) dont j'ai déjà parlé en m'occupant d'autres pronoms; et *ea* appartient aussi à cette même classe. Comme tout pronom implique l'*existence* aussi bien que les verbes *être* et *aller*, il s'ensuit que les trois mots *be*, *ητ*, *ea*, signifient *existence*, *existence*, *existence*. Ceci paraît tout d'abord impossible, parce qu'un tel langage semble n'avoir pas de sens; cependant, si nous analysons les trois mots *it is you* (c'est vous), ou *it is that* (c'est cela), nous reconnaîtrons qu'ils signifient également *existence*, *existence*, *existence*. Alors, si nous comprenons *c'est cela*, et que nous ne comprenions pas *be it ea*, ceci vient de ce qu'un ou plusieurs de ces derniers mots ne s'emploient plus aujourd'hui comme anciennement.

J'ai déjà remarqué que *it* était employé autrefois comme nous employons *is* maintenant : alors profitons-en et mettons *is* à la place de *it* dans les trois mots *be it ea*, et nous aurons *be is ea* (ce est ce), ce qui signifie de la manière la plus évidente que le mot *be* est le même que *ea;* c'est-à-dire que la chose nommée *be* est aussi nommée *ea;* en d'autres termes, que *ea* signifie également l'*existence*. Ainsi *be* et *ea* étant

en apposition l'un à l'autre, et *is* ne différant pas de l'un ou de l'autre, il s'ensuit, ces trois mots ne faisant qu'un, qu'ensemble ils signifient *existence*. Ainsi, si nous pouvions renfermer dans un seul les trois mots *it is you*, ou *it is that*, un tel mot composé voudrait également dire *existence*. Donc, *be it ea*, ou Βητα, est un autre mot pour *existence*. Et de même que les trois mots dont il est composé sont aussi trois noms pour cette seule chose, il s'ensuit que chacun d'eux est non-seulement égal aux deux autres pris séparément, mais même aux deux autres réunis. Ainsi *be*, dans *be it ea*, est non-seulement égal au mot *it* ou au mot *ea* considéré isolément, mais il est encore égal à tous les deux réunis. De même, si un homme avait ces trois noms différens, *Jean*, *Jacques* et *Thomas*, nous pourrions dire que *Jean* est égal à *Jacques* ou à *Thomas*, aussi bien qu'à *Jacques* et *Thomas*. Alors, comme B (pour *be*), dans Βητα, signifie l'*être* ou l'*existence*, il s'ensuit, puisqu'il est égal pour le sens à ητα (ητ *ea*), que ce dernier mot doit aussi signifier l'*être*; et comme Ητα est le nom d'une des lettres de l'alphabet grec, cette opération nous en apprend le sens. Ce que nous découvrons encore à l'égard de Βητα et de Ητα, est que non-seulement leurs noms, mais encore les caractères qui les représentent sont égaux.

Maintenant, si cela est vrai, il doit en résulter que toute lettre qui est égale à Βητα, doit aussi être égale à Ητα, et réciproquement; puisque deux choses étant égales entre elles, on ne peut en trouver une troi-

sième égale à l'une d'elles, sans qu'elle ne le soit de même à toutes deux. Alors, prenons une lettre qu'on emploie fréquemment pour B, et voyons si cette lettre serait aussi égale à H. *Habeo* (j'ai, *I have*), comme nous le savons, n'est pas autre chose que *eo hab*, qui signifie littéralement *I have* (je ai). Il n'y a donc aucune différence entre le *b* de *hab* et le *v* de *have*. *Liber* aussi, est le même mot que *livre* (le *b* et le *v* se substituant encore), et *wife*, le mot anglais, le même que *weib* en allemand (l'*f* et le *v* s'employant aussi indifféremment). Alors, si le *v* est égal à *b* ou à Bητα, il s'ensuit qu'il doit aussi être égal à Hτα, et qu'il doit signifier *existence*.

Lorsque j'analyse le mot latin *vita* (vie), je trouve que *ita* n'est rien de plus qu'un de ces mots nommés pronoms ou articles, que l'on mit d'abord devant *v* ou *vi* (1) (*ita v*), et qui ensuite fut rejeté après. En conséquence, *v*, dans l'origine, signifiait *vie*, et *ita v* ou *v-ita* (la vie) dont on fit *vita*, qui veut dire *la vie*, ou *v it ea*, *vie est ce*, *vie cela est*, ou *c'est la vie*. Nous devons nous rappeler que le petit mot *the*, aussi bien que les deux mots *it is*, doivent anciennement avoir été employés pour signifier *toute l'existence*, ou *la divinité*, et le mot *vita*, *vie* ou *life*, a maintenant le même sens étendu.

Mais que devons-nous conclure de ce que nous venons de voir avant cette dernière observation sur les

(1) Cette lettre en anglais se prononce comme *vi*.

mots *the* et *it is*, ou, ce qui est la même chose, sur *it ea*, *ita* ou ητα? que devons-nous conclure de l'examen que nous venons de faire de Bητα, Hτα et *vita?* Ceci : que ces trois mots n'en font réellement qu'un; que, par conséquent, les trois lettres B, H et V sont une seule et même lettre, et que chacune de ces trois lettres était dans le principe un signe ou un mot pour indiquer la *vie*, l'*être* ou l'*existence*.

Alors, le nom de la lettre grecque Hτα, pourrait être encore écrit *v ta*, ce qui donne *vita*, lorsqu'on prononce le *v* comme il doit l'être en anglais; et en mettant devant le *t* l'*i* qui devait le précéder, ainsi que nous le voyons en analysant ce mot, nous avons *v-ita*, c'est-à-dire *vita*.

De même, lorsque nous enlevons le B de Bητα, et que nous le remplaçons par un V, nous avons Vητα, qui est précisément le même que *vita;* car, comme l'*i* est long dans ce dernier mot, c'est-à-dire qu'il est, pour le son, double de sa longueur ordinaire, si nous ajoutons un second *i* à l'*i* de *vita*, nous aurons *viita*. Et qu'est-ce que l'H? Rien de plus qu'un double I (II), qui peut être contracté pour la forme en un seul I en faisant ce seul I long, quant au son, ce qui, nous le savons par la prosodie, est lui donner le double de la valeur qu'il a lorsqu'il est court. Mais, quoique II ressemble beaucoup à un H, on peut remarquer qu'il ne se rapproche pas autant de η, l'autre forme de Hτα; mais comme il est établi que ce caractère η, est le représentant de H, de même que *a* est le

représentant de A, il ne peut y avoir aucun inconvénient à ce qu'il ne ressemble pas autant que H à un double I (II). Nous verrons cependant un peu plus loin que *η* est égal, pour la forme, à *n*, qui est composé de I et I.

En conséquence,

Βητα Ητα Viiτα	sont *Viita.*

Comme le *v* n'est pas autre que l'*u*, et l'*u* pas autre que *ii*, on peut facilement concevoir pourquoi on prend ces deux lettres l'une pour l'autre, puisque toutes deux elles sont composées de deux *uns* (1). Mais comme il peut paraître étrange que le B soit égal à H ou *v*, jetons un regard sur l'alphabet grec, et voyons s'il ne contient pas quelque autre lettre que sa définition indique comme étant la même que B, afin d'apprendre, si cela est possible, comment B a été formé, et d'expliquer ainsi la difficulté qui nous occupe.

La sixième lettre de l'alphabet grec est nommée *Zeta* (Ζῆτα), et ce mot, lorsqu'on l'analyse, donne *is eta*; car nous avons déjà vu que le Z est égal à *is*. Alors, comme cela veut dire que *is* est équivalent à *eta* en signification, il en résulte que, puisque *eta* est égal à B, H, *u* et V, le mot *is* doit leur être égal aussi, c'est-à-dire qu'il doit être composé de deux *uns*, ou de deux caractères d'une valeur semblable. Mais l'*s* de *is* ne paraît pas ici, plus que partout ailleurs, signifier *un*

par lui-même. Ceci ne fait donc que compliquer encore la difficulté au lieu de l'aplanir, puisqu'il nous faut expliquer maintenant, non-seulement comment il se fait que le caractère B est égal à H, *u* et V, mais encore comment il se fait qu'il est aussi égal à *is*.

En examinant de nouveau l'alphabet grec, je vois encore une lettre dont le nom finit encore par *eta;* et comme cette terminaison est précédée par un seul caractère (Θ), nous devons nécessairement en conclure qu'il doit aussi signifier *vita,* ou *vie.* Ce caractère est représenté dans d'autres langues par *th*, de sorte que le nom entier de la lettre en question est *theta.*

J'ai déjà expliqué l'H, et montré qu'il est la même chose que le *v,* qui signifie aussi *vie,* comme je l'ai prouvé. En conséquence, *th*, lorsqu'on l'analyse, devient *it*-H ou *it*-V, et cela nous fait voir que *th* ou Θ est égal à *la vie,* attendu que *it* n'est ici qu'un article mis devant H ou V, qui est équivalent à *vita.* Maintenant, comme j'ai déjà montré que les trois dernières lettres de *theta* (voir ce qui a été dit à l'occasion de Ητα) sont précisément égales à *vita* ou *ita-v*, il s'ensuit, lorsqu'on dit dans l'alphabet grec que *th* est équivalent à *eta,* que rien ne peut être plus exact, puisque c'est dire, en d'autres mots, que *vita* est égal à *vita,* ou *vie* à *vie.*

Mais j'ai encore l'air de fuir devant la question en en multipliant les difficultés; car il faut maintenant que je montre que les lettres B, H, Z, et Θ sont toutes

égales. Je demande cependant à leur en adjoindre encore une, et après cela je les expliquerai toutes en même temps.

La neuvième lettre de l'alphabet est nommée *Iota* (Ἰῶτα), et ses formes sont I, ι. Lorsqu'on analyse ce nom, il devient *io-ita*, ce qui veut dire *io* est *vita,* ou *io* est *vie.* Cette définition est fort correcte, puisque *io,* comme nous le savons, n'est pas autre chose que le verbe *aller*, le verbe *être*, ou un *pronom*, classes de mots qui signifient toujours l'*existence.* Mais nous pouvons, sans moins d'exactitude, analyser *iota* ainsi: *i-ó-ita*, c'est-à-dire *i-o-is*, ce qui veut dire que l'*i* est égal à l'*o*, puisque tous les deux signifient *un.* Cependant, comme les caractères que je mets en opposition avec *iota* sont tous doubles, j'adopterai la première de ces deux définitions qui, je crois, sont aussi correctes l'une que l'autre.

En expliquant l'origine des noms donnés au soleil et à la lune, j'ai eu occasion de montrer, et je l'ai fait encore souvent depuis, qu'un seul O signifiait *un*, de même qu'un I. Alors, si, au lieu de *io*, nous écrivions *ii*, nous aurions encore *io* sous une autre forme, en même temps que nous obtiendrions ainsi (i i) les deux parties d'un H, d'un *u*, ou d'un *v*. C'est donc avec vérité qu'on nous dit que *io* est égal à *ita*, qui, nous l'avons vu, est égal à H comme à V. Mais en ajoutant IO aux caractères précédens, et en avançant ainsi que B, IS et IO doivent non-seulement leur être égaux, mais aussi être égaux l'un à l'autre, la difficulté

semble s'accroître de plus en plus. Toutefois, la certitude de la résoudre doit devenir plus grande par suite d'allusions aussi fréquentes à une même définition. Il n'est d'ailleurs pas facile de trouver une différence de signification entre *io* et *is*, lorsque nous les trouvons dans aud*io* et aud*is*. Il est évident qu'ils sont ici radicalement semblables, et qu'ils ne diffèrent que par la forme, afin de permettre de distinguer une personne d'une autre. Et, en anglais, quelle autre différence pouvons-nous découvrir entre *is* et *be*, dans des exemples tels que *If he* IS, et *If he* BE?

Il devient donc nécessaire d'examiner le B plus minutieusement, et cela nous mène à découvrir qu'il est composé de ces deux parties, I et 3. Nous découvrons encore que cette dernière partie (3) est elle-même formée de ces deux parties ȝ, qui, lorsqu'on les dispose ainsi, ȿ constituent la lettre S, dès qu'on les rapproche assez l'une de l'autre pour qu'elles puissent se rencontrer par le milieu. Il résulte donc de ceci, qu'en plaçant un I devant ȿ, on a réellement IS, quoique sous une autre forme, et qu'en définitive B et IS ne font qu'un seul mot. Si, d'un autre côté, nous prenons les deux parties d'un S (ȿ), et que nous les disposions comme ceci O, ou comme ceci O, de manière à ce qu'elles puissent se toucher, nous obtiendrons un O; de sorte que IO, B, et IS ne sont en réalité qu'un seul et même mot. Par conséquent, tous trois peuvent tout aussi bien être *io*, *io*, *io*, *b*, *b*, *b*,

ou *ia*, *is*, *is*. Maintenant, comme *io*, de même que *u*, *h*, et *v*, est composé de deux caractères signifiant chacun *un*, de même *b* et *is*, puisqu'ils sont égaux à *io*, sont composés de deux caractères signifiant chacun *un*. Alors *Beta*, *Eta*, *Zeta*, *Theta*, et *Iota* ont été fort justement définis par la sagesse des anciens temps, et nous pouvons voir maintenant pourquoi des mots tels que *io*, *be* et *is*, sont tous semblables pour le sens, quoiqu'ils diffèrent par la forme.

Je crois qu'il est nécessaire de revoir ici en quelques mots comment *Beta*, *Eta*, *Zeta*, *Theta* et *Iota* s'accordent entre eux, ainsi que les définitions qui en ont été données.

Βητα. La définition contenue dans ce nom même, signifie que Βητα est le même que Ητα; ce qui est vrai, puisque le premier est égal à *be vita* (*l'être* ou *la chose vie*), et le second à *vita*, c'est-à-dire *v ita*, (*la vie*, ou *c'est la vie*).

Le caractère B est aussi égal à H, en ce qu'on retrouve dans sa forme IO; que IO est égal à II, et que II est égal à H.

Βητα est égal pour le sens à Ζητα, parce que ce dernier est pour *Is* ητα, c'est-à-dire *Is vita* (la vie), ce qui est aussi le sens attribué à Βητα.

Le caractère B est le même que Z, parce que ce dernier est une contraction de IS, et que IS est égal à B.

Βητα est égal à Θητα pour le sens, parce que Θητα signifie aussi *the vita*, ou *la vie*. Le caractère B est

égal à l'H de Θητα, auquel on fait allusion dans l'analyse ainsi, *it-H-ita*, c'est-à-dire *ce le H est*, ce qui veut dire *c'est l'ητα*; et nous avons vu comment B est égal à l'H.

Βητα est égal à IO pour le sens, en ce que IO, comme Βητα, signifie *existence*. Le caractère B est égal à IO, en ce que IO est égal à IS, et que IS est égal à B.

De cette manière, nous avons expliqué Βητα pour le sens et pour la forme. Maintenant voyons Ητα.

Ητα signifie *existence*, parce qu'il est composé de *v-ita*, ce qui veut dire *vie c'est*, ou *la vie*.

Le caractère H est égal à B, ainsi qu'on l'a vu.

H est égal à Z, parce que Z étant égal à IS, IS est égal à IO, qui est égal à I I, qui est égal à H. La ressemblance existe de même pour le sens, puisque tous ces mots veulent dire *existence*.

Le caractère H est égal à Θ (*theta*) dans la définition de ce mot ainsi donnée *it H ita*, c'est-à-dire *le H c'est*, puisque ces deux caractères ont une forme semblable. Ητα et Θητα sont aussi égaux pour la signification, puisque Θητα est le même que *the vita* (*la vie, l'existence*), de même que Ητα est pour *v ita* ou *ita v*, (*la vie*, ou *c'est la vie*).

H est égal à IO pour le sens, parce que ce dernier mot indique un pronom, IO (ou I), qui est en même temps le verbe *être* et le verbe *aller*; mots qui tous signifient *existence*. Le caractère H est égal à I, parce que I est pour IO, que IO est égal à I I, et que I I est égal à H.

Βῆτα et Ητα ont été expliqués ; voyons Ζητα. Ζητα signifie *existence*, parce qu'il est composé de *is* ητα, ce qui veut dire *la vie*, et c'est pour cela qu'il est égal à Βητα, Ητα, etc.

Le caractère Z est égal à B et à H pour les raisons que nous venons de donner ; et il est aussi égal à l'H, auquel on renvoie dans Θητα, parce que cet H ne diffère aucunement de l'autre, auquel j'ai déjà prouvé qu'il était égal.

Z est égal au caractère IO, parce que IO est égal à IS, et que IS est égal à Z.

Comme Θητα n'est pas autre chose que H, ainsi que la définition même de ce mot le fait voir, il n'est donc pas nécessaire de montrer de nouveau comment il est égal à B et à Z, et combien il s'accorde fidèlement avec sa propre définition.

Ainsi j'ai expliqué B, H, Z, et Θ, de sorte que je n'ai plus à m'occuper que de IO ; mais comme ces quatre lettres ont été trouvées égales à IO, il doit nécessairement en résulter que IO doit leur être égal.

Si nous examinons maintenant les caractères dont nous venons de nous occuper, et que nous les comparions avec *Alpha* (A et *a*), nous pourrons voir qu'ils sont tous dans celui-ci, et que, quant à présent, l'analyse de cette lettre qui signifie *tout en a* (c'est-à-dire, toutes les lettres de l'alphabet se trouvent dans l'*a*), est correcte. B étant composé de IO (IO dont on fait B), est l'A lui-même (qui est formé à l'aide de *o i* contracté en *a*), dans lequel nous trouvons aussi IO

et H; attendu que ce dernier caractère est composé de I et I joints ensemble par un autre I placé horizontalement entre eux, comme ceci I–I, et que A est également construit au moyen de I et de I réunis aussi par un autre I tiré par le milieu comme ceci I-I. Mais comment l'H ressemble-t-il à *α*? Parce qu'on le fait ainsi Ↄ–C, où nous retrouvons les deux parties d'un O jointes par un I placé au milieu comme ceci, Ↄ–C. Et le Z, comment ressemble-t-il à l'A? Parce que c'est la contraction de *is*, ainsi que nous l'avons vu; et comme nous avons montré que *is* est la même chose que B ou I O, qui sont égaux à A, nous devons nécessairement en conclure que *is* est équivalent à A. Si nous divisons même Z en deux parties égales par une barre tirée dans le milieu ainsi, Ƶ, nous verrons que chacune des parties de cette lettre est égale à un V; de sorte qu'ensemble, ces deux parties sont égales à W; et si nous divisons un O en deux parties égales, comme ceci, C C, et que nous les mettions dans cette situation ω, nous aurons cette partie du B (Ɛ) que nous avons reconnue être égale à l'S ou à un O, et aussi, lorsqu'on la place ainsi ω, à un W. Il s'ensuit donc que Z lui-même est trouvé dans l'A, puisque O est une partie de l'A. Quant au caractère ϴ, c'est simplement un O et un I, ce qui fait qu'il est la même chose que l'A. Il n'est pas semblable à A, mais comme H est égal à Ↄ–C, et que le premier est égal à A, il s'ensuit que le dernier, c'est-à-dire Ↄ–C, doit aussi être égal à A. En conséquence, lorsque nous divisons l'O de ϴ

en deux parties, comme ceci (), elles sont égales à I I; et si on les joignait ainsi Θ, elles seraient égales à I I, lorsqu'on les réunit dans l'A comme ceci, A. Pour ce qui regarde *io* dans *iota*, c'est l'A lui-même; et lorsque nous nous occupons de l'I seulement, nous voyons aussi qu'il est compris dans *Alpha*, soit que nous le considérions comme A ou comme α. L'O est aussi contenu dans l'A, puisqu'il est égal à C Ɔ, caractères qui sont égaux à I I dans H, ou dans Ɔ–C, ou dans A, comme nous venons de le montrer; et nous le retrouvons aussi dans l'*a* ordinaire, attendu qu'il est composé d'un *o* et d'un *i* contractés. Alors, A est une lettre composée, c'est-à-dire formée par la combinaison de O et de I; et comme O est égal à ces deux parties C Ɔ, de quelque manière que nous les placions, et chacune de ces deux parties étant égale à I, il en résulte que *Alpha* est égal à III, c'est-à-dire à *trois*, quoique, cependant, il ne soit qu'*un*. Il est nécessaire de donner la plus grande attention à la remarque qui est faite relativement à ces deux caractères H et Ɔ–C, qui, étant égaux, prouvent par cela même d'une manière suffisante que ces deux autres caractères I et C, ou I et Ɔ, sont égaux aussi. C'est pour cette raison que I et I, lorsqu'on les joint ainsi V, ou ainsi A, ou ainsi I, devraient être égaux à CC, lorsqu'on les réunit comme ceci ω, m, §, ou de toute autre manière. Nous devons aussi remarquer avec soin que I signifie *un*, que le caractère O a un pareil sens, et que ces deux signes sont en apposition l'un à l'autre. Cette

dernière circonstance exige l'examen le plus sérieux, car elle peut conduire non-seulement dans la science de la grammaire, mais dans toutes les autres sciences, à des découvertes de la plus haute importance; et nous devons surtout considérer la forme de ces deux caractères, dont l'un est une ligne droite et l'autre un cercle. Mais ces deux figures diffèrent-elles beaucoup? Un S et un O diffèrent beaucoup aussi en apparence, et cependant, en réalité, ils ne font qu'un.

Comme cette science s'accroît, se développe à chaque instant, je découvre maintenant que je peux donner une analyse plus minutieuse des caractères que j'ai expliqués tout-à-l'heure (*Beta*, *Eta*, *Zeta*, *Theta* et *Iota*). On peut les analyser ainsi :

Beta donne B-e-et-a (B est E et A).
Eta — E-it-a (E est A).
Zeta — Z-E-et-A (Z est E et A).
Theta — T-H-et-A (T est H et A).
Iota — I-O-et-A (I est O et A).

Il doit paraître fort ridicule ici, d'affirmer que le caractère I est à-la-fois un O et un A; il est cependant l'un et l'autre, et rien n'est plus vrai, rien n'est plus exact. Lorsqu'il en sera temps je rappellerai ce que j'établis en ce moment; et quelles que soient les raisons qui s'opposent maintenant à ce que cette opinion soit acceptée, on reconnaîtra alors, je n'en ai aucun doute, qu'elle est parfaitement juste et qu'elle doit être facilement adoptée par tous les esprits qui ont

assez de pouvoir sur eux-mêmes pour abandonner une erreur dès long-temps entretenue.

En examinant encore l'alphabet grec, je vois qu'il y est dit que *m* et *n* sont égaux à *u*, car leurs noms *mu* et *nu* (μυ et νυ) font, lorsqu'on les analyse, *m-u*, *n-u*, ce qui signifie *m* est *u*, *n* est *u*. Alors, ces deux caractères doivent être souvent employés pour ceux qui correspondent à *Béta*, et que nous avons expliqués ci-dessus, car ils leur sont aussi égaux : c'est pour cela que les deux formes de *Eta* (H et η) sont, comme μ et ν, chacune composée de *un*, *un*, et que, dans les langues modernes, μ et ν pourraient être pris pour le caractère romain *u*. Nous pouvons remarquer qu'il y a une partie de ce caractère η qui est plus longue que l'autre, de sorte que si nous prenons la moitié de ce que cette partie longue a de trop, et que nous l'ajoutions à la partie courte, nous aurons deux parties égales, et par conséquent un *n*, qui devient un *u* lorsqu'il est renversé. Nous pouvons aussi remarquer que le caractère μ contient, ajouté à son premier jambage, une portion considérable d'un *i* qu'on a enlevée à sa seconde partie; et si nous rétablissons cette portion d'*i* dans la place qu'elle devait occuper primitivement, il en résultera que ce caractère μ deviendra ω. C'est donc aussi pour cela que que le grec M majuscule, qui ne diffère pas de l'M romain, devient un W lorsqu'on le renverse, et signifie par conséquent *dix*, attendu que V et V, dont il est composé, sont égaux à *deux fois cinq* ou *dix*. C'est pour la même raison que

le mot IO, dont les deux lettres (I et O) sont égales aux chiffres 1 et 0, est aussi pour *dix* (10). Ces deux parties de B, c'est-à-dire I et 3, donnent aussi, lorsqu'on les place ainsi, υiυ, c'est-à-dire en mettant l'I entre υ et υ, une autre forme du W, et sont par conséquent égales à 10. On peut en dire autant de IS, lorsqu'on permet aux deux parties de l'S (ς) de se rencontrer comme ceci, O. Alors nous découvrons que le caractère I est pour *homme*, ou l'espèce mâle, et que υυ, ς, ou 3, est pour la *femme*, ou l'espèce femelle, et que tous deux réunis constituent un *être*. Prenons maintenant μ, ou plutôt sa forme primitive ω, et posons-la en face de I, comme ceci, B : n'est-il pas facile de voir qu'en les faisant rejoindre nous aurons un B? Et si nous prenons l'ν, et que nous le placions devant l'I de cette manière, Iᵛ, n'aurons-nous pas W saxon, qui est fait comme ceci, p? En mettant le v anglais de la même manière devant l'I (Iᵛ), nous obtiendrons la même lettre (p). Nous savons aussi maintenant pourquoi le B s'emploie si fréquemment pour le V ou le W. Si nous écrivons le mot *War* ainsi, *ϖar*, personne ne le prendra pour *Bar*, car on verra de suite que cette lettre (ϖ) doit être une ancienne forme du W; ce n'est cependant, en réalité, qu'un B placé horizontalement, ainsi que le lecteur peut s'en assurer en le regardant de côté. Et si nous écrivons le mot *Mars* ainsi, *mars*, personne non plus ne le prendra pour *Bars*, parce qu'on ne doutera pas que la première lettre (m) ne soit une différente forme

de M, bien que ce ne soit encore qu'un B dans une situation opposée à celle que nous lui avons donnée d'abord; de sorte que si nous le retournons sens dessus dessous comme ceci ɯ, nous aurons *ɯars*. Il n'y a donc pas la moindre différence de sens ou de forme entre les trois mots *Bars*, *Mars*, et *ɯars*; et cela doit confirmer ce que j'ai déjà dit de *Baron*, *War*, et *Mars*. Il y a dans tout ceci quelque chose d'extrêmement curieux, et mystérieux même; cependant, ce n'est encore rien comparativement à ce que nous allons voir plus loin.

Nous pouvons dire maintenant pourquoi les Juifs nommèrent leur onzième mois AB. A, lorsqu'on l'analyse, devient *oi*, et B, *io*; de sorte que, quand nous plaçons ces deux analyses l'une devant l'autre, ainsi OIIO, nous avons *onze* (11). Nous pouvons aussi faire connaître l'étymologie du même nombre en français (onze). Comme *z* est pour *is*, ainsi que nous l'avons vu, il s'ensuit que *onze* est pour *onise*; alors, comme *on* est pour *un*, et comme IS est pour IO ou 10, nous découvrons qu'en ajoutant ces deux nombres ensemble, nous avons *onze*. Mais qu'est-ce que l'*e* qui se trouve à la fin de *ise?* Dans le principe, cet *e* était devant, *eis*, et ce mot était écrit ainsi εἱς, ce qui, en grec, signifie *un*. Mais si nous transformons ε et ς en *o o*, ce que nous pouvons faire en plaçant les deux parties dont chacune des lettres se compose comme ceci C, C, et en les faisant rejoindre, au lieu de εις, nous aurons OIO, où nous retrouvons *dix*.

Ceci nous fait voir également ce qu'est *Epsilon*: nous reconnaissons qu'il appartient à la classe des lettres déjà expliquées. Lorsque nous le plaçons ainsi ∽, c'est un *m*; ainsi, ω, c'est un *w* ou un *u*; et si nous séparons ses parties l'une de l'autre, et que nous placions la seconde dans le sens opposé à celui qu'elle a ordinairement, nous aurons ȣ ou S. Dans sa forme la plus grande, qui est égale à l'E romain, nous retrouvons encore les deux parties de ȣ placées devant un I, comme ceci IƐ, qui leur est en apposition, de même que dans IO, l'I est en apposition à l'O. Nous verrons plus tard que *epsilon* est un diminutif de *upsilon*, et, par conséquent, de *eta*, qui est égal à *upsilon*. Mais, à l'égard de εις, qui fait lorsqu'on l'analyse OIO, ou *dix*, on peut dire qu'il ne devrait faire qu'*un*, puisque ces trois caractères (*oio*) sont εις sous une autre forme, et que ce mot en grec signifie *un*. Alors je répondrai que dans *oio* nous avons seulement *un* (1). Mais on fera observer que je viens de dire que dans *oio* nous avions 10 ; et je le dis encore. Comment expliquer ce mystère? Nous verrons cela lorsqu'il en sera temps. En attendant, pour donner au lecteur quelque chose qui le fasse réfléchir, je lui rappellerai ce que j'ai déjà dit, ce que j'ai déjà prouvé être exact, c'est-à-dire que la divinité est également nommée UN et DIX. Cela doit tendre à prouver, si c'est vrai, que *un* est *dix*, et que *dix* est *un*; et si je ne prouve pas ce que j'avance, mes paroles n'ont pas de sens.

A l'égard de la lettre M, je trouve, dans l'analyse

des mots, qu'il y est très fréquemment fait allusion. J'attribue cette circonstance à la place remarquable qu'elle occupe dans l'alphabet, qui est celle du milieu, ce qui implique nécessairement la ressemblance ou l'égalité. Il doit être observé que par M on entend aussi la divinité, Dieu étant toujours *égal*, toujours le *même*. D'un autre côté, M n'est pas seulement employé pour W, U, V, H, B et N, mais encore pour *in*, *iu* et *iv*, et ceci explique les trois *uns* (m) dont il est composé, puisque dans chacun de ces mots nous retrouvons trois *uns*.

Le mot grec μεσον (milieu) doit, dans le principe, avoir été un seul *m*, qui est égal à *iv;* car ισον, dont il est suivi, et qui peut être analysé ainsi, *is on* (qui est équivalent à *be-on* ou *being*), est seulement une répétition de *iv*, attendu que ce dernier mot signifie l'*être* ou la 1 *vie*, de même que fait *be-on*, c'est-à-dire *be-one*, ou *one be*, ou *one vie*. Nous devons donc traduire μεσον par *M être*, c'est-à-dire *être le M*, ou *la chose M*.

Le mot correspondant en latin, *medium*, est composé de *id-em* (le même) et *iv-in* (*even*). C'est *med* (*im-ed*) qui donne *id-em;* mais il pourrait tout aussi bien être écrit *mid*, juste comme il est en anglais; cependant *med* est très correct, ainsi qu'on le reconnaîtra par une connaissance plus approfondie d'*epsilon:* alors *med* ou *mid*, et *idem* font un seul mot, et nous trouverons ceci fort exact, si nous remarquons que le milieu signifie l'égalité. L'*u* dans *ium* est pour *v*, et

l'*m* pour *in* ou *en*, ces deux mots étant égaux. Alors nous devons rendre *medium* par *l'm even* (*l'm même*). On peut aussi l'analyser de cette manière, *in-ed-iv-iv*, *un Dieu*, *vie*, *vie*, ainsi que de beaucoup d'autres manières; mais la signification sera toujours la même. Le mot anglais *amid* (au milieu) doit être analysé ainsi, *ea-m* (*le m*): c'est de là que *am* doit être venu. Ce mot doit avoir signifié *milieu*, et avoir pris devant lui *id* comme un article (le); de sorte que cet article ayant été rejeté à la fin, le mot *amid* fut formé. Quant à *middle* (milieu), il ne diffère de *mid*, qui, ainsi que je viens de l'expliquer, est égal à *idem*, qu'en ce qu'il a de plus l'article *le* à la fin, article qui doit d'abord l'avoir précédé comme ceci, *le mid*, et, par la suite, avoir été reporté à la fin. Mais qu'est-ce que *amidst?* C'est seulement *amid-est*. Cette terminaison commune *est*, étant égale au mot français *être*, elle est aussi égale à *er*. Ainsi *harp*ER, ou *harp*IST, signifie *un être* (une personne) *à la harpe;* et si *tobaccon*IST s'écrivait *tobaccon*ER ou *tobaccon*ETRE, cela serait fort correct. Mais *am*, lorsqu'on l'employait pour *same*, prenait aussi *is* devant lui comme ceci, *is am* (*the same* — le même); mais ces deux mots ayant été réunis par l'usage, on eut *isam*, qui devint *sam* par la contraction de l'*i*, et c'est sous cette forme que nous retrouvons encore ce mot dans Spencer. *Same* ou *sam* pourrait encore avoir été formé de cette manière, *is-ea-m* (*est le m*), car ces trois mots, lorsqu'ils sont contractés, deviennent aussi *sam*. Le mot *item* (aussi) est

encore le même que *id em*, et doit être analysé ainsi, *it m* (*cela m*); mais lorsqu'il signifie un article dans une explication, on doit l'analyser ainsi *it in* (l'un), où *in* est pour *m*. Je dois remarquer ici que UN s'emploie aussi pour indiquer ce qui est égal ou *even* (même). En vérité, ce mot *even* est littéralement *one one*, et on peut l'analyser ainsi *in in*; nom que je retrouve souvent employé pour désigner la divinité. Ainsi le mot français pour *even* (qui est *uni*, c'est-à-dire, *un-i*) est de même littéralement *un un*. Le mot français *même* est encore *m-m*, ou *in-in* (un un), et l'ancienne orthographe de ce mot (*mesme*) ne constitue ici aucune différence; seulement nous avons dans *mesme* trois mots ajoutés ensemble, *em-es-em*, et ils peuvent être analysés ainsi, *in-ee-in*, ce qui signifie *un le un un*. Alors le mot *mesme* doit avoir été formé de cette manière: il était d'abord *in* (un), qui devint un *m* par la réunion de l'*i* et de l'*n*, et signifiait encore *un*, ou ce qui était *pareil*; puis on y ajouta *ee* (*es*), qui aussi voulait dire *le un*, et ces deux mots *es m* ne tardèrent pas à être employés ensemble comme ceci, *esm* ou *esem* (un-un). Mais le premier mot (*in* ou *m*) n'ayant pas été oublié à cette époque, il fut adjoint à *esm*; toutefois, on ne s'en servait d'abord que séparément, et l'on disait *in esm*; puis, dans la suite, l'usage en fit *inesm* ou *mesm*, qu'on écrit *même* maintenant (1). On trouvera dans toutes les langues que

(1) Je ne crois pas que l'on puisse retrouver en français aucune trace

cette idée était égale à *un*, ou à la *divinité*. Et que signifie littéralement ce grand nom? *De un un le être*; c'est-à-dire *l'être de un un*, *l'existence appartenant au grand un*, ou *éternel un*; car *un un* a cette signification. *Divinité* doit être analysé ainsi, *id-in-in-ité*, *de* UN UN *c'est*. Ici *id* peut aussi être rendu par *head* (tête); mais cela ne causera aucune altération dans le sens; car *head* et *of* diffèrent seulement par la forme, et c'est pour cela que *of* indique la *divinité*, aussi bien qu'*une chose*, quoiqu'il signifie également *moitié*, comme je l'ai déjà montré. Les deux mots *it is* (c'est) ne différant pas de *être* pour le sens, il en résulte que l'analyse donnée ci-dessus signifie littéralement *de* UN UN *le être*, c'est-à-dire *le être de* UN UN, *l'être*, ou *l'existence appartenant à Dieu*. Lorsque nous substituons le mot *tête* au mot *de*, et que nous remettons *ité* ou *être* à sa place primitive, comme ceci, *it-e-id-in-in*, le sens littéral est *être tête* UN UN, c'est-à-dire *l'existence principale* (concernant) UN UN. Ici nous retrouvons encore une nouvelle preuve de ce que j'ai établi plus haut, c'est-à-dire que *even* est un autre nom pour la *divinité*, puisque ce dernier mot peut aussi être analysé de cette manière, *id-iv-in-it-é* (*of* EVEN *the being*). Ceci me conduit à penser au mot *heaven* (les cieux), et je trouve qu'il signifie l'*habitation de Dieu* (*vie-à-iven*, ou *he-à-iven*). *Be* et *vie*

de *em* employé pour *même*; mais je me trompe fort, ou *esm* se rencontre encore dans de vieux auteurs avec cette signification.

peuvent, dans cette circonstance, être employés indifféremment. Le lecteur voudra bien se rappeler l'explication que j'ai donnée des premiers noms que l'homme ait jamais composés pour désigner son habitation; nous avons vu à cette occasion que *Be* ou *bi* (car peu importe celui que nous choisissions) était un de ces noms. Pour montrer combien il sera nécessaire d'apporter la plus grande attention à l'analyse des mots, je n'ai besoin que de citer ce mot *in* qu'on emploie si fréquemment pour la *divinité*, car on le trouve aussi dans *sin* (péché), où il signifie encore *un*. On pourrait supposer alors que *s* n'est pas ici pour *is*, qui est égal à *io* ou *Be;* mais cette hypothèse serait erronée, car *sin* signifie littéralement *beon*, ou *beone*, ou *being*, noms qui sont égaux à *divinité;* et cela est si vrai que, dans quelques langues dont je n'ai aucune connaissance, il peut se faire que le mot *sin* soit pour *Dieu*. Alors comment devons-nous l'expliquer? De cette manière: le mot *in* signifie *un*, de même que *o* signifie *un*, ainsi que nous l'avons vu souvent. Maintenant, en supposant qu'il y eût une langue qui ne possédât qu'un seul mot, on peut facilement concevoir que le peuple qui parlerait une pareille langue ne pourrait pas avoir un négatif et un affirmatif sans employer ce seul mot selon ces deux acceptions. Le mot IN*tact* a un sens négatif, et le mot IN*come* a un sens affirmatif; cependant *in* a, dans ces deux cas, le même pouvoir, et il est pour *un;* mais dans le premier il est *un* négativement, et dans le se-

cond il est *un* affirmativement. De même que *o*, dans *zéro* (*is-er-o*, — est-le-*o*) est *un* considéré négativement, tandis que dans *anno* (*an-o*, — une chose à l'année) l'*o* est pris dans le sens contraire. En voyant le même mot ainsi employé, comme dans IN-*tact* et IN-*come*, et comme dans *zér*o et *anno*, on reconnaît qu'une affirmation signifie *une chose*, et qu'une négation a précisément le même sens. Par conséquent, le mot qui est employé affirmativement dans quelques langues, peut être pris négativement dans d'autres. Ainsi, IN est affirmatif dans le mot anglais IN*habitant*, et il paraît négatif aux Français qui se servent du mot *habitant*. Il serait encore trop tôt de dire comment il se fait que, dans toutes les langues du monde, un affirmatif et un négatif ont exactement le même sens lorsqu'ils sont considérés radicalement. Tout le monde croit nécessairement qu'une langue a plus d'un mot; cependant cela reste encore à prouver. De crainte qu'on ne suppose que *in*, lorsqu'il est employé négativement, n'est pas le même mot qui signifie *un*, je désire dire quelque chose de semblable à ce que j'ai déjà montré, et qui ne laissera aucun doute sur ce point. Le mot IN*tact* signifie UN*touched*. — Qu'est-ce que ce mot *un?* Je l'appelle un mot latin, parce que je sais qu'il doit avoir existé des siècles avant *unus*. Mais on observera que ce négatif semble être rendu de très différentes manières; ainsi, la première syllabe dans les mots latin, français et anglais, *impotens*, *impotent*, ne paraît être ni *in*, ni *un*. Cependant c'est

tous les deux à-la-fois ; car, lorsqu'on l'analyse, cette syllabe (*im*) devient *io*, qui est égal à *in*, ou *une chose*. Mais comment cela peut-il faire *un* ? Il n'est nullement nécessaire de l'analyser pour expliquer comment cela arrive : nous n'avons besoin que de la considérer de près. Le mot *un* est composé de quatre *uns* (*iiii*), et *im* est précisément composé du même nombre ; de sorte que *impotens* et *impotent* pourraient tout aussi bien être écrits *unpotens* et *unpotent* ; et il se peut faire que, dans certaine langue, il en soit ainsi. Pour donner de ceci une preuve qui ne doit laisser aucune incertitude, je peux citer tel mot latin ou français, comme *impolitus*, *impoli*, *impunitus*, *impuni*, dont le *im* est rendu par *un* en anglais, car on dit *un*polite, *un*punished ; et le premier de ces deux mots est souvent écrit *im*polite, ce qui établit aussi que *im* et *un* sont équivalens, et par conséquent que les deux premiers *uns* de *im* font un *u*. Alors des négatifs tels que *ni*, *ne* et *no*, sont *in*, *en*, *on*, et dans quelques langues ils peuvent être affirmatifs, car ils signifient tous *un*, *un*, *un*. Ainsi, les anciens Latins doivent avoir employé *no* affirmativement lorsqu'il signifiait nous, car j'ai démontré, qu'à une époque, telle avait été la forme de *nos* par l'explication incontestable que j'ai donnée de ce mot. Et si nous faisons maintenant changer de place à *un* dans un mot tel que *un*happy (malheureux), c'est-à-dire si nous le mettons à la fin comme ceci, *happy* UN, cela signifiera *heureux un*, quoique ce soit le même mot.

Dans les découvertes que j'ai faites, j'ai souvent eu lieu de m'étonner des choses que je rencontrais à la surface. Il ne paraît pas fort difficile de voir que *in* et *im* sont égaux à *un*: mais que peut-il y avoir de plus facile que de reconnaître que dans *unhappy*, *unfortunate*, etc., la première syllabe (*un*) n'est ici que le mot français *un*. Cette observation est seulement la répétition de ce qui a été dit si souvent : c'est que les choses les plus simples sont les plus difficiles à trouver.

Dans une autre partie de cet ouvrage, j'ai expliqué N, et montré que cette lettre est composée d'un *un* (I) et d'un V, ce qui la rend égale à I et V (IV); et comme le mot pour *un* était anciennement *in* et *en*, aussi bien que *on*, il a donné son nom à N, qui, par conséquent, pourrait être nommée *on u*, *in u* et *en u*, et ces noms signifient *un* (et) *u*, c'est-à-dire le *milieu* (μ) et *un*.

Si nous mettons un *a* devant N, au lieu de *i*, *e*, ou *o*, la signification sera encore la même, par la raison que *a* est pour *oi*, où nous avons deux lettres en apposition l'une à l'autre, de sorte que le sens de l'une est égal à celui de l'autre. D'ailleurs, j'ai déjà montré que *a* est pour *un*, attendu qu'il n'y a aucune différence entre *a* et *an*, qui est pour *oin*, mot dans lequel nous trouvons *o* en apposition à *in*. Mais dans ce mot, nous avons réellement trois lettres se définissant l'une l'autre, *o-i-n*, car chacune signifie *un*; et cependant toutes trois ensemble ne signifient qu'*un* seul; de sorte qu'il

y a *trois dans un*. J'appellerai l'attention du lecteur sur cette dernière observation, afin qu'il s'en souvienne, car je dois en tirer un grand parti plus tard.

Il faut aussi nous rappeler que le caractère romain *f* est fréquemment employé au lieu de *u*, *v*, *b*, etc., et par conséquent de *n*. Ainsi, si nous avons besoin d'expliquer le mot anglais *if*, nous savons que dans certaines langues il peut être écrit *iv*, *ib*, *in*, etc.; ou, ce qui est la même chose, *ov*, *ob*, *on*, etc.; ou encore, *av*, *ab*, *an*, etc. En grec, nous le retrouvons sous ces formes, αν, εαν, ην, et comme nous savons parfaitement que *an* est la même chose que *un*, cela nous fait voir de la manière la plus claire que *if* en anglais signifie *un*, et dans toutes les langues du monde la même idée doit avoir une signification semblable. Mais l'étymologiste me dira que *if* était anciennement en anglais le même que *give* (en saxon ȝıꝼ), et que, par conséquent, il ne peut pas signifier *un*. Mais si l'étymologiste connaissait le sens de *give*, il me dirait que j'ai raison, car il saurait que ce mot est un autre nom pour Dieu, comme je l'ai déjà montré, et que *Dieu* et *un* sont précisément la même chose, ainsi que je l'ai établi plusieurs fois dans cet ouvrage. Le mot latin et français pour *if*, qui est *si*, fait également, lorsqu'on l'analyse, *is i*, c'est-à-dire, *la chose un*, *est un*. Mais j'ai omis de parler des autres mots grec εαν et ην. Le premier devient, par l'analyse, ε-*oin*, et ici, ε est en apposition à *oin*, et, par conséquent, est égal à *un*, ce que nous savons maintenant être très exact par

l'analyse d'epsilon. Mais je peux dire avec beaucoup de justesse que, dans ce cas, ε est égal à *the* ou *is* en anglais, car ces mots *the* et *is* sont aussi équivalens à *un* comme nous le verrons. Par conséquent, εν signifie *the one*. L'autre mot grec εν est littéralement *un*, par la raison que *u* et *n* sont une seule et même lettre; et *un*, lorsqu'on l'analyse, devient *u-n*, c'est-à-dire *u* est *n*; et comme *n* est égal à *un*, ainsi que nous l'avons vu fréquemment, il s'ensuit que *u* est aussi égal à *un*.

Le mot allemand correspondant à *if* est *ob*, c'est-à-dire *o-be*, *un être*, *une chose*, car *être* (*being*), comme nous le verrons aussi, est égal à *un*. Montrons maintenant, par un exemple, comment il se fait que *if* puisse signifier *une chose :* If *you do wrong you shall be punished* (*Si* vous faites mal vous serez puni); ceci veut dire, *une chose*, c'est-à-dire *faites mal* et vous serez puni, ce qui signifie, *à vous une chose* nommée *faire mal* et vous serez puni.

La quatrième lettre de l'alphabet grec est *Delta* (Δ, δ), dont la forme analysée est *id-el-ita*. Nous avons ici trois mots en apposition l'un à l'autre, de sorte qu'en en connaissant un, on connaît les deux autres. *Ita* est un mot que nous avons déjà vu souvent, et nous savons qu'il est pour *existence* ou *être;* et par conséquent *id* et *el* ont une signification semblable; et comme Δ est pour Dieu, cette lettre correspondra nécessairement à l'existence, de même que Dieu est l'existence même. *El* est seulement la lettre L (λ), et

cela nous fait découvrir que ce caractère est aussi pour l'existence. Lorsqu'on le fait ainsi, λ, il est composé de trois parties; car, si nous enlevons la partie supérieure, et que nous la placions dessous comme ceci △, nous aurons un Δ, du moment que nous la remonterons assez pour que le tout puisse se rejoindre. Il est aussi nécessaire de remarquer que dans Δ, nous avons trois parties (△), et que si nous les posons comme ceci IV, nous aurons un autre nom pour l'existence ou la divinité, ainsi que pour mâle et femelle. Il faudra se bien rappeler cela, comme aussi, que le Δ, quoique composé de ces trois parties, ou *de trois uns* (*III*), ne fait après tout qu'*un seul*. Ces observations peuvent paraître très communes pour le moment, mais plus d'une fois, avant d'arriver à la fin de ce livre, elles obligeront le lecteur à s'arrêter et à réfléchir. Car, lorsqu'on suit les conséquences qu'on en peut tirer, elles mènent à de fort étranges choses, et à de très grandes découvertes qui sont de la dernière évidence.

Delta peut aussi s'analyser ainsi : *d-e-l-et-e-a* (δ le λ et l'A), c'est-à-dire Δ est en même temps l'λ et l'A; ce qui signifie qu'il est égal à ces deux lettres qui se trouvent souvent toutes deux employées comme noms de la divinité. Voyons maintenant combien cette définition est exacte. Si nous enlevons de l'A la barre qui se trouve au milieu, si nous la posons au bas comme ceci △, et que nous lui fassions rejoindre la partie supérieure, nous aurons un Δ. Même lorsque *delta* est fait ainsi δ, nous avons encore tout ce qui

compose l'autre forme d'*alpha* (α), c'est-à-dire un *o* et un *i*, comme nous pouvons le voir en les disposant ainsi *oi*. La définition donnée de delta (*id-e-l-et-e-a*) est donc fort exacte. *Delta* signifie aussi, *tête vie c'est*, parce que Λ est un autre nom pour *vie* ou *femme*, attendu qu'il devient un V lorsqu'on le renverse. *Delta* signifie aussi *God* (*to*) *hell he is* (Dieu (aux) enfers il est), parce que λ est un autre nom pour *life*, et que le mot anglais *hell* (enfer) signifie simplement *the life* (la vie), ou ce qui est la même chose, *vie vie*, qui est équivalent à l'éternité.

On peut me dire que, dans d'autres langues, les mots correspondans à *hell* ne paraissent pas avoir un pareil sens. Ainsi, le mot latin *infernus* veut dire ce qui est bas; mais le mot *hell* en fait autant, et en voici la raison : *ell* (ou plutôt *el*) signifie *vie* ou *femme*, et la matrice, ou le lieu dans lequel s'opère la génération, est bas. Ainsi, *infamis*, *infâme* et *infamous* signifient tout ce qui est très bas, et nous avons cependant ici la partie radicale de *fœmina* et de *femme*. C'est pour cela que *well* (en bonne santé) a littéralement le même sens que *hell*, l'*h* étant égal au *w*, et il signifie exactement *vie vie* (*vie-el*). Mais que veut dire *well*, une source? Précisément la même chose. Et les mots équivalens en latin et en français (*puteus* et *puits*) n'ont pas un autre sens, puisque le premier, lorsqu'on l'analyse, fait *us-ip-vi-it-e* (la chose en vie c'est); et le second, *ip-vi-it-is*, ce qui signifie littéralement, *en vie c'est*. Le mot anglais *life*, comme

nous pouvons le remarquer par l'analyse, est *el-if*, qui signifie *vie vie*, ou même *Dieu Dieu*, *el* étant, ainsi que nous venons de le voir, un autre nom pour la divinité. Cependant, lorsque nous remettons ces mots dans une situation qu'ils doivent avoir eue autrefois, c'est-à-dire si nous plaçons *if* devant *el*, nous aurons *fel* au lieu de *life*, et c'est pour cela qu'en saxon le mot pour *well* (en bonne santé) est *pell;* ce qui prouve de la manière la plus évidente que *life* et *well* ne font qu'un seul mot; et il doit en être ainsi dans toutes les langues du monde.

Mais que signifie le mot latin *infernus?* Il doit être analysé ainsi, *in-if-er-in-us*, ou ainsi, *us-in-if-er-in*, dont le sens est, *l'être toujours dans une vie*, mais chacun est littéralement *en vie toujours un être*, et *l'être en vie toujours un*. Le mot français *enfers* fait par l'analyse, *en-if-er-is*, ce qui signifie, *en vie toujours être*, et ceci est synonyme de *éternité*. Mais quel est le sens littéral de ce grand mot? Sa forme analysée est *it-er-in-it-e* (cela toujours un Dieu est), ou, être un Dieu c'est); car *it-er* est la même chose que le mot français *être*, ou que le mot anglais *ever;* et, d'un autre côté, *being* et *ever* sont synonymes. Mais je devrais déjà avoir remarqué que *er* est égal à *vr*, par la raison que *e* est égal à H ou à *v;* et ces deux lettres *vr*, lorsqu'on met une voyelle devant chacune d'elles, deviennent *iv-ir* ou *ev-er*, car ici *e* et *i* sont équivalens, comme nous allons le voir. Mais un Anglais peut comprendre que cet *it-er* est pour *it-ever*,

parce qu'il ressemble à *it e'er;* ou que le dernier mot devrait être écrit *ere*, ou simplement *er;* car, à parler d'une manière critique, il n'y a pas de mot tel que *e'er*, le véritable mot étant *er* qui est à-la-fois pour le passé et le futur.

Il sera facile maintenant d'expliquer *Dis* (Pluton) : nous savons que le *D* même est pour *Dieu*, et que, par conséquent, *is* est mis en apposition à lui; et ce mot *is* a un pouvoir de signification tellement grand, que, lorsque nous donnons à une des deux lettres dont il se compose (*s*), une des autres formes qu'il peut prendre, c'est-à-dire si nous en faisons un *o*, le mot *Dis* deviendra *Dio*, c'est-à-dire *id-io*, *la tête un* ou *dix* (10), ce nombre étant aussi pour la *divinité*. *Pluto*, lorsqu'on l'analyse, devient *ip-el-i-it-o* (*in hell the head one* — dans les enfers la tête un) (1). Il peut n'être pas hors de propos de parler ici du préfixe commun *dis*, qu'on trouve dans *dis*please, *dis*like, etc. Le lecteur voudra bien se rappeler ce que j'ai dit des différens préfixes *in*, *un* et *im*, car *dis* doit être expliqué précisément de la même manière. Ce mot est égal à *un un*, et, lorsqu'il a ce sens, un d'eux est employé négativement, justement comme *in*, *un* et *im* sont employés dans les exemples que j'ai donnés pour l'explication de ces mots. Mais comme *bis* (deux fois) est égal à *un un* (*be-be* ou *io*-10), on peut aisément con-

(1) Le mot *ut*, comme nous le verrons plus loin, est littéralement *the;* de sorte que *Pluto* signifie aussi *in hell the one* (dans les enfers le un). Nous avons ci-dessus non-seulement ce sens, mais encore celui de *the*.

cevoir que *dis* (*id*-10, ou *id-be*, ou *id-vi*), ait une signification semblable. Alors, un mot tel que *disable* (incapable) doit être analysé ainsi, *id-un-able*, au lieu de *id-io-able*; non qu'il y ait quelque différence de signification entre *io* et *un* (car tous deux veulent dire *un*), mais parce qu'il se trouve que *un* est employé négativement en anglais. Dans d'autres langues, on doit choisir une autre forme du mot *un*, c'est-à-dire celle à laquelle on attribue un sens négatif. Ainsi, en français, le mot *un* n'est jamais pris négativement, car *unpoli* (un poli), si un pareil mot était maintenant introduit dans cette langue, voudrait dire *une personne polie*; *im* et *un* ne sont cependant qu'un seul et même mot, de sorte que *impoli* est encore *un poli* (une personne polie), mais pris en mauvaise part.

J'ai déjà presque entièrement expliqué la lettre grecque *Lambda* (Λ, λ), dont l'analyse offre plusieurs sens satisfaisans. Ce peut être λ-*oim-ib*-Δ-Α, qui signifie λ, *double être* (ou *chose*), ΔΑ, c'est-à-dire *l est la double chose* Δ *et* Α; et cela veut dire que cette lettre contient à-la-fois en elle-même un Δ et un Α, un *delta* et un *alpha*.

Dans cette analyse, *oim* est littéralement *womb* (matrice), qui signifie aussi *la chose double*, aussi bien que *matrice*. Ainsi, le mot français *jambe* devient, par l'analyse (comme je l'ai déjà observé), *is-oim-be* (la double chose), parce que les hommes ont deux jambes; et c'est pour cette même raison, comme je l'ai dit aussi, que *uter* (qui fait *u-it-er*, *la chose*

u, ou *v*) fait allusion à telle chose double que ce soit, et signifie également *womb*. Ce mot en grec (υστρα), qui, analysé, devient *ea-u-is-er*, a encore le même sens, puisqu'il signifie littéralement *le u être*, c'est-à-dire *l'être*, ou *chose u*. De même aussi en latin, le mot *ambo* (tous deux) fait *oim-beo*, *double être*, ou *the womb being*, c'est-à-dire *la chose double*. On trouvera aussi que le nombre *deux* en grec, en latin, en français et en anglais, a la même signification. Ainsi, δυο et *duo* font *id-u-o* (le double *o*, le double *un*), et *deux* est pour *id-e-u-o* (cela le double *o*). Ici l'*x* est mis à la place de l'*o*, et il devient un *o* lorsque les deux parties qui le composent sont disposées comme ceci, *cɔ*, et qu'elles sont serrées l'une contre l'autre de manière à se toucher. Le mot anglais *two* a encore le même sens, puisqu'il devient, par l'analyse, *it-w-o* (le double *o*, c'est-à-dire le double *un*). Ces observations doivent conduire à beaucoup d'autres que tout le monde pourra faire maintenant, le chemin étant ouvert.

Lorsque nous examinons la lettre grecque λ, il est facile de reconnaître qu'elle renferme toutes les parties qui se trouvent dans Λ et ᴧ, et par conséquent le sens donné à l'analyse de *lambda* peut être appliqué dans cet exemple. Mais ce mot peut aussi être décomposé de cette manière : *l-oim w id-oi*, ce qui veut dire *L* (*is*) *the womb with* THE ONE, c'est-à-dire L *is* Λ ou V avec *le un*, faisant allusion ainsi à l'1 qui est placé au-dessus du Λ (λ). J'ai traduit ici *oi* par *le un*,

de sorte que j'ai considéré l'*o* comme un article qui pourrait être écrit ainsi, ε ou ainsi, ω, et alors *oi* deviendrait ει ou ωι, qui signifierait littéralement *vie un.*

Ici je suis sûr qu'on veut seulement dire l'*homme*, et il est indiqué par le signe I, justement comme *Ève* ou *femme* est indiquée par V ou ε, de quelque manière que nous placions ces caractères, qui sont toujours égaux. Maintenant, comme lorsque ces deux signes, désignant *homme* et *femme*, sont placés ensemble ainsi (IV), on veut indiquer un être humain, et aussi la divinité, — c'est-à-dire l'homme, la femme et leur créateur, comme nous le verrons clairement plus loin — je ne peux pas croire que, lorsqu'ils sont disposés ainsi (Λ̇), ils n'aient pas encore la même signification. Lorsqu'on leur fait prendre une position comme celle-ci (IΛ), ils produisent le pronom masculin bien connu *il*, qui est un autre nom pour *homme*, mais qui signifie littéralement *homme-femme*, car on retrouve toujours le nom de Eve dans celui de l'homme, et réciproquement, de sorte que tous deux réunis composent invariablement un nom pour leur créateur. C'est pour cela que nous voyons distinctement dans *alpha* (Α), *delta* (Δ) et *lambda* (Λ̇) trois parties qui composent chacun de ces caractères (1, 1, 1), c'est-à-dire *un; un, un*, quoique chacun de ces caractères ne fasse, après tout, qu'un seul. Nous pouvons donc dire ici que nous avons *trois*, et cependant *un* seul. Je prévois que ceci doit nous conduire à des résultats très sérieux.

En sachant tous ces détails au sujet de *lambda* (sur lequel on pourrait en dire bien davantage), il ne sera pas difficile d'expliquer les deux caractères romains L et 1. Si nous prenons les deux parties de Λ, c'est-à-dire 1 et 1, et que nous les posions l'une au-dessus de l'autre, ainsi, ¦, en les faisant rejoindre par le milieu nous aurons le petit 1. Ce caractère est donc égal à *v* ou *u*, attendu qu'il est composé des mêmes parties. Si pareillement nous prenons les trois parties que nous retrouvons dans λ, et que nous les mettions ensemble comme ceci, L, nous aurons L majuscule. Et si à L nous ajoutons un autre 1, ou *un*, ainsi, L1, nous aurons quatre *uns*, ou le chiffre 4. Alors même que ce chiffre est fait comme ceci, 4, nous voyons encore qu'il est composé de quatre *uns*, car lorsqu'à Δ, qui est égal à trois *uns*, nous ajoutons un autre 1, comme ceci, Δ, nous avons quatre *uns*, qui deviennent le chiffre 4 du moment que nous les faisons joindre les uns aux autres.

Λ, Δ et λ étant égaux entre eux, et égaux aussi à un des caractères que nous avons trouvés égaux à *Béta*, il s'ensuit qu'ils doivent être égaux à tous les caractères que nous avons reconnus être équivalens à *béta*, de sorte que jusqu'à présent nous n'avons vu qu'un caractère dans tous ceux qui ont été examinés. Lorsque nous apercevons comment il se fait que le *lambda* puisse devenir un des caractères qui sont égaux à *béta*, il est facile de découvrir comment il peut prendre la forme des autres. Ainsi, en le voyant

sous cette forme A devenir un V, nous pouvons admettre sans efforts que son autre forme λ soit égale à H, puisque cette lettre est pareillement composée de 111, ou de *trois uns*. Assurément tout le monde peut voir maintenant comment il se fait que *alpha*, lorsqu'il a cette forme A, est le même que B, puisque, lorsque nous enlevons la seconde partie de B (3), et que nous en faisons un *o* comme ceci, O, et que nous ajoutons cet *o* à l'autre partie du B, c'est-à-dire à I, comme ceci, *oi*, nous reconnaissons que A est B. Quand *alpha* a cette forme A, il est égal à ceci Θ; et dans des langues que je ne connais pas, il peut se faire que A soit fait ainsi, avec cette différence qu'il n'y a peut-être pas d'ouverture en haut, et que les trois parties qui composent ce caractère peuvent être jointes comme ceci, Θ ou comme ceci, Θ. Sous cette dernière forme nous avons *théta*, une des lettres égales à *béta*, et qui, par conséquent, est égale à *alpha*. Lorsque nous nous souvenons que A est aussi fait ainsi, A̅, quelle différence trouvons-nous entre ceci et *théta*, quand nous considérons A comme égal à Θ? La tête du T placé sur l'A ainsi, A̅, ne rend-elle pas évident que Θ (*théta*) et A̅ sont égaux? Il doit paraître fort simple à tout observateur sérieux, après ce que nous venons de voir, que *iota*, c'est-à-dire IO (car telle est la partie radicale de *iota*) soit égal à *alpha*. Nous n'avons qu'à mettre l'I de l'autre côté de l'O pour produire un *a*; et lorsque nous plaçons l'*o* et l'*i* comme ceci, Φ, nous avons encore la même lettre; et, par ce

moyen, nous en voyons les trois parties, puisque ce caractère est égal à Ѡ, et par conséquent à Ѡ ou ω, qui, lorsque nous le retournons, nous donne l'ancienne forme de *m*, c'est-à-dire m. Ces indications suffiront, quant à présent, pour conduire à la découverte entière de tout ce que j'ai laissé sans explication relativement à ces caractères.

Dans cette analyse de *lambda*, *l-oim-ϖid-oi*, il y a une difficulté que j'ai passée sous silence dans l'explication que j'en ai donnée, parce que j'avais prévu qu'elle me mènerait trop loin. Mais comme maintenant, *lambda* a été suffisamment examiné, je peux revenir à cette difficulté, et me permettre même quelques digressions; car, à moins que mon raisonnement me trompe beaucoup, il me semble voir d'ici comme dans l'éloignement deux ou trois découvertes très importantes que cette recherche doit nous faire recueillir.

Dans l'analyse qui précède, *ϖid* n'est pas autre chose que *Bid*, parce que le B devient ϖ lorsqu'on le met de côté; mais si nous le posions ainsi m, et que nous eussions *mid*, c'est-à-dire *mid*, cela serait également correct. Si j'écrivais particulièrement pour la nation allemande, B serait placé ainsi (m), puisque ceci montrerait que *Bd* est la même chose que *mit*, le mot allemand correspondant à *with* (avec).

Maintenant, si nous analysions BΔ (bd) ainsi *by*, au lieu de le rendre par *wid*, cette analyse serait très correcte. Et pourquoi cela? Parce que les trois parties qui entrent dans la composition de Δ se retrouvent éga-

lement dans Y. Mais quelle différence de signification y a-t-il entre *with one* et *by one?* Aucune; et c'est pour cela que nous pouvons dire indifféremment *he is* WITH ME, ou *he is* BY ME; et aussi *he was killed* WITH *the sword*, et *he was killed* BY *the sword* (il fut tué *avec* (*with*) l'épée, et il fut tué *par* (*by*) l'épée). Et lorsque nous disons *eight feet* BY *four*, le sens est *eight feet* WITH *four*. Mais nous aurions pu analyser BΔ, dans *lambda*, par le mot anglais *with* lui-même, attendu que B est égal à ϖ, et que Δ est égal à Θ (théta), qui est le *th;* de sorte que quand le *th* est précédé de l'*i*, auquel il a droit pour avoir un son, nous avons ϖ*ith* au lieu de BΔ. Δ et Θ sont composés des mêmes parties, et ils en ont chacun trois; car il est évident que Δ est égal à 111 (trois *uns*), et il en est de même pour Θ, puisque ce caractère est égal à Θ, qui est le même que *w*, *m*, etc., ainsi que nous l'avons vu. D'ailleurs, lorsque *delta* est analysé comme ceci, Δ-λ-*eta*, ce qui est très exact, le sens est *d* (est) *l*, *d* (est) *eta;* et comme *théta* (c'est-à-dire Θ ou *th*) est égal à *eta*, puisqu'il doit être analysé comme ceci Θ-*eta* (signifiant, Θ (est) *eta*), il s'ensuit que Δ et Θ étant égaux à la même chose ils doivent être égaux l'un à l'autre.

Lorsque nous analysons BΔ de *lambda* comme ceci, *ib-id*, ils signifient *le être Dieu.* Lorsque nous les analysons sous cette forme ϖ*id*, ils deviennent *iv-id*, (première vie Dieu); lorsque nous les rendons par ceci, *by*, ils sont égaux à *ib-iv* (être la première vie),

parce que Y est un autre nom pour la divinité, et qu'il est composé des deux lettres qu'on retrouve dans IV, l'I ayant été placé sous le V comme ceci Y, et ayant été rapproché de manière à le toucher. Si nous analysons BΔ lorsqu'il est sous la forme de *with*, il fera *iv-it-iv* (la tête vie). Cette connaissance approfondie peut nous donner la certitude que les mots qui, dans toutes les langues, rendent l'idée désignée en anglais par *with*, sont d'autres noms pour la divinité. Ceci doit tout d'abord paraître impossible, mais bientôt je le rendrai évident.

A l'origine du monde, les hommes doivent avoir été des êtres merveilleux comparativement à ce qu'ils sont aujourd'hui, ou à ce qu'ils étaient aux époques les plus anciennes dont les annales des peuples fassent mention. Dire que leurs idées de la divinité étaient fort supérieures aux nôtres, ce ne serait donner qu'une notion bien imparfaite des sentimens religieux qu'ils professaient. J'ai découvert, par l'analyse d'une multitude de mots, que, dans toutes leurs expressions, ils faisaient allusion à la divinité. Ainsi, je vois que chaque action, bonne ou mauvaise, était désignée par un mot qui nommait Dieu. Je conclus de là que ce fut de LUI que les hommes empruntèrent l'idée de *faire* (*of doing*), ou d'*agir* (*acting*), attendu qu'ils le considéraient comme le grand *faiseur* (*doer*), ou *créateur* (*actor*) de toutes choses. Par conséquent, *to do a thing* (faire une chose) était pour eux — si je peux me permettre cette expression — *to God it*, *to divine*

it. Nous verrons plus loin pourquoi les hommes ne pouvaient éviter d'employer un langage aussi élevé, aussi majestueux; car j'ai encore à confier au lecteur une ou deux vérités importantes; mais je désire l'y mener graduellement.

Maintenant, lorsque nous disons *John* walked *with James* (Jean *marchait* avec Jacques), par le mot *walked* nous nommons la divinité, car il signifie littéralement, *life all double above* (vie tout double au-dessus), *iv-al-ik-ed.* Ici *iv* n'est que le double *u*, et cela est arrivé par la réunion de l'*i* au *v*, comme ceci, *iv*, ce qui est égal à *vv* puisque *i* signifie *la vie*, ou *la divinité*, justement comme il fait à l'impératif du verbe *ire* en latin, où il est égal à *to go* en anglais, qui signifie littéralement, *the high, great, or first* ONE (le haut, grand, *ou* premier *un*), (*ig o*). J'ai souvent montré qu'au commencement *al* était pour *il o* (le *o*), littéralement *Dieu o;* car *il* est un nom pour la divinité. *Ik* signifie *chaque double* ou *le premier*, et il pourrait aussi bien être écrit *ic* ou *iq;* j'ai déjà en partie expliqué ce mot, mais je dois encore en parler. La syllabe *ed* signifie littéralement *head* (tête) *above* ou *over* (au-dessus). Le lecteur peut me rappeler qu'en expliquant *had*, j'ai rendu ce mot (*ed*) par *then* (alors); mais je peux répondre à cette objection, en observant que *above* et *over* sont d'autres mots pour *then* (alors), ou *au temps passé*, quoique, lorsqu'on les analyse, ils soient de même que *then* des noms pour la divinité. Ainsi, *above* devient *ea-be-on* (le premier être).

Quand nous donnons à B sa forme analysée qui est IS, *'bove* fait *isone*, qui, par la suppression de l'*i* devient *son*, ce qui est égal à *sun*, ou la divinité. D'un autre côté, lorsque nous ne considérons pas le *v* comme un *n*, c'est-à-dire lorsque nous le conservons comme *v*, *isove* devient par contraction *zove*, *is* étant égal à *z*, ainsi que je l'ai démontré; et ce mot *zove* devient *Jove* (1) par la raison que *z* et *J* sont la même lettre.

Over fait *on-er* (un être) ou *être être;* mais, de même que *above*, il peut être analysé de différentes manières, et cependant toutes ses formes se correspondent. Ainsi, lorsque nous transformons l'*o* en *e*, il devient *ever* (toujours), mot qui sert fréquemment à désigner la divinité. Et pourquoi cela? Parce qu'il est égal à *iv-er* (*vie vie*, ou *l'être vie*). *Over* est aussi égal à *one ever*, ce qui veut dire l'*éternel un*, parce que *e*, dans *er*, est égal à *Hta* ou *v;* de sorte que ces deux lettres deviennent *vr*, qui, lorsque chacune prend une voyelle devant elle, produisent *iver* ou *ever*. Le mot *then* (alors), lorsqu'on l'analyse, devient *it ven;* et comme *ven* est le mot allemand pour *when* (lorsque), il s'ensuit que *it ven* est égal à *it when;* mais *ven* étant pour *iven* ou *even* (car tous deux sont également corrects), cela prouve que *then* est un autre nom pour la divinité, puisque *even* a aussi cette signification, comme nous l'avons vu dans l'explication de la lettre grecque M. Ceci nous fait voir quelle est l'im-

(1) Jupiter.

portance du sens qui est renfermé dans cette terminaison *ed*, malgré son apparence si insignifiante aujourd'hui. Mais puisqu'elle signifie *time* (le temps), et puisque les équivalens de ce mot doivent, dans toutes les langues du monde, signifier *Dieu* (je trouve qu'il en est ainsi en grec, en latin, en français et en anglais) quoique cette idée soit indiquée de différentes manières, nous sommes forcés d'admettre qu'un *temps* passé ne pouvait être désigné autrement que par la divinité, attendu que c'est encore une partie du temps, de l'Etre qui est tout le temps. Lorsque nous donnons à l'*e* de *ed* la forme d'un *o*, ce que nous pouvons faire, puisque *e* est seulement ε, ce mot devient *od*, et cela fait comprendre pourquoi *ed* s'écrivait ainsi autrefois. Ceci expliquera aussi son autre forme *ad*, puisque ce mot est seulement une contraction de *o id*, l'*o* ayant été réuni à l'*i*. Nous trouvons aussi, dans ce cas, une nouvelle preuve de ce que *ed* était un autre nom pour la divinité, puisque, dans *od*, nous avons l'original de *God*, ainsi que cela a été démontré par l'analyse de ce mot.

Lorsque j'expliquais le mot *had*, j'ignorais qu'il avait été un nom pour la divinité; mais il était très correct de le traduire comme je l'ai fait, par le mot *then*. Le lecteur doit reconnaître que je lui communique mes découvertes au fur et à mesure qu'elles m'arrivent, avec leurs formes rudes ou polies. Ainsi, le mot *walked*, comme je le vois maintenant, peut être expliqué plus brièvement, quoique non moins

correctement, de cette manière. *Iv-al*, l'analyse de *wal*, peut être complétement pris pour un nom de la divinité, puisqu'il signifie littéralement *first life all* (première vie toute), c'est-à-dire *toute la première vie;* et *ik-ed*, l'analyse de *ked*, a aussi un sens semblable, car il peut être rendu par *la première vie au-dessus*, attendu que *ik* est, comme nous l'avons vu plus haut, le même que le pronom personnel *I*. Par conséquent, *ik-ed* est seulement l'explication de *iv-al*, à quoi il est en apposition. Cependant, ces deux noms n'en font qu'un, qui est un nom pour la divinité.

J'ai été conduit à donner cette explication du mot *walked* pour venir à l'appui de l'opinion que j'ai émise en disant que toutes les actions, dans le commencement, étaient exprimées par des noms différens donnés au créateur; ce qui voulait dire que les hommes croyaient que toutes choses étaient faites par sa volonté. J'ai fait ce raisonnement, afin de préparer le lecteur à l'explication du mot *with* que je vais donner maintenant. Lorsque nous disons *John* walked *with James* (Jean *marchait* avec Jacques), le sens doit être, selon l'explication qu'on vient de donner de *walked*, *John* God over *with James*. Ce singulier langage peut être rendu plus intelligible en employant le mot *go* au lieu de *walk*, et en donnant à ce mot la forme régulière d'un temps passé, c'est-à-dire en y ajoutant *ed*, qui, nous venons de le voir, est égal à *od*. Alors le verbe *go*, au lieu d'être *went* au temps passé,

deviendra *go-ed*, dans lequel nous avons deux noms pour la divinité; l'un signifiant *le haut* ou *premier un* (*ig-e*), et l'autre, *la tête un* (*o-id*). Ce mot *go-od* est plus intelligible en anglais que *walked*, par la raison que le mot actuel dans cette langue pour nommer la divinité (*God*) en est seulement la contraction; de sorte qu'un Anglais peut clairement comprendre que *John go-od* ou *go-ed* ait la signification que je désire assigner ici à cette phrase.

Comme on peut aisément concevoir que *vie* et *motion* puissent être des noms donnés à Dieu, attendu qu'il est la source de toute vie et de tout mouvement, on peut assurément aussi bien comprendre que chaque action — ce qui est aussi *vie* et *mouvement* — puisse également être un nom pour la divinité; et en continuant ce raisonnement, ne sommes-nous pas conduits à découvrir que tout ce qui s'accomplit par la vie ou le mouvement doit être encore la divinité, puisqu'on peut dire que cela est non-seulement émané d'elle, mais que c'est une partie d'elle-même, et par conséquent égal à une partie de la vie ou du mouvement sous une autre forme, c'est-à-dire lorsque cela est fini ou en repos. Il paraîtrait donc que lorsque la langue fut formé (et alors cette terre, si elle n'est pas de toute éternité comme son nom l'implique, devait être dans ses premiers jours), les hommes avaient la ferme conviction que Dieu était en tout, que sans lui il n'y avait rien, et que rien ne pourrait exister sans lui. Nous concevons facilement cette croyance, lors-

que nous réfléchissons qu'on regardait Dieu comme la source de vie dont toutes choses étaient provenues, et que chaque objet qu'on rencontrait dans la nature était considéré comme en étant une partie. On ne peut donc pas trouver un mot ni une lettre qui ne signifie *la vie*. Il est difficile d'imaginer comment un être aussi peu clairvoyant qu'un matérialiste aurait pu exister à l'époque dont je parle, puisque chaque mot que l'homme prononçait alors, étant un nom pour la divinité ou la vie, aurait déposé contre ses opinions, et lui aurait servi d'avertissement et de frein.

C'est pour cela que toutes les mauvaises actions, aussi bien que les bonnes, étaient désignées par des mots qui portaient en eux-mêmes un nom pour la divinité; et cela doit nous faire conclure que les hommes, à ces temps reculés, ne pensaient pas qu'aucune chose, même contraire aux lois de Dieu, pût être faite sans sa permission, puisque son nom, que nous retrouvons en tout, est un témoignage irrécusable qu'il participait à tout. Maintenant, comme dans une langue il n'y a qu'une seule partie du discours, qui est le *nom*; comme cette seule partie nomme toutes choses, et que toutes choses, étant la VIE ou la DIVINITÉ, sont nommées d'après elle, de même qu'un livre ou tout autre ouvrage est nommé d'après son auteur, il en résulte que tous les mots qui existent dans le monde doivent être réduits à *un*, et que cet *un* doit même être nommé UN ou DIEU.

Je désirerais ici que le lecteur pensât un peu par lui-même, tandis que je m'occupe de l'idée nommée *with* (avec). Dans ce que je viens de dire, il y en a assez pour remplir et occuper l'esprit pendant un certain temps. Un peu plus loin, j'aurai occasion de faire une autre communication importante, et, je puis ajouter, une importante découverte aussi; mais je crois qu'il est nécessaire d'y conduire le lecteur d'une manière progressive. Nous verrons par la suite plus clairement que nous ne le pouvons faire maintenant, pourquoi les mots mêmes qui avaient un mauvais sens étaient cependant, dans le principe, des noms de la divinité.

Le mot *with* pourrait fort bien être écrit *wit*, car ces deux mots ont le même sens lorsqu'ils sont analysés. Le dernier est littéralement *vie tête*, ou *la tête;* et sa forme analysée est *iv-it*, dans laquelle *iv* est pour *la* ou *vie*, et *it* pour *tête;* mais tous deux nomment la divinité. Comme *iv-it* est égal à *in-it*, il signifie aussi *en tête*, *en Dieu*, ou *au-dessus;* ou il veut dire *une tête*, c'est-à-dire *un en tête* ou *au-dessus*, *un à la tête*. *Wid* est exactement le même. *With* ne diffère de l'un ou de l'autre qu'en ce qu'il a une lettre de plus, et on peut l'analyser de différentes manières, sans pour cela occasionner le moindre changement dans le sens. Lorsque nous le décomposons ainsi, *iv-it-iv*, nous pouvons dire qu'il signifie *la tête vie* ou *chose*, ou *en tête vie* ou *chose*. Ce mot *en* est toujours exprimé ou sous-entendu avec tous ces

mots nommés prépositions, son rôle étant d'indiquer que la *une chose* à laquelle on fait allusion est seulement considérée partiellement; et par conséquent, *en* est égal à *of* (de) ou *half* (moitié). Par *tête vie* ou *chose*, on veut dire ici *une chose au-dessus* ou *en addition;* et *iv-it-iv* peut aussi, avec autant d'exactitude, être rendu par *un et un*, puisque *v* est égal à *n*, et cela signifie *un au-dessus*, attendu que c'est pour *un outre un*, ou *un ajouté à un*. D'après cette signification, la conjonction *and* ne diffère pas le moins du monde de *with*, puisqu'elle devient, lorsqu'on l'analyse, *oin-id* — *un au-dessus*, ou *un* (*en*) *tête;* et comme *id*, par la raison qu'il est aussi un nom pour la divinité, est égal à *un*, il en résulte que le mot *and* est égal à *un un*, c'est-à-dire *un* et *un* en outre.

Ayant montré ainsi que les deux mots *and* (et) et *with* (avec) sont égaux en signification, nous pouvons expliquer comment il se fait qu'on les emploie souvent indifféremment; comme lorsqu'on dit, *Jean fit cela* avec (*with*) *Jacques*, au lieu de *Jean* et (*and*) *Jacques firent cela;* ou lorsqu'on dit, *donnez-moi ceci* avec *cela*, au lieu de *donnez-moi ceci* et *cela*. Le lecteur peut remarquer que dans ces différens exemples, chaque mot employé est un nom pour la divinité, et il doit en être de même pour tous les mots qui existent. Mais comment l'idée rendue par *with* est-elle exprimée dans d'autres langues? Justement comme en anglais. Ainsi le mot grec correspondant à *with*,

qui est σὺν, devient, par l'analyse, *is-un*, et ces deux mots font *Be-on*, ou *Be-one* (être-un), deux noms pour la divinité; et lorsqu'ils sont considérés collectivement, ils signifient *being* (être), mais plus littéralement *un être*, ou *être être*, ou bien encore *un un*, c'est-à-dire *un au-dessus;* car *is* est aussi égal à *io*, et par conséquent égal à *one*, de même que *un*. Nous pouvons aussi remarquer qu'en anglais, *on* (sur) est usité pour signifier une chose qui se trouve au-dessus de quelque autre chose; car lorsque nous disons : *Mon livre est* sur (*on*) *la table*, le sens est que le livre se trouve *au-dessus* (*over*) de la table, quoique la touchant. Ainsi, le mot anglais *sun* (soleil — *is-on*) signifie *un au-dessus;* mais il pourrait tout aussi bien signifier *one under* (un au-dessous), parce que *un* a véritablement ce sens dans le mot *under*, et cette singularité est la même que nous avons déjà expliquée à l'occasion des préfixes *in*, *un*, *im*, et *dis*.

Il y a encore un autre mot grec pour *with* (avec); c'est ξὺν, qui devient *ic-is-un*, et ce mot ne diffère de σὺν qu'en ce qu'il renferme de plus que lui l'article *ic* (double) qui sert à expliquer *is-un;* car les trois mots ne signifient pas seulement *le un un*, mais bien *le double un un*, ce mot *ic* ayant le pouvoir de signifier *chaque* ou *double*, comme nous l'avons déjà expliqué.

Le mot latin *cum* (avec, *with*) ne diffère pas de ξὺν pour le sens de son analyse, puisqu'il devient

ic-ω-ιν; et si nous analysions *ἓν* d'une manière rigoureusement critique, il devrait être rendu ainsi, *ic-ές-ω-ιν*, car l'origine du mot latin et français *un* (qui est autant latin que français) doit être expliquée comme ceci : ce mot était d'abord composé de *o* et *in* mis ensemble, l'un étant une définition de l'autre, et cette union produisit *oin*; mais l'*o* fut aussi écrit comme ceci, *ε*, c'est-à-dire comme un *epsilon* grec, de sorte que *oin* doit souvent avoir été *ειν* (*ein*); et ici, lorsque l'*i* fut négligé, ce mot devint *εν*; mais lorsque l'*epsilon* était placé dans cette situation, *ω*, *εν* se changeait en *ων*. Ainsi, entre *oin*, *on*, *ειν*, *εν* et *ων*, ou *un*, il n'y a pas l'ombre d'une différence, puisque *ω* est *u* ou *o*, et que *ν* est *n*. Le mot anglais actuel *one* est, ainsi que je l'ai déjà montré, la contraction de *oin*, et l'ancienne prononciation (*wan*) en est encore conservée : *an* est *oin* lui-même. On suppose que dans ces mots nous avons du grec, du latin, du français, du saxon, de l'anglais, etc.; mais ils renferment des fragmens de toutes les langues du monde, car il n'y en a réellement qu'une.

Maintenant, lorsque la forme analysée de *cum* (qui est *ic-ω-ιν*, et signifie *le un un*) se réunit ainsi, *icωιν*, elle fut égale à *cum*, parce que la première lettre *i* fut bientôt abandonnée, et que *ιν* devint *w*, qui est équivalent à *m*, attendu qu'il est composé des mêmes parties, et que c'est cette lettre elle-même lorsqu'elle est tournée sens dessus dessous, ainsi que nous l'avons fait voir lors de l'explication de la lettre grecque M.

Dans les différens mots que nous venons d'analyser, la répétition de *un* veut dire *un dans l'extrême*, et, par conséquent, *all one* (tout un), ou *alone* (seul); et cela explique le mot latin *unicus*, ou plutôt sa partie radicale (*unic*); car tandis que *cum* était encore *ic*-ω-ιν, le *ic* tomba derrière ω-ιν ainsi ωιν*ic*, et ceci, par la contraction d'une seule lettre, devint ων*ic* (*unic*). Telle est également l'origine de *unique* en français, parce que ce mot pourrait tout aussi bien être écrit *unic*, justement comme le mot correspondant à *with* est maintenant écrit *avec*, au lieu de *avecque*, cette dernière forme étant considérée à tort comme la plus ancienne. La partie radicale de ce même mot en grec ενικ (de ενικος) qui est le même que ονικ (la contraction de οινικ) fut faite aussi par la répétition de *one*, et peut être expliquée exactement de la même manière que *unic*. Ceci est confirmé par μον, la partie radicale de μονος, qui a une semblable signification, puisqu'il devient, par l'analyse εν-ον, c'est-à-dire *un un*.

Qu'est-ce qui aurait jamais pu soupçonner que dans *cum* il y avait un mot tel que *unic?* Mais les Anglais se doutent-ils que dans *crow* (corneille), le nom d'un oiseau, ils ont le mot *rook*, qui est un autre nom pour le même oiseau? Il en est cependant ainsi, et cela est arrivé par suite de ce que le même *ic* que nous voyons dans *unic* est tombé à la fin, puisque *crow*, lorsqu'on l'analyse, devient *ic-e-roo;* mais si nous l'analysions comme ceci, *ic-erow*, ce serait fort correct, car ici le *w* signifie que l'*o* est double; et c'est pour cela que le

mot correspondant en grec est écrit κορω (1), cette lettre grecque ω étant un long ou double *o*. Dans κορω, *o* est la même chose que l'*e* que nous avons donné tout-à-l'heure dans l'analyse de *crow*, ainsi que nous pouvons le reconnaître lorsque nous lui donnons son autre forme (ɛ), dont les deux parties (c c), lorsqu'elles sont disposées comme ceci ɔ, font un *o*. Par conséquent, le mot grec et le mot anglais pour *crow* sont, lettre pour lettre, le même mot. Quant au *c* et au *k* par lesquels ils paraissent différer, cela ne constitue aucune disparité, attendu que ces deux lettres sont égales.

On admettra promptement que lorsque la syllabe *ic*, de la forme analysée de *crow* (*ic-e-roo*, ou ce qui est la même chose, *ic-e-row*), fut rejetée à la fin comme ceci *e-roo-ic*, la première lettre, *e*, ne dut pas avoir long-temps conservé sa place, de sorte que *e-roo-ic* devint *rooic;* et par la suite, l'*i* et le *c* ayant été réunis ainsi ic, le mot *rook* prit sa forme actuelle. Ceci nous a conduit à une très importante découverte, qui est celle de l'origine de la lettre *k*. On l'a formé en réunissant ensemble un *i* et un *c*. Maintenant nous pouvons dire pourquoi dans l'ancienne langue anglaise ou saxonne, des mots tels que *king* et *ken* sont écrits avec un *c*, au lieu de l'être avec un *k* : *cynge*, *cen*.

(1) Lorsqu'on s'occupe de l'article νη qui se trouve à la fin de ce mot, on l'écrit κορωνη; mais comme ce νη est égal à *un* (*a*, *an* ou *one*), qui dans le commencement précédait κορω, il est inutile d'en parler parce qu'il est indépendant de la partie radicale.

Nous voyons que ceci vient de ce que ces mots étaient d'abord écrits ainsi *icynge*, *icen*, de sorte que l'*i* qui précède le *c* ayant quelquefois été négligé, ils devinrent dans ces occasions *cynge* et *cen*. La partie radicale du mot *crow* est *row;* de sorte que *ic-e-row* signifie *it-is row* (*c'est row*), ce qui nous apprend que cet oiseau a été nommé d'après son cri. De même aussi, le mot *roust* (juchoir), endroit où couchent les volailles, doit dans le principe avoir été nommé *est roo;* ce qui signifie *c'est roo*, parce que lorsqu'elles sont perchées les volailles font entendre un chant qui ressemble beaucoup au son qu'on produit en prononçant les lettres *roo*.

Après ces observations, tout le monde peut me dire qu'il n'est pas nécessaire d'examiner le mot français *avec,* puisque c'est évidemment le mot latin *cum*, qui, après avoir été *ic oin*, devint *oinic* lorsque *ic* fut rejeté à la fin ; et par la suite, l'*o* et l'*i* ayant été réunis, on eut *anic*, qui produisit *avic* du moment que l'*n* fut transformé en *u* ou *v* auquel il est égal. C'est ce mot *avic* que l'on écrit *avec* aujourd'hui ; et ceci est très correct, puisque *e* est ici égal à ε, qui est aussi égal à *o* ou *i* en signification.

Afin de voir ouvertement comment il se fait que *avec* et *cum* ne sont qu'un même mot, nous avons seulement besoin de nous rappeler que l'*o,* dans la forme analysée de *avec* (*ic-o-in*) est le même que ε (epsilon), et que ce caractère, lorsqu'il est placé ainsi, ω, devient égal à *u*. Après cela, nous devons remar-

quer que *in*, par la raison qu'il renferme tout ce qui entre dans la composition d'un *m*, a conduit à la formation de cette dernière lettre, et que par conséquent il lui est égal. *Ic-o-in* devint donc d'abord, *ic-ω-m*; et par la suite ces trois mots ayant été réunis on eut *icum*, qui fut réduit à *cum* par la suppression de la première lettre (*i*). Combien ce mot diffère du français *avec* en apparence! Cependant ils ne font qu'un seul mot, puisqu'il n'y a aucune différence entre eux, pas même la troisième partie d'une lettre. Nous avons vu comment la partie radicale de *unicus* (*unic*) a été formée de *cum*; et elle est de même formée d'*avec*, puisque dans *oinic* (la seconde forme analysée de ce mot) nous avons ce signe (ι) en décomposant l'*o* et en le faisant devenir epsilon; de sorte que dans ce cas, *oinic* fait *ωinic*; puisque dans la première lettre de ce mot nous avons encore ε, mais couché sur le dos. Alors *unic* et *ωinic* font seulement un mot; puisque la seule différence qui existe entre eux vient de ce que le premier *i* a été négligé dans *ωinic*.

De même que les autres mots correspondant à *with* qui ont déjà été expliqués, *avec*, dans son état primitif, c'est-à-dire lorsqu'il était *ic-o-in*, signifiait *le un un*; ce qui est équivalent à *un et un*, ou *un* ajouté. Le mot allemand pour la même idée (*mit*) fait aussi, lorsqu'on l'analyse, *im-it*, et ceci, comme nous pouvons le voir, est égal à *un-it* (*un un*, ou ce qui est la même chose *un au-dessus*, ou *ajouté*). A combien d'observations nous a conduit l'examen de *with* dans

l'analyse de *lambda!* et combien encore j'ai été obligé d'en passer sous silence!

Je me suis laissé entraîner de nouveau à de nombreuses digressions; et il doit toujours en être ainsi tant que les mots parlent d'eux-mêmes comme ils le font, et que je m'abandonne à l'ardente curiosité qui me pousse à prêter l'oreille à ce qu'ils disent. Mais dorénavant, il faut me condamner à éviter entièrement ces écarts lorsqu'ils se présenteront sur mon chemin, et supprimer tout ce qui peut en naître, à l'exception cependant de ce qui sera absolument nécessaire à l'explication des lettres dont je ne me suis pas encore occupé. Lorsque, par ce moyen, j'aurai atteint la fin de l'alphabet — et il ne sera pas, je pense, difficile d'y arriver en tenant à cette résolution — je pourrai me procurer la jouissance, et la faire partager au lecteur philosophe, de quelques explorations qui nous conduiront à des découvertes beaucoup plus importantes qu'aucune de celles que nous avons faites jusqu'à présent.

La dix-septième lettre de l'alphabet se fait ainsi, Ρ, ρ, ϱ, et son nom est ῥῶ, qu'en caractère romain on écrit *rho.* Ce petit signe ʽ, que le lecteur peut apercevoir sur le ῥ, est appelé par les grammairiens une marque d'aspiration; et comme ils ont remarqué que dans d'autres langues il est remplacé par un *h*, ils concluent qu'il doit sans aucun doute remplacer l'*h;* mais c'est là tout ce qu'ils en savent, et aucun ne peut dire pourquoi il a cette forme plutôt qu'une autre.

Lorsque nous divisons un *o* en deux comme ceci ɔc, et que nous les réunissons comme ceci ɔ-c, nous avons une autre forme de l'H. Mais avant de rien dire de plus sur ce point, je désire rappeler ici au lecteur ce que j'ai déjà prouvé dans une autre partie de cet ouvrage (1), c'est-à-dire que *out* signifie *all*, ce dont nous pouvons facilement nous convaincre en mettant le *t* dans sa place primitive qui est devant *ou*, puisque ceci donnera *tou*, qui est la même chose que *tout* ou *tous* en français. C'est pour cela aussi, comme je l'ai déjà dit en expliquant *out*, que nous disons indifféremment, *through*OUT *the house*, et *through* ALL *the house* (2). Mais le mot *out* si-

(1) Voyez page 588.

(2) Si *out* signifie *all*, comment devons-nous expliquer *without* lorsqu'il a une signification négative, comme dans *without friends* (sans amis), *without money* (sans argent), etc.? J'ai déjà montré qu'une *affirmation* et une *négation*, lorsqu'on les analyse, ne font que le même mot. Ainsi, *in* et *un*, par exemple, signifient *un* et *pas un*, *aucun*. Dans le mot anglais *un*kind, *un* est négatif, et il est affirmatif dans le mot français quelqu'*un*. Lorsque pour la première fois je fis cette remarque, je ne pouvais m'expliquer pourquoi les hommes, au commencement, n'avaient pas de mots négatifs; mais depuis lors, ayant découvert la religion qu'ils avaient lorsque la langue fut formée, j'ai pu me rendre compte de ce manque de mots négatifs. Cela venait de la sublime idée qu'ils avaient du créateur de toutes choses; car comme ils croyaient qu'il était dans toute la création, pour être conséquens avec eux-mêmes, ils étaient obligés de croire que toute création devait être en lui. Ainsi, si je dis : *Jean est mon frère*, il faut en conclure que mon frère est Jean; et si nous croyons réellement que la divinité soit toutes choses dans la création, nous devons nécessairement admettre que toute chose dans la création est la divinité. Mais par ces mots *toutes choses*, on entendait non-seulement toutes les substances matérielles, mais même tout ce qui est immatériel; enfin rien n'était excepté, pas même le péché, pas même la parole, pas même la pensée la plus cachée. En poursuivant cette opinion jusque dans son extrême, nous voyons

gnifie aussi ce qui est *double*, parce que cette idée, de même que celle de totalité, est rendue par les mêmes

que les hommes, à cette époque, devaient croire que s'il pouvait arriver que le créateur de toutes choses cessât d'exister seulement pendant l'espace d'une seconde, au même instant, tous les êtres vivans, aussi bien que les substances les plus solides et les plus étendues, seraient anéantis si complétement, qu'il n'en resterait même pas le moindre vestige, la plus petite parcelle que l'imagination puisse concevoir. Ces hommes doivent même avoir été jusqu'à croire que sans le créateur, le vide ne pourrait pas exister. Lorsque nous acceptons cette grande idée de la divinité, nous pouvons facilement concevoir que les hommes, au principe du monde, n'eussent pas de mots négatifs; car puisqu'ils pensaient que même les sons de leurs voix participaient de Dieu, que par cette raison, toutes leurs paroles étaient nommées d'après lui, et qu'ils savaient qu'il était toujours *égal*, toujours *un*, il leur était impossible d'avoir un mot contraire à un affirmatif. C'est pour cela que *out* dans through*out* signifie *tout*, et il est encore le même mot dans with*out;* comme lui, il est dans son extrême puisqu'il signifie *none* (aucun) qui, analysé, devient *in-oin*, c'est-à-dire *un un* ou *tout*, ou la divinité. Qu'est-ce qui pourrait se douter que ce mot anglais *none* et le mot grec *παν* (tout), lorsqu'on les analyse, sont lettre pour lettre le même mot? Cela est cependant vrai, puisque l'analyse de ce dernier est aussi *in-oin;* et le lecteur sera bientôt convaincu de ceci par l'explication de P. Qui penserait que le mot français *pas* (négatif) soit aussi lettre pour lettre le même mot lorsqu'il est analysé, car il devient également *in-oin?* Mais toute personne qui a donné quelque attention à l'art d'analyser les mots tel qu'il est enseigné dans cet ouvrage, doit savoir que le négatif français *ni* devient, par l'analyse, *in-i*, et que cela signifie *un un*, ce qui est égal à *tout*. La connaissance de *lambda* nous montre aussi que le négatif latin *nil* est pour *in in*, puisque cette forme de lambda (Λ) est égale à *n*, de même que l'autre forme (λ) est égale à *in* ou *m* ou *w*, etc. On peut me rappeler que l'analyse du mot anglais *no*, qui est *in-o*, et qui signifie par conséquent *un un* ou *tout*, est suffisante pour prouver la vérité de ce que j'avance. Mais ne voyons-nous pas dans la même langue le même mot employé dans les deux sens? Ainsi le mot grec *ἐν* signifie *not*. Cependant, *ἐν* est aussi rendu par *un*, car les deux mots sont les mêmes; ils deviennent *on* lorsqu'on les analyse, et *on* devient *oin* (*one*). Mais on me rappellera encore que l'exemple déjà donné de *out*, qui signifie *tout* et *aucun*, est tout aussi évident que celui de *one* en grec.

mots qui indiquent la vie ou la divinité. Maintenant, la marque d'aspiration qui se trouve sur le ῥ dans ῥῶ, est un H fait ainsi ⲭ, sa première partie étant supprimée; de sorte que quand cette lettre est ramenée à sa place, ῥῶ devient ῥ-ⲭω. Et que signifie ici ce signe ⲭ? Il signifie que ῥ a un double pouvoir. Le mot entier doit être analysé ainsi, ῥ-ɔcω, ce qui veut dire *r*, *le double un*.

Et pourquoi ⲭ a-t-il ce pouvoir? Parce qu'il est double, attendu qu'il est composé, ainsi que je viens de le montrer, de ɔ et c joints ensemble. Mais quelle preuve puis-je donner pour convaincre que ce double caractère était une ancienne forme de l'H? C'est l'analyse du nom que porte cette lettre. En anglais, elle est nommée *aitch*, et ce mot, par l'analyse, devient *out-e-H*, ce qui signifie *double c* (est) *H;* c'est-à-dire, *le double* c (faisant allusion à ɔ et c) compose la lettre *H*. Je viens de montrer que *out* signifie *tout* ou *double*. L'analyse du nom de cette lettre en français indique aussi que ⲭ était son ancienne forme; ainsi, *Hache* fait *Hoi-c-h*. Ici, *hoi* signifie *high* (haut) qui exprime la même idée que *out*, comme je l'ai fait voir dans l'analyse de ce dernier mot. Il n'y a d'ailleurs aucune différence entre *out* et *Hoi*, ainsi que le lecteur peut s'en convaincre en regardant attentivement ces deux mots; et cela expliquera aussi pourquoi ils nomment la même idée. Mais il n'y a pas de *t* dans *Hoi?* Non, il n'y en a pas lorsque nous le considérons légèrement, et pourtant il y en a un. Quand nous voyons que deux mots nomment la même idée,

nous devons les examiner très minutieusement, parce qu'il y a de très grandes probabilités pour que — malgré les différences apparentes qui peuvent exister entre eux, — ils soient, lettre pour lettre, le même mot. Dans *Hoi*, la lettre H est un mot entier, et il est précisément égal à *iv*, parce qu'il est composé de *i* et *ii*, de même que *iv* est. Nous avons déjà vu souvent ce dernier mot, et nous savons qu'il signifie la *première vie*, c'est-à-dire la *divinité*. Maintenant, comme *oi*, dans *Hoi*, nomme aussi la *première vie* (puisque *oi* est égal à *a*, et aussi à H ou ⋊; car lorsque nous divisons l'*o* de *a* comme ceci ›‹, et que nous rassemblons ces deux parties par un *i* tiré entre elles comme ceci ⋊, nous avons un H), il en résulte qu'il est en apposition à H, et qu'il pourrait aussi bien précéder cette lettre que la suivre. Alors, quand nous reportons l'H de *Hoi* à la fin, ainsi *oiH*, et que nous mettons la barre qui se trouve au milieu sur le sommet du second I, comme ceci T, nous obtenons le mot *out* au lieu de *oiH*. Par l'analyse de ce mot, nous avons fait ici une très heureuse découverte; nous avons trouvé l'origine de la lettre T. Mais pourquoi les hommes mirent-ils la barre en haut plutôt qu'en bas? Parce qu'ils désiraient par là signifier la *tête*, ou quelque chose d'élevé. C'est par suite du même raisonnement que L, qui a une barre en bas, est fréquemment employé pour indiquer ce qui est bas. En expliquant le Π (P), j'aurai l'occasion de parler de cette lettre. Nous voyons donc que dans cet exemple, le T est provenu de l'H qui est une autre

forme de l'A; et cela vient de ce que l'*H* et l'*i* se joignirent ainsi *Hi*. Par conséquent, le mot anglais *He* (qui pourrait aussi bien être *Hi*) et le mot *it* ne font qu'un mot, et les trois lettres A, H et T, ne font qu'une seule lettre; de sorte que, jusqu'à présent, nous n'avons pas encore vu deux lettres dans l'alphabet. Mais l'I? Il ne fait qu'une lettre avec l'A, puisqu'il est une partie de l'A. Mais l'O? Il ne fait qu'une lettre avec l'A (*oi*), puisqu'il en est une partie. Mais n'y a-t-il pas une grande différence entre un (1) et un cercle? Non, il n'y en a aucune; car quoique l'*o* soit composé d'un nombre infini de *uns*, ils ne font cependant qu'un, c'est-à-dire un *o*. Cette observation peut être très féconde en résultats, et j'espère que le lecteur voudra bien y prêter une attention sérieuse: ainsi, par la raison que *ait*, dans *aitch*, et *ha*, dans *hache*, sont égaux, il s'ensuit que les deux mots entiers *aitch* et *hache* sont égaux; car, quant à l'*e* qui termine ce dernier mot, il devrait aussi se trouver à la fin du premier; mais comme il signifie *is* et devrait être séparé de l'*h*, il peut fort bien être compris. Alors, *Hache*, lorsque sa dernière lettre est expliquée, doit être analysé comme ceci, *out-c-h-e*, ce qui signifie *double c h est*, c'est-à-dire que le double *c* est un H. La forme romaine du P grec, lorsqu'on le fait ainsi R, n'a pas de *c* qui lui soit superposé, et la raison en est que la queue qui a été ajoutée à la forme grecque est égale à ce *c*; de sorte que si nous l'arrondissions, R deviendrait B. Et pareillement, si nous attachions à

la partie inférieure du P grec le signe d'aspiration qui le surmonte, comme ceci B, nous aurions un B. C'est pour cela que dans l'analyse des mots, *Be* et *Re* sont souvent employés l'un pour l'autre; car tous deux signifient *une chose*. Mais le principal caractère de R est de signifier ce qui est double ou répété. Ainsi le préfix commun *re*, qu'on voit dans les mots tels que *re*cal (*r*appel), *re*lapse (*re*chute); *re*turne (*re*tour), signifie non-seulement *une chose*, mais *une chose faite deux fois*; une chose faite encore, ou de nouveau. J'aurai, dans l'explication de la lettre suivante, de nombreuses occasions de prouver, par des exemples, cet emploi du P grec.

La seizième lettre de l'alphabet est faite ainsi Π, π et ϖ, et se nomme *pi*. Le lecteur qui a compris l'explication qu'on vient de donner de l'origine du T dans l'analyse du mot français *Hache*, découvrira de suite l'origine du Π. Il verra que c'est une autre forme de *iv*, lorsque nous rendons ce mot par ceci *iii*; et telle fut la première forme qu'il eut jamais. Donc, comme *iv* signifie *vie*, les trois lettres *iii*, qui sont équivalentes à *iu* et par conséquent à *iv*, puisque *u* est égal à *v*, ont une pareille signification. Par conséquent, Π ne diffère de *iii* ou *iv*, qu'en ce que le premier *i* est placé sur les autres comme ceci ¨̄, de manière à les toucher et à faire π; et ce signe a été créé pour indiquer ce qui est haut; c'est-à-dire, non-seulement la vie, mais la vie en haut. Le sens du nom *pi*, lorsqu'on l'analyse ainsi, *ip-i*, est donc *the up i*, c'est-à-dire l'*i*

ou l'*un en haut*. Mais on pourrait dire que le nom de cette lettre en anglais est également *pi*, et il n'a ni *i*, ni *un* en haut? On se tromperait en pensant ainsi; car le *ɔ* ou l'*o* placé contre l'I, comme ceci P, est *un en haut*, et peu importe de quelle façon nous le formions, que ce soit ainsi, ⌐·, ou I, ou *o*, ou ɔ, car c'est toujours *un*.

Mais y a-t-il quelque ressemblance, quant à la forme, entre *iv* et *ip?* Si nous écrivons *iv* de façon à n'en faire qu'un seul caractère comme ceci *w*, c'est un double *u* (*w*); et si nous disposons le double *i* de π de manière à se joindre ainsi *ü*, n'avons-nous pas un double *u* (*w*) lorsque nous le faisons surmonter par le troisième *i*, comme ceci ϖ? Et ce caractère n'est-il pas tout-à-fait semblable au troisième de ces signes, Π, π, ϖ, donnés dans l'alphabet comme étant les différentes formes du Π? D'un autre côté, lorsque nous posons ce ϖ de manière à ce qu'il se tienne debout comme ceci B, n'avons-nous pas la seconde lettre de l'alphabet, c'est-à-dire le B? Cela nous explique pourquoi P et B sont si souvent confondus, ainsi que la ressemblance qui existe entre P et cette autre forme du B, c'est-à-dire b, car la seule différence qu'il y ait ici, consiste dans la situation du *ɔ* qui se trouve réuni à l'I. Dans l'un, il est situé en haut de façon à signifier ce qui est haut ou élevé, et dans l'autre, il est en bas, afin de désigner ce qui est à la *b*ase ou au fond (*at the* b*ase or* b*ottom*). Mais on se rappellera sans doute que dans l'analyse des mots, j'ai souvent expli-

qué *ip* par *in* au lieu de *up*, et il était fort régulier d'agir ainsi ; car, puisque *ip* est égal à *iv*, et que *iv* est égal à *in*, il s'ensuit que *ip* doit être égal à *in*. D'ailleurs, lorsque nous enlevons l'*i* supérieur de π et que nous le plaçons contre le second *i* de manière à faire avec lui un angle renversé comme ceci *iv*, n'avons-nous pas le ν grec, ou le *v* romain? Ici aussi, nous reconnaissons qu'une grande sagesse a présidé à la combinaison de ces signes ; car en plaçant ainsi cet *i* contre l'autre de cette manière ν, on a voulu indiquer le dedans ou l'intérieur d'une chose, et non le sommet. L'angle est fait par le bas et laissé ouvert, afin de nous permettre, pour ainsi dire, de regarder en dedans.

Le Π est la seizième lettre de l'alphabet grec, et c'est pour cela qu'il fait seize (16) lorsque nous ôtons l'I du sommet, et que nous le mettons dans la forme ronde (tel que nous le voyons dans le P romain) au pied du second i de Π, comme ceci Ib. Mais toutes les lettres de l'alphabet depuis *mu* jusqu'à *oméga* ne se comptent-elles pas comme depuis *alpha*, c'est-à-dire en commençant avec *un?* J'ai découvert qu'il en est ainsi, et c'est pour cela que les trois parties de Π, c'est-à-dire *iii*, sont égales à *iu* ou *iv* qui comptent pour quatre, attendu que Π est la quatrième lettre après *mu*. Mais puisque *iv* est aussi pour la première vie ou la divinité, ne devrait-il pas être pour *un*? Certainement, et il en est ainsi ; car *iv* signifie *une vie*, ou *une chose*. Et ne venons-nous pas de voir que *iv*

est le même que *in;* et ne savons-nous pas que *in* est pour *un;* car nous l'avons fréquemment rendu par *un* dans l'analyse des mots.

Mais la divinité n'est-elle pas également indiquée par trois? Oui; et π est aussi pour trois, car il est composé de *iii* ou III. Mais comment *trois* peut-il être *un?* Une analyse du mot Trinité, vers laquelle nous nous avançons, expliquera ce mystère, ainsi que le mystère de la Trinité lui-même.

Par suite de la remarque que nous avons faite de l'égalité qui existe entre *ip* et *iv*, nous voyons que le radical de *ripa* (les rives de la mer ou d'une rivière), qui est *rip*, est le même que le radical du mot correspondant en français qui est *riv* (de *rive*), et que par conséquent ces deux mots n'en font qu'un seul. Ceci nous mène aussi à découvrir l'idée originale que le mot *rival* exprimait : nous voyons que ce mot, lorsqu'on l'analyse, devient *à-le-rive* (à la rive), c'est-à-dire *en face* ou *opposé*, de même qu'un côté d'une rivière l'est à l'autre.

Mais pourquoi les hommes nommèrent-ils les bords d'une rivière par ce nom de *rive?* Ils leur donnèrent ce nom parce qu'il y en a deux; car le mot *rive*, qu'on doit analyser ainsi *ir-iv*, signifie *la double chose*, et ici, *ir* et *iv* s'accordent, parce que chacun d'eux signifie *ce qui est double;* et nous voyons ainsi la nature de l'*r* expliquée. Par conséquent aussi, *a rib* (une côte) est ainsi nommée, parce qu'elle a également deux côtés de même qu'une rivière. Le mot *rue*, que

j'ai déjà expliqué, peut aussi être analysé ainsi, *ir-iv*, puisque l'*u* est égal à un *v;* et cela nous fait voir qu'entre *rue* et *rive*, il n'y a aucune différence. L'explication donnée de *rue* (analysé ainsi, *ir-ii — le aller aller*, ou, *le chemin chemin*) est très correcte, parce qu'il y a deux chemins ou côtés dans une rue; cependant, je ne la comprenais pas comme maintenant, et ceci prouve combien le système par lequel je suis guidé est sûr, puisqu'on peut s'en servir correctement, même en ne comprenant pas l'explication qu'il donne. Ainsi, le mot anglais *rip* (une larme) est nommé d'après ses deux sources; et *ribbon* (ruban— *riv-on — le double un*) est le même que *rib* ou *rive* déjà expliqué. *Rivet* est pour *it rive* (les deux côtés), parce que c'est un clou en fer attaché des deux côtés. Si nous examinons d'autres mots que ceux en *ri*, tels que *robber* (voleur), *roi*, *run* (courir), etc., nous trouverons une confirmation encore plus entière de la vérité des explications qui viennent d'être données. Ainsi, *robber* est pour *rover*, le *b* étant égal au *v;* et lorsqu'on l'analyse ainsi, *er-ir-o-b*, il signifie *le double un être*, c'est-à-dire *un* qui est doublement aussi grand qu'un homme ordinaire. Mais pourquoi ne pas analyser le mot *rover* au lieu de *robber?* Cette substitution n'occasionnera aucune différence comme nous pouvons le voir ici, car *er-ir-o-v* signifie *le double un être* ou *vie*, attendu que *v* signifie *la vie* autant que B le fait. Mais *v* n'est-il pas aussi pour *n?* Oui; et c'est pour cette raison que si nous substituons cette der-

nière lettre au *v* dans le mot *rover*, nous aurons *ro-ner*, qui n'est pas autre chose que *runner* (coureur), parce que un *rover* est un *runner* (1). Et comment devons-nous analyser *ro-i*? Comme ceci, *ir-oi* (le double un); car ici, *o* et *i* sont en apposition l'un à l'autre, et ne font que s'expliquer réciproquement, de sorte qu'ils ne signifient qu'*un;* et si *roi* était écrit *ro*, il serait également correct. Lorsqu'on l'écrivait *re*, ceci était égal à *ro*, parce qu'en disposant les deux parties d'un *e* ou *ε*, d'une certaine manière, on en fait un *o*. Par conséquent, comme *rob* dans *robber*, ou *rov* dans *rover*, est égal à *roi*, car le *b* et le *v* signifient *être* ou *vie*, il s'ensuit que *robbers* ou *rovers* (les voleurs) étaient tous des *rois* à l'époque de la formation de la langue. Par conséquent, les deux mots anglais *rogue* (coquin) et *knave* (fripon) ont un sens fort honnête, attendu que tous deux indiquent la royauté. Le premier doit être analysé ainsi, *ig-vie-ro* (*la haute* ou *grande vie roi*)*;* c'est-à-dire *le haut* ou *grand personnage* nommé *roi*. Le second donne *oin-ic-in*. Ici, *oin-io* est le même que *unic* ou *unique* (qui a été expliqué lors de l'examen du mot *avec*); et comme l'*in* dont *oinic* est suivi, signifie *un*, il devient évident que *knave* veut dire *seulement un* ou *le seul un*, les

(1) C'est pour cela aussi que *voleur* peut être considéré comme signifiant *flyer* (quelqu'un qui vole en l'air), puisque *voler* signifie à-la-fois *dérober* et *courir dans l'air*. C'est pour la même raison que le mot grec φωρ, et le latin *fur* (qui signifient tous deux un *voleur*), lorsqu'on rétablit dans ces deux mots l'*i* qui est sous-entendu devant l'*r*, deviennent égaux au mot français *fuir*, qui correspond à *flee* ou *fly* (*fuir* ou *voler*).

rois étant nommés ainsi, par la raison qu'il n'y en avait qu'un à-la-fois. Mais ceci n'était-il pas aussi un nom pour la divinité? Oui, c'en était un, et cela vint de ce que les voleurs, fripons, coquins, ou rois, étaient à ces époques reculées des conquérans qui, à cause de leur pouvoir et de la terreur qu'ils inspiraient, étaient aussi considérés comme des dieux. C'est pour cette même raison que le nom du célèbre brigand Robin Hood signifie *roi dans les bois*, ou *robber in the wood* (voleur dans les bois, — *rov-in-wood*); et *Robin des bois* doit être le même individu, car son nom est une traduction de l'autre. *Hood* est le même mot que *wood*, parce que H est égal à *w* ou *w*.

J'ai déjà observé que *roi*, lorsqu'on reporte *r* ou *ir* à la fin, devient *oir*, qui équivaut à *war* (guerre), mais il signifie littéralement *double être*; et, ici, il n'est pas pris dans un mauvais sens, puisqu'il est, ainsi que nous l'avons vu, égal à αρ, la partie radicale de Αρες, le dieu de la guerre. L'analyse du mot *star* (étoile), qui donne *est-ar*, et signifie *c'est la double chose*, ce qui désigne évidemment une chose divine, ou une divinité, prouve aussi d'une manière évidente que les rois, alors même qu'ils étaient des voleurs et des brigands, inspiraient encore de la vénération. J'appellerai ici l'attention du lecteur sur une circonstance digne de remarque. Nous voyons par l'analyse de Αρες et *star*, que ces deux mots étaient radicalement les mêmes. Maintenant, lorsque nous cherchons la partie radicale du mot latin *bellum*, nous trouvons que c'est

el, puisque l'analyse de ce mot donne *ib-el-um* (c'est-à-dire, *um-ib-el* — l'être double); et si nous analysons le mot latin correspondant à *star*, qui est *stella*, nous aurons *est-el-ea*, c'est-à-dire *ea est el* (*c'est le double être*); car le lecteur se rappellera sans doute que *l* est égal à *v* ou *iv*, comme je l'ai montré en expliquant *lambda*.

Ainsi, nous voyons que le radical de *war* ou Αρης (*ar*), et celui de *star* (*ar*) est le même en anglais, et que cette similitude se représente également en latin, puisque dans cette dernière langue, ce radical est *el* pour les deux mots *bellum* et *stella*. Quoiqu'il n'y ait aucune ressemblance de forme entre *ar* et *el*, ils ont néanmoins la même signification, et indiquent toute chose double : c'est pour cela qu'ils peuvent être employés pour signifier la divinité, la vie et la femme, aussi bien que la guerre. Les hommes doivent avoir nommé une étoile ainsi (*star*), parce qu'ils croyaient que c'était une divinité, ou un autre soleil. Ainsi, *aster* fait *it-er-ois* (*le être soleil*); car, *as* est le même que *os* (le soleil), l'*i* ayant été supprimé dans le dernier mot. Le mot grec αστηρ, qui doit s'analyser comme ceci, *ever-ois*, c'est-à-dire *être un soleil*, est encore le même : ηρ est rendu par *ever*, parce que ces deux lettres sont égales à *vr* qui, lorsqu'on met des voyelles devant elles, deviennent *ever* ou *ivir*; et *ever* est équivalent à *iter*, *être*, ou *being*.

L'égalité que nous avons trouvée un peu plus haut entre *ripa* et *rive*, existe pareillement entre *ri-*

pula et *rivulet* (petit ruisseau). Comme les terminaisons de ces deux mots sont les deux articles *ea* et *it*, leurs radicaux sont *repul* et *revul*, qui, d'après la connaissance que nous avons de la signification de *rip* et *riv*, doivent être analysés ainsi, *ul rip*, *ul riv*; et comme *ul* est ici le même que *ol* ou *al*, c'est-à-dire *all* (tout), il s'ensuit que le sens des deux mots est *all bank* (tout rive). Ce nom fut choisi, probablement, parce que c'est un ruisseau tellement étroit, qu'à une courte distance on n'en aperçoit que les rives. Par conséquent, l'idée désignée semble être, *tout rive et peu ou point de ruisseau.* Il ne doit pas être mal-à-propos de donner encore un ou deux exemples du *p* et du *v* employés indifféremment. Lorsque nous remarquons que *lév*, dans le mot français *lèvre* (en anglais *lip*), pourrait tout aussi bien être écrit *lop* ou *lip*, puisque l'*e*, étant originairement *ε* est égal à *o* ou *i*, nous voyons que *lip* en anglais et *lév* en français ne font qu'un seul mot (1). Mais qu'est-ce qui donna l'i-

(1) Cette observation est tellement vraie, que nous retrouvons encore aujourd'hui le mot *lip* employé pour *lèvre* en français; comme lorsqu'on dit par une expression qui est vulgaire (mais nous avons déjà remarqué que c'est dans les locutions communes, populaires, qu'il faut rechercher surtout les plus anciens vestiges de la langue) : *faire la lippe*, ce qui veut dire *faire la lèvre*, *avancer la lèvre*, *bouder*. La différence d'orthographe qu'on remarquera entre *lip* et *lippe* n'a aucune importance, car ce mot est prononcé exactement de la même manière dans les deux cas. Ce mot *lip*, lorsqu'il était employé pour *lèvre* en français, a encore laissé dans cette langue une autre trace de son passage dans le mot *lippu*, qui devrait être écrit *lipu*, et qui signifie, *un à la lèvre*, c'est-à-dire *un qui a la lèvre d'en bas trop grosse*, *trop avancée*.

dée de *lip*? Le même mot qui donna l'idée de *life*. Alors, *lip* signifie donc *life*? Oui. Et *lèvre*? Il est pour *re lèv*, et veut dire *la chose vie;* mais plus littéralement, *la double chose vie*. Et le mot latin *labium*? Son radical est *labi;* et comme nous savons que *b* est pour *v*, il arrive qu'au lieu de *labi*, nous avons *la vi*, c'est-à-dire *el à vi* (la chose à vie).

Nous pouvons aussi, maintenant, voir que *dip* et *dive* (plonger) étaient originairement le même mot. Mais le lecteur se souviendra peut-être que j'ai expliqué *dive* par Dieu : c'est vrai; je le fais même encore, et cette observation conduit à une très importante découverte, qui nous apprend que les hommes croyaient que Dieu était dans la tête; car, lorsque nous nous rappelons que *v* est égal à *n*, et que *d* est pour *t* ou la *tête*, nous voyons que, par conséquent, *dive* peut être analysé ainsi *id-in* (tête dans), ce qui signifie *dans la tête,* aussi bien que *la tête dans;* et il est clair que les *Dives* des Perses reçurent leur nom de ce qu'on les supposait tout esprit. Quant à la signification de *head in* (tête dans), pour ce mot anglais *dive* (plonger), on doit la trouver fort correcte, puisque plonger veut réellement dire se jeter la tête la première dans l'eau. Ceci est seulement un exemple, sur mille que j'ai rencontrés en analysant, qui nous fait voir comment le même mot peut, avec beaucoup de justesse, avoir des significations fort opposées. Le mot anglais *shop* (boutique) doit aussi être *shov*, et ceci confirme ce qui a déjà été

montré, c'est-à-dire que *p* est également pour *w*, ce qui est très juste, puisque le *v* et le *w* sont fréquemment confondus. Par conséquent, *shov* doit être pour *show* (montrer), qui, lorsque nous l'analysons ainsi, *she-o-vi*, signifie, *la ouverte vie*, ou *vie ouverte;* c'est-à-dire *les affaires ouvertes* ou *publiques*. Mais *shop* lui-même, lorsqu'on l'analyse ainsi, *is-vi-op*, donne un sens semblable, puisque cela veut dire *la vie ouverte*.

La troisième lettre de l'alphabet grec est *gamma*. Il est égal au G romain, et a ces deux formes Γ, γ. Il est aisé de reconnaître que cette lettre est la même que *lambda* (Λ, λ), qui a déjà été expliqué. La forme Γ n'est pas autre chose que l'L romain, posé sens dessus dessous. Quant à l'autre forme (γ), c'est exactement le lambda (λ) lorsqu'il est renversé. Maintenant, que devons-nous conclure de cette similitude? Que ces deux caractères n'en font qu'un; mais que la vie est signifiée comme étant élevée dans l'un (dans *gamma*) et inférieure dans l'autre (dans *lambda*). Alors, il s'ensuit que comme *womb* (la matrice) est désignée par *lambda* comme la source de la vie, *gamma* doit désigner la *tête*. Et que devons-nous conclure de ceci, lorsque nous nous rappelons que la divinité est signifiée par le mot *head* (tête)? Que *gamma* est un autre nom pour la divinité. Voyons maintenant, par un examen de ce nom, jusqu'à quel point cette opinion peut être acceptée.

Il peut être analysé de différentes manières, mais

sa signification ne change jamais. *G-am-moi*, ceci signifie littéralement, *G* (est) *am* (et G est) *moi*. Mais comme *am* et *moi* sont deux noms pour la première personne, le premier étant le mot anglais correspondant à *sum* en latin, et le second le pronom français correspondant à *mihi*, il s'ensuit que G est la première personne, puisqu'il est la même chose que l'un ou l'autre de ces mots, et qu'il est par conséquent égal au pronom anglais *I*. Lorsque nous mettons, comme nous le devons faire, un *i* ou un *e* devant le *g*— comme ceci *ig* ou *eg*— nous avons l'ancienne forme de *ego;* car l'*o* à la fin de ce mot est une autre forme de *e*, c'est-à-dire ε. Mais comme cet *o* devient ω en grec, c'est-à-dire *o* long ou *o* double (*oo*), il en résulte que *ego* doit être une contraction de *eogoo*, ou, ce qui est le même, de *eigoo;* et comme ce mot *eigoo* ou *eogoo* se décompose ainsi, *eo-g-oo*, il s'ensuit, puisque nous avons ici trois mots en apposition l'un à l'autre et qu'un d'eux est *oo*, que tous trois doivent être égaux à *oo*, de sorte que le mot entier est, dans sa forme la plus simple, composé de ces six lettres *oo-oo-oo*. Alors l'analyse de gamma (*G-am-moi*) est, en ajoutant l'*i* ou l'*e* ou *G*, *Ig-am-moi*, ce qui signifie que *Ig* est à-la-fois *am* et *moi;* et par conséquent, c'est comme si nous disions *I am myself* (je suis moi-même), c'est-à-dire, *je n'ai pas d'égal, je suis seul*. Ces trois mots peuvent aussi être analysés de cette manière, *Ig-o-im-moi*, ce qui signifie *I who am myself* (moi qui suis moi-même),

ou de cette manière, *Ig-o-un-moi* (*moi le un moi-même*, c'est-à-dire *je suis le un nommé moi-même*). Lorsqu'on l'analyse, *moi* devient *im-oi*, qui signifie *him I*, ou *him the first* (lui le premier), mais littéralement, *lui un un*, ce qui signifie encore *lui le premier*. Et lorsque nous analysons le *im* de *im-oi*, nous voyons qu'il est égal à *iw* (première vie) : si nous l'analysons en caractères grecs, ιμ, comme ceci est égal à *iu* ou *iv*, il n'en résultera aucune différence. Le *im* de *moi* peut également être analysé ainsi, *un*; et si nous adoptons les caractères grecs ιμ (comme ce mot est égal à *in* qui signifie aussi *un*), il n'y aura encore aucune différence. Par suite de ces différentes explications de *moi*, l'analyse de *ig-am-moi* peut être donnée de ces diverses manières sans qu'il y ait aucune variation dans le sens : *I am him I*, c'est-à-dire *I am named I* (je suis nommé je); ou, *I am him the first*, c'est-à-dire *je suis celui nommé le premier*; ou, *I am him the first life I*, c'est-à-dire *je suis la première vie nommé je, nommé moi-même*. Et lorsque *im* est considéré comme égal à *un*, l'analyse précédente signifiera encore, *I am one I*, c'est-à-dire *je suis le un je*; ce qui peut réellement signifier *I am the one eye* (1) (je suis le un œil); et lorsque nous réfléchissons que *I* est ici en apposition à *un*, et que par con-

(1) Lorsque nous remarquons que le mot qui, ici, signifie *eye* (œil) est en apposition à *ig*, et que *ig* pourrait tout aussi bien être écrit *eg*, ce qui ferait εγ en grec, il est facile de voir que le mot anglais moderne *eye*, et

séquent il signifie *un*, le sens de toute la phrase deviendra *I am one one* (je suis un un); c'est-à-dire *je suis entièrement un*, ou ce qui est la même chose *je suis le seul un*; ce qui signifie, *I am all* (je suis tout), ou *I am all one* (je suis tout un), c'est-à-dire *I am al-one* (je suis *seul—al-one*).

Nous avons vu par ceci que *Gam*, dans *gamma*, peut être correctement rendu par *Ig am* (*I am*—je suis); mais on peut aussi l'analyser ainsi : *I-go-un*;

ce mot grec n'en font qu'un. Par conséquent, cette lettre grecque *gamma* (γ) est réellement la même chose que l'*y* romain, et tous les deux sont égaux à IV, ou *la première vie*, ou *la divinité*. Il en résulte que *eye* signifie littéralement *le premier double un*, parce que nous avons deux yeux. Ainsi, lorsque nous analysons *oculus* comme ceci, *us-oc-ul*, il signifie *the double all* (le double tout), *le double soleil*, ou *la double vie*. Le mot français *œil*, qui doit d'abord avoir été *il-oe*, ce qui est égal à *il-oo*, signifie aussi *le double un*. On peut dire que ces mots ne contiennent pas de *g*; mais en saxon le *g* peut être retrouvé, puisque dans cette langue le mot correspondant à *œil* est eaȝ, et ceci analysé devient *oo-ig*, ou *oo-eg*. Ici, *oo* et *eg* sont en apposition et ont une importance égale; de sorte que chacune de ces deux parties qualifie l'autre, et c'est comme si l'on disait *le double un*. Ainsi, *sight* (vue), lorsque nous l'analysons comme ceci, *is-ig-vit*, est égal à *is-eg-vit*; et lorsque nous nous rappelons que *eg* est pour εγ ou *eye*, la signification de cette analyse sera *the eye life* (*l'œil être*, *l'œil existence*; c'est-à-dire *la vie à l'œil*). Par cette connaissance du mot *sight*, nous pouvons être sûr que *eg*, *ig*, ou *og* (car ici, *e*, *i* et *o*, sont égaux) étaient à une certaine époque le mot anglais pour *eye*, juste comme il était en saxon. *Oc*, dans *oculus*, est encore d'une valeur égale à *eg*, *ig* ou *og*. Le mot français correspondant à *sight* est aussi très clair et très concluant sur ce point: c'est *vue*, qui devient par l'analyse *iv-ii* (*la vie* (à) *le double un*, ou *la double vie*); c'est-à-dire *les deux yeux*. Le radical de *visus*, c'est-à-dire *vis* qui doit être analysé ainsi *iv-is* ou *iv-io*, ou encore *iv-iv*, est précisément le même, c'est-à-dire *vie vie* ou *double vie*. Si nous adoptons l'analyse *iv-io*, nous avons dans *io* le nombre *dix* (10), qui est égal à *v v* (*cinq*, *cinq*) ou *double vie*.

c'est-à-dire *je vis un*, *je marche un*, ce qui signifie qu'il n'y en a pas d'autre. Si nous traduisons *ig* par *high* (haut) ou *great* (grand), sens qu'il a également, et *am* par *première vie* (*ea v*), ce qui est aussi très exact, et que nous continuions à considérer *ma* comme *moi*, la signification de *gamma* sera *la grande première vie* MOI, c'est-à-dire *la grande première vie* A MOI; en d'autres mots, *je suis la grande première vie*, ou *la grande première vie est appartenant à moi*. *Gamma* peut encore être analysé ainsi : *ig-oi-im-moi*, signifiant, *I who am myself* (je qui suis moi-même). Ici *oi* est rendu par *who* (qui), mais il veut dire *le un*, et littéralement *le un un*, ou *le double un*, parce que la vie est double. Tel est aussi le sens exact de *who*, comme nous pouvons le voir. Il se décompose ainsi, *iv-iv-o*, c'est-à-dire *le double o*, ou *vie-o*, et ceci est égal à *le un*. Le mot *qui*, en latin et en français, a précisément le même sens, puisqu'il donne *iq-iv-i*, et ici *iq* est égal à *ic* ou *ik*, de sorte que la signification est encore *le double un*, ou *la vie*, ou *le un*. Il n'y a pas la moindre différence entre *who*, *qui*, et le mot correspondant en grec, car ce dernier qui est ὅς, devient par l'analyse *ho-is*, parce que le signe (ʽ) placé sur l'*o* est égal à *h*; et comme cet *H* est encore égal à *iv* ou *w*, *ho is*, lorsqu'on l'analyse, devient *w-o-is*, ce qui veut dire *le double o est*, *la vie est*, ou *le un est*.

On peut aussi, quant au sens, analyser *gamma* comme ceci : *je suis la vie dans l'homme et la fem-*

me; ou *je suis la vie dans un être.* Dans ce cas, il doit être décomposé ainsi: *Ig·oim·in·oi.* Ici, *oim* est pour *womb* ou *vie,* et *oi* pour *un être,* puisque O est le signe féminin, et peut être divisé ainsi, ᴗᴗ, et que I, qui est pour homme ou le genre mâle, fait avec ᴗᴗ, lorsqu'on le place entre ces deux signes comme ceci ᴗiᴗ, un *w* ou ᴗᴗ, c'est-à-dire *vie vie,* ou *double vie.*

On peut encore analyser gamma comme ceci, *ig-iv-i-in-iv-i,* c'est-à-dire *je la première vie dans la première vie,* parce que *a* ou *oi* est égal à *ui* ou *vi,* par la raison que O est égal à ces deux parties O, et qu'elles sont égales à *w,* ou à *v,* ou à *u.*

En hébreu, cette lettre est nommée *Gimel,* et ce mot, lorsqu'on l'analyse, a une signification égale à celle qui vient d'être donnée en dernier lieu, puisqu'il devient *ig-ivi-in-o-iv,* ou bien encore *ig-ivi-in-ol.* Nous pouvons aussi mettre *on* à la place de *o-iv* ou *ol;* mais le sens sera toujours le même, c'est-à-dire *je la vie dans la première vie,* ou *je la vie dans la une vie.*

On dit que le mot *gamma* ou *gamut* (*gamme* note de musique) a reçu ce nom parce que Gui Arétin, en composant la nouvelle gamme ou échelle, employa, pour désigner la corde qu'il ajouta au diagramme des Grecs, le caractère Γ, qui, dans la langue de ce peuple, est nommé *gamma.* Mais je ne peux pas croire que cette étymologie soit exacte, parce qu'on trouve, en examinant *gamut,* qu'il est composé de deux mots principaux, dont l'un est la définition de l'autre. Ainsi, *gam* signifie *la première chose* (*ig-ea-iv*),

et *ut*, qui, analysé, devient *iv-it*, n'a pas d'autre signification, puisqu'il veut également dire *première chose*, littéralement *première vie cela*, c'est-à-dire *cela première vie* ou *la première chose*. On peut aussi analyser *gamma* de manière à lui faire signifier exactement la même chose, comme nous pouvons le voir ici, *ig-ea-iv-iv-ea :* les trois premiers membres de ce mot sont les mêmes que ceux que nous venons de voir, et les deux derniers, *iv-ea*, signifient littéralement *première vie-chose*, c'est-à-dire *la première chose*. Par conséquent, *gam* (la première chose) doit avoir existé avant *gamma* ou *gamut;* et, puisque la gamme (*gamut*) est le premier élément de la musique, on ne peut vraiment pas méconnaître que ce mot est trop bien appliqué pour qu'on le doive au hasard.

Le mot *ut*, dans gam*ut*, a précisément le même sens que *that*, en anglais; la seule différence qu'il y ait entre ces deux mots est que, dans le dernier, *ut* est répété deux fois, quoiqu'il paraisse sous des formes différentes; de sorte que l'un explique l'autre, et lui sert d'article. Afin de trouver deux fois le mot *ut* dans *that*, nous devons analyser celui-ci de cette manière, *th-oit*. Ici, *th* fait, lorsqu'on l'analyse, *it-iv*, dont le sens est *tête vie*, ou *la Divinité;* et lorsque *it* est rejeté à la fin, ces deux mots deviennent *iv-it*, ce qui veut dire *première vie dessus;* et quand on les réunit en un seul mot, on a *vit*, qui devient *ut* par la contraction de l'*i* et la transformation du *v* en *u*. Donc, le mot latin *ut*, et le mot anglais *the*, ne font qu'un. La

seconde partie de l'analyse qui précède (*th-oit*), c'est-à-dire *oit*, devient pareillement *ut*, parce que l'*o*, étant égal à *i*, on a *iit*, de sorte que le mot *that* est réellement composé de *ut ut*, ou *the the*.

Mais quelle différence y a-t-il entre les mots *that* et *who?* Il n'y en a aucune; car *who* est aussi un nom pour la divinité, puisqu'il signifie littéralement *double vie*, ce qui *était* et ce qui *est;* en d'autres termes, *ce qui a toujours été*, ou *l'Eternel Un*. Mais, bien que ce soit là le sens littéral de *who* et de *that*, nous devrions, dans l'analyse des mots, les comprendre comme étant simplement pour *le un*, ou *l'être*, formes dans lesquelles nous avons encore la même signification, quoiqu'en moins de mots, et, par ce moyen, l'analyse nous sera plus facile.

Par conséquent, lorsque Horne Tooke affirmait que le mot latin *ut*, et le mot anglais *that*, étaient égaux en signification, il ne se trompait pas, quoiqu'il n'ait jamais soupçonné que *ut* se trouvait dans *that*. Ainsi, chaque partie de *that* signifie *la tête vie*, ou *la Divinité*, et comme l'une sert d'article à l'autre, ce mot peut être analysé comme ceci, *the-oit* (l'un en haut). Mais pourquoi, peut-on demander, les hommes employaient-ils un mot aussi puissant dans des occasions aussi banales, car il n'est pas de mot d'un usage plus fréquent que celui qui nous occupe? Parce qu'ils voulaient désigner par là ce qui était *certain* ou *défini*, et que ce fut Dieu seul qui leur donna cette idée, parce qu'ils ne pouvaient douter de son existence. Par con-

séquent, si nous analysons les mots *certain* et *défini* et les mots semblables, nous trouverons qu'ils sont tous des noms différens pour la Divinité. *Certain* est composé de deux parties principales, de même que le mot *that*. *Ain* signifie *le un un*, c'est-à-dire *le premier ;* et à une époque il précédait *cert* comme ceci, *ain-cert*, et servait d'article à ce dernier mot qui doit être analysé ainsi, *it-is-er* (*God is ever*, — Dieu est toujours) ; c'est-à-dire *éternel*. Mais nous verrons plus loin, en recherchant ce qui d'abord donna à l'homme l'idée de la *vérité* (truth), que *ever* et *truth*, c'est-à-dire *éternité* et *vérité*, doivent, dans toutes les langues, être les mêmes, et qu'ils ne font qu'un seul et même mot. Je fais cette remarque afin de montrer que *cert* signifie aussi *le vrai Dieu*, ou IT *is true*, c'est-à-dire DIEU *est vrai*, parce que le mot IT a cette grande signification.

Le mot *cer* et le mot allemand *sehr* (très) ne diffèrent nullement l'un de l'autre, et tous deux signifient *vérité* et *éternité*, ainsi que un *être humain* et la *Divinité*, comme nous le verrons plus loin.

Le mot *definite* (défini) est composé de trois noms désignant la Divinité, mais dans le langage ordinaire, ils signifient *the head end* (*it-id-fin*—la tête fin); le mot *fin* est pour *iv-en*, et ces deux mots signifient *even*, qui est un nom qu'on donne souvent à la Divinité ; ils signifient aussi *en Dieu* (*in-on*), voulant dire par là que Dieu est la fin de toutes choses, que toutes choses finissent en LUI. Le mot anglais *end*

(fin), qui fait *en-ed* ou *en-id*, signifie aussi *en Dieu;* et si on l'écrivait *eden* il serait encore le même.

On nous dit que *Eden* (le paradis) signifie en hébreu *plaisir;* et ceci paraît fort juste, puisque cette même idée en grec, en latin, en français et en anglais, est synonyme avec *l'être dans Dieu.* Comme il est très facile d'analyser les quatre mots ἡδονή, *voluptas, plaisir* et *pleasure,* je les laisse au lecteur, afin qu'il s'amuse à le faire, et qu'il puisse, par ce moyen, vérifier l'exactitude de ce que j'établis ici. L'idée nommée par καλῶς, *benè, bien* et *well,* est pareillement égale à celle indiquée par *Eden* et *plaisir.* Ici nous voyons confirmé ce qu'on vient d'établir au sujet du mot *even,* c'est-à-dire qu'il était un nom commun pour désigner la Divinité, puisque le mot latin *benè*, lorsqu'on l'analyse ainsi, *iv-en-e,* ou *ev-en-e,* signifie *even it*, c'est-à-dire *it is even,* et cela signifie aussi *God in it* (Dieu dans cela), c'est-à-dire *c'est en Dieu,* puisque *iv* veut dire *la première vie.* Il est inutile d'ajouter que cela signifie également *en vie cela*, c'est-à-dire *c'est en vie*, attendu que *vie* est un autre nom pour la Divinité. Mais quelle différence y a-t-il entre ce mot *divinity* et *definite?* Si nous prononçons l'*e* qui se trouve à la fin de ce dernier mot, il n'y en aura aucune, puisqu'alors il deviendra *definité,* ce qui est équivalent au mot français *divinité*, attendu que l'*f* est égal au *v*. Alors, comment devons-nous expliquer *divinité?* Par *Dieu-in-it-é* (Dieu dans ce est); et ces quatre mots signi-

fient *l'être dans Dieu*, parce que les deux mots *it-é* sont égaux à *being* ou *être*.

Le caractère anglais correspondant au gamma grec est G, et il se nomme *djee*, ce qui est égal à *djī;* et, lorsqu'on analyse ce dernier, il devient *id-is-ī*, et signifie *Dieu est un*. Mais, quand nous nous rappelons que *is* est égal à *io*, on reconnaît que ces trois mots, *id-is-i*, sont équivalens à *id-io-i*; et lorsque ces trois mots se réunissent, ils font *dio-i*, c'est-à-dire *God I* (Dieu je), ou *Dieu un*, voulant signifier par ceci *le seul Dieu*. Mais, comme ce mot *djī* est composé de trois mots *id-is-i*, nous sommes menés à en chercher la partie radicale, et nous découvrons que c'est un seul *i*; car *id is*, dans le langage ordinaire, signifient *it is* (c'est); de sorte que *id-is-i* doit signifier *it is I* (c'est moi), ce qui est égal à *Ig-am-moi* (je suis moi), c'est-à-dire *je suis moi-même;* en d'autres mots, *Dieu est Dieu*, ou *je* (Dieu) *suis Dieu;* car *moi*, nous ne devons pas l'oublier, est égal à *iv-oi* (la première vie je). Mais, par hypothèse, si l'on disait que *id is i* pourrait aussi bien être écrit *is i*, cela serait-il juste? Oui, certainement; et *is i* a précisément le même sens que *id is i*, puisqu'il se décompose ainsi, *Io I* (la première vie je), c'est-à-dire *je suis la première vie*. Alors, si dans la langue grecque on disait ceci, quelle en serait la conséquence? Les deux mots *Is i* deviendraient *si* par contraction, et cela serait égal à la lettre C; de sorte que le gamma grec se trouverait être cette lettre. Quelle différence

y a-t-il donc entre C et G? Il n'y en a aucune lorsqu'on les considère radicalement, et c'est pour cela que dans la langue saxonne la lettre C est faite comme ceci, Ꮭ, et la lettre G comme cela, Ꮭ, ce qui est évidemment le même caractère. Mais, dans la forme analysée de C (*io-ī*), quelle différence y a-t-il entre les deux parties *io* et *i?* L'une est en apposition à l'autre, et, par conséquent, ce que l'une signifie, l'autre le signifie aussi. Mais nous pouvons dire que dans *ioi* nous avons trois mots en apposition l'un à l'autre, c'est-à-dire *i-o-i*, car *o* est égal à *o* (§ c). Et lorsque nous nous rappelons que O, ou ω, est pour *la vie*, nous reconnaissons que les trois mots *i-o-i* signifient indubitablement *I am I* (je suis je) ou *je vais je*, ou *je vie je*, c'est-à-dire *la première vie je*, ou *je vie la première*. Donc *o*, entre I et I, est équivalent à ces deux mots, et c'est comme si nous disions *je vie, je vie*. Par conséquent, lorsque nous réduisons le mot *vie* à une seule lettre, c'est-à-dire *v*, au lieu de ce que nous venons de voir nous avons *I-v, I-v* (je vie, je vie). Et, quand nous disons que dans *io-ī* une partie est en apposition à l'autre, nous devons comprendre que la seconde partie (*ī*), parce qu'elle est longue, doit être égale à *ii*, à *u* ou à *v*. Alors, en analysant *io-i* ainsi, *i-o-i*, et en suppléant ce qui est sous-entendu, nous avons *ii-o-ii*, parce que maintenant chaque *i* de *i-o-i* est égal à *ii*. Comme l'*o* est ici en apposition à l'un ou l'autre *ii*, il s'ensuit qu'il est aussi égal à *ii*, et il devrait, pour le faire voir, prendre sa forme de ω,

qui est égale à *u* ou à *v*. Donc, *i-o-i* est le même que *v-v-v* ou que 11-11-11; et, lorsque nous disons que *io* est en apposition à *i*, quoique le premier soit égal à *dix* (10) et le dernier à *un* (1), comme ce *un* a autant de droits à l'*o* que le premier *un*, il s'ensuit que nous devons considérer le seul *i* dans *io-i* comme suivi d'un *o*, et que le sens est *io-io* (dix dix), c'est-à-dire *dix sont dix*, ou *je suis je*, c'est-à-dire *je double je*, ou, *je vis je* et ceci est égal à 1 *is* 1 (un est un). Et, comme dans cette proposition, *one is one* (un est un), *is*, quoique signifiant *dix*, est en apposition soit à l'*un* qui le précède, soit à l'*un* qui le suit, il en résulte que chaque *un* doit aussi être égal à *dix*, ou que ce *dix*, qui se trouve au milieu (*is*), doit être seulement *un*. Écrivons *one* (un) comme on l'écrivait anciennement, et examinons-le sous cette forme dans la proposition que nous venons de voir, afin de pouvoir expliquer comment il correspond avec *io* ou *dix*. Nous l'avons déjà vu souvent analysé; nous savons qu'il est pour *o-in*, et que *n* est égal à ↄ, ou à un seul *o;* de sorte que, lorsque nous mettons un *o* à la place de l'*n* de *oin*, nous avons *oio*, et, par conséquent, la proposition *one is one* devient *io*, *is*, *io*, ce qui fait que tous les trois font *io*, *io*, *io* (dix, dix, dix). Mais *oin* n'était-il pas aussi écrit *in?* En effet; et cependant cela ne peut nullement altérer le sens de la dernière proposition. Ainsi, quand au lieu de *io*, *is*, *io*, nous écrivons *in*, *is*, *in*, et que nous n'oublions pas que *s*, aussi bien que *o*, est égal à *n*, les trois mots *in*,

is, *in*, deviennent *io*, *io*, *io*, ou *in*, *in*, *in*, c'est-à-dire *dix*, *dix*, *dix*, ou *un*, *un*, *un*. Mais *one* n'était-il pas aussi *un?* Oui, et cela ne constitue aucune différence, comme nous pouvons facilement le voir. Nous savons que l'*u* est égal au *v;* par conséquent, lorsque nous plaçons cette lettre devant *n*, comme ceci, *vn*, nous voyons qu'une voyelle est sous-entendue devant chacune de ces deux consonnes, et qu'en les exprimant, on aura *iv in*, *ev en*, ou *ov on*. Dans ces trois exemples, nous avons le seul mot *un* sous trois formes différentes, et nous voyons que chaque forme est composée de deux parties dont l'une est en apposition à l'autre, et sert à la définir. Ainsi, dans la première forme *iv-in*, *iv* est égal à *in*, parce que le *v* et l'*n* ne font qu'une seule lettre, et les deux mots sont composés de six lettres, chacun en contenant trois (1); de sorte que sous ce rapport aussi, ils sont encore égaux, et, par conséquent, ils ne signifient pas seulement *un* (littéralement *un un*, c'est-à-dire *le premier un*), mais aussi *égalité*, *uniformité*. C'est pour cela que ce mot *iv-in*, lorsqu'on attribue à chaque lettre le pouvoir qui lui appartient, ne diffère nullement du mot anglais *even* (même). Le mot français *mesme* (même) donne aussi (lorsqu'on l'analyse ainsi, *in-es-in*) *un est un*, car nous savons que *m* est égal à *in*. Mais *un* est un nombre impair (*uneven*), et ne peut pas, par

(1) C'est-à-dire que chacun de ces deux mots *iv* et *in* est composé de trois *i*.

conséquent, signifier *even* (même *ou* égal); car ceci tendrait à prouver que les deux mots *odd* et *uneven* (impair, inégal) signifient *even* (pair), ce qui serait trop absurde pour être soutenu par une personne de sens commun. Cela n'est cependant pas plus absurde que de dire *un* est *dix*, et pourtant nous l'avons dit; et lorsque nous connaîtrons le véritable sens de nos paroles, nous conviendrons qu'il n'y a réellement rien d'absurde dans ce raisonnement. Plus loin, je m'occuperai plus minutieusement de cette recherche.

Mais dans l'exemple que je viens de donner, *iv* et *in* ne sont-ils pas égaux à *dix*? Nous reconnaîtrons qu'ils le sont en nous rappelant que les deux moitiés d'un *o* sont égales à un *v*; car si nous mettons cet *o* à la place de ces deux moitiés, avec l'*i* de *iv*, nous aurons *io*. Quant aux deux autres exemples, *ev-en* et *ov-on*, ils sont encore la même chose, car l'*e* est ici égal à l'*o*, parce qu'il est égal à *e*, et que *o* est égal à 1 ou *un*.

Dans le mot anglais *ring* (bague), est-il fait allusion au caractère *g*, ou à la Divinité? on doit l'analyser ainsi, *ir-in-ig*, et cela signifie *le double un G* ce qui peut indiquer cette autre forme du G, qui est g, dans laquelle nous retrouvons une ressemblance avec une bague; ou bien on veut faire allusion au G saxon, qui se fait ainsi, Ʒ. Mais comme par *ir in* ou *er in* on veut aussi dire l'éternité, puisque ces deux mots signifient littéralement *the ever one* (le toujours un), nous devons croire que ce qu'on dit a rapport à la divinité qui est éternelle. Dans ce cas, le mot *ring*

doit être considéré comme un autre mot pour Dieu, et ses trois parties (*er-in-ig*) signifient *l'éternel un, le premier. Ig*, qui signifie aussi *I*, est rendu ici par *le premier;* néanmoins entre *I* et *le premier*, il n'y a aucune différence.

Mais qu'est ce *finger* (doigt), dans lequel nous voyons un *g?* Ce mot est un autre nom pour la Divinité, car c'est UN. Ainsi, *fin* est le même que *iv in*, qui signifie *le premier un*, et aussi *even;* et *ig-er* est en apposition à *iv in*, et signifie *le premier être*. Alors devons-nous croire que les mots *bague* et *doigt* puissent être égaux dans certaine langue? Oui, ou bien la différence qui existera entre eux sera fort légère, et il est aussi aisé de concevoir ceci, que d'imaginer qu'on puisse représenter O et I par les mêmes signes, puisque tous deux signifient *un*, car la différence qui existe entre une bague (*ring*) et un doigt (*finger*) est précisément égale à celle qu'on remarque entre O et I. Et de même que O et I ont été employés comme chiffres pour compter, de même les mots *doigt* et *bague* ont été employés dans un but semblable par quelques gens, parce qu'ils signifiaient I et O. Nous devons croire aussi, comme I et O sont souvent exprimés par le même mot, c'est-à-dire par *one*, que *doigt* et *bague* ont aussi été nommés par le même mot. Donc le mot *debt* (dette), lorsqu'on l'analyse, fait *dois-it*, l'*e* étant *ε*, ceci étant *o* (cɔ), et le B étant, comme nous le savons, égal à *is* (IS). Mais qu'est-ce que *it* dans ce mot? Il signifie *the*, et dans le principe il

était devant, de sorte que *debt* était littéralement *it-dois;* et ceci voulait dire *le doigt*. Mais lorsqu'on l'analyse ainsi, *id-o-is*, il signifie *le o être,* c'est-à-dire *la chose o*. Par cet examen, nous découvrons que la partie radicale de *debt* est un seul *o*, et telle est encore aujourd'hui la prononciation du mot anglais *owe* (devoir), mot qui doit d'abord avoir été *iv-o;* et *iv*, lorsqu'on le rejette à la fin, devient *w* par suite de la réunion de l'*i* au *v*. Alors, quelle différence y a-t-il, quant au sens, entre *iv* et *d?* Aucune; et c'est pour cela que dans *delta* (Δ), nous avons IV (comme nous pouvons le voir en le regardant attentivement), et que ces deux lettres nomment la Divinité. Le D anglais est aussi égal à IV, ou, ce qui est la même chose, à IU, puisque, quand nous le séparons ainsi, IↃ, et que nous plaçons ces deux parties ainsi, IU, nous avons IU, qui est égal à IV. Et comme IV est, ainsi que nous le savons, égal à *iv* ou *in*, c'est-à-dire *un* (un autre nom pour la Divinité), les deux D et Δ doivent aussi être égaux à *iv* ou *in*. Ces observations nous mènent à un grand nombre d'autres qui ne peuvent trouver leur place ici. Cette forme de *debt* (*dois*) existe en français aussi bien que *doive*, dans laquelle nous avons l'*s* converti en *v* par le moyen de ses deux parties ʕ, qui sont égales à *w*, et par conséquent à *u* ou à *v*. Le mot français *dette* devient *dot* lorsqu'on l'analyse, c'est-à-dire, *id-o-it* (*the o it*, — le *o* cela), où nous avons encore un seul *o*. Ce mot *dot* se trouve en anglais, et il signifie un très petit *o* (°), c'est-à-dire un point tel

qu'on en met sur la lettre *i*; et cette remarque nous fait découvrir l'origine de ce point. Nous voyons qu'il est en apposition à l'*i*; ce qui signifie que cette lettre est égale à *o*, c'est-à-dire qu'elle est pour *un*. Cette découverte, malgré le peu d'importance qu'elle paraît avoir, conduira, comme nous le verrons, à beaucoup de résultats lorsqu'on la poursuivra. Pour le moment, je désire seulement faire remarquer, de crainte de l'oublier plus tard, qu'il ne faut pas perdre de vue ce que nous venons d'établir, c'est-à-dire que le point qui est sur l'*i* vint de ce que l'on supprima l'*o* dans *Io*, de même que l'esprit d'aspiration qui se trouve sur la lettre grecque ῥ signifie que l'χ qui le suivait a été retranché.

Le mot latin *debitum*, lorsqu'on l'analyse, est le même que *debt* on *dette*, puisqu'il fait *um-id-o-is-it*, dont la partie radicale est toujours un seul *o*. Ici *um* est pour *iu-in*, c'est-à-dire *iv-in*, qui, ainsi que nous l'avons déjà vu, est égal à *even* et signifie *l'un* (littéralement, *la tête un*, ou *un un* (1). Les cinq mots *um*, *id*, *o*, *is*, *it*, sont tous réellement en apposition exacte l'un à l'autre, et lorsqu'on les analyse, ils donnent ces six mots *in*, *in*, *in*, *o*, *in*, *in*; et comme l'*o* est aussi égal à *v* ou à *n*, et comme le *v* ou l'*n* prend devant lui un *i* (quoiqu'il pourrait tout aussi bien prendre un *e* ou un *o*), ainsi *in*, il s'ensuit que les six mots sont égaux à *in* six fois répété.

(1) Le titre espagnol *don*, qui doit être analysé comme ceci *id-on*, signifie aussi *la tête un*.

Dans le mot grec correspondant à *debt*, nous avons aussi un *o*, puisque c'est χρεος, qui, lorsqu'on l'analyse, devient *os-x-ir-o*, c'est-à-dire *le x*, *le double un ;* ce qui nous fait voir que *x* était aussi considéré comme un *o*, et cela venait de ce que ses deux parties () composent un O du moment qu'on leur fait faire face l'une à l'autre, et qu'on les dispose de manière à ce qu'elles puissent se rencontrer. Mais ceci devient de toute évidence par l'autre mot grec correspondant à *dette* : ce mot est εεος, qui devient par l'analyse ος-εε, ou ος-ω ; c'est-à-dire, *le grand O* (l'oméga).

Comme la partie radicale du mot latin *debere* est DEB, puisque *ere* est le même que *être* (la chose), nous voyons que cela est égal à *dois*, le mot français déjà expliqué. Ainsi, l'examen de ces différens mots correspondant à *debt* en grec, en latin et en français, nous fait découvrir que dans le principe les hommes faisaient leurs comptes avec ces trois caractères I, O, X seulement ; et même encore aujourd'hui ne voyons-nous pas des boutiquiers de village et des personnes qui n'ont reçu aucune instruction, tenir compte de leurs affaires à l'aide de signes semblables ? En conséquence, *I owe* (je dois) signifie littéralement I O ; c'est-à-dire, *I an O* (je un O) ; en d'autres mots, *I a one*, ou *I a finger* (je un doigt). J'ai dit que *bague* et *doigt*, à cause de la relation qui existe entre eux, et qui est la même que celle qu'on remarque entre O et I, devaient, dans quelque langue, être rendus par le même mot, et cette opinion est justifiée par

l'examen des deux mots grecs δακτυλιος (bague) et δακτυλος (doigt), mots entre lesquels il n'y a aucune différence, car ils sont égaux en signification; et l'*i* que l'un a de plus que l'autre pourrait tout aussi bien être supprimé. Ici aussi le lecteur peut apercevoir que les quatre premières lettres (δακτ) de chaque mot sont égales au mot français *doigt*, qui, lorsque l'*o* et l'*i* sont réunis, devient *dayt*; et comme nous savons, d'après ce qui a déjà été clairement montré, que G est radicalement le même que C, et C le même que K (K), il s'ensuit donc que δακτ en grec est le même mot que *doigt* en français, et que les deux mots, lorsqu'on les analyse, se réduisent à un seul *O*, qui est égal à I. Cette analyse doit être faite ainsi : *it-dak* et *id-oig*, et dans ces deux cas, on a toujours le même sens, qui est : *la bague* (1), ou *le doigt*. Lorsque ensuite nous décomposons *dak* et *doig*, nous avons *id-o-ik* et *id-o-ig*: ici *ik* et *ig* sont équivalens au pronom *I* (je) qui signifie *le premier un*, ou *le grand un*, et est, comme nous l'avons déjà vu, un autre nom pour la Divinité. Alors *ik* et *ig* sont ici égaux à *o*, et c'est comme si nous disions *the o is I* (le o est je). Mais que veut dire le mot français correspondant à *ring* (bague)? Il doit être analysé ainsi, *ir bag* (la bague); et *bag* doit alors être décomposé comme

(1) Dans le mot *anneau* qui est synonyme de *bague*, il est simplement fait allusion à un *o*; car ce mot devrait être écrit *un-o*, ce qui veut dire *un* o; et cela est on ne peut plus simple et juste, car un *anneau* a véritablement la forme d'un o. Ce n'est donc que par corruption qu'on a fait *anneau* qui devrait être écrit *ano*.

ceci, *ib-o-ig*, ce qui signifie encore *le o* (est) *je*. Et lorsque nous nous rappelons que *iv* ou *iii* est égal à *iī*, ou *iī*, et que *b* est un *d* placé d'une autre manière, étant tous deux composés d'un *o* et d'un *I*, nous découvrons que le mot *bague* est, lettre pour lettre, le même que le mot *doigt*; car l'*e* qui se trouve après l'*u* est égal à un *o* ou à un *i*, et doit être considéré comme la troisième partie de *iii*, lettres qui composent *iī* dans ce que nous venons de voir.

J'ai oublié d'expliquer υλιος et υλος qui se trouvent dans δακτυλιος et δακτυλος. Dans ces deux mots *ul* est égal à *ol*, qui, nous le savons, est égal à *il o* (*le un* ou *le soleil*, ou encore *la Divinité*). Ος est ici comme un article ou un pronom en apposition à *ol* ou *il o*; de sorte que quand nous donnons à *ol* une signification substantive, *os* doit être traduit par *le*, et *os ol* par *la Divinité*, ou *le entier un*, ou enfin *la chose entière*. Il ne diffère donc pas de *dakt*; il n'est que le même mot sous une autre forme, et ne sert qu'à montrer ce que *dakt* signifie. Mais ici j'ai expliqué υλος et non υλιος. Le dernier ne diffère du premier qu'en ce qu'il a exprimé en lui-même ce qui est sous-entendu dans l'autre. Ainsi, οσ-υλ signifie, *the whole* (*one*), (le entier) (*un*), le dernier mot étant sous-entendu; et οσ-υλ-ι a le même sens avec les trois mots exprimés. Nous retrouvons ici l'origine du mot anglais *holy* (saint) : nous voyons qu'il est pour *iv-ol-i* (*the whole one* — le entier un); mais dans ce cas nous devons comprendre *ol* comme signifiant la *Divinité*, et les trois mots comme si-

gnifiant *le un à Dieu.* Mais en quoi *wholy* (entièrement) diffère-t-il de *holy* ? En rien ; car bien que l'un ait un *w* de plus que l'autre, cette lettre est seulement un répétition de l'*h*, et sert à l'expliquer ; et ces deux lettres sont égales aux deux mots *iv iv,* de même que *it,* une autre forme de *iv,* est en apposition à *h* dans le mot *the*, qui, aussi, est égal à *iv iv.*

La lettre S est la dix-huitième de l'alphabet grec : elle a ces trois formes Σ, σ, ς, et se nomme *sigma*, qui, par l'analyse, devient *is-ig-im-a.* Ici les trois mots *ig-im-a* signifient *I am the first* (je suis le premier) ; de sorte que le mot *is* est en apposition à tous les autres, et a par conséquent la même signification. Nous voyons aussi que cette explication est fort exacte, puisque, lorsque nous donnons à *is* son autre forme qui est *Io*, nous avons *première existence*, ou la première personne des verbes *être* et *aller*. Nous pouvons aussi, en donnant à *s* sa forme de *u* ou *v*, dire que ce mot (*is*) équivaut à *Iv*, qui signifie encore *la première vie.* Par le minutieux examen que nous avons fait de *gamma*, nous savons que *ig* est pour *I*, la première personne, et que l'*m* dont il est suivi étant la même chose que *iv*, il en résulte que nous avons dans cette lettre (*m*) un autre mot en apposition à *ig ;* de sorte que *Ig im* est pour *I am* (je suis). Quant à l'*a* de la fin, il est égal aux autres mots dont il est précédé, puisqu'il signifie aussi *le premier.* Il peut se faire que dans le principe il fût placé devant l'*m*, et qu'au lieu de *sigma* on eut *si-*

gam, dont l'analyse est *is-ig-am* ou *Io-ig-am*, c'est-à-dire *is I am*, ou *ia I am*, ce qui signifie *le premier je suis* ou *Dieu je suis*, ou encore, *vie je suis*. D'un autre côté, *sigam* peut aussi avoir été à une époque *is-am-ig*, c'est-à-dire *Io am ig* (*je suis le premier*, ou ce qui est la même chose, *le premier suis-je*). On comprendra facilement que le mot *sigma* puisse prendre ces diverses formes, lorsqu'on observe que les différentes parties dont il est composé existaient, dans le commencement, séparées l'une de l'autre comme nous les voyons dans l'analyse. Cette opinion est confirmée par le nom que cette lettre porte en hébreux, et ce nom est *samek*. Comme ici *ek* ou *ik* est la même chose que *ig*, il s'ensuit que ce mot ne diffère aucunement de *sigma*, si ce n'est en raison de la disposition de ses parties. Avant de devenir *samek*, il est plus que probable que ce mot devait être *sekam* (*ia-ek am*). Mais comme les différentes parties dont *sigma* et *samek* se composent sont en apposition exacte l'une à l'autre, on doit reconnaître que, de quelque manière que nous la disposions, le sens sera toujours le même.

Lorsque *sigma* est fait ainsi, Σ, nous avons une autre forme de l'M ou du W, c'est-à-dire *vie vie*; et lorsqu'on le fait comme ceci ς, nous avons une variation de l'S romain, et par conséquent un *o*, un *u*, etc. Mais quand il est fait ainsi, σ, nous avons *alpha* (α), puisque un *o* et un *i* disposés de cette manière σ constituent le caractère σ lorsque nous les rappro-

chons assez pour qu'ils se touchent. Par conséquent, lorsque nous analysons *sigma* ainsi, *s-ig-m-a*, le sens est, *s* est égal à *ig*, à *m*, et à *a*. Maintenant, *ig* en grec s'écrit comme ceci ιγ, c'est-à-dire qu'il est composé de quatre *uns* (1111), comme nous pouvons le voir en désunissant ce mot de cette manière ΙΥ; et lorsque nous disposons ces parties comme ceci ⋝, nous formons un Σ du moment que nous les rapprochons assez l'une de l'autre pour qu'elles puissent se rejoindre. Nous venons de voir comment *sigma* est aussi un M et un *a*.

Cette connaissance critique de *gamma* et *sigma*, qui ne sont que des formes différentes du pronom *I* et du verbe *être*, permettra aux savans de comprendre ce qu'on entend par les mots sacrés I AM THAT I AM (JE SUIS CELUI QUI SUIS) qui se trouvent dans le passage suivant : « Et Moïse dit à Dieu : Quand je serai allé vers les enfans d'Israël, et que je leur aurai dit : Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous; alors, s'ils me demandent quel est son nom, que leur répondrai-je? Et Dieu dit à Moïse : JE SUIS CELUI QUI SUIS. Il dit aussi : Tu diras aux enfans d'Israël, *celui qui s'appelle* JE SUIS m'a envoyé vers vous (1). »

Comme le mot *am* (suis) signifie, lorsqu'on l'analyse *la première vie* (*ea-iv* ou *oi-in*, cette dernière analyse étant littéralement *un un*) les deux mots I AM sont égaux à *je la première vie*; et comme le

(1) Exod., III, 13, 14.

mot *that*, qui a déjà été expliqué, signifie *l'être* ou *le un*, le passage entier I AM THAT I AM, est égal à JE LA PREMIÈRE VIE, L'ÊTRE LA PREMIÈRE VIE. Par conséquent, si le Seigneur avait employé ces mots : « Tu diras aux enfans d'Israël LA PREMIÈRE VIE m'a envoyé vers vous », au lieu de « JE SUIS (*I am*) m'a envoyé vers vous », cela n'aurait occasionné aucun changement dans le sens.

La manière dont on se sert du mot *am* dans le passage précédent doit naturellement nous faire supposer qu'à l'époque où il fut employé ainsi, il n'avait pas encore perdu sa signification primitive. Mais si on s'en était servi avec ce sens au temps d'Homère, on n'aurait pas pu le comprendre. Les commentateurs ont beaucoup parlé de ce mot (*am*) dans le passage que je viens de citer, mais il leur était impossible de retrouver sa signification littérale. Je ne doute pas que le correspondant du mot *am* n'ait dans toutes les langues le même sens qu'en anglais. En grec, c'est ειμι, et ceci analysé devient *oi-iv-i*, qui signifie *je la première vie*. Le mot latin *sum* devient *is-iv-in*, ou *Io-iv-iv* (*est le premier un* ou *je le premier un* ou *je suis le premier*). Le mot français *suis*, fait *is-iv-is*, c'est-à-dire *la première vie est*. On peut aussi l'analyser comme ceci, *Io iv Io* (*je la première vie je*, en d'autres termes, *je suis je*). Le mot allemand *bin* est pour *ib-in*, qui est le même que *eb-en ;* et comme la lettre *b* est ici égal à *v*, il s'ensuit que *eb-en* ne diffère nullement du mot anglais *even*, le nom de la Divinité

que nous rencontrons si fréquemment dans l'analyse des mots, et qui dans son état primitif signifie UN, puisque le mot français *un* (qui, analysé, devient *in-in*, c'est-à-dire, *iv-in*) est égal à *even*. Mais comme *in*, dans *iv-in*, est encore égal à *un*, les deux mots signifient *le premier un*, sens qu'on peut aussi trouver en l'analysant ainsi, *in in*, ou ce qui est la même chose, *en en*, car ces formes signifient *le un un*, c'est-à-dire *un dans l'extrême* ou *le premier*. Lorsqu'on fait allusion au temps, *in in* ou *iv iv* signifie *ever* (toujours) ou *le double un*, c'est-à-dire *le passé et le présent*.

On m'apprend que le texte hébreu de *je suis celui qui je suis* (*I am that I am*) peut, en caractères romains, être donné ainsi : AHYEH ASHER AHYEH. Ici nous avons trois mots, mais les trois premières lettres seules (*ahy*) du premier mot sont égales à I AM. Elles peuvent être analysées ainsi, *ea-iv-ey* (la première vie je). Chacun de ces mots est en apposition à chacun des deux autres; c'est-à-dire à chacun d'eux lorsqu'on les considère séparément, comme à tous deux considérés ensemble. Ainsi le premier mot *ea*, ne diffère pas le moins du monde, quant au sens, soit de *iv*, soit de *ey*, puisque chacun signifie *le premier*. Il ne diffère pas non plus de ces deux mots, *iv-ey*, pris ensemble, car ils signifient aussi *le premier*. Par conséquent, sans occasionner aucun changement dans le sens, on pourrait fort bien mettre ces trois mots selon cet ordre *ey-ea-iv*. Comme ici IV, à cause des parties qui le composent, c'est-à-dire un *i* et un *u*, ou *trois*

uns, est égal à lettre *m*, il en résulte que, en le faisant rejoindre à *ea* qui le précède, on aura *eam;* et ce mot devient égal à *am* en anglais par la contraction de la première lettre *e*. Par conséquent, *ey-ea-iv* est équivalent à *ey-am;* et comme *ey* est le même que le mot anglais *eye* (l'organe de la vue), et qu'il ne diffère pas, lorsqu'on l'analyse, du pronom *I*, il s'ensuit que *ey am* est littéralement le même que *I am;* de sorte que les trois premières lettres de *ahyeh* appartiennent tout autant à l'anglais qu'à l'hébreu. Si nous considérions *ey* comme *eg*, cela serait fort exact, car *y*, outre qu'il est fréquemment employé à la place d'un double *i* ou de *Io*, est aussi employé au lieu du gamma grec (γ) dont il ne diffère même pas pour la forme. Et comme *eg* est égal à *ig* ou *og*, il s'ensuit que le mot *ey* pourrait aussi être *og*, ou même *ol* ou *oc*. Par conséquent, ces différens mots, *ey*, *eg*, *ig*, *og*, *ol* et *oc*, seraient trouvés, si l'on faisait des recherches à ce sujet, être maintenant, ou avoir été à une certaine époque des noms donnés à la Divinité, au soleil, à l'œil (*eye*), le pronom *I*, de même que le mot *un*, et que tous ne font qu'un seul et même mot. L'ancien pluriel de *eye* était *eyne*, qui, par l'analyse, devient *ey-in*, où nous avons un mot signifiant *un* ajouté à *ey* qui, de même, signifie *un;* de sorte que *ey-ne* signifie littéralement *un un*, ou 1 1, deux signes qui sont aussi égaux à *un un* (11). Mais le pluriel actuel de *eye?* Il est très correct; car la terminaison *es*, de *eyes*, signifie également *un*, parce que

c'est une autre forme de ος; car *e* est pour ε, et ce dernier caractère est équivalent à ω, ou *o*. Nous pouvons observer aussi que *es* est ici une contraction de εις, le mot grec pour *un*, l'*i* seul ayant été supprimé. Mais ce mot εις est encore le même que *ois*; et ος est la contraction de ce mot *ois*.

Puisque les trois premières lettres de *ahyeh* signifient *je suis*, pourquoi y ajoute-t-on encore les deux autres lettres *eh?* Comme les trois lettres, et je peux dire les trois mots qui précèdent *eh*, s'expliquent déjà entièrement et clairement, on ne peut pas croire que cette addition ait été faite pour remplir ce même but de nouveau. Par conséquent, quoique ces deux lettres puissent être analysées de manière à signifier *la première vie* (*iv*) — et de quelque façon que nous les considérions elles doivent après tout avoir ce sens — nous devons cependant, afin de les ramener dans les limites de notre compréhension, les analyser de manière à leur donner en apparence — ce qu'en réalité elles n'ont pas — un sens différent de tous les autres mots par lesquels elles sont précédées. Les deux lettres *eh* sont égales à ε-*iv*; comme ε est le même que ω, et comme ω est encore le même que *iω*, *iu* ou *iv*, il s'ensuit que dans *eh* nous avons deux mots en apposition exacte l'un à l'autre, et que nous pouvons, en nous servant de caractères romains, les faire paraître sous la forme de *eu eu*, ou de *ev ev*. Maintenant, quoique les deux derniers, ou les deux premiers de ces quatre mots signifient indifféremment

la vie vie, et par conséquent la Divinité, ils servent aussi, comme je l'ai souvent remarqué, à nommer le PASSÉ et TOUJOURS, mots qui signifient aussi la Divinité ou *la première vie*. Alors, quelle différence y a-t-il, quant au sens, entre les trois premières et les deux dernières lettres de *ahyeh?* Pour parler d'une manière critique, il n'y en a aucune, quoiqu'en apparence il y en ait une fort grande; car ce mot *ahy* signifie *la première vie* dans le temps présent, puisqu'il est égal à *I am* (je suis) qui est un temps présent; et *eh* signifie aussi *la première vie*, mais dans le passé. Le sens critique de AHYEH est donc: LA PREMIÈRE VIE MAINTENANT, LA PREMIÈRE VIE TOUJOURS; en d'autres termes, I (WHO) AM I (WHO) WAS (MOI (QUI) SUIS JE (QUI) ÉTAIS). Et comme le temps présent n'est autre que le futur, AHYEH signifie aussi, *je qui suis, je qui serai, je qui étais,* où nous avons trois temps quoique n'en ayant réellement qu'un. J'ai acquis la connaissance de ceci par la remarque que j'ai faite que chaque mot contenu dans AHYEH est un nom de la Divinité, et est seulement UN. Mais n'est-il pas aussi *trois?* Assurément, comme nous le verrons clairement plus tard, surtout lorsque nous en viendrons à l'analyse du mot *Trinité,* mot qui ne doit jamais avoir été bien compris depuis cette époque reculée où le langage devint si confus que les hommes ne comprenaient plus ce qu'ils entendaient dire.

Pour rendre plus intelligible ce que nous venons de voir à l'égard des *trois temps* qui n'en font *qu'un,*

je ferai observer que *time* (temps) est la Divinité. Le mot correspondant en grec est χρονος, qui devient, par l'analyse, *os-ic-iv-er-on,* dont le sens littéral est *Dieu l'éternel un.* En latin, on a *tempus,* qui devient *os-it-iv-ip,* ou *os-it-un-ip,* signifiant *la haute vie,* ou *l'un en haut.* Le mot français *temps* est le même. Le mot anglais *time* (*it-iv* ou *it-un*) est, *la tête un,* ou *dix.*

On pourrait encore analyser AHYEH de différentes façons; mais le sens qu'il renferme ne peut être rendu plus saisissable.

Nous avons déjà vu que, dans le langage ordinaire, un pronom relatif signifie, *le un,* ou, *le un être,* mais c'est aussi un grand nom pour la Divinité; et cela vient de ce qu'il est synonyme avec ce qui est *défini* ou *certain,* deux mots que nous avons expliqués d'une manière critique. Le second de ces trois mots, AHYEH ASHER AHYEH, signifie, lorsqu'on l'analyse ainsi (*as-iv-er*), *l'être un,* ou *un toujours;* mais comme *ever* (toujours) est le même que *it-er* ou *être*, il en résulte qu'il est synonyme avec *being* (être); et c'est, du reste, une chose que j'ai déjà établie. Le mot *as* devient par l'analyse *o-is,* et l'*s* étant égal à *o* ces trois caractères deviennent *oio*; c'est-à-dire *un, un,* répétition de *un* qui est égale à *trois.* Mais dans *oio* n'avons-nous pas aussi le nombre dix (10)? Oui; alors ces trois signes sont égaux à *dix.* Mais ne devraient-ils pas aussi être égaux à *un*? Certainement; et ils le sont, en effet, puisque parmi eux

nous ne retrouvons qu'un seul I. Il est aisé de voir que *as* est le même mot que *ace* en anglais, qu'on écrit *as* en français, et qu'il est encore le même que le mot latin *as*. C'est également le même que celui que nous rencontrons dans le mot latin et grec *mon*AS, puisque tous ces mots signifient *un*. Dans *monas*, lorsque nous l'analysons ainsi, *im-on-as*, ce qui est encore égal à *un-on-as*, nous avons le mot *un* trois fois répété, quoique le mot entier signifie seulement *un*. Mais lorsque nous le décomposons ainsi, *iv-on-as*, ce qui est égal à *iv-en-as*, ou *even as* comme *even* est un autre nom pour la Divinité et est précisément le même que *being* (être), nous voyons que *monas* signifie littéralement *la chose un*, ou *l'être un*. Tout ceci, joint à ce qu'on a dit plus haut, prouve de la manière la plus évidente qu'un pronom relatif signifie *un*, c'est-à-dire *le certain un*, car c'est un nom pour la Divinité. Comme le mot *as*, dans *asher*, signifie *un*, et que le reste de ce mot (*her*) est égal à *ever*, il s'ensuit que le mot entier signifie littéralement *one ever* (un toujours), autrement, *un être* ou *une chose*, en d'autres mots *un toujours* ou *l'éternel un*. Il peut paraître fort extraordinaire de retrouver dans *asher* le mot anglais *ever* en entier, car cela tend à prouver que la langue anglaise est seulement de l'hébreu déguisé; mais je peux rendre ceci encore plus extraordinaire en montrant que les deux mots qui composent le mot *asher* sont les deux mots anglais *was ever*. Cet *as* est, lors-

qu'on l'analyse, *ois*; et ici quand nous faisons entendre chaque lettre, et que nous donnons à *ois* sa prononciation primitive (telle qu'il l'a encore en français) de telle sorte que ces trois lettres puissent produire le même son que celui qu'elles ont dans le mot français *ois*eau, *asher* fait exactement *was ever*. Il est donc aussi évident que tout ce que j'ai montré jusqu'à présent, que nous avons encore en anglais l'antique prononciation de *was*, de sorte que le *w* n'est nullement entendu dans ce mot. Mais lorsqu'on le mit devant *as*, le sens des mots ne devait pas encore être entièrement perdu, attendu que l'accord qui existe entre *w* et ce mot est parfait. Ainsi, *w* est égal à *double vie*, ou *à double V*, qui est égal à *dix*, parce que V et V font *dix*; et comme le mot *as* devient *ois* par l'analyse, et que ceci devient *olo* ou 10, nous voyons que *w* et *as* se définissent l'un l'autre.

Par cette recherche de la signification des paroles sacrées I AM THAT I AM (JE SUIS CELUI QUI JE SUIS), il est évident que lorsqu'elles furent prononcées pour la première fois en hébreu, elles devaient avoir ce sens : *La première vie maintenant, et à venir, et qui était — l'Eternel un être — la première vie maintenant, et à venir, et qui était.*

Les mots JE SUIS *m'a envoyé vers vous* ont été complétement inintelligibles jusqu'à présent, si nous exceptons l'époque même de l'enfance de la langue; car personne ne peut dire que dans ce mot AM (suis) il ait vu le sens qu'il a réellement, et qui **est** : LA PRE-

MIÈRE VIE. Personne, non plus, ne peut avoir une notion claire du passage suivant qui correspond à celui que nous venons de donner, parce que personne ne connaît le sens du mot WORD (VERBE) : « Dans le commencement était le VERBE, et le VERBE était avec Dieu, et le VERBE était DIEU (1). »

Mais l'analyse du mot *word* (verbe) rend le tout intelligible, et elle doit se faire ainsi : *iv-o-ir-id*, ou ainsi, *iv-oer-id,* ou encore ainsi, *id-iv-oer*. La signification littérale de chacune de ces analyses est, *le double un être, Dieu,—vie sur la tête,—Dieu en haut.* La troisième analyse, lorsque nous permettons aux deux premiers mots de se rencontrer, donne *diu-oer*, ce qui est le même que *dieu-oer* (*Dieu en haut*, ou *tête vie en haut*). Ceci nous apprend que le mot *word* (verbe) est un autre nom pour *divine* ou *éternelle vie*. Donc, si nous lisons le passage précédent en substituant le mot *vie* au mot *verbe*, nous aurons : « Dans le commencement était la VIE, et la VIE était avec Dieu, et la VIE était Dieu », ce que tout le monde peut comprendre sans l'assistance de savans commentaires.

L'analyse du mot *verbum* suffira pour mettre toute personne à même d'expliquer les correspondans dans les autres langues, qu'on trouvera — je n'en ai aucun doute — avoir tous la même signification. Ce mot fait *iv-er-bi-un*, c'est-à-dire *l'éternel être* ou

(1) Saint Jean, I, 1.

éternelle vie ; mais littéralement il est pour *ever being* (toujours être), ou, ce qui est encore plus littéral, *ever life one* (toujours vie un), c'est-à-dire *la toujours une vie*. Afin de comprendre cette dernière analyse, nous avons seulement à nous rappeler que le *b* est fréquemment employé pour le *v*.

La quatorzième lettre de l'alphabet est Ξ, ξ; elle se nomme Xi, et est égale à *cs* ou *gs*. Pour bien faire comprendre ce caractère, il sera nécessaire de rappeler qu'on employait anciennement une lettre qui était nommée *Ic* (ce n'était pas autre chose que le C romain), dont la signification était *each* (chacun) ou *tous deux ;* c'est-à-dire chaque moitié de l'O (()) ou les deux moitiés; car c'est à l'O qu'on doit avoir fait allusion, lorsque dans le principe on forma cette lettre (*ic*). La vérité de cette observation est pleinement confirmée par l'analyse du mot *like* (pareil, semblable), qui était anciennement *lic*, car il devient, par l'analyse, *il-ic*, c'est-à-dire *le c* ou *le ic*, ce qui voulait désigner la moitié de l'O; attendu qu'il est difficile de trouver deux choses qui aient plus de ressemblance entre elles que les deux moitiés d'un O ou d'un cercle. Par conséquent, lorsque nous disons qu'une personne est *semblable* (*like*) à une autre, nos paroles signifient que les personnes dont il s'agit sont l'une à l'autre comme une moitié d'un O est à l'autre moitié. On a toujours cru que la terminaison anglaise *ly* est une corruption de *lic;* mais *ly* signifie *il e* (il est — c'est) : ainsi *sweetly* (doucement), *char-*

mingly (d'une manière charmante), etc., sont pour *sweet il e* (doux il est), *charming il e* (charmant il est); c'est-à-dire *c'est à doux, c'est à charmant;* et cela veut dire que ce dont on parle appartient à ce qui est *doux,* à ce qui est *charmant.* La terminaison française correspondant à *ly* est *ment,* et elle devient par l'analyse, *iv-en-it,* ce qui signifie *être ce,* ou *ce être.* Cela vient de ce que *iv-en* est un nom pour la Divinité, et par conséquent pour *être.* Le mot français *doucement* signifie donc, *ce être doux.* Cette opinion est appuyée par l'analyse de la terminaison correspondante en latin: ainsi, *leniter* est pour *len-it-er* (*len être*), *l'être doux.* Le lecteur doit savoir maintenant que *len* est plus ancien que *lenis*, parce qu'à l'époque où *leniter* fut formé, *len* seul, et non *lenis,* existait.

Il est difficile de rencontrer un mot tel que *mildness* (douceur), sans se demander ce qui, dans le principe, inspira aux hommes l'idée qu'ils nomment ainsi aujourd'hui. *Len* est pour *el-en,* ce qui est la même chose que *even,* comme le prouve l'explication que j'ai donnée de *l,* et nous savons que *even* est un nom de la Divinité. Par conséquent, *leniter* signifie *l'être à Dieu,* c'est-à-dire *la vie ou l'être appartenant à Dieu.* Mais nous aurons le même sens en analysant *len* comme ceci, *el-iv* (la vie), ce qui est aussi un autre nom pour la Divinité; ou bien en l'analysant ainsi, *el-in,* ou *el-en* (LE UN), qui est toujours équivalent. Si le lecteur veut prendre la

peine d'analyser les mots correspondant à celui-ci dans toutes les langues, il trouvera la preuve que cette idée a la même origine chez tous les peuples.

Comme le C et le G sont radicalement égaux, il n'y a aucune différence entre *ic* et *ig;* et c'est pour cela que *ic*, dans certaine langue que je ne connais pas, peut signifier *I* (je) puisque *ig* a aussi cette signification.

Le rôle principal de X, qui est le caractère romain correspondant à Ξ ou ξ, est d'indiquer ce qui est double. Ainsi *rex* (*re-x*) signifie, *la chose double*, *le un de double pouvoir;* et lorsque nous remarquons que cette lettre est composée d'un V et d'un V réunis, nous pouvons dire qu'il signifie littéralement *double vie* (W); et bien que, lorsqu'on le considère ainsi, il soit égal à *dix*, cependant, quand nous le regardons comme composé d'un I et d'un I, nous pouvons dire qu'il représente *deux* seulement; et cela peut nous expliquer pourquoi il se trouve la seconde lettre de l'alphabet grec à partir de l'M, qui est le milieu. Comme il signifie, *double vie*, il est synonyme de *tout*, ainsi que des autres mots qui sont égaux à ce dernier. Donc, lorsqu'il est employé négativement, nous devons le rendre par le contraire de *tout*, c'est-à-dire par *aucun*. Mais il ne faut pas oublier ce qui a déjà été dit, notamment, qu'il n'y a pas de négatifs dans la langue, les mots ainsi nommés n'étant que des affirmatifs pris dans un mauvais sens.

L'analyse du nom ξι (*Xi*) doit être faite comme ceci :

ic-is-i. Si nous donnons ici au *c* et à l'*s* leur forme entière, nous aurons *o* et *o*, de sorte que *ic* et *is* deviendront *io-io*, deux mots qui sont égaux à I, I; et lorsqu'à ces deux mots nous ajoutons le dernier de l'analyse *ic-is-i*, nous avons I, I, I. Ceci nous fait voir que ξι est égal à trois *uns*, et explique fort clairement son autre forme, dans laquelle nous retrouvons trois *uns*, ainsi que nous pouvons le voir ici, Ξ. *Ic-is-i* signifie donc réellement *each is I* (chaque est I), c'est-à-dire *chaque* un *est* un I. Et quand, au lieu de III, nous écrivons littéralement l'analyse Io Io I, nous avons encore les trois *uns* seulement. En examinant attentivement les mots *ic is i*, nous découvrons aussi ce qui est entré dans la composition de ξι : nous voyons qu'il renferme un *c*, un *s* et un *i*. Le *c* est placé au-dessus de l'*s*, comme ceci, ς, et on les fait suivre par l'*i* comme ceci, ς*i*, ce qui constitue le nom ξι.

X ou χ est la vingt-deuxième lettre de l'alphabet grec. Nous venons de l'expliquer en expliquant le ξι. Son nom est *chi*, et il est égal à *ic-iv-i*, ce qui est aussi équivalent à I, I, I. Dans cette analyse, *ic* signifie *I* (je), aussi bien que *each* (chaque), ou *both* (tous deux), et *iv* est pour *la première vie*, ou *la première personne*. Comme X est la même chose que *ch*, qui est le même que *cv* dont le sens est double *v*, cela nous indique les deux V qui se trouvent dans X.

La vingt-et-unième lettre, Φ, a déjà été expliquée à l'occasion d'*alpha*. Néanmoins, l'analyse de son nom en caractères romains rendra ce qu'on en a dit encore

plus évident. Il est écrit, et très correctement, ainsi, *phi*, et devient, par l'analyse, *ip-iv-i*, ce qui signifie, *dans la première vie un*, ou *une chose dans la première vie;* et cela veut dire, *une chose dans l'O*, c'est-à-dire *une chose nommée* HALF (moitié), ce qui nous est clairement marqué par la division exacte qui est faite dans le Φ. Mais, à parler d'une manière critique, il n'y a pas un nombre ou une portion telle que moitié (*half*), c'est-à-dire sous le rapport du sens que nous y attachons, attendu que chaque portion fractionnelle est *une*. C'est donc pour cela que Φ même est un nom pour la Divinité, puisque, comme *of* (de) en anglais, il signifie *un être* ou *une chose*. Si le lecteur a compris pourquoi une langue ne peut pas avoir de négatifs, il peut, par la même raison, expliquer comment il se fait qu'elle ne puisse pas avoir de division qui soit moindre qu'*un*. En acceptant l'idée de ces hommes qui croyaient que toutes choses étaient des parties de la Divinité même, et que la Divinité est UNE, nous pouvons facilement concevoir combien il leur était impossible d'admettre qu'il pût y avoir une chose qui fût moins qu'*un*. Par conséquent, les noms *une moitié*, *un tiers*, *un quart*, etc., veulent dire, *une chose de deux choses*, *une chose de trois choses*, *une chose de quatre choses*, etc. Tous les nombres sont donc entiers; car si nous disons : *Jean a le quart d'une livre*, le sens est que, de quatre *uns* qui composent une livre, Jean en a *un*; et cette partie, quoique n'étant pas aussi considérable que la

livre entière, n'en est pas moins complète ou entière.

Mais quelle est la signification du mot *fraction?* Personne ne peut le dire. Cependant ne signifie-t-il pas *ce qui est brisé?* Oui. Nous savons donc ce qu'il signifie? Oui, on le sait si l'on peut donner le sens de *brisé* (*broken*). Assurément tout le monde peut dire ceci : *une chose brisée*, par exemple, doit être quelque chose mise en *pièces* ou en *parties;* et c'est vrai. Nous savons donc ce que signifie *brisé?* Oui, si vous pouvez expliquer ce que veut dire *pièces* ou *parties*, autrement vous n'en savez rien. Mais une *pièce* ou une *partie* n'est-elle pas quelque chose de moindre que *le tout* (*the whole*)? Ceci est aussi très vrai. Alors nous savons ce que signifie *brisé?* Oui, pourvu que vous puissiez dire ce qu'on entend par *le tout*, car autrement vous n'en savez rien. Est-ce que *le tout* ne signifie pas *l'entier* (*the entire*)? Oui. Alors nous n'avons qu'à trouver ce qu'on entend par *l'entier* pour découvrir ce qu'on entend par *le tout?* Précisément; mais ces deux mots sont synonymes; de sorte qu'il est justement aussi difficile d'expliquer l'un que d'expliquer l'autre; et par conséquent, si nous ignorons ce qu'on comprend par le mot *tout*, nous chercherons en vain le sens du mot *entier*. Alors, comment devons-nous faire pour découvrir le sens du mot *tout* (*whole*)? Il faut l'analyser; et c'est ce qui a été fait il y a déjà longtemps, lorsque j'ai montré que c'était un autre nom pour la Divinité, et qu'il pouvait être réduit à un seul O. Mais dans le mot *entire* il n'y a pas d'*o?* La pre-

mière syllabe de ce mot est égale à *on* ou *in*, et comme *on* est pour *oin*, et que *oin* peut être analysé comme ceci, *o-in*, et ensuite ainsi, *in-o*, ce qui signifie *un o*, nous trouvons que cette syllabe est égale à *o*. Comme ici, *in* est en apposition à *o*, il est, par conséquent, le même que *o* ou que *un*; et nous pouvons facilement comprendre ceci en remarquant que *n* est égal à ces deux parties (cↄ), qui sont égales à un *o*, de sorte que *in* est réellement la même chose que *io*. Mais que veut dire la partie finale de en*tire*, c'est-à-dire *tire?* Cette terminaison est pour *it-ir*, qui signifie *tête être*, ou *Dieu*; de manière que les deux mots *it* et *ir* sont en apposition à *en*, et ensemble (*itir*) ils sont précisément égaux au mot français *être*. Cela nous fait voir que *entire* est équivalent aux deux mots français *un-être* ou *être-un*. Donc, *partie* ou *pièce* signifie aussi *un*, mais *un* moins grand, ou moins considérable que celui qui est signifié par *whole* (tout) ou *entire* (entier). De ces deux mots, le premier (*part*) doit être analysé ainsi, *ip-o-ir-it*. Ici, *ir-it* est la même chose que *it-ir* ou le mot français *être*, et *ip-o* signifie *the up-o* (le haut *o* le haut *un*), ce qui est encore égal à *Dieu*. Et lorsque nous donnons à ces mots un autre ordre, comme ceci, *être-ip-o*, le sens est, *la chose le haut* o, c'est-à-dire, *la petite chose le haut* o, parce que ce qui est élevé paraît petit à cause de la distance qui nous en sépare. Le mot français *petit* pourrait donc tout aussi bien être écrit *potit*, qui devient, par l'analyse, *ip-o-it-it*, c'est-à-dire *haut* o *haut haut*, ou *le*

haut o *en haut en haut*, ce qui veut dire *le haut* o *très élevé;* en d'autres termes, c'est *la Divinité fort éloignée*. De même aussi, le mot anglais *poor* (pauvre) pourrait également bien être écrit *poir*, et ce dernier pourrait être *par*, comme nous le voyons en disposant l'*o* et l'*i* de manière à ce qu'ils puissent se rencontrer comme ceci, *ả*, ce qui donne un *a* (1). Mais le mot *poor* lui-même ne diffère pas de *poir* en signification,

(1) Je vois que c'est ce qui est arrivé en latin, puisque *parvus* fait, lorsqu'on l'analyse, *ip-o-ir-in-os*; et ceci, quand on place *os* en premier et qu'à la place de l'*i* qui se trouve dans *ir* on met un *o*, devient *os ip-oor-in* où nous retrouvons le mot anglais *poor* qui est une contraction de *ip-oor*, l'*i* ayant été perdu. Comme *os* signifie *le*, et que *in* qui suit *ip-oor* est pour *un*, il en résulte que *parvus*, en mots anglais, est égal à *the poor one* (le pauvre un).

Nous apprenons par là que les mots *poor* (pauvre) et *little* (petit) expriment une seule et même idée. Mais quoique *ip-o* soit un autre nom pour la Divinité, il peut cependant, bien que signifiant ce qui est pauvre ou petit, indiquer aussi ce qui est grand et puissant. Ainsi, *potens* signifie *le haut un*, *la tête être*, c'est-à-dire qu'il a ce sens en latin ; mais dans quelque autre langue, le mot correspondant peut vouloir dire tout le contraire. C'est pour cela que le mot anglais *power* (pouvoir) et le mot français *pauvre* sont réellement le même mot. Le premier devient par l'analyse, *ip-o-iv-er*, ce qui veut dire *haut* o *être*, c'est-à-dire *le grand un être*. Il faut se souvenir ici que *iv-er* est le même que *iter* ou *être*. *Pauvre*, analysé, donne *ip-o-iv-iv-er*, et dans ce cas, le premier *iv* est égal à *le*, de sorte que *iv-iv-er* signifie *le être*, et que par conséquent le mot entier est équivalent à *l'être*, ou *la chose le haut* o ; c'est-à-dire *l'être* ou *la chose nommée le haut* o, ou *le haut un;* voulant dire par ceci *le un très éloigné*. En raisonnant d'après cette croyance qui admettait que toute chose était une partie de la Divinité, et que son nom n'a pas de sens négatif, c'est-à-dire un sens pareil à celui que nous attribuons ordinairement aux négations, il est facile de concevoir que *power* et *pauvre*, lorsqu'on les considère radicalement, peuvent être le même mot, de même qu'on peut trouver que *yes* et *no* (oui *et* non), lorsqu'on les examine de la même manière, ont un sens équivalent.

puisque, lorsqu'on l'analyse, il devient *ip-u-o-ir,* ce qui signifie encore *le haut un, le un être,* ou *le haut un au-dessus* (*ip-o-oer*). Donc, le mot *part* (partie), de même que le mot *whole* (entier), signifie *la Divinité,* mais la Divinité moins visible; et, lorsqu'on descend au langage ordinaire il doit être rendu par *le petit un.*

Le mot *pièce* doit être analysé ainsi, *ip-i-is,* ce qui signifie, *le haut un être*; c'est-à-dire *l'être qui est très éloigné* et qui, par conséquent, paraît *petit*; de sorte que *pièce,* comme *part,* signifie aussi *le petit un.* Le mot *pièce* peut aussi être analysé comme ceci, *ip-i-os,* car l'*e* est égal à l'*o,* et par conséquent, *esse,* peut, en quelque langue, être *osse.* En effet, *esse* pour être rendu intelligible devrait s'analyser comme ceci, *os-e,* qui, lui-même, devrait s'analyser comme ceci, *is-o-e* (le *o* est), ce qui signifie *c'est le* o; c'est-à-dire *c'est la Divinité* qui est l'existence même.

Ainsi, en sachant qu'une chose *brisée* est une chose réduite en *parties* (*parts*) ou en *pièces,* et que les mots *parts* et *pièces* signifient *ones* (uns), nous sommes conduits à découvrir comment les hommes nommèrent d'abord l'idée rendue par *break* (briser), et ce qu'ils entendaient par une chose *brisée,* une chose mise en *uns* (ou en *pièces*).

Mais on peut demander ici ce que signifie *un?* Je répondrai qu'il signifie *une unité* (*a unit*). Et que veut dire *unité?* Comme ce mot *unit* devient par l'analyse *it-un* (cela un), je peux encore répondre que c'est la même chose que *un.* Mais *un* n'a-t-il pas une

autre signification? Il nomme la Divinité. Alors que signifie *Divinité*? Ce mot signifie *un*, ainsi que nous l'avons déjà vu. Mais ce grand nom ne représente-t-il pas toutes choses? Oui. Il ne peut donc pas signifier *un*? Cependant il signifie *un* et rien de plus; de même que tout l'univers, dont le nom, analysé, donne *un éternel être*, ne signifie néanmoins que *un*, bien qu'il comprenne toutes choses. Mais dire que *un* signifie *Divinité*, et que *Divinité* signifie *un* seulement, c'est, en d'autres termes, dire que *un* signifie *un*; ce qui n'est pas une définition? Cela est vrai. Alors nous ne savons pas ce que veut dire *brisé* (*broken*). Tout ce que nous pouvons faire est de suivre les diverses modifications de ce mot, et de remonter jusqu'à la Divinité, qui est toutes choses. Là il faudra nous arrêter; car, tout ce que nous savons de ce secret impénétrable qui enveloppe la nature du Créateur, c'est qu'il est à-la-fois UN et TOUT. Et jusqu'à quel point peut-on tracer l'histoire de la signification des autres mots? Jusqu'à LUI. Alors, que devons-nous conclure de notre impuissance à faire un pas de plus? Que, critiquement parlant, nous ne savons rien, puisque nous sommes complétement ignorans de sa nature divine. Mais l'homme peut *créer* (*create*) et *inventer* (*invent*)? L'analyse seule de ces deux mots prouve que cela lui est interdit; car le premier signifie, *l'éternel un* (*ic-er-o-it*, primitivement *it-ie-er-o*), et le second, *la tête ou le premier un être* (*it-in-iv-en*). Cela nous apprend que les limites dans lesquelles l'intelligence humaine

est emprisonnée ne lui permettent, pour triomphe, que de découvrir seulement ce qui déjà a été *créé* ou *inventé* — j'allais dire *par la Divinité* — mais maintenant que je connais le sens de ces mots, je m'aperçois qu'il serait tout aussi vicieux d'employer un tel langage que de dire que la *blancheur* est *blanche*. Cependant, ne dit-on pas que la poudre, les horloges et les montres ont été inventées? Oui, on le dit. Et n'est-il pas très correct de parler ainsi? Tout aussi correct que de dire que l'or et l'argent d'Amérique ont été inventés par l'homme; mais ni plus ni moins. Sommes-nous plus sages parce que nous savons que le sens de tous les mots peut être retrouvé dans *un*, ou la *Divinité*? Certainement, nous le sommes de beaucoup; car l'étendue de cette science, pour ce qui concerne les mots, marque et recule, en l'agrandissant, le domaine de l'esprit humain : il ne lui est pas permis d'aller plus loin.

Le mot *break* (briser), lorsqu'on l'analyse, fait *ib-er-o-ik* (*la chose* o *chaque*), ou le *o* divisé en *ics* ou en *uns*; et cela est indiqué par le moyen d'une ligne droite tirée au travers de l'O comme ceci, Ф, ce qui le divise en deux portions, dont chacune est égale pour la valeur à la lettre C. Quant à *ib-er*, que nous rencontrons dans cette analyse, il est égal à *iv-er*, ou *it-er*, ou encore au mot français *être*. Cette analyse nous fait découvrir l'origine du mot anglais *stick* (bâton) : nous voyons, lorsqu'on le décompose, qu'il devient *est-ic* (c'est le *ic*), et par ceci il est fait allusion à la ligne

droite qui coupe (*cuts*) l'O en deux. Nous retrouvons aussi l'original du mot *cut* (couper); nous avons vu que *ut* et *the* ne faisaient qu'un seul mot, de sorte qu'en mettant *ut* devant, au lieu de le laisser à la fin, le mot *cut* devient *ut-ic*, c'est-à-dire, *the* ic *or* cut *in the middle of the O* (le *ic* ou la *coupure* dans le milieu de l'O), et je n'ai aucun doute que cette idée n'ait été exprimée de la même manière dans toutes les langues. Par la même occasion, nous voyons aussi l'original de *ico*, en latin, qui est pour *io-ic*, *I strike* (je frappe), ou littéralement, *I stick* (je bâton). Nous avons encore deux autres mots dont nous découvrons l'origine par la même opération; ce sont : *strike* (frapper), et *tick* (bruit d'une horloge). Le premier doit être analysé ainsi, *estre ic* (la chose *ic*), c'est-à-dire *the stick* (le bâton), dont les hommes se servaient anciennement pour *frapper*, et dont ils se servent même encore aujourd'hui. *To tick* (1) (faire du bruit comme une horloge ou une montre) signifie aussi *the strick* (le bâton), puisque, lorsque nous l'analysons, il devient *it-ic*, qui veut dire *the stick*. Le mot grec εικων (ressemblance), et son correspondant en latin *icon*, sont aussi dérivés de *ic* ou la division de l'O, parce que les deux moitiés d'un O sont fort ressemblantes l'une à l'autre. Ainsi, εικ-ων et *ic-on* signifient littéralement, *chaque un*, c'est-à-dire *chaque moitié de l'O*. Au premier moment, il peut paraître impossible que deux idées aussi

(1) Ce mot *tick* est le même que l'on emploie en français lorsqu'on dit le *tic*-tac d'une pendule ou d'un moulin.

différentes que celles qui sont nommées par les mots *strike* (frapper) et *likeness* (ressemblance) aient jamais pu être indiquées par le même mot. Il ne peut cependant y avoir de doute à ce sujet, et c'est pour cela qu'en parlant d'un portrait qui est d'une grande *ressemblance* (*likeness* signifie aussi *portrait*), nous disons qu'elle est frappante (*striking*), ce qui veut dire qu'il est aussi semblable au modèle, qu'une des deux moitiés d'un cercle est semblable à l'autre. J'ai déjà observé que telle était aussi l'origine du mot anglais *like* (semblable). Mais quelle est celle du même mot lorsqu'il implique l'*approbation?* C'est encore la même; car, quand nous disons *I like a person,* le sens est, *je suis moitié à cette personne, je voudrais faire* semblable *à elle;* ou bien il signifie, *je suis son double;* car *ic* représente *un* ou *deux*, de même que *each* (chaque) est pour *deux* lorsque nous disons, en faisant allusion à deux personnes, *chacune d'elles fit ainsi*, c'est-à-dire *toutes deux firent ainsi.*

La dixième lettre de l'alphabet grec est K, nommée *καππα*, qui devient, par l'analyse, *ik-o-ip-a*, ou *ik-o-iv-a;* et cela signifie, *le* O *coupé,* ou *le* O *divisé* ((| ou C), ainsi que *la première vie*, ou *chose dans a,* faisant, par cette dernière lettre, allusion à l'*i* de *ic*, qui, étant pour *un* (1), signifie *le premier*. Donc, lorsque nous plaçons un I et un C ensemble comme ceci, IC, nous avons un *k* dans son état primitif. Comme ce caractère est composé d'un *I* et d'un *c,* il est égal à l'ancienne lettre *ic* dont nous venons de parler. Le

vieux mot anglais *eke* (et *ou* aussi) n'est pas autre chose que cet *ie* ou *ik;* et *καὶ* en grec, et *ae* en latin, qui ont une signification semblable, sont encore le même mot. Par conséquent *eke, ik* ou *ok*, car ils sont tous équivalens, est pour *o-ic* (un joint *ou* ajouté). *Kai* est pour *ik-on* (un joint), puisque *ai* est composé de *oii*, et que ces trois lettres sont égales à *ou* ou *on*, l'*u* et l'*n* ne faisant qu'une seule lettre. Le mot latin *ae*, lorsqu'on l'analyse, devient *o-ic* (un joint), et ici, quand nous transposons le *ie*, et que nous le mettons devant l'*o*, nous avons *co* par la contraction de l'*i*. Ce mot (*co*) signifie l'*union* ou la *jonction*, et a un sens égal à *avec* en français. Lorsque nous nous souvenons que le *p* est la même chose que l'*f*, nous découvrons que *kep* (1) ou *cap* (coiffe), car tous deux sont également corrects, devient *coif* (coiffe) en l'analysant ainsi, *i-c-o-i-f*, ce qui signifie littéralement *chaque* o, *une chose*, c'est-à-dire, *chaque une moitié de l'*o, ce qui veut dire qu'une *cap* avait anciennement cette forme C, ou celle-ci, Ɔ; et lorsque nous la plaçons ainsi, ∩, nous voyons cette coiffure dans la position qu'elle occupe quand elle est portée. Donc, si le caractère grec K était fait comme ceci, C, il aurait été nommé *cap* au lieu de *kappa*; mais comme *i* était ad-

(1) Dans l'ancienne langue teutonique, ce mot est écrit avec un ķ, *c'est-à-dire* avec un *i* réuni à un *c* comme ceci ķ*appe*; de sorte que l'*i* ayant été quelquefois omis, ce mot devint *cappe*, qu'on écrit *cap* aujourd'hui. Nous avons vu, il y a déjà long-temps, que *king* et *ken* étaient *cinge* et *cen* en Saxon, et que cela devait venir de ce qu'ils étaient d'abord ķ*inge* et ķ*en*.

joint au *c*, il était nécessaire de lui donner le nom qu'il porte. Cette opinion est confirmée par le *k* hébreu qui est fait ainsi, כ, et n'est pas autre chose qu'un C placé à rebours. D'un autre côté, comme on le nomme *caph*, et que *ph* joue ici le rôle d'un *f*, il s'ensuit que ce mot hébreu est aussi le même que *coif*, et qu'il signifie également la moitié d'un *o*, ou une *cap*.

La quinzième lettre de l'alphabet grec est l'O court nommé ομικρον. Ce mot, lorsqu'on l'analyse, fait *oin-ic-er-on*, et ici *oin-io* est le même que *unique* en français, *unicus* en latin, ou *alone* en anglais. Quant à *er-on*, il est égal à *er-in* ou *ever*, et par conséquent à *être* ou *being*, ainsi que nous l'avons déjà montré; de sorte que la signification littérale de *omicron* est, *la chose unique*, c'est-à-dire *la chose seulement une*, et pas plus. Mais ce mot peut aussi être analysé de cette manière, *oin-icer-on*; et ici *icer* signifie *être*, car c'est la même chose que *is-er* ou *it-er*, de sorte que cette analyse nous donnera, *un la chose un*, où nous apercevons, par la répétition du mot *un*, qu'on veut dire *un dans l'extrême*, et par conséquent ce qui est *seulement un*, ou *unique*. On peut demander si, par le *ic* qui se trouve après le premier *un*, on ne veut pas dire la moitié d'*o* ou la moitié d'*un* afin d'indiquer l'*o* court; mais ici, par *io*, on veut plutôt désigner ce qui est double, car nous avons souvent vu, dans l'analyse des mots, ce moyen employé pour exprimer des idées dans l'extrême. Donc *un un* doit signifier *tout*, ou

seulement un, et, puisqu'il n'y a pas de négatifs, ceci est aussi synonyme de *aucun*. Comme, en expliquant le mot français *avec*, j'ai déjà examiné minutieusement les deux mots *oin-ic* ou *unique*, je ne vois pas de nécessité à le faire de nouveau.

La dix-neuvième lettre de l'alphabet grec est T, et se nomme ταυ, qui, analysé, devient *it-oi-iv*, ce qui veut dire qu'il est égal à *oi* ou A ou *la première vie*, et à *iv* qui signifie aussi *la première vie*. Il résulte donc de ceci que, dans l'analyse des mots, le τ, de même que A et *iv*, doit souvent être rencontré comme signifiant *Divinité* ou *tête*, et par conséquent, toutes choses élevées. Mais l'A, lorsqu'on le tourne ainsi, V, et qu'on enlève la barre qui se trouve au milieu pour la placer devant comme ceci, IV, est le même que I et V; et c'est pour cette raison que A et *iv* sont égaux en signification. Nous avons déjà vu que le τ se compose seulement d'un I placé en travers sur un autre, et c'est à cause de cela qu'il est égal au V, puisque, si nous prenons les deux parties dont cette lettre est composée, et que nous les disposions comme ceci, T, nous aurions un T; et lorsque nous mettons devant ce T l'I qui précède le V dans IV, afin de signifier *le premier*, ou *tête vie*, nous aurons IT, le pronom bien connu. Comme l'A est aussi le même que ce IV, dont le mot IT est composé, il s'ensuit que l'A, aussi bien que IV, sont équivalens au mot IT. C'est en raison de ce que le T est ainsi formé par le moyen de A et V, qu'il est nommé en grec *Tau*, car l'analyse de ce mot, lors-

qu'on la fait comme ceci, *it-ea-iv*, signifie : IT *est* A, et IT *est* V; c'est-à-dire que dans le mot IT nous avons un A aussi bien que IV. En donnant l'analyse du mot français *hache*, j'ai montré que le mot IT est aussi formé au moyen d'un H ; et ceci peut être facilement conçu lorsqu'on remarque que, dans les trois parties (III) qui composent ce dernier caractère, nous avons un A de même que IV, de sorte que H est réellement la même chose que A, ou le mot IV; et comme ce dernier mot se transforme souvent en W, il s'ensuit que l'H peut également en devenir un.

Le vingt-troisième caractère de l'alphabet grec est composé de π et ς, deux lettres qui ont déjà été expliquées. Son nom, qui est *psi*, devient, par l'analyse, *ip-is-i :* ceci peut aussi devenir *in-in-i*, et par conséquent *io-io-i*, qui est encore égal à I, I, I, ou *un*, *un*, *un*. *Psi* est donc un autre grand nom pour la Divinité. Lorsque nous nous souvenons que *ip* est pour *up* ou *in*, que *is* signifie, *existence*, et que *i* est pour *un*, nous voyons que les trois mots *ip-is-i* peuvent signifier, *dans existence un*; c'est-à-dire *dans la vie ou l'existence il n'y a qu'un*, *nommément*, *la Divinité.* Le signe pour *existence* ou *vie* peut aussi être fait comme ceci, υυ ; et en plaçant entre ces deux signes l'I ainsi, υlυ, ou ainsi, υ|υ, nous aurons, du moment que nous les rapprocherons l'un de l'autre de manière à ce qu'ils se touchent, le caractère grec Ψ ou ψ, qui porte le nom de *psi*. Donc, le sens qu'on vient de donner (*dans existence un*) est également

exprimé par la forme de l'un ou l'autre des caractères précédens, puisqu'ils sont composés d'un I qui est placé au milieu du signe indiquant *l'existence* (υυ).

L'*u* en grec est fait ainsi Υ, ou ainsi υ, et son nom est *upsilon*, qui peut être analysé de cette manière : *iv-iv-iv — iv-o-iv;* et comme l'*o* est aussi égal à *iv*, il s'ensuit que les six mots qui composent le nom de cette lettre sont tous égaux l'un à l'autre. D'un autre côté, ces six mots pouvant aussi être décomposés comme ceci, *iu-ip-is-il-io-in*, nous découvrons par là les différentes lettres auxquelles l'*u* est souvent substitué. Ces lettres sont *p*, *s*, *l*, *o* et *n*. Nous avons déjà eu, dans l'analyse des mots, occasion de montrer par beaucoup d'exemples comment il arrivait que l'*u* et les caractères que nous venons de donner ne faisaient qu'une seule et même lettre ; il est donc inutile de revenir sur le même sujet. Mais lorsque nous analysons le nom *upsilon* sans nous occuper de la relation qui existe entre *u* et ces autres lettres, nous trouvons qu'il signifie, *le* u *dans l'existence le grand un* ; c'est-à-dire que le caractère *u* est le principal signe par lequel on indique *la vie*. L'analyse qui donne cette signification doit être faite comme ceci, *iv-u-ip-is-il-on*. Ici le premier mot *iv* est pour l'*h* sous-entendu devant *u*, et représenté par (ʽ) le signe d'aspiration qui l'accompagne. Le mot *il* signifie *le premier*, ou *le plus grand*; parce qu'il est égal à IV ou IΛ, comme l'explication de *lambda* le prouve suffisamment.

La cinquième lettre de l'alphabet grec est Ε, ε, dont

le nom est *epsilon*; et par conséquent elle se définit par les mêmes lettres que nous trouvons dans le nom *upsilon*. Alors, quelle différence y a-t-il entre ces deux signes? Le premier (ε) est le diminutif du dernier (υ), et ceci sera facilement prouvé par la comparaison des deux mots latins *annulus* et *annellus*. Comme le double *l* qui se trouve dans *annellus* pourrait tout aussi bien être réduit à un seul, il en résulte que l'unique et réelle différence qui existe entre ces deux mots consiste en ce que l'un renferme un *u*, ou *upsilon*, et l'autre un *e* ou *epsilon*. Quant au sens, la différence est celle-ci: ANNULUS signifie, *un anneau*, et ANNELLUS, *un* PETIT *anneau*. Donc, lorsque nous admettions que toutes les lettres de l'un de ces deux mots sont égales à celles de l'autre, à l'exception d'une seule pour chacun (*u* et *e*), nous devons, si nous trouvons une différence de signification entre les deux mots, rechercher la cause de cette différence dans ces deux seules lettres; car, si, à l'époque où ces deux lettres signifiaient l'objet rond qu'on porte au doigt, elles avaient été faites exactement de la même manière, il ne pourrait y avoir aucune différence entre elles quant à la signification: pas plus qu'il n'y en a entre les mots *ring* et *rıng* en anglais, lorsqu'ils signifient l'ornement que les femmes et les hommes recherchés ont l'habitude de porter à leurs doigts. Par conséquent, quand nous disons que *annellus* est le diminutif de *annulus*, nos paroles veulent dire, lorsqu'on les examine d'une manière logique, que *e* est le diminutif de *u*. Mais *epsi-*

lon n'est-il pas le diminutif de Ητα? Oui. Et il est aussi le diminutif d'*upsilon?* Également. Mais comment cela peut-il se faire? Cela arrive par la raison que ητα et υπσιλον ne sont qu'une seule et même lettre, ainsi que nous l'avons déjà montré plusieurs fois. Ainsi, par la certitude que nous avons acquise que ε et υ sont radicalement les mêmes, et que le dernier est égal à un *o* (parce qu'il est composé de ces deux parties *c c*), nous reconnaissons que ε doit aussi être égal à un *o*.

Cette circonstance éclaircit d'un seul coup plusieurs singularités apparentes que présentait l'orthographe de certains mots qui n'avaient pas pu être expliqués jusqu'à présent. Nous voyons maintenant pourquoi, en anglais, l'*e* est souvent prononcé comme un *o*, ou comme un *u*. Ainsi, le mot *water* (eau) est prononcé comme s'il était écrit *wator* ou *watur*, et ceci est très correct, puisque dans ce mot l'*e* est égal à un *o*, qui de son côté est égal à un *u*.

Nous rions des personnes ignorantes qui écrivent water, *wator* ou *watur*, mais cela est conforme à la véritable prononciation de ce mot; et il est aussi correct de l'écrire avec un *o* ou un *u* qu'avec un *e*. Nous pouvons dire aussi maintenant pourquoi les mots *shew* et *sew* sont prononcés comme s'ils étaient écrits *show* et *sow*, et d'où vient qu'un d'eux (*shew*) est écrit aussi souvent d'une façon que de l'autre. Donc, lorsque nous voyons deux mots égaux en signification appartenant à deux langues distinctes, et différant seulement en ce que l'un a un *o* là où l'autre a un *e*, nous

ne devons pas considérer cela comme constituant la plus petite inégalité. Ainsi le mot anglais *red*, et le mot danois *rod*, qui sont égaux pour le sens, le sont aussi sous le rapport des lettres, puisque *e* et *o*, longs ou courts, ne sont qu'une seule lettre. Lorsque j'expliquais *Dies* et *Dios*, je savais très bien que ces mots étaient radicalement les mêmes, et que leur forme originaire commune était *Di*, ce qui tendait à prouver que *God* (Dieu) et *day* (jour) ne faisaient qu'un seul mot ; mais j'ignorais que *es* dans l'un, et *os* dans l'autre, étaient aussi les mêmes, c'est-à-dire qu'ils étaient tous deux un autre nom pour le *soleil* ou la *Divinité*, et par conséquent pour le *jour*. J'ai à regretter très grandement de n'avoir pas découvert plutôt que l'O et l'E étaient égaux, car ce renseignement m'aurait été fort utile pour l'analyse des mots.

La vingt-quatrième et dernière lettre de l'alphabet grec est le grand O qui a ces deux formes Ω, ω, et est nommée *oméga*. Dans ces deux caractères nous avons tout ce qui indique ce qui est double. Le majuscule Ω, lorsqu'on le renverse comme ceci ℧, devient un U romain, et cela nous dit pourquoi cette dernière lettre est, dans plusieurs langues, prononcée comme un *o* double. Mais bien que la lettre U signifie un double *o*, c'est-à-dire, *un double*, puisque chacune de ses parties est pour *un*, il ne devrait cependant jamais avoir le son d'un *o* double. Et pourquoi cela? Parce que, lorsque dans le commencement les hommes désiraient signifier le double *o* en écrivant, ils ne pouvaient le

faire que de trois manières : la première, et la plus simple de toutes, était d'écrire le double *o* lui-même comme ceci *oo;* la seconde était UO ; et la troisième OU. Les *oo* ne demandent aucune explication : tout le monde sait que *o* et *o* mis ensemble doivent être égaux à double *o*. Comme le caractère U signifiait ce qui était double, par la raison qu'il était composé d'un double *i*, les hommes doivent avoir souvent employé UO au lieu de OO, puisque ceci aussi signifiait double *o* ou double *un*. Quant à cette autre forme OU, comme elle n'est pas le résultat d'un ordre naturel, elle ne peut provenir que de la transposition de l'U, qui, après avoir précédé l'O pendant un certain temps fut rejeté à la suite, de même que cela arrivait pour les mots. Par conséquent, lorsque nous donnons à la lettre U le son de *oo* (1), cela ne vient pas de ce que l'U a un pareil son, car cela n'a jamais pu être, pas plus que l'*i* ne peut avoir celui d'un seul *o*, mais bien de ce que cet *u* était anciennement accompagné par un *o*, ce qui montrait que cet *o* était double, et que par la suite l'*o* fut complétement supprimé. Dans les deux caractères grecs Ω et ω, nous n'avons donc pas un *o*, mais bien un U romain et un double *u* saxon (ꟺ); de sorte que l'*o* qui doit les avoir accompagnés autrefois est à présent complétement abandonné. J'ai souvent eu lieu de m'étonner de la grande antiquité des mots français, et j'en ai une nouvelle

(1) *oo* se prononce *ou*.

occasion à propos de cet *o* double. On ne trouve pas dans cette langue un seul exemple où l'U soit employé pour *oo;* cette combinaison étant généralement faite comme ceci, *ou*, et quelquefois par un seul ō long. L'orthoépiste français a donc nécessairement toujours supposé que dans la diphthongue *ou*, l'*u* avait contribué à donner aux deux lettres qui la composent le son particulier qu'on leur fait rendre; mais ceci est une erreur, car dans cet exemple il n'est nullement entendu. Le seul rôle qu'il joue ici est d'indiquer que l'*o* est double, et que dans le principe cette syllabe devait être écrite comme ceci *oo*, ensuite *wo*, et enfin *ou*. Cette dernière manière, dans d'autres langues telles que le grec, le latin et l'anglais, a souvent été abrégée au seul *u* par suite de la suppression de l'*o*. Mais lorsque les hommes, au lieu de *oo*, commencèrent à employer *uo* modifièrent-ils, dans ce cas, leur prononciation de quelque manière? Aucunement dans le principe; mais lorsque, avec le temps, ils eurent oublié ce qui avait fait employer un *u* dans cette circonstance, les gens qui parlaient d'une façon affectée, doivent, dans des pays très civilisés, avoir commencé à faire entendre l'*u* qui se trouvait devant l'*o*. Ainsi, le mot grec et latin *duo* doit d'abord avoir été prononcé comme s'il était écrit *doo* (*id oo*, c'est-à-dire *le oo*), et dans ce mot, *oo* a deux fois la force d'un seul *o*, de manière à signifier *deux* ou *two* ou *duo*. Je rencontre fort à propos ici le mot anglais *two* pour vérifier ce que je viens de dire. Nous voyons qu'il se prononce

même encore aujourd'hui comme on devait le prononcer à l'époque où il s'écrivait seulement *too*; c'est-à-dire avant que le *w* lui fût adjoint.

Mais quelle différence y a-t-il entre U et W? Aucune; car par l'analyse U devient *iv*; et lorsque ces deux lettres sont assez rapprochées l'une de l'autre pour qu'elles puissent se toucher, elles donnent *w* qui lui-même est un ω. Par conséquent, dans ces deux formes de l'oméga Ω et ω, nous avons une seule lettre, l'U. Mais serait-il correct d'écrire le mot *two* comme ceci, *twoo?* Certainement; car alors *w* et *oo* seraient en apposition mutuelle, et la forme analysée ainsi que la signification de ce mot seraient *it-w-oo* (*la double chose*) (nommément) *oo,* c'est-à-dire *un* et *un*. Ainsi, dans le dialecte écossais, ce mot est écrit *twa,* qui devient par l'analyse, *it-w-o-i,* et ici *o i,* qui ont été contractés en *a,* sont équivalens à *oo* dans *twoo.* Nous avons un exemple semblable dans le mot anglais *twins* (jumeaux) qui, analysé, fait *it-w-in-o* (*la double chose un un*). Dans cette analyse, je n'ai pas mis de voyelle devant le *w*, parce qu'il est déjà par lui-même *iv,* ainsi que je viens de le montrer. Le mot anglais *twine* (ficelle) fournit un autre exemple semblable à ceux que nous venons de voir. Il se décompose ainsi : *it-w-i-in,* ce qui veut dire *la double chose un un;* une *ficelle* (*twine* ou *twyne*) étant composée de deux fils mis ensemble. Le mot *twist* a une pareille signification, et il doit être analysé ainsi, *it-w-ist* (*la double chose est*); c'est-à-dire *c'est la double chose.*

Le sens du nom oméga est *o grand*, et les savans l'ont découvert parce qu'ils savaient que le mot *mega* en grec signifie *grand*. Mais de l'*O* en lui-même lorsqu'on le considère radicalement, ils en ont su juste autant que de toutes les autres lettres; et je n'ai pas besoin de dire au lecteur intelligent et impartial quelle est l'étendue de cette connaissance, car il sait qu'elle consiste à pouvoir enseigner que A diffère de B, à-la-fois pour le son et pour la forme, et que l'une de ces lettres est la première et l'autre la seconde de l'alphabet.

Mais quoique les savans puissent s'enorgueillir de savoir que *mega* signifie *grand*, ils ne peuvent pas dire quelle est la signification que ce mot *mega* renferme en lui-même, ou dans quelle circonstance les hommes puisèrent à l'origine l'idée qu'il exprime aujourd'hui. Il doit être analysé de cette manière: *im-oig-oi*, dont le sens est *le haut un*, c'est-à-dire *le Tout-puissant*. On peut nécessairement le décomposer de plusieurs autres manières, mais sa signification sera toujours la même. J'ai donné l'analyse de *mega* afin de montrer qu'il est le même que le mot latin *magnus*, qui devient *magn* lorsque nous enlevons l'article *us*. *Magn* fait donc *im-oig-in*, ce qui veut dire *le haut un* également, car l'*in* que nous trouvons à la fin de cette analyse est, comme nous le savons, égal à *io*, ou *oi*, ou *a*. Mais je m'aperçois que je devrais avoir expliqué *oig*. Le lecteur peut aisément concevoir que si ce mot s'écrivait *oit*, il indiquerait clairement la hauteur, parce que le T signifie

toujours la tête ou le haut de quelque chose; de sorte que *o-it*, ou *it-o* veut dire d'une manière évidente *la tête un* ou le *haut un*. Mais nous avons déjà vu souvent que la même idée était aussi désignée par *ig* ou *iv*, parce que ces mots sont synonymes avec *tête*, à cause de leur signification, *la première vie*, c'est-à-dire *la tête vie*, *la vie* ou *la chose* qui est *première en haut*. Nous avons également vu comment le mot *it* est formé de *iii* ou *iv*, ce qui arrive comme ceci *iī*; et comme le G grec, lorsqu'il est fait ainsi γ, est construit à l'aide des trois mêmes parties qui entrent dans la composition de *iv*, il en résulte que nous devons le considérer comme étant précisément égal au mot IT; de sorte que *oig* et *oit* ont exactement la même signification. Quant à l'ε de μεγα, on a trop souvent montré qu'il était égal à l'*o* pour nécessiter aucune nouvelle remarque. Mais *mega* pourrait aussi être analysé comme ceci, *iv-ig-oi;* et ces trois mots sont égaux à III, dont la signification est de même *le haut un;* car nous pouvons ici considérer le premier I comme un article à l'égard du second I, auquel nous devons attribuer le caractère d'un adjectif signifiant *premier* ou *haut*, et servant à qualifier le troisième I qui, dans ce cas, doit être rendu par *un;* de sorte que I répété trois fois signifie, *le premier un*, ou *le haut un*. Le mot anglais *great* (grand), devient par l'analyse *ig-ir-iv-oit* (*le premier double être la vie en haut*). Ici, l'*e* est égal à ε et par conséquent à ω ou *iv*. Le mot français ou latin *grand* (car lorsque nous supprimons l'ar-

ticle contenu dans grand-*us*, ce mot est latin aussi bien que français) doit être analysé ainsi, *ig-ir-oin-id* (*le haut être le un en haut*). Si *grand* était analysé ainsi, *ig-ir-and*, nous aurions la conjonction anglaise *and*; ce qui confirme l'explication déjà donnée de ce mot dont on a dit que le sens était, comme le lecteur peut se le rappeler, *un en haut*, ce qui est équivalent à un joint ou ajouté. Nous voyons ici que la conjonction française et latine *et*, lorsqu'on l'analyse ainsi, *o-it* (*un en haut*), a précisément la même signification, et que cette analyse de *et* est, sans aucun doute, fort correcte. Mais le mot *et* n'est-il pas égal à ces deux lettres grecques *νι*? Oui; et comme ces deux lettres sont égales à *vi* dont l'analyse est *iv-it* (*la première vie en haut*), nous avons encore le même sens que celui que l'on a attribué à *and*. Nous pouvons aussi remarquer que comme *iv-it* est la même chose que *in-it*, et que *in* est pour *un*, il en résulte que nous retrouvons exactement dans *in-it*, ce que nous avons dans *oin-id*, l'analyse de *and*. Mais *in* ne peut-il pas devenir *io*? Certainement, et cela prouve de la manière la plus claire que *io* signifie *iv* (*la première vie*), et qu'entre ces mots et *un* il n'y a aucune différence de sens. D'un autre côté *io* étant égal à 10, nous voyons aussi que *ten* (dix) est seulement une autre forme de *one* (un); et que comme il peut être analysé ainsi, *it-on*, il signifie littéralement *la tête un*, c'est-à-dire le premier *un* de tous. Je n'ai fait aucune remarque à l'égard du T que l'on voit dans *et*, et du D qui se trouve

dans *and*, parce que j'ai souvent eu occasion de dire que ces deux lettres étaient employées indifférem-ment; mais je peux maintenant en donner la raison: ces deux caractères signifient la *tête* ou la *Divinité*, et c'est pour cela que dans leurs formes la hauteur est distinctement indiquée. Ceci me rappelle une observa-tion que j'ai oublié de faire en expliquant *delta*. Cette lettre, dans sa forme majuscule, est faite ainsi Δ, mais je suis presque certain qu'elle devait d'abord être po-sée comme ceci ∇, ce qui nous donne un I placé sur un V (∇), cet I étant d'abord mis à côté comme ceci IV. Maintenant, comme Δ, de même que le T, est un nom pour la Divinité, pourquoi la partie supérieure serait-elle renversée? Il y a une sage raison pour cela: quelques hommes croyaient que la Divinité habitait les entrailles de la terre plutôt que les régions supé-rieures; et pour l'indiquer, la tête du Δ fut placée en bas comme ceci ∇. Donc, *Dio,* lorsqu'on l'analyse, est le même que *Dis*, comme cela a déjà été montré; et le dernier était un nom donné à Pluton, le dieu des enfers. Aussi le signe qui signifiait la tête dans les deux lettres T et Δ devait dans le principe avoir été placé en haut; et c'est parce que ces deux lettres ont une même origine et une même signification que nous pouvons expliquer pourquoi on les emploie aussi fréquemment l'une pour l'autre.

J'ai fini ce que j'avais à dire relativement aux vingt-quatre lettres de l'alphabet grec, et dans l'explication que j'en ai donnée, on peut trouver celle des diffé-

rentes lettres de toutes les langues de la terre. Dans une grande et importante découverte, il ne faut pas s'arrêter à considérer la quantité de choses nouvelles qui sont mises au jour, mais bien à examiner le système d'après lequel ces résultats nombreux, ou non, ont été obtenus; car c'est en ceci que consiste réellement la découverte. Comme toutes les lettres de l'alphabet grec, et par conséquent des autres alphabets, ont été tirées d'une seule, et que leurs pouvoirs sont infinis, je ne puis croire que toutes choses, quelle que soit leur variété, leur étendue, leur nature compliquée et infinie, telles qu'elles peuvent nous paraître maintenant, n'aient commencé de la même façon. Cette manière de voir établit un principe qui, par une application rigoureuse, telle que celle que je me suis efforcé d'en faire dans le cours de cet ouvrage, peut nous mener, à notre insu même, à la découverte des choses les plus étonnantes—à des découvertes importantes et à des améliorations notables dans tous les arts et dans toutes les sciences que l'homme à cultivés jusqu'à présent — car elle doit être la base fondamentale des connaissances humaines.

Dans l'explication que j'ai donnée d'*alpha*, j'ai remarqué que ce mot signifie aussi, *all in a* (tout dans *a*), d'où je conclus que toutes les autres lettres de l'alphabet grec doivent se trouver dans *alpha*. L'analyse qui renferme ce sens est celle qui donne *all of a* (tout de a — *all if a*), car *if* signifie aussi *in*, ainsi que je l'ai montré en examinant la conjonction *if*.

Lorsque nous nous rappelons que la lettre *a* est composée de ces deux parties *o* et *i*, c'est-à-dire d'un cercle et d'une ligne droite, et que ces deux parties sont équivalentes à *trois*, par la raison que l'O se divise en deux parties égales, comme ceci O, dont chacune est égale à l'autre partie de l'*a* (*i*), ou à une ligne droite, on peut facilement voir, d'après ce qui a été montré, que toutes les autres lettres de l'alphabet sont composées de ces trois signes O, I, C, placés de différentes façons. Donc, lorsque je dis dans cet ouvrage, comme on le dit souvent, que certaines lettres sont égales à certaines autres, il ne faut pas croire pour cela qu'elles ne sont pas égales à toutes les autres, mais qu'elles servent plus généralement que d'autres à remplacer celles dont on parle. Le caractère *a* lui-même peut être réduit, car il est composé d'un *o* et d'un *i* mis ensemble; et comme ces deux lettres sont en apposition mutuelle et que par conséquent l'une est égale à l'autre, il s'ensuit qu'elles sont un seul et même signe, puisque l'égalité parfaite ne peut pas exister entre deux choses quelconques d'une manière absolue. On comprendra ceci plus facilement en remarquant que O signifie *un*, et que I signifie *un* également. Mais O est rond, est un cercle, et I est une ligne droite? Ils doivent cependant être égaux, car sans cela la sagesse de l'ancien monde ne les aurait pas mis en apposition l'un à l'autre. D'ailleurs, nous avons déjà vu quelque chose qui peut servir à expliquer cette impossibilité apparente.

J'ai découvert, en analysant les mots, que le *point*

(*dot*) que l'on met sur l'*i* est un *o*. Ainsi, ce mot *dot*, lorsqu'on l'analyse, fait *it id o* (*la tête tête o*), c'est-à-dire *le très haut o*, ou *le très petit o;* car, comme nous l'avons vu, ce qui est petit est désigné de cette manière, par la raison que ce qui est fort élevé paraît très petit. Le mot correspondant en français (*point*) fait *it-ip-oin*, ce qui signifie littéralement, *celui d'en haut*, mais encore plus littéralement, *tête en haut un*, ce qui est égal à *tête tête un*, ou *en haut en haut un*, ou bien encore, *le premier premier un*, c'est-à-dire *un dans l'extrême, le moindre un*, *la tête de la tête*. Mais cette signification est très clairement rendue en anglais par l'analyse précédente (*it-ip-oin*) dont les deux premiers mots deviennent *tip* (le haut), par la seule contraction du premier *i*. Quant à *oin*, il devient *o-in* par l'analyse, ou *in-o*, c'est-à-dire *un o;* de sorte qu'en continuant à examiner le mot *point*, on trouve, après tout, qu'il signifie *un o*. De même aussi, le mot anglais *stop* (arrêter), qui a encore le même sens, fait *est-o-ip* (*it is the o up* — c'est le *o* en haut) : ici *ip* ne signifie pas seulement ce qui est *en haut* (*high up*), mais aussi ce qui est *petit*, parce que, comme je viens de le dire, ce qui est élevé paraît *petit* à cause de l'éloignement. D'un autre côté, comme I est égal à O, il en résulte qu'on le désigne aussi bien que l'O dans ces différentes définitions. Une analyse du mot correspondant en grec (στιγμη) rendra ceci évident. Cette analyse donne *is-ig-in-e*, ce qui devient, lorsque l'*e* reprend sa place pri-

mitive, ***eis-ig-in***, et signifie, ***être le premier un;*** car ***eis*** est égal à ***Be***, parce que, lorsqu'on l'analyse, il devient d'abord ***eB***, et ensuite ***Be***. Mais ***eis***, en grec, signifie ***un***? Oui, et ***eB*** ou ***Be*** signifie ***un*** aussi, puisqu'il est égal à ***oio***, qui est égal à ***dix*** ou à la ***Divinité;*** et ***eis*** est encore en grec une autre forme du verbe ***être***.

Il serait cependant fort exact, dans cet exemple, de traduire ***eis*** par le mot anglais ***the*** (le), et alors le sens de l'analyse précédente serait ***le premier un***, ou ***le un un***, car ***ig*** est égal à 1, ainsi que je l'ai montré plusieurs fois. Ainsi, en sachant que le point qu'on a mis sur l'***i*** est un ***un*** (1) aussi bien qu'un ***o***, il s'ensuit que ***un***, ou une ligne droite, est un ***o*** ou un cercle. Mais les mathématiciens n'admettront-ils pas que ce chiffre 1 est composé de points ajoutés les uns aux autres, comme ceci (⁞), et que lorsqu'on les fait joindre ils constituent la ligne droite (I)? Et n'admettront-ils pas également qu'un cercle est un polygone composé d'une infinité de côtés, ce qui veut dire d'une infinité de points; c'est-à-dire des mêmes élémens que la ligne droite? Maintenant, qu'est-ce que ce petit signe (·) que nous mettons sur la lettre ***i***, et au moyen duquel ces deux autres figures O et I sont formées? Je ne veux rien dire ici d'imaginaire; je ne parle que de la réalité, et il ne peut y avoir aucun doute à cet égard puisque je trace les figures dont je désire avoir la définition. Est-ce une ligne droite? S'il en est ainsi, cette figure O doit être une ligne droite, puisque, d'après cela, elle est composée de lignes droites ajoutées les unes aux

autres; car si nous joignons ensemble plusieurs choses de la même espèce de manière à ce qu'elles ne fassent qu'un, comment nommerons-nous cette une chose? Si nous avons, par exemple, plusieurs livres reliés ensemble, quel est le nom que tout le monde donnera à cet objet? Ne le nommera-t-on pas un livre, et n'admettra-t-on pas qu'il diffère seulement en grosseur des autres livres dont il est composé? Et le même fait ne doit-il pas se reproduire à l'égard de toutes les autres choses semblables qui deviennent *une* par leur réunion? Nous pouvons, dans le but de distinguer, leur donner quelquefois, lorsqu'elles sont sous cette forme d'agglomération, un autre nom que celui que porte chacune d'elles lorsqu'elle est séparée des autres, mais, ce nom, après tout, ne peut être qu'un augmentatif de l'autre.

Maintenant, qu'est-ce que ce petit signe que nous plaçons au-dessus de l'*i?* Est-ce une ligne droite? S'il en est ainsi, il est évident que cette figure O est composée de lignes droites; qu'un cercle n'est rien de plus qu'un composé de lignes droites, et que ce n'est en définitive qu'une certaine ligne droite : de même qu'un livre qui a été fait par l'addition de plusieurs autres n'est après tout qu'un livre d'une certaine espèce. Ou bien, ce petit signe que nous posons sur l'*i* est-il un cercle? Si cela est, il diffère seulement en grosseur de cette figure O; et ce qu'on nomme communément un cercle est un composé d'autres cercles. Et comme la figure I, qui est nommée une ligne

droite, se fait par le même procédé, c'est-à-dire par l'addition de points les uns aux autres, il s'ensuit qu'elle doit aussi être un composé de plusieurs cercles, et, par conséquent, un grand cercle.

L'analyse des mots correspondans à *straight* (droit), dans plusieurs langues, tend à prouver qu'une ligne *droite* est un composé de cercles. Dans la langue teutonique ce mot est *stracke,* qui devient par l'analyse, *est-ro-ic*, ce qui signifie, *est le double* o, *c'est ic.* Le mot *ic* est égal aux deux moitiés de l'*o*, ou seulement à une d'elles; et par conséquent il signifie, *each* (chaque) ou *tous deux*, ainsi que je l'ai dit. Nous avons vu aussi qu'il est égal à *ig*, et que, comme ce mot, il doit par conséquent être le même que le pronom *I* (je), qui est une ligne droite. L'explication que j'ai donnée de la lettre R montre qu'elle indique ce qui est double: donc, *ro*, dans l'analyse présente, doit signifier le double *o*, c'est-à-dire *o* et *o;* ce qui doit nous faire croire qu'une ligne droite est formée par l'addition d'un *o* à un autre, comme ceci ⁚. Le mot saxon *strace* ne diffère aucunement de *strake,* car il devient également par l'analyse *est-ro-ic.* L'analyse du mot grec ορθος est *os-o-ir-it-iv,* ce qui veut dire, *le o double, la tête vie*, ou *la tête un*. Le mot latin *rectus* donne *us-ir-ec-it* (*the double* ec *it* — le double *ec* cela), c'est-à-dire *les deux moitiés de l'o;* car *ec* est ici le même que *ic*, et il est aussi pour *oc*, qui signifie *le double o.* Donc, *rectus* peut aussi être analysé de cette manière, *er-oc-it-us,* qui, en donnant à *us* sa

première forme *o-is*, et en faisant reprendre à *is* sa place qui est devant *ir*, deviendra *is-ir-oc-to*, dont le sens littéral est, *la chose huit*, ce qui nous donne encore le double *o*, puisque *o* et *o* placés l'un sur l'autre font 8 (huit). Le mot français *droit* devient, par l'analyse, *id-ro-it*, c'est-à-dire (*the double* o *it* — le double *o* cela), mais littéralement, *le double* o *haut*, ou *en tête*, signifiant par là que c'est encore un *o* placé sur un autre; et cela est tellement évident qu'en analysant *droit* comme ceci, *id-er-oit*, et en remarquant que *id-er* est la même chose que *i-ter* ou *être* (la chose), et que *oit* est littéralement *eight* (huit), non-seulement pour le sens mais encore pour le son (car beaucoup de personnes qui ont conservé l'ancienne prononciation anglaise articulent encore le nom donné à ce nombre (*eight*) comme s'il était écrit *oït*), nous aurons pour *droit* cette signification, *la chose huit* (1), c'est-à-dire un *o* et un *o* (8). Lorsque *droit* signifie *rectitude*, il est encore pour *la chose huit*, *la double haute vie*, c'est-à-dire *la Divinité* — *celui qui a toujours été et qui est* —; car nous ne devons pas oublier que *o* signifie *vie*. Le mot anglais *straight* peut être analysé ainsi, *estre-aight*, et comme *aight* ne diffère de *eight* (huit) ni pour la valeur, ni pour le son, il s'ensuit que ces deux mots signifient aussi, *la chose huit*, c'est-à-dire la chose 8 ou 8.

(1) Ce même fait se représente en français, car il y a une différence presque imperceptible entre la prononciation de *oït*, et celle de *huit*.

L'analyse du mot *cercle*, en grec, en latin, en anglais et en français, n'ajoute pas, comme celle de *straight* à la connaissance que nous pouvons avoir de cette figure, puisqu'ils nous disent tous qu'elle est composée de double *ic*, ou de tout l'*ic*, ce qui veut dire du double C. Mais il n'est pas douteux, d'après ce que nous avons vu, que ces deux figures I et O ont une importance égale, que chacune signifie *un*, et qu'elles sont toutes deux formées à l'aide des mêmes élémens; et malgré leurs apparences différentes, leurs noms différens, et les différentes valeurs qui leur sont attribuées, il est évident qu'elles ne font en définitive qu'une seule et même figure; par conséquent, l'une ne peut jamais exister sans l'autre, et cela par la raison que nous venons de donner; c'est-à-dire que bien qu'elles aient des apparences différentes elles ne font qu'un en réalité. Alors un point, quelle que soit sa petitesse, renferme en lui-même, si nous l'examinons avec soin, tout ce qui constitue ce que nous nommons un *cercle*, de même que ce qui constitue une *ligne droite;* ce qui est dire que *le plus petit point*, qui est à-la-fois un cercle et une ligne droite, est composé d'un nombre infini d'autres points qui sont aussi à-la-fois des cercles et des lignes droites composés d'une infinité d'autres. Mais combien il est facile de prouver qu'un point est en même temps un cercle et une ligne droite en remarquant que celui qu'on met sur l'*i*, qui est par lui-même une figure parfaite, est évidemment un cercle et une ligne droite

à-la-fois, puisque personne ne peut dire avec vérité qu'il est l'un et non l'autre, ou qu'il est l'un plus que l'autre.

Tous les alphabets du monde n'en sont réellement qu'un, et dans toutes les lettres qui le composent il n'y en a encore qu'une seule. Donc, comme tous les mots sont formés par le moyen des lettres, il s'ensuit que, dans tous les mots, il ne peut y avoir qu'une seule lettre, et que cette lettre est *a*. Les deux plus simples parties de cette lettre sont I et O, c'est-à-dire IO, mot qui signifie *mouvement* ou *vie*, et qui nomme également HOMME, FEMME, ainsi que leur créateur, ce qui nous donne trois existences, quoiqu'il n'y en ait qu'une.

Comme les élémens de toutes les figures et formes peuvent être trouvés dans les lettres, et comme toutes les lettres n'en sont qu'une seule, il en résulte que toutes les figures, formes, signes, caractères, quels que soient les noms qu'on leur donne, ne font après tout qu'*un*, dès qu'on les considère radicalement; et cet *un* est encore la première lettre de l'alphabet, dont les deux plus simples parties sont I et O. Mais comme ces deux parties sont *précisément égales* l'une à l'autre, et comme il est de toute impossibilité qu'une *égalité précise* puisse exister d'une manière absolue entre telles deux choses que ce soit, nous devons en conclure que c'est seulement en apparence que I et O font deux, mais qu'en réalité ils ne sont qu'une seule et même chose. Si cela est vrai, ils doi-

vent avoir une forme où tous les deux doivent clairement se trouver, et dans laquelle on ne doit pas voir l'un plus que l'autre ; ce qui est dire que cette seule forme doit être, selon toute apparence, un cercle, et selon toute apparence aussi une ligne droite, sans pour cela être le moindrement l'un plus que l'autre.

En montrant cette forme que tout le monde doit connaître pour être également un cercle et une ligne droite — et ce n'est pas autre chose que ce petit signe placé sur l'*i* — nous voyons la vérité de ce qui a déjà été avancé, c'est-à-dire qu'un point est évidemment ces deux figures à-la-fois, puisque personne ne peut dire que c'est l'une et non l'autre, ou que c'est l'une plutôt que l'autre. Alors, comme dans ce petit signe nous avons les deux parties d'un *a*, puisqu'il est en même temps un O et un I, et qu'il est précisément égal à A, il s'ensuit qu'il doit lui avoir donné naissance; ce qui est beaucoup dire, car cela signifie que dans toutes les langues et lettres qui aient jamais été connues, aussi bien que dans toutes les figures ou formes des choses existantes ou imaginées, il n'y a, lorsqu'on les analyse jusqu'à leur racine, que le point que l'on met sur l'*i*. Et quoique ce signe paraisse très petit à nos yeux, il pourrait être un immense cercle pour des êtres doués d'une organisation autre que la nôtre; de même qu'un cercle d'une grande étendue pour nous, pourrait paraître moins qu'un point à quelques autres organisations.

La vérité de cette dernière observation est trop logique et trop évidente pour n'être pas acceptée par tout le monde, et elle prouve qu'un cercle, même d'un diamètre considérable, est tout autant une ligne droite qu'il est un cercle; puisque, si nos pouvoirs de perception visuelle étaient moins fins, moins perçans qu'ils ne le sont, il nous paraîtrait moins qu'un point, qui est clairement un cercle et une ligne droite en même temps; c'est-à-dire que ce point est *deux choses en apparence*, mais qu'en réalité il n'en est *qu'une seule*.

Iota est analysé ainsi, I-O-et-A (1), dont le sens est *I est O et A*, ce qui veut dire que I est à-la-fois O et A; et lorsque nous nous souvenons que *alpha*, sous cette forme A, est seulement *un* quoiqu'il soit composé de I I I, nous admettons que I, qui n'est aussi qu'*un* seul, doit être égal à A; et comme ces deux parties d'alpha, O et I, qui composent son autre forme (*a*), sont une seule et même chose, comme nous venons de le voir, et que chacune signifie *un*, nous admettons aussi que I, qui est assurément l'une d'elles — ce qu'on ne peut nier lorsqu'on a des yeux — doit être à-la-fois l'un et l'autre, puisque tous deux ne font qu'un : et cela aussi évidemment que le point que l'on met sur l'*i* — qui est aussi un cercle et une ligne droite en même temps — est seulement *un*.

Lorsque je donnai la précédente analyse de *Iota*, je fis la promesse d'y revenir, et comme le passage

(1) Page 611.

dans lequel je fis cette promesse doit expliquer pourquoi je l'ai faite, je vais le transcrire : « Il peut paraître fort ridicule d'affirmer ici que le caractère I « est à-la-fois un O et un A, quoique rien ne soit plus « vrai ; et je rappellerai cette opinion au lecteur lors« qu'il en sera temps. Car, quelle que soit la force « des raisons qui s'opposent actuellement à ce qu'elle « soit acceptée, je suis convaincu que plus tard on « l'admettra comme très correcte et devant être aisé« ment conçue par tous ceux qui ont le pouvoir d'ar« racher de leur esprit des erreurs dès long-temps « entretenues. »

On peut faire un si grand nombre d'applications de la science que je viens d'acquérir, que je me trouverais embarrassé, au moment de terminer mon travail, d'indiquer quels exemples devraient être choisis maintenant, parmi une si grande variété, afin de donner encore quelques nouvelles preuves de la réalité de cette découverte, si je ne m'étais moi-même engagé, par des promesses faites, à donner la préférence à un petit nombre. Dans les premières pages de cet ouvrage j'ai dit que les vingt-quatre lettres de l'alphabet anglais, lorsqu'on les lit de suite dans l'ordre suivant : A B C D E F G H I (OU J) K L M N O P Q R S T U (ou V) W X Y Z, donnaient cette signification : — *This book is had of the Jews: it opens the mind, and is good breeding and wisdom* (ce premier livre est eu des Juifs : il ouvre l'esprit, et est les bonnes mœurs et la sagesse).

Le mot *book* (livre) en grec, latin, français et anglais signifie, lorsqu'on l'analyse, *la première vie*, et était dans le commencement un seul B, ou ce qui est la même chose, *eb* ou *ib*. Le nom des écorces d'arbres sur lesquelles les hommes écrivaient anciennement, à défaut de papier, a aussi, lorsqu'on l'analyse, une pareille signification, et était dans le principe un seul B. Mais s'il n'y avait jamais eu d'arbres, quel sens pourrait avoir le mot *livre*, ou son correspondant dans toutes les langues? Le même qu'il a maintenant, c'est-à-dire *la première vie*, et c'est pour cela que nous ne pouvons dire avec aucune certitude qu'un livre est nommé d'après la substance sur laquelle les hommes de l'antiquité écrivaient. Quoique les enfans sachent fort bien que leur premier livre est fait avec du *papier*, ils ne le nomment jamais *papier*, mais au contraire fort souvent A B C, parce que ces premières lettres, qu'ils ont occasion de répéter tant de fois, appellent leur attention beaucoup plus que la matière sur laquelle elles sont tracées. Les savans imaginèrent avoir fait une grande découverte lorsqu'ils eurent remarqué que *bec* ou *bece* qui, à ce qu'il paraît, est le nom du hêtre en saxon, devait avoir donné son nom à un *book* (livre); mais, dans A B C, nous avons aussi *bec*, puisque *e*, *i*, ou *o* est sous-entendu devant le *c*; de sorte que, si nous admettons que l'*a* a pu être supprimé par contraction, il en résulte que *b c* peut devenir *bec*, *bic*, *boc* ou même *buc*, car ici l'*e* est égal à ε, et par conséquent à *o* ou

u court, attendu que l'epsilon est employé pour ces deux lettres, comme nous l'avons vu souvent. Ainsi, A B C, par l'analyse, deviennent *ea ib ic,* et ceci est la même chose que *ea iv ic*, dont la contraction peut facilement faire *avic* ou *avec*, ou *ea vic,* littéralement *la première vie;* car *vic*, ainsi qu'on l'a montré dans l'analyse de *victoire* et de *victime*, était anciennement un mot pour *vie*, et venait de *ic vi* (*première vie* ou *la vie*). Mais les deux premières lettres de l'alphabet (A B) ont un sens semblable, puisque *beta* ou *be* est, comme nous l'avons vu, pour *existence* ou *vie;* et si nous supprimons également l'*a* ici, nous aurons *b* qui est la même chose que *ib*, ou que *iv* qui signifie *première vie*. Donc, le mot latin *liber*, qui veut dire *un livre* ou *l'écorce d'un arbre*, doit d'abord avoir été *il-ib*, c'est-à-dire, *la première vie*, ou *première chose;* mais comme *ab* peut aussi devenir *ib* par contraction, nous ne pouvons pas dire si le mot latin pour livre a été emprunté à l'écorce d'un arbre et non aux premières lettres de l'alphabet. Lorsque ces deux mots, *il-ib*, se réunissent et deviennent *lib* (ce qui est la même chose que *liv* ou *life*), ils prennent *er* devant eux comme article ainsi, *er lib* (*the life,* la vie); et lorsque par la suite cet article tomba à la fin, *er lib* devint *liber* ou *liver*, *livre* en français. Mais pourquoi les hommes donnèrent-ils cette signification à l'écorce d'un arbre? Parce qu'ils avaient remarqué que lorsqu'un arbre était dépouillé de son écorce il dépérissait et mourait; et ils conclurent de là que son écorce

était sa vie. Mais quelle différence y a-t-il en anglais entre *the bark of a dog* (l'*aboiement* d'un chien), et *the bark of a tree* (l'*écorce* d'un arbre)? Il n'y en a pas, et il ne peut y en avoir dans aucune langue entre ces mots, si ce n'est sous le rapport de la forme. Car *to bark* (aboyer), *être en vie*, *garder*, *être vigilant*, ou *veiller*, ont tous, dans leur forme analysée, la même signification, et radicalement ils ne font qu'un seul mot. Il y a un autre mot en anglais qui correspond à *bark*, c'est *bay*; mais il fut d'abord *ea ib*, et lorsque *ea* fut rejeté après *ib* tout le mot devint *ba*; par la suite on y ajouta un *é*, comme ceci *ba e* (c'est-à-dire *ba est*), et cet *e* ayant été remplacé par *y* (1), on eut le mot *bay* par réunion de ces deux parties. Si ce mot avait encore pris postérieurement l'article *ea* devant lui comme ceci *ea-bay* (*the bark* — l'aboiement), il serait une autre forme de *e-oi-boi-é*, ce qui est égal à *ab-oie*, le mot français correspondant à *bark*, et dont la forme à l'infinitif est *aboyer*; c'est-à-dire *er-aboie* (*le aboiement*). Cette forme du reste ne diffère nullement du substantif *aboiement* en signification, puisque *ment* est ici pour *iv-ent* (*la chose* ou *le*

(1) Nous pouvons concevoir pourquoi l'*e* peut être remplacé par un *y* en remarquant qu'il est égal à *ι* ou à *u* — ce qui est égal à *iv*, parce qu'il y a un *i* sous-entendu devant *u* ou *v* — et que *iv* devient un *y* du moment qu'on place l'*i* dessous le v comme ceci Y, ainsi que nous l'avons déjà vu. Il peut donc arriver que dans une langue on ait un *y* dans des mots qui dans d'autres ont un *é* à la place. Ainsi *beauté*, *bonté*, etc., qui sont pour *beau-it-é* et *bon-it-é* (*beau c'est*, *bon c'est*) finissent en anglais par un *y* qui remplace l'*é* que nous avons en français.

être) qui a déjà été expliqué. Lorsque *bark* n'était encore que *bar*, il ne différait pas de *beware* (se garder de), comme nous pouvons le reconnaître en l'analysant ainsi, *be-oir*, et en donnant à *oi* son ancien son qui est *wa*, car les deux mots seront alors littéralement *be war*, ce qui signifie *the war* (la guerre); c'est-à-dire *double vie*, ou *motion*, comme je l'ai montré en expliquant *war*. Lorsque *bark* avait cette forme de *bar*, il signifiait aussi *l'être au-dessus*, car ceci est synonyme avec *la première vie :* il doit être analysé ainsi, *be-oer* (*the being over* — l'être au-dessus), et ce mot *oer* doit être analysé comme ceci, *ovr*, parce que *e* est égal à ε, et par conséquent à *u* court ou *v;* de sorte qu'en mettant un *e* devant l'*r* de *ovr*, auquel le son qui lui appartient lui donne droit, ce mot deviendra *over* (dessus). Comme *bark* (l'écorce) couvre les arbres, cette signification de *chose dessus* est aussi très applicable. Le mot correspondant en français est *écorce*, et lorsqu'on l'analyse il ne signifie pas seulement *la première vie*, mais aussi *l'être* ou *chose au-dessus*. Ceci devient évident par l'analyse du mot *cover* (abri) lui-même, qui fait *ic-over* (*le premier en haut* ou *le premier au-dessus*). Le mot grec pour *livre* qui est Βιβλος, de même que le mot latin *liber*, étaient seulement aussi à une époque, *il ib* (*la première vie*), et ces deux mots devinrent *ibl* par la transposition de *il* qui fut rejeté à la fin. Ce mot *ibl* est égal à *evil* (mal) ; et cela nous fait découvrir que *evil*, pas plus que *devil* (diable), n'a pas toujours été pris en mau-

vaise part, et nous en saurons la raison un peu plus loin. Par la suite, *ibl* prit *ib* (*le*) devant lui comme un article, et alors *biblos* était seulement *bible*, dont le sens était encore *la première vie.* Ici j'ai découvert, sans m'en douter, l'origine du nom qu'on a donné au livre qui renferme les Saintes-Écritures. La terminaison *os* qu'il a maintenant en grec est seulement un article, et avant d'occuper cette place, il devait se tenir devant. Il résulte de ces différentes observations que le premier mot pour *livre* était dans ces diverses langues seulement *ib*, qui est le même que B; et comme cette lettre est égale à IO ou IV, il est évident que *ib* signifie *la première vie*, et que le sens littéral de A B est *la première vie* ou *le premier livre*, ou encore *ce premier livre*. L'*a* qui sert ici d'article à *ib* est par conséquent égal au pronom latin *ea*, dont il est une contraction.

Les deux lettres qui suivent A B sont C D, et signifient *is had* (est eu), mais littéralement *is God* (est Dieu); et nous pourrons comprendre ceci plus aisément en remarquant que le dernier mot est le même que *Got* (1), — le mot allemand pour la Divinité — parce que c'est de Dieu que nous obtenons toutes choses. Ainsi, le mot anglais *have* a dû être d'abord *ea-ib* (*la première vie*), et ces deux mots, qui ne sont pas autre chose que A B, doivent être devenus *ab* (qui est le même que *av*) par contraction. Quant à l'H qu'on a mis devant *ab* ou *av*, il tient ici lieu

(1) *Got* est un participe du verbe *to get* qui veut dire *obtenir*, et signifie par conséquent *obtenu*.

d'article, et doit être analysé par *iv*, qui signifie aussi *la première vie*, ou simplement *the* (le), comme dans le présent exemple. Par conséquent, le mot *hab* ou *hav*, car ils sont égaux, est, de même que *Got*, un autre nom pour la Divinité.

Le lecteur peut aussi concevoir facilement comment il se fait que *id* soit le même que *had*, en se rappelant l'explication que j'ai donnée de la terminaison verbale *ed*, comme dans *loved*, *ruined*, etc., puisque j'ai prouvé que cette terminaison était pour *had;* et nous savons que si elle était *id*, ou même *od*, *ud* ou *yd*, au lieu de *ed*, elle serait encore la même, et c'est pour cela que les anciens Saxons, ainsi que le remarque le docteur Hicks, lui donnent ces différentes formes.

Mais comment se fait-il que cette lettre C soit pour *is?* Elle devient *ic* par l'analyse, et nous savons que cela est la même chose que le pronom *I*, qui est encore le même que *Io*, et par conséquent le même que *is*, puisque *o* est égal à *s*. C'est donc parce que C est égal à cette dernière lettre (*s*) qu'il en a le son, et qu'il est fréquemment employé à sa place. S'il n'y a pas de C en grec, son rôle est rempli par K et S; et c'est pour cette raison que, dans l'analyse des mots, nous devons le considérer sous ce double caractère. Il est donc fort correct de dire, dans l'exemple qui nous occupe, que *c* a le son qu'on lui attribue dans le mot *caprice*, qui devient, par l'analyse, *caper-is* ou *caper-ic*, car l'un est aussi correct que l'autre; ou

bien qu'il a le son qu'on lui fait rendre dans *malice*, qui est aussi pour *mal-is*, ou *mal-ic*. Comme *caper* (saut) est la partie radicale du mot correspondant à *chèvre* en latin, qui est *capra*, et devient, par l'analyse, *caper-ea* (la chèvre), nous voyons ce qui donna la première idée de *caprice*, comme aussi de *capering* (saut). Nous voyons aussi que *malice* est le même que *is mal*, ou *ce mal*, et cette analyse nous donne de ce mot une notion beaucoup plus claire que celle que nous pouvions en avoir auparavant. Nous pourrions remarquer également que *is* ou *ic*, qui se trouve à la fin de *caper-is* ou *caper-ic*, devrait précéder *caper*, ainsi que nous lui avons fait précéder *mal*, et lui tenir lieu de l'article *le*. Le mot *caper* lui-même, lorsqu'on l'analyse, devient *ic-oip-er* ou *er-ic-oip*, ce qui signifie *la chose en haut*, ce sens s'appliquant fort justement à la chèvre qui est un animal de montagne, et qui se plaît généralement sur les lieux les plus escarpés. Nous voyons aussi que ce mot en anglais (*goat*) devient, par l'analyse, *ig-o-oit*, et signifie *le premier un en haut*, c'est-à-dire *l'un le plus haut:* et ce même sens doit se rencontrer dans les mots correspondant à *chèvre* dans toutes les langues de la terre. Mais quelle est la signification de la partie radicale de *malice*, c'est-à-dire de *mal?* Ce mot fait, par l'analyse, *iv-al*, et signifie, lorsqu'on met *al* devant *iv*, *all life* (toute vie), ce qui nous fait découvrir que ce mot est le même que *evil* (mal), et que dans le principe il n'avait pas un mauvais sens, mais, au con-

traire, un très bon, puisqu'il était un nom pour la Divinité. Nous verrons bientôt, comme je l'ai déjà remarqué, pourquoi ce mot n'a plus la même acception. Ainsi, nous voyons que les quatre premières lettres de l'alphabet anglais signifient *this first book is had* (*ea ib ic id*, — ce premier livre est eu).

Les deux lettres suivantes sont E F, et lorsqu'on les met ensemble elles donnent *ef*, ce que nous savons être égal à *of* (de), parce que l'*e* est un *epsilon*, c'est-à-dire ε dont les deux parties sont équivalentes à un *o* (ꝏ). Alors, A B C D E F signifient *this first book is had of* (*ea ib ic id ef*, — ce premier livre est eu de).

Les deux lettres suivantes sont G H, et, par l'analyse, elles donnent *ig iu* ou *ig eu*, car H est le même que *iu*, *eu*, *iv* ou *ev*, ainsi que nous l'avons déjà vu souvent. Si nous considérons *ig* et *iu* séparément, nous aurons dans chacun un nom pour la Divinité; et si nous faisons un seul mot des deux, c'est-à-dire si nous nous bornons à donner au premier le caractère d'un article à l'égard du second, ils signifieront *la Divinité*, et, d'après cela, la signification des huit premières lettres de l'alphabet sera *this first book is had of the first life*, that is *of the Divinity* (ce premier livre est eu de la première vie, *c'est-à-dire* de la Divinité). Mais comme la lettre qui suit H, nommément I ou J, est un autre nom pour *iu*, ou *la Divinité*, puisqu'il ne peut pas avoir de sens autrement; et comme ceci, par la répétition du même mot, devrait former un pluriel, ce qui signifierait *ce premier*

livre est eu des dieux, nous devons, avant d'adopter cette interprétation, chercher si *ig iu* ne peuvent pas avoir une autre signification. Nous avons déjà vu souvent que *iu* ou *iv* est égal à *w*, puisque, dès qu'on rejoint ces deux lettres *iv*, elles donnent *iv*, qui n'est en réalité qu'un *w*. Nous pouvons, en outre, remarquer combien il est juste que ces deux lettres soient égales à *v v*, puisque l'*i*, aussi bien que *u* ou *v*, signifie *la vie*.

En conséquence, les deux mots *ig-iu* sont évidemment égaux à *ig* et *w*, qui deviennent *gw* lorsqu'on supprime l'*i* qui précède le *g*, et *gew* lorsqu'on met devant le *w* la voyelle qu'il est nécessaire d'adjoindre aux consonnes pour leur donner un son. Lorsqu'à ce mot (*gew*) nous ajoutons la lettre suivante *i*, il devient *gew-i*, c'est-à-dire *gew un*, ce qui est pour *gew gew*, l'*i* étant employé ici pour indiquer le pluriel, et tenir lieu, comme pronom, de la répétition du mot *gew*. Nous pouvons nous convaincre pleinement de cette vérité en prenant, comme nous sommes libres de le faire, le *j* au lieu de l'*i*; car nous savons que cette lettre est égale à *is* et par conséquent à *es*, qui, ainsi que cela a été ouvertement expliqué, est l'original du signe du pluriel (*s*) en anglais. Alors les lettres GWJ donnent *gewes*, ou, ce qui est la même chose, *gewis;* et, lorsqu'on supprime la voyelle qui se trouve devant l'*s* de *is*, l'un ou l'autre de ces deux mots donne également *gews* (Juifs).

Nous avons vu, en expliquant les lettres de l'alphabet

grec, que C et G sont égaux; et, comme nous avons découvert depuis que le C est égal à *is*, que nous savons être égal à J, il s'ensuit que G et J étant égaux à une troisième chose doivent par conséquent être égaux l'un à l'autre. Donc, l'ancien pronom *ig*, et le pronom français actuel *je*, ne font qu'un seul mot, et *ic* ne diffère nullement de l'un ou de l'autre. On peut faire la même remarque au sujet de *y*, puisque nous avons fait voir que cette lettre était la même que *gamma*. Ainsi, Chaucer écrit *jemme* au lieu de *gem* (pierre précieuse); et *yeoman* était aussi anciennement *jeman*, dans lequel nous avons, en outre, un exemple de l'*e* ou *ε* employé pour l'*o*; car l'*o* que nous voyons dans *yeoman* est mis ici comme définition de l'*e*, c'est-à-dire qu'il montre que dans ce mot l'*e* tient lieu de l'*o*.

Nous écrivons maintenant ce mot (*gem*) avec un *g* au lieu d'un *j*, cependant tous les deux sont également corrects. Mais *gw* pourrait aussi bien être *gm*, et cela nous donnerait *gem* au lieu de *gew*, puisque *m* et *w* sont souvent employés l'un pour l'autre; ce qui doit nous faire supposer que ces deux mots n'en font qu'un. La vérité de cette opinion est de suite confirmée par l'examen du mot correspondant dans d'autres langues; et il paraîtrait d'après cela que les Juifs (*Jews*), même dans les temps les plus reculés, faisaient le commerce des pierres précieuses, puisque *gem* (pierre précieuse) a été formé de leur nom (*Jew*). Donc, le mot anglais *jewel* (bijou) n'est pas autre chose que *jew-el*, qui doit d'abord avoir été *el Jew* (*the Jew* — le Juif), c'est-à-dire

la chose Jew (la chose juive). Le mot français *bijou* est aussi pour *bi-jou*, c'est-à-dire *be Jew* (être Juif, la chose juive). Le mot *jou*, en français, est la même chose que *Jew* ou *gew* en anglais : il n'y a aucun doute à cet égard. Ainsi, dans le mot anglais *gewgaw*, et le mot français *joujou*, qui ont le même sens, nous avons *gew*, dans l'un, qui correspond à *jou* dans l'autre, de sorte qu'ils sont évidemment le même mot. Et ne découvrons-nous pas aussi, par la seconde partie de ce mot *gewgaw*, que le mot *jou*, qui est la seconde partie du mot *joujou*, doit être égal à *gaw*, ce qui tend à prouver que ce dernier mot (*gaw*) est égal à *Jew?* De sorte que le sens littéral de ce mot est *gem-gem* (pierre précieuse-pierre précieuse), ou *Jew-Jew* (Juif-Juif).

Ce mot *gaw* devient par l'analyse *ig-oi-w*, et ceci est évidemment pour *ig-oi-iv*, qui, par la réunion, devient *igoiiv;* et ce mot, lorsque nous supprimons le premier *i* et que nous remplaçons le *g* par le *j*, devient *joiiv;* et, comme *oi* est égal à *ii*, ce mot *joiiv* devient encore *juiv*. D'un autre côté, *v* étant fréquemment employé pour *f*, il en résulte que ce mot est encore égal à *Juif*, qui est le mot français correspondant à *Jew*. Nous découvrons également ici que *joi* (joie) est équivalent à *Jew;* car, dans *Juif*, la terminaison *if* ne fait pas partie du mot primitif pour *Juif*, qui est seulement *Ju*, et dont nous verrons bientôt le sens. Nous pouvons nous convaincre que *joi* ou *joy* est un autre nom pour *Jew*, en examinant l'autre mot français *joyau*, qui est le correspondant de *jewel*, car il signifie *au joy*, c'est-

à-dire *au Juif, une chose appartenant à un Juif.* Mais si *jou* est le même que *Jew,* le mot français *jouer* doit aussi être synonyme avec *Jew,* puisque *jouer* est pour *er jou* (*le jeu*) : et cela nous fait voir que *joy* (joie) et *jouer* sont synonymes; ce dont on ne peut douter puisque *jouer* est pour *être joyeux* (*er jou*). L'autre mot français, *jeu,* est encore le même que *jou,* puisque l'*e* n'est pas autre qu'un *epsilon* (ε), qui, nous le savons, est pour *o.* Nous devrions remarquer également ici que, comme *gaw,* dans *gewgaw,* est le même que *Jew,* et que *gau,* dans le mot anglais *gaudy* (éclatant) est évidemment le même mot, — car il n'y a aucune différence entre *gaudy* et *gawdy* — il s'ensuit que *gem* (pierre précieuse) donna dans le principe l'idée indiquée par *gaudy,* qui, analysé, devient *gau id-e,* signifiant *gaw it is,* c'est-à-dire *gem it is* (pierre précieuse c'est).

Ainsi, lorsque nous connaissons la signification de *Jew,* nous connaissons aussi celle de *joy* (joie) et *jeu.* Le mot latin, pour *jewel* (joyau), est *cimelium,* qui veut dire littéralement *la chose joyau,* car la terminaison *ium* est pour *iv-en,* qui signifie *le être,* ou *la chose,* comme nous l'avons vu souvent. Et, comme *cim-el* est égal à *jim-el,* il s'ensuit qu'il est aussi égal à *jew-el,* puisque *w* et *m* sont la même lettre. Le mot grec correspondant à *cimelium* est κειμήλιον, et il est facile de voir qu'ils ne font qu'un seul mot. Nous devons nous rappeler ici que le *k* est composé de *ic* (ic), de sorte qu'en supprimant l'*i* par contraction, il nous

reste seulement *c;* et comme l'ι et le μ grecs, lorsqu'on les met ensemble, sont égaux à l'*m* romain, nous voyons que les quatre premières lettres κιμ, font lettre pour lettre *cem*, qui est le même que *jem*, et par conséquent que *Jew*. Quant à ce qui reste du mot grec, c'est équivalent à *elium* en latin, puisque *ion* est égal à *ivn* (l'*o* étant le même que le *v*), et que *ivn* devient *iven* (*even*) lorsque l'*n* prend une voyelle devant lui.

Cet examen nous ayant fait voir que les trois lettres G H I, ou G H J, signifient *Jews* (Juifs), nous devons reconnaître que cette interprétation doit être préférée à *gods* (dieux), puisqu'il est évident, d'après les autres circonstances qui l'accompagnent comme autant de preuves, que c'est bien là le sens qu'on a attaché à ces lettres. Quoique l'explication du mot *Jew* soit étrangère à la question qui nous occupe en ce moment, cependant, comme le sens qu'il renferme en lui-même a une très grande importance, je désire me livrer à quelques recherches à son sujet. Les formes anglaise et française de ce mot sont beaucoup plus anciennes que celles qu'il a en grec et en latin. *Jew*, qui se prononce en anglais comme s'il était écrit *djew*, doit être analysé ainsi : *id-is-iv*. Chaque mot est ici un nom de la Divinité; et les deux premiers réunis ont aussi un pareil sens, puisqu'ils produisent *Dis* ou *Dio*. Mais comme l'époque où les lettres furent classées ainsi doit être de la plus haute antiquité, nous devons considérer ces deux mots comme étant dans leur enfance, comparés à ce qu'ils sont aujourd'hui.

Donc, quoique *Dis* et *Dio* soient beaucoup plus anciens que *Dios* ou *Deus*, ce sont cependant des formes modernes à côté de *id*, que nous devons regarder comme étant parfaitement significatif par lui-même. Les deux mots *is* et *iv* qui suivent *id* dans l'analyse que nous venons de donner, peuvent être traduits de plusieurs manières; mais je ne peux pas découvrir comment le sens peut en être changé lorsque nous considérons *id* comme signifiant *Dieu*. Nous pouvons rendre *is* par *be*, et *iv* par *in*, ou, ce qui revient au même, par *on*, et ces deux mots feront *beon*, qui est équivalent à *being* (être). D'après cela *id is iv* signifiera *Dieu être*, qui doit être pour *le être à Dieu*, qui est encore la même chose que *le un à Dieu*; car *be-on*, c'est-à-dire *be-one* (être un) ne diffère nullement de *the one* (le un). Maintenant, tout le monde remarquera que *the one to God* (le un à Dieu) doit être égal à *the son to God* (le fils à Dieu), et ceci ne contredit d'aucune manière *le être à Dieu*. Pour retrouver ce sens, je m'aperçois maintenant qu'il n'est même pas nécessaire de faire changer de forme au mot *is*, car lorsque nous permettons à *iv* de devenir *one*, les trois mots *id is one* produiront *idi-son*; et dans ce cas, *idi* est un véritable génitif et signifie *de Dieu*, littéralement *Dieu un*, c'est-à-dire, *une chose à Dieu*, de sorte qu'en y ajoutant *son* (fils) nous avons *idi-son*, dont le sens sera *une chose à Dieu* (nommément) *fils* (*son*). Ce sens peut même être trouvé ainsi, *id's one*, où nous avons aussi un génitif; de sorte que

dans cet exemple la signification est *God's one* (un de Dieu), ou *God's own* (ce qui est à Dieu). Mais si nous prenons l'*iv* de *id is iv* pour *in*, au lieu de *on* ou *one*, nous aurons, en réunissant l'*s* de *is* à *in*, *idi-sin*, ce qui veut dire *God's sin* (le péché de Dieu); et dans ce cas, le mot *Jew* paraîtra avoir un sens fort mauvais et ridicule, puisque Dieu ne peut pas posséder le *péché* (*sin*). Mais comme j'ai déjà remarqué que des mots tels que *devil*, *evil* et *mal*, n'étaient nullement compris dans le principe comme ils le sont aujourd'hui, il est raisonnable de supposer que *sin* n'avait pas plus qu'eux sa signification actuelle. D'après cette observation et plusieurs autres de pareille nature que j'ai déjà faites, le lecteur peut commencer à prévoir quelque chose de fort extraordinaire, car il doit se rappeler que j'ai promis de montrer comment il se faisait que les mots que je viens de citer n'avaient pas toujours été pris en mauvaise part. D'un autre côté, comme, en faisant cette promesse, je n'ai pas dit qu'ils étaient remplacés par d'autres d'une valeur opposée, et que j'affirme même maintenant qu'aucune substitution de ce genre ne pourrait jamais avoir été faite, on doit conclure de ceci que ma découverte pénètre jusqu'à ces temps reculés où l'homme encore pur de tout péché, ignorait même qu'on en peut commettre, et n'avait par conséquent pas de mot pour le nommer. Mais je ne veux pas, pour le moment, entrer plus sérieusement dans cette question; l'observation que je viens de faire est seulement destinée à engager le lec-

teur à faire ses propres conjectures à cet égard, et à prévoir ce qui lui paraîtra le plus naturel.

Maintenant, lorsque nous admettons que *sin* (péché) n'ait pas eu un mauvais sens dans le principe, il en résulte que l'analyse que nous avons donnée plus haut (*id is iv*) peut être rendue par *id is in*, dont la signification est *God's son* or *being* (fils *ou* chose de Dieu); de sorte que le mot *Jews* signifie réellement *les enfans de Dieu.*

Les savans peuvent me dire ici que les *Juifs* ont reçu leur nom d'après celui du pays qu'ils habitèrent et qui était la Judée; cependant il n'en est pas ainsi: c'est au contraire cette contrée qui a reçu son nom d'après celui du peuple Juif par lequel elle fut habitée. *Judea*, lorsqu'on l'analyse, fait *Ju-id-ea*, et ici *Ju* est pour *Jew* (Juif), et *id-ea* signifie *the head*, or *chief land* (la tête *ou* principale terre), de même qu'il signifie aussi *the head* or *chief thing* (la tête *ou* principale chose); car *ea*, comme nous l'avons vu, signifie *terre,* et il signifie aussi *chose* ou *cela;* et c'est pour cette raison que ce mot est un pronom en latin. Donc, *Judea* veut dire littéralement *Juif la terre,* c'est-à-dire *à Juif la terre, appartenant au Juif la terre.* Nous pouvons dire aussi que *id ea* est égal à *id est;* mais cette construction, qui est aussi très correcte, ne diffère pas le moins du monde de celle que nous avons donnée ci-dessus, puisqu'elle signifie littéralement *Juif c'est*, c'est-à-dire *à Juif c'est.* Nous pouvons même rendre *id ea* par *of it* (de cela) avec beaucoup de

justesse, car *of*, ainsi que nous l'avons montré en expliquant *alpha*, est égal en signification à *id* ou *de*. Et comme *Judea* deviendra d'après cela *Jew of it* (Juif de cela), le sens est *de cela le Juif*, c'est-à-dire *c'est la terre d'où le Juif est*. Le mot français correspondant à *Judea*, qui est *Judée*, a une forme très ancienne et doit être analysé comme ceci, *Ju-id-é*, c'est-à-dire *Jew it is* (Juif c'est), signifiant *au Juif c'est*. Mais si *Jew* veut dire *God's son* (fils de Dieu), on peut demander comment nous devons expliquer le mot sacré du Sauveur du genre humain, Jésus? Il a précisément la même signification en grec, en latin, en français et en anglais, et quelque étonnement que cela puisse produire à tous les peuples, excepté un, il signifie littéralement *the Jew* (le Juif). Sa partie radicale, qui est *Jes*, doit être analysé ainsi, *id-is-os*. Ici les deux mots *id is* sont les mêmes que ceux que nous avons expliqués dans la précédente analyse *id-is-iv*, et ils signifient par conséquent comme un génitif, *de Dieu*. Le mot *os* par lequel ils sont suivis a déjà été examiné un grand nombre de fois, et nous savons qu'il signifie *le soleil*, *la Divinité*, et aussi LE UN. Par conséquent, *id-is-os* veulent dire littéralement *God's one* ou *of God one* (de Dieu un); et comme *one* ne diffère nullement de *son* (fils) en signification, il en résulte que *id is os* signifie aussi *God's son* (fils de Dieu). Nous avons déjà vu que *dies* (le jour) n'est pas autre chose que *dios*, parce que *e* est égal à *o* long ou court; et comme l'*s* de *dies* est aussi composé de ces

deux parties 8, il en résulte qu'il est équivalent à un *u*, et que *dies* est égal à *Dieu*. De sorte qu'entre *dies*, *dios* et *Dieu*, il n'y a pas la plus petite différence. Mais dans quel but cette remarque est-elle faite? Pour montrer que *es*, de *dies*, est égal à *os* de *dios*, aussi bien qu'à *eu* de *Dieu;* et que par conséquent l'analyse de *Jes*, c'est-à-dire *id-is-os*, peut être faite comme celle de *dies* ainsi, *id-is-es*, ou comme celle de *dios* ainsi, *id-is-os*, ou enfin comme celle de *Dieu* ainsi, *id-is-eu*. Nous découvrons donc que dans *id-is-os*, nous avons le mot *jeu*, car les deux mots *id is* sont égaux au *j* (c'est-à-dire *dj*), qui par l'adjonction de *eu* donne *jeu*. Le mot anglais *Jew* est même très visible dans *Jes;* car lorsque nous posons les deux parties qui composent l'*s* (8) de cette manière ω, et que nous mettons cette figure à la place de l'*s* dans ce mot, nous avons *Jew* au lieu de *Jes*. Mais que veut dire la terminaison *us* que nous voyons dans *Jesus?* Je l'ai déjà expliquée très souvent, et montré que dans cette situation elle doit toujours être rendue par *le*, attendu que dans le principe elle devait précéder les mots qu'elle termine aujourd'hui. Par conséquent, *Jesus* est littéralement *the Jew* (le Juif). Mais quelle différence y a-t-il entre *Jesus* et *Saviour* (Sauveur)? Aucune. Ainsi la partie radicale de *Saviour* est *sav*, et ce mot analysé fait *io-oin*, c'est-à-dire *Dieu un, un à Dieu, fils de Dieu,* qui est le même que *Jes*. Ceci devient d'une grande évidence en remarquant que *io* est le même que *is*, et par conséquent que *j*,

puisque *j* n'est rien autre chose que *is*. Et comme *n* de *oin* est égal aux deux parties d'un S, ce mot est le même que *ois*, qui devient *os* par contraction, et par conséquent *es;* de sorte qu'il n'y a pas la moindre différence entre les parties radicales de *Jesus* et de *Saviour*. La fin de ce dernier mot doit être analysé ainsi, *io-iv-er*, ce qui signifie encore *Dieu le être;* car *iv-er* ou *ev-er* est une autre forme de *it-er* ou *être*, de sorte qu'il ne signifie pas seulement *être*, mais encore *éternité* (de *ever* qui veut dire *toujours*). Cela nous fait voir que les deux parties du nom *Saviour* (*sav* et *iour*) sont en apposition exacte l'une à l'autre, et ont précisément le même sens; de sorte que l'une n'est que l'explication ou la définition de l'autre. On peut en dire autant de *Jesus* (*Jes* et *us*), puisque la seconde partie, lorsqu'on l'analyse, donne *iv-is;* et ici *iv* est pour *Dieu* et *is* pour *os* ou *un*, l'*i* et l'*o* étant égaux comme cela a été clairement prouvé. Nous pouvons même, pour rendre ceci encore plus simple, dire que le mot *is* équivaut à *in*, puisque les deux parties d'un *s* sont égales à *u* ou *n*, et que d'après cela *iv-is* devient *iv-in* (*Dieu un*), c'est-à-dire *un à Dieu* ou *fils de Dieu*. Mais ce mot *iv-en*, lorsqu'on le considère d'une manière rigoureuse, n'est-il pas un nom de la Divinité? Nous avons déjà vu souvent qu'il en était ainsi. Et le *iv* que nous voyons dans ce mot n'est-il pas aussi égal à *in* c'est-à-dire à *un?* Oui. Alors *iv-en* ou *iv-in* devient *in-in* qui signifie *un un?* Certainement. Maintenant, que devons-nous conclure de tout cela? Qu'il n'y a

aucune différence entre Dieu et son fils, puisque chacun d'eux est nommé *un* et signifie *un;* ce qui doit nous faire penser que tous deux ne font qu'un seul et même être, parce que deux choses, quelles qu'elles soient, ne peuvent être exactement semblables d'une manière absolue. Ceci est confirmé par le mot *even* (même), qui, bien que signifiant, comme nous venons de le voir, Dieu et son fils, est égal aussi à l'un d'eux seulement, puisqu'il nomme la Divinité. Cette opinion sera encore rendue plus claire par l'analyse du mot anglais *sun* (soleil) qui devient *is-un* (*est-un*). Ici, comme le mot *is* est égal à *iò* (*Dieu*), et comme *un* signifie *seul*, il s'ensuit que le mot *sun* ne diffère pas le moins du monde de *Jes* dans *Jesus*, et que par conséquent il signifie *God's son* (fils de Dieu) ou *Dieu lui-même*. Et comme le mot *un* est le même que *vn*, et que ces deux lettres avec leurs voyelles deviennent *iv-in* ou *even* (le nom bien connu de la Divinité), nous voyons que chacune des deux parties analysées de *sun* (*io-un*) est un nom pour la Divinité. C'est donc pour cela que les deux mots anglais *sun* (soleil) et *son* (fils), ne font qu'un seul et même mot, chacun signifiant *un*, et on trouvera que dans toutes les langues le mot correspondant à *son* (fils) aura la même signification. Ainsi, en grec, υἱος, lorsqu'il est analysé, devient *iv-iv-os*, ce qui signifie, en mettant *os* à sa place primitive qui est devant, *le un un;* c'est-à-dire *le un à un*, *Dieu à Dieu*, en d'autres mots *God's son* (fils de Dieu). En latin *filius* fait *us-iv-il-i*, et ici *iv-il* n'est

pas autre chose que le mot anglais actuel ***evil*** (mal), dont l'ordre primitif était ***il iv***, ce qui est la même chose que ***liv*** ou ***lif***, c'est-à-dire ***live*** et ***life*** (vie), et était par conséquent un nom de la Divinité. ***Fil-i*** signifie donc ***God's one*** (un de Dieu), c'est-à-dire ***God's son*** (fils de Dieu), et la terminaison ***us*** est simplement un l'article. Le mot français ***fils*** est encore le même, puisque, analysé, il devient ***ivil-is***, ou ***evil-io***, dans lequel ***io*** est pour ***one*** ou la Divinité, et par conséquent pour ***son*** (fils); et ***ivil*** est le même que nous venons de voir dans ***filius***. Les hommes considéraient donc un fils, au ***commencement*** du monde (si je puis toutefois m'exprimer ainsi, car son nom signifie qu'il n'a pas eu de commencement), comme le propre fils de Dieu. En voyant ainsi que le ***soleil*** (***son***) était regardé comme le symbole non-seulement de la Divinité, mais de son FILS (***son***) ou UN (***one***), j'ai été conduit à découvrir que la figure du soleil peut contenir un mot ayant ce double sens, comme nous pouvons le voir ici . Dans cette figure, nous avons EIS, le mot grec pour UN; et comme il est égal à ***ois***, qui, par la contraction de l'***i*** devient ***os***, nous voyons encore que de toute manière il signifie SUN (soleil) et ONE (un). Le mot renfermé dans cette figure contient encore un autre sens très important dont je m'occuperai plus loin.

Les six lettres de l'alphabet qui viennent après peuvent être prises ensemble : ce sont **K L M N O P**, qui donnent ***ik il im in op***, signifiant littéralement, ***it***

the mind opens (il l'esprit ouvre), c'est-à-dire *it opens the mind* (il ouvre l'esprit). Ici les deux premiers mots *ik* et *il* n'ont besoin d'aucune observation, attendu qu'ils ont déjà été souvent expliqués. On les trouve encore ensemble dans de vieux auteurs anglais, avec cette différence cependant que *il* précède *ik*. Ainsi Spencer emploie *ilk* dans le sens de *le même*, ou *lequel*, et ceci n'est pas autre chose que la contraction de *il ik*. J'ai déjà montré que le *k* est seulement un *i* et un *c* ajoutés l'un à l'autre comme ceci ic, et c'est pour cette raison, que Chaucer écrit *iliche* pour *ilike*, qui signifient tous deux *the like* (le semblable, le même, lequel), ou encore *the each* (le chaque). Quant à *he* qui se trouve à la fin de *iliche*, c'est pour *iv*, ou *thing* (chose); de sorte que les trois parties *il-ic-he*, signifient littéralement *the like thing* (la chose semblable). Je n'ai pas besoin de rappeler au lecteur que ce fut une des deux moitiés d'un O, qui, étant on ne peut plus ressemblante à l'autre moitié, donna d'abord aux hommes ce mot *ic*, qu'on écrit maintenant *like*, car j'ai suffisamment démontré ceci. Le mot latin correspondant à *mind*, qui est maintenant *mens* (esprit), doit, avant cette forme, avoir été *is men* (*the mind* — l'esprit); et ce n'est que lorsque *is* fut rejeté après *men* qu'on eut *mens* par contraction. Comme l'*m* de *mens* est composé de *i* et *u*, ou de trois uns, il en résulte que dans le commencement ce mot doit avoir été *iuen*, c'est-à-dire *iv-en* ou *even*, le nom de la Divinité dont

nous avons parlé si souvent; et ce *iv-en* est, comme nous le savons, égal à *un un*, que nous pouvons comprendre par *Dieu un*, c'est-à-dire *à Dieu un*, où chaque mot est encore un nom de la Divinité, quoique les deux ensemble n'aient pas un sens différent. Cette explication de *men* répand une nouvelle lumière sur le mot anglais *man* (homme) que nous avons déjà examiné. Nous reconnaissons qu'il est aussi égal à *even*, parce que chacune de ses parties (*iv-an*) signifie *un;* de sorte que nous voyons clairement comment, dans cette signification de *un à Eve*, on trouve aussi *un à Dieu*. Pour donner à ce mot une signification plurielle on a remplacé l'*a* par un *e*, équivalant à *u* qui est double, et dont le caractère est d'indiquer la *vie*. Cependant, nous devons remarquer que quoique *u* soit évidemment composé de *un* et *un* — c'est-à-dire de *deux* choses — ils ne font après tout qu'*un* seul, puisque chaque partie est égale à la moitié d'un O, et que l'O lui-même n'est réellement qu'*un* seul. Mais chaque partie de l'*u* n'est-elle pas égale à O? certainement; et c'est pour cela que les deux parties sont égales à *oo*, ou *un un*. Toutefois, ici encore, l'*oo* doit être considéré comme faisant seulement *un*, et qui peut être nommé le *double un*, comme il l'est véritablement dans les mots *duo* (*id-u-o*) et *two* (*it-w-o*).

On peut demander si cette explication de *mens* ne contredit pas l'analyse déjà donnée du mot anglais *mind* (*im-i-in-id*), *the eye in the head* (l'œil dans la tête)? Mais je ne puis le dire, quoique j'ai fait de

bien grands progrès dans l'art d'analyser les mots depuis que j'ai donné cette explication de *mind.*

Si nous analysons *mind* comme ceci, *iven-id,* le sens est *un* (*à*) *Dieu,* ou *un* (*à*) *tête,* car il est évident par l'analyse déjà donnée de *un,* qu'il n'y a aucune différence entre ce mot et *even,* et que celui-ci doit par conséquent signifier *un.* D'un autre côté, comme le mot *eye* signifie aussi *un*, il en résulte que *one to the head* (un à la tête), pourrait bien signifier *the eye to the head* (l'œil à la tête). Lorsque nous analysons *mind* ainsi, *iv-in-id,* le sens est *life in head* (vie dans la tête), mais ici par *life* (vie) on peut vouloir dire *eye* (œil), puisque ces deux mots sont synonymes ainsi que nous l'avons vu. Comme *delta* (Δ) est composé de ces trois parties I et Λ, et comme elles sont égales à IV, qui est aussi égal à *in* ou *one,* il s'ensuit que le mot entier *mind* peut être décomposé ainsi, *in-in-in,* c'est-à-dire *un, un, un,* où nous avons *trois* en même temps qu'*un* seul. Lorsque le *d* anglais est fait comme ceci D, nous voyons qu'il est le même que le IU, et par conséquent que *un;* et lorsqu'il est fait comme ceci *d,* nous avons encore la même signification, puisque cette forme est composée de *oii,* qui est égal à *ou,* ou *on,* c'est-à-dire à *un,* les trois parties de *d* ayant été disposées ensemble comme ceci *oi*; de sorte qu'il signifie littéralement *la tête un,* de même que le T. Je sais que j'ai déjà expliqué les caractères Δ, D, et *d;* mais comme ce que j'en dis, à quelque propos que ce soit, doit ajouter

encore à ce que le lecteur en a vu, on ne peut pas dire que cette répétition soit sans utilité.

Les deux lettres qui suivent M N, c'est-à-dire O P, composent, lorsqu'on les réunit, la partie radicale du mot *open* (ouvrir) qui, d'abord, doit avoir été *en op* (l'ouverture). Nous avons même encore dans le style poétique *ope* au lieu de *open*, et ceci n'est pas autre que *op*. Comme *op*, lorsqu'on l'analyse, devient *o-ip*, ce qui signifie, *o en haut*, aussi bien que *o-in*, qui veut dire *un dans l'o* ou moitié de l'O (ce qui est indiqué par le caractère Φ, puisque nous y voyons un I dans un O), il est clair que *op* veut désigner l'espace qui se développe au-dessus de nos têtes, que le divin Spencer nomme si heureusement *heaven's wide hollowness* (la large cavité du ciel), et qui est ce qu'on peut imaginer de plus ouvert.

Nous découvrons donc que *open* et *over* ont radicalement le même sens, et ceci est pleinement confirmé par l'analyse de *over* qui donne *op-er*, parce que le *p* et le *v* sont fréquemment employés l'un pour l'autre, ainsi que l'ai clairement prouvé en expliquant la première de ces deux lettres. Et comme *o* est égal à *u*, il s'ensuit que *oper* est pour *uper* (dessus), qu'on écrit maintenant *upper;* de sorte que la terminaison *er* de ce mot doit avoir précédé *up* à une époque, de même que cela a dû avoir lieu pour *en* de *open*. Ceci nous explique aussi la grande ressemblance qui existe entre le mot français correspondant à *open*, qui est *ouvert*, et le mot anglais *over;* mais par l'analyse,

ces deux mots n'en font réellement qu'un seul. Le premier devient *ou-iv-er-it*, et comme *ou* est ici égal à *of* ou *ov*, ou encore *o-ip*, il signifie par conséquent, *un dans l'o*, c'est-à-dire *moitié de l'o* indiqué en grec par Φ. Comme les deux mots *iv-er* sont égaux à *ip-er* ou *ov er*, il en résulte que les trois mots *ou-iv-er* signifient *la chose over* (la chose au-dessus); et comme le mot *it* qui termine cette analyse signifie *tête*, ainsi que nous l'avons vu souvent, les quatre mots *ou-iv-er-it* signifient donc littéralement *the one over head* (l'une chose au-dessus de la tête) (1).

Comme le mot anglais *over* peut être analysé ainsi, *ov-vr* — l'*e* qui précède l'*r* étant ici égal à *v* — et comme *vr* devient *iv-ir* lorsqu'on lui donne des voyelles, il est évident que *ov-vr* est le même que *ov-iv-ir*, qui signifie encore, *l'une chose au-dessus;* de sorte que *over* ne diffère pas de *ouvert*, si ce n'est que le mot qui est pour *tête* ne lui a pas été ajouté. Le mot latin correspondant à *ouvert*, *apertus*, confirme l'explication que nous venons de donner de *open*, *over*, *upper* et *ouvert*. Il peut s'analyser ainsi, *o-ip-vr-it-us:* comme

(1) Nous pouvons remarquer ici que *iv-er* ou *ever*, quoique signifiant *éternité*, est égal à *over*, et cela peut facilement se concevoir lorsque nous observons que *ov* est le même que *one*, un nom de la Divinité; et comme *e* dans *ev* est un autre forme de l'*o*, puisque c'est un *epsilon*, il ne peut par conséquent y avoir de différence entre *ev* et *ov*. Il est presque inutile d'ajouter que *o* signifiant *un*, *ov*, doit par conséquent signifier *une vie*, et que si nous écrivons *iv*, au lieu de *ev* ou *ov*, le sens sera encore le même. Comme dans ces mots *er* signifie *être*, et que *le un être* veut dire *Dieu*, il ne faut pas s'étonner de ce qu'un mot qui renferme un sens égal doive aussi signifier l'*éternité*.

nous l'avons déjà montré, *o-ip* est ici pour *o-in*, c'est-à-dire *un dans l'o*, *moitié de l'o*, et ces deux mots peuvent donc prendre ces diverses formes *of*, *if*, *ap*, *up*, *ov*, *ou*, *oph*, puisque *p* est employé pour *f*, *v* ou *u*, et *ph* pour *f*, et que l'*o* est égal à l'*u*. Alors, comme *vr* est égal à *iv-ir*, ou *ev-er*, il s'ensuit que *o-ip-vr* est le même que *ou-ever*, qui, par contraction, devient *ouver* ou *over;* et lorsque nous ajoutons à ceci le mot pour *tête*, c'est-à-dire *it* qui suit *aper*, nous avons pour résultat, comme avec *ouvert*, *une chose au-dessus de la tête;* de sorte que *apert* et *ouvert* ne font qu'un seul mot. Quant à la terminaison *us* dans *apertus*, on doit la mettre devant comme un article, et alors la signification sera *la une chose au-dessus de la tête* (*us-o-ip-iv-er-it*). Tout ceci devient encore plus palpable lorsque nous remarquons que le mot *overt*, c'est-à-dire *over-it*, existe en anglais avec le sens d'*ouverture;* et comme rien ne peut être plus évident que la présence du mot *over* dans ce mot *overt*, il en résulte qu'il n'y a aucun doute que *over* et *ouvert* sont synonymes, et que c'est ce grand espace que nous voyons au-dessus de nos têtes qui, dans le principe, donna aux hommes l'idée de ce qui est *ouvert* (*open*). Lorsque le mot latin *apertus* n'était encore que *o-ip* (car ce fut par la réunion de ces trois lettres qu'on forma *ap*), il différait du mot anglais *ope* seulement en ce qu'il avait conservé l'*i* qui a été contracté dans ce dernier. Mais ceci nous fait voir que *open* et *apertus* sont radicalement le même mot, puis-

que tous deux étaient dans le commencement *o-ip.*

En conséquence, bien que *ek il im in op* signifie *it opens the mind* (cela ouvre l'esprit), nous pouvons, en considérant le sens primitif de *op*, dire que ces mots signifient littéralement *cela l'esprit, l'une chose au-dessus de la tête ;* c'est-à-dire *l'esprit* devient par cela *comme l'une chose qui est au dessus de la tête ;* ce qui signifie : *par l'usage de cela* (de l'alphabet), *l'esprit s'ouvre comme l'espace qui est au-dessus de nous*, c'est-à-dire *s'ouvre et se développe comme les cieux.*

De combien de grandes images les hommes ont été privés par la perte de la signification qui, à l'origine, était contenue dans leurs paroles.

Les six lettres suivantes de l'alphabet sont Q, R, S, T, U, V ou W, dont le sens est, *et c'est les bonnes mœurs*, qu'on écrit comme ceci dans le vieux langage, *eque er is thew.*

J'ai déjà expliqué la lettre *q* (1), et montré qu'étant composé d'un *c* et d'un *u*, ou d'un *c* et des deux *i* réunis comme ceci cị, on la faisait toujours suivre par un *u* afin de montrer qu'elle en contenait un en elle-même; sorte d'explication qui avait pour but de nous faire voir que, dans ce cas, le *c* était égal à *cu.* Par conséquent, si quelques personnes en joignant *i* et *i* au *c* ne les avaient pas disposés comme ceci cị, de manière à former la lettre *q* en les faisant joindre, mais au contraire, si elles avaient toujours placé les deux

(1) Voir pag. 536.

i comme ceci *cii*, nous n'aurions jamais eu ce caractère *q*, et un mot tel que *question* s'écrirait *cuestion*, ce qui n'occasionnerait aucun changement dans la prononciation. Cela nous montre de la manière la plus claire qu'un *q* est égal à un *c* et un *u* réunis. Quant à l'autre forme de cette lettre, il faut voir ce qui en a été dit lors de son explication.

Le mot *eque*, dans *eque er is thew*, est égal pour le sens au mot latin *que* (et), dont il diffère seulement en ce que la voyelle qui précède le *q* a été supprimée par contraction. Le mot *eque* est aussi le même que le vieux mot anglais *eke* (et) qu'on pourrait tout aussi bien écrire *eque*. Les deux mots *er* et *is* ont déjà été expliqués trop souvent pour nécessiter de nouvelles observations.

Les lettres qui produisent *thew* sont, *tuw* ou *tvw*. Ces caractères peuvent être intelligibles dans certaine langue que je ne connais pas, et avoir, dans l'ordre qu'elles occupent ici, l'exacte signification de *thew;* mais comme il m'est impossible de découvrir quelque sens lorsqu'elles conservent cette forme, même en leur adjoignant les voyelles ordinaires auxquelles les consonnes ont droit, il devient nécessaire de changer une de ces lettres pour quelque autre que nous savons la remplacer souvent. Lorsqu'on substitue un *h* à l'*u* ou au *v*, les trois lettres *tuw* ou *tvw* deviennent *thw*; et lorsque nous mettons une voyelle devant le *w* de ce dernier mot, nous avons *thew* qui est un mot anglais d'une très grande antiquité, et par lequel on entend

good breeding (bonnes manières *ou* bonne éducation), quoique par l'analyse il donne *the-iu* ou *the-iv*, ce qui signifie littéralement *the life* (la vie). Mais *life* et *good breeding* s'emploient souvent indifféremment. Ainsi *to know life* (connaître la vie) signifie *être bien élevé* (*to be well bred*); et en français, *savoir vivre* et *good breeding* sont synonymes.

Spenser, dont l'autorité est d'un grand poids pour l'emploi des anciens mots, se sert de *thew*, ou plutôt de son pluriel *thewes*, dans le même sens que je lui donne ici.

All so soon as life did me admit
Into this world and shewed heaven's light,
From mother's pap I taken was unfitt,
And streight delivered to a Faery knight,
To be up brought in gentle *thewes* and martiall might. (1)

Faery queen, B I, canto IX, st. III.

Gentle thewes, ici, signifie évidemment *bonnes manières, bonne éducation.*

Il ne nous reste plus que trois lettres pour avoir une analyse complète de l'alphabet, ce sont : X, Y, Z, qu'on nomme *eks, wy, zed* (*ics, i* grec et *zed*, en français). *Eks*, lorsqu'on l'analyse, devient *ek is*, ce qui signifie *and is* (*eke is* — et est); cet *ek* étant le même que *eke* dont je viens de parler un peu plus haut dans

(1) « Aussitôt que la vie m'admit dans ce monde et me montra la lumière du ciel, je fus enlevé dans un âge tendre du sein de ma mère et livré à un chevalier fée, pour être élevé dans des *bonnes manières* et la vigueur martiale. » *Reine des fées.*

l'analyse de *q*. Lorsqu'on joint le *wy* (y) à *zed*, on obtient *wyzed*, qui veut dire, de quelque manière qu'on l'examine, *wisdom* (sagesse). Si nous considérons *ed* comme étant pour *had* (eu), ce qui est fort correct, puisqu'il en est ainsi dans *loved*, *ruined*, et toutes les terminaisons semblables, nous aurons *wys had*, qui signifie *connaissance eue*, c'est-à-dire *connaissance possédée*; car *wys* est le même mot que *wis* (savoir), et *know* (savoir) (puisque les verbes ne sont que des substantifs) doit être le même que *knowledge* (connaissance, savoir). *Wisdom*, lorsqu'on l'analyse, est précisément la même chose que *knowledge had* ou *knowledge possessed* (connaissance eue ou possédée), ainsi que nous pouvons le voir, *wis-ed-om*, c'est-à-dire *connaissance eue de*; car, comme la lettre *m* est la même chose que *u* ou *v*, *om* devient *ov*, qui est la même chose que *of* (de). Quant à *ed*, c'est le même que dans *wys-ed*, et, par *knowledge had of* (connaissance eue de), on entend *had of knowledge*, *possessed of knowledge* (eu de la connaissance, possédé de la connaissance, du savoir).

Si nous prenons l'*ed* de *wysed* pour *head* (tête), la signification sera encore la même; car, entre dire d'un homme qu'il *a la tête sage* ou *qu'il a de la sagesse*, il n'y a aucune différence. Cette manière de considérer *wysed* serait également fort juste, puisque cela signifierait *que la sagesse est la tête de la science*. Maintenant, comme *wysed* est composé de trois mots, *wy is ed*, nous pouvons, en accordant que *ed* soit ici pour

head, les écrire ainsi, *wy's head;* et, lorsque nous savons que *wy* est pour la seule lettre *y*, nous voyons que ces trois mots signifient *la tête appartenant à l'y*, et cette manière d'expliquer *wysed* est également fort juste. Mais le lecteur demandera ce qu'est l'*y*, pour qu'on lui fasse représenter la sagesse comme il le fait ici? C'est, ainsi que je l'ai déjà dit, un autre nom pour la Divinité, attendu qu'il est le même que le caractère grec γ (*gamma*), que nous avons montré avoir cette même signification dans l'explication que nous en avons donnée. Le mot *wy* est donc composé ainsi, *iv iv*, le premier *iv* faisant un *w* lorsque les deux lettres se rejoignent, et le second *iv* faisant un *y*, lorsque nous disposons l'*i* et le *v* de cette manière, Y; et, comme IV est un nom de la Divinité, nous devons considérer le premier *iv* de *iv iv* comme servant d'article à l'autre, et regarder le *w* de *wy* comme remplissant le même office; de sorte que, dans ce mot de deux lettres, l'une est la définition de l'autre, et le mot entier signifie *Dieu*.

L'analyse du mot correspondant à *wisdom*, en grec, en latin et en français, ne différera nullement de celle qui a été donnée de ce mot en anglais. Ainsi, σοφια donne *is-o-ip-ia;* mais ici *is-o* est égal à *ip-ia*, et ces deux parties sont définies l'une par l'autre. *Is-o* signifie *Dieu un*, c'est-à-dire *un à Dieu;* et *ip-ia*, qui est la même chose que *iv-ia*, signifie aussi *Dieu le un*, c'est-à-dire *le un à Dieu*. Par conséquent, ce mot *sophia* était, dans le principe, seulement *so*, la con-

traction de *is-o*, dont la plus simple forme est *io-o*. *So* existe encore chez les Italiens, car *io so* (je sais) n'est autre chose que *je connaissance*, ou *sagesse;* et lorsque nous donnons à l'*e* du mot espagnol *se* (dans *yo se*) la forme d'*o*, nous reconnaissons que les Espagnols ont aussi conservé la forme primitive de *sophia*, puisque *se* et *so* ne font qu'un seul mot. Le mot anglais *know* (savoir) est aussi composé de deux parties, dont l'une est la définition de l'autre. Ainsi les deux premières lettres *k n* sont pour *ik in* ou *ik en*, et leur sens est *Dieu un*, c'est-à-dire *à Dieu un*, car *ik* est ici pour la première personne *I*, ou la Divinité, et *in* ou *en*, qu'on pourrait tout aussi bien écrire *on*, signifie *one* ou *un*. Comme *ow* est pour *o-iv* (un Dieu), nous trouverons encore ici le même sens que dans *ik en*.

Par cette explication de *know*, nous sommes conduits à découvrir que, dans ce mot, on trouve ce que personne ne pouvait soupçonner, c'est-à-dire l'ancien mot anglais *ken*, qu'on employait autrefois pour *know*, comme lorsqu'on disait *I ken* that (je *sais* cela). Je viens de dire que *en* ou *in*, dans *ken*, pouvait être écrit aussi bien *on*, et cette observation nous mène aussi à découvrir que dans les deux lettres *k n*, nous avons, quoique soustrait à nos regards, le mot anglais *con*, qui diffère de *kon* seulement en ce que l'*i* qui précédait le *c* ainsi, ic, fut négligé, tandis que dans *ken*, qui n'est autre chose que i*cen*, il a été conservé. Combien la vérité de cette opinion devient évidente lors-

qu'on examine la langue saxonne, dans laquelle le substantif *ken* (connaissance, vue) est *cen*, l'*i* qui précédait le *c* ayant été retranché par contraction. Comme le mot saxon *cen* peut être analysé ainsi, *ic-on* (Dieu un), et comme le même sens peut être retrouvé dans le seul mot *on*, il est clair que ce dernier doit autrefois avoir été employé à la place de *ic-on*. Ce mot *on* doit par conséquent être analysé ainsi, *io-in*, qui a précisément le même sens que *ic-en* ou *ic-on*. L'*i* de *io* ayant été négligé, *io-in* devint *oin*, dont nous avons encore la prononciation dans *one*; et par la suite, cet *i* de *oin* ayant aussi été contracté, on eut encore *on*, qui est notre mot numérique moderne *one*, ainsi que la conjonction anglaise *on* et le pronom français *on*. Mais l'*o* de *io* ayant, dans quelques occasions lorsqu'il précédait *in*, été rejeté après ce dernier mot, on doit, au lieu de *io in*, avoir eu la forme contractée *no*; de sorte qu'à une certaine époque, les hommes ont dû dire *I no* pour *I know*. C'est pour cela que nous prononçons encore *know* comme s'il était écrit *no*. Mais ce mot *no* signifie encore *Dieu un*, puisqu'il est égal à *in-o*, où nous avons deux mots signifiant chacun *un*, ou la *Divinité*. Le mot *knowlegde* (connaissance) ne diffère pas, pour le sens, de *no* dans *I no*, et il a acquis sa forme allongée d'aujourd'hui par des adjonctions successives de mots d'une égale valeur à la sienne, et qui se servaient de définition réciproque. Ainsi, lorsque ce mot était seulement *no*, *iv* le précédait, et lui fut ajouté par la suite, de sorte

qu'on eut *now*, dont la signification était toujours *Dieu un*, ou *un un*; et lorsque ce mot signifie en anglais *le temps présent* (maintenant), il a encore ce même sens *Dieu un*, parce que DIEU est tout le temps, et par conséquent *le temps présent*. Comme le mot *now* prit devant lui pour articles, à différentes époques, les mots *ik*, *el*, *id* et *ig*, et comme tous ces mots, à l'exception de *ik*, lui furent incorporés selon l'habitude ordinaire après avoir été rejetés à la fin, le mot *knowledge*, dans sa forme actuelle, fut le résultat de ces augmentations successives. Mais lorsque *no* seul existait à la place de ce long mot, il aurait pu prendre *el* pour article devant lui au lieu de *iv*, de sorte que cet article *el* ayant été rejeté après, les hommes auraient eu, au lieu de *now*, le mot français *Noël*, qui doit avoir signifié *knowledge*. Alors quelle est la véritable signification de *Noël?* Il a le même sens que *no* eut à une époque, qui est *God the one* (Dieu le un), c'est-à-dire *God's son* (fils de Dieu); et *mas*, dans *Christmas* (*Noël* en anglais), a la même signification, puisque, lorsque ce mot est analysé, il donne *in-ois*, où nous avons encore la *Divinité* et *un*. L'office religieux nommé *mass* (la messe), de quelque façon qu'on écrive ce mot, que ce soit *messe* ou *missa*, est encore le même mot. Par conséquent, le mot *Christ*, qui signifie, lorsqu'on l'analyse, *ic-iv-er-is-it*, — *it is the Eternal one* — (c'est l'Éternel un), veut aussi dire, comme je le vois maintenant, *l'Eternel un le un*, c'est-à-dire *le un à l'Eternel un*; en

d'autres termes, *the Almighty's son* (le fils du Tout-Puissant).

Lorsque *kin* signifie un enfant, il ne diffère pas de *ken*, et cela prouve qu'un *enfant*, comme un *fils* (*son*), signifie *un à Dieu*. Quand ce mot signifie *parent* (*relation*) c'est encore la même chose, puisque *a relation* (un *parent*) est pour *un* à *un*. Quand *ken* signifie *vue*, on doit l'expliquer par *un un*, ou *le double un*, et là il est fait allusion aux deux yeux. Cette analyse est aussi très correcte, puisque chacune des deux parties de *ken* (*ik-en*) signifie *un*; d'ailleurs cet *ic* ou *k* indique ce qui est double, parce que le *c* est une de deux moitiés d'un *o*; mais quoique double, ce n'est cependant qu'un seul, car l'*o* fait seulement *un*. Donc ce mot *ken*, lorsqu'il signifie la *vue*, est précisément le même que le mot français *vu*, qui analysé devient *iv-ii*, ou *in-ii*, dont l'un ou l'autre signifie *le double un*, et cela explique ce que j'ai déjà avancé en disant qu'un seul 1 était égal à *eye* (œil) en signification. Le mot latin correspondant à *knowledge* commence de même que le mot grec par *so*, car *sapientia* devient par l'analyse, *so-ip-ien-it-ia*. Dans cette analyse, *ip* est le même que *if*, puisque *p* est employé pour *f* et *v*; et *ien*, qui signifie *une chose*, pourrait aussi bien être écrit *ia*, par la raison que *en*, *in*, ou *on* signifie *un*, ainsi que *a* fait. Il est donc évident que *sapien*, de *sapientia*, est le même mot que *sophia*, puisqu'il ne diffère aucunement de *sofia*. Alors, l'explication

qui a été donnée du mot grec correspondant à *knowledge* (connaissance), doit s'appliquer à *sapien*. Quant à la terminaison de *sapientia*, c'est-à-dire *tia*, qui donne *it-ia* par analyse, elle est en apposition à *sapien* et signifie littéralement *Dieu le un*, et sert par conséquent de définition ou d'explication à *sapien*.

Le mot français correspondant à *widsom* (sagesse) signifie lorsqu'on l'analyse *esse-sage* (*la chose* ou *l'être sage*); mais *sage* lui-même, la partie radicale de ce mot, est composé de *is-o-ig*, où nous retrouvons encore *so*: de sorte que ce mot (*so*) paraît avoir été dans le principe le nom par lequel, dans toutes les langues, on désignait la *sagesse* ou le *savoir* (*knowledge*). Le mot *ig*, que nous voyons dans *is-o-ig*, peut avoir été mis comme article devant *so*, et par la suite être tombé après; ou bien, si nous ne considérons pas l'*e* de *sage* comme indifférent, et que par conséquent nous en donnions l'analyse comme ceci *is-o-ig-o*, le *ig-o*, qui est égal à *ig-e*, est en apposition à *is-o*, et sert à le définir. On pourrait même analyser *sage* comme ceci, *is-ea-ig* (*being the first high one* — être le premier haut un); mais de quelque façon que nous le considérions, la signification sera toujours la même. Le mot français *savoir* est encore, lorsqu'on l'examine radicalement, le même que *sophia* et *sapientia*, puisqu'il devient par l'analyse, *is-o-iv-o-ir*. Ici, *is-o-iv* ne diffère nullement de l'analyse de *soph* ou *sap*, et *o-ir* est encore *Dieu*

être ou *Dieu un*, ou bien *le double un;* de sorte que pareillement aux terminaisons des autres mots, il est en apposition à *ie-v-iv.* Comme l'autre mot français *connaître*, peu importe de quelle façon nous l'écrivons, signifie, *la chose con* (*être con*), nous voyons qu'il est le même que *ken*, *con* et *know*, qui ont été expliqués ci-dessus. Le mot latin *sagire*, lorsqu'on l'examine de près, ne diffère nullement de *sagesse*, par la raison que *ire* (aller), qui forme sa terminaison, ne diffère pas de *esse* (être) qui est la terminaison de *sagesse*, puisque *aller* et *être* ont une même signification. Lorsque nous considérons *sagesse* comme étant composé de deux parties seulement, *sage-esse* (sage être), on pourrait croire que tout le monde est en état d'en découvrir l'étymologie, car ici elle se révèle d'elle-même; et cependant, les lexicographes, pour n'avoir pas eu plus que tout autre la moindre connaissance de cette science divine, n'ont même pas su trouver cette étymologie la plus simple qui soit. Ils supposent que *sagesse* est dérivé de *sagire*, et ils considèrent ces deux mots comme appartenant à des langues différentes : ce qui tendrait à prouver que le mot latin *esse*, et le mot latin *ire*, ne sont pas deux mots latins. *Sagesse* diffère de *sagire* juste autant que *esse* diffère de *ire*, mais pas davantage. Et *sagesse* est aussi strictement dérivé de *sagire* (et non de *sage-esse*), que *esse* (être) est dérivé de *ire* (aller), mais pas davantage non plus. Il n'est certes pas exagéré de dire que des en-

fans de huit ou neuf ans pourront dans quelque temps, aidés par une connaissance même fort superficielle de la science des langues, montrer que *sagesse* et *sagire* sont composés de deux parties significatives, qui sont, *sage-esse* et *sage-ire*, et éviter ainsi l'erreur dans laquelle sont tombés les lexicographes.

Mais pourquoi m'étonnerais-je de voir que l'étymologie d'un mot français aussi simple que *sagesse* soit inconnue, puisque celle de tous les infinitifs, tels que *connaître*, *naître*, *paraître*, etc., est également ignorée; cependant ils ne se terminent pas par un mot étranger comme *esse*, mais bien par *être*, la traduction littérale de ce mot latin, celui qui, parmi tous les autres mots de la langue, s'emploie le plus fréquemment.

En résumé, de quelque façon que nous considérions le mot *wysed* lui-même, ou les parties dont il est composé, nous trouverons toujours qu'il signifie *sagesse*. On ne peut réellement trop s'étonner lorsqu'on voit combien de sens différens la même lettre peut avoir; insensiblement on est conduit à penser qu'il y a dans une combinaison aussi heureuse quelque chose de mystérieux qui étonne. Et si ce ne sont pas des êtres divins (ainsi que je suis souvent tenté de le croire) qui ont posé les bases de cette science, l'esprit de l'homme doit sûrement avoir dégénéré de beaucoup depuis cette époque perdue où les premières lettres et les premiers mots furent formés; car

je ne vois pas quelle sagesse humaine, même la plus profonde dont il soit fait mention, aurait été capable d'inventer pour la composition du langage rationnel, un système aussi simple et aussi logique que celui qu'à l'insu de nous-mêmes nous avons toujours eu.

Nous venons donc de voir que ces lettres A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, W, X, Y, Z donnaient les mots suivans : *ea ib ic id ef guis; ik il im en op eque er is thew, eke is wysed;* dont le sens est, *the first book is had of the Jews; it opens the mind, and it is good breeding and wisdom* (ce premier livre est eu des Juifs; il ouvre l'esprit et est les bonnes mœurs et la sagesse).

Dans ce peu de mots, nous trouvons l'histoire de l'alphabet, puisqu'on nous dit d'où il vient; nous en avons aussi l'éloge, puisqu'on nous dit qu'il ouvre l'esprit et que son étude procure les bonnes mœurs et la sagesse. Et dans l'énumération des avantages qui accompagnent la connaissance de ce premier livre qui est la clef de toute autre science, on exhorte vivement tous les hommes à consacrer à l'étude des lettres leurs travaux les plus sérieux. Il n'était, certes, pas facile d'en dire davantage en si peu de mots (1).

(1) On comprendra sans peine que le conseil qui nous est donné dans l'alphabet, d'en faire une étude approfondie afin d'arriver par là à *la science et à la sagesse*, bien qu'il puisse paraître plaisant aujourd'hui, n'avait rien d'exagéré à l'époque de son invention. Car, alors, les plus savans seuls le connaissaient d'une manière complète, et on ne peut pas douter que leur nombre fût des plus restreints chez un peuple dans un tel état de civilisation.

Les recherches auxquelles je vais me livrer maintenant sont du plus grand intérêt, car elles ont pour but de montrer quelles étaient les idées qui, chez les premiers hommes, correspondaient à celles que nous nommons aujourd'hui par les mots *être*, *animal*, *trinité*, *vérité*, *éternité*, etc.; et les connaissances que nous acquerrons par cet examen, réunies à celles que nous avons déjà recueillies, nous feront voir clairement les principes fondamentaux de la première religion de l'homme.

Nous avons déjà vu que par la jonction de *an* et *im*, ou mâle et femelle, et un autre mot, c'est-à-dire *al*, on avait formé le mot entier *animal*. Ici, *an* est pour l'espèce mâle, et *im* pour l'espèce femelle. L'analyse du premier est *oin* qui signifie *one* (un), et celle du second est *iv* qui signifie *double un*. Le mâle est donc signifié par *un*, et la femelle par *deux*, et ces nombres ajoutés ensemble font *trois*. Comme la partie radicale de *animal* est *anim*, nous pouvons voir que ce mot est égal à *trois*. Examinons maintenant le mot *being* (être). La partie radicale de ce mot est *be* (être); car *ing*, dont nous verrons l'analyse plus loin, est ici synonyme avec *thing* (chose), de sorte que *be-ing*, ou *ing-be* peut parfaitement être rendu par *the thing be* (la chose être). Dans le mot *Be*, nous avons deux lettres, et à l'origine elles devaient être dans cet ordre *eb*, dont l'*e* est l'epsilon grec (ε). Mais chacune de ces lettres est en apposition à l'autre, et lui sert de définition; de sorte que nous en pourrions faire une pro-

position, et dire ε *est B*, c'est-à-dire ε *est égal à B*. Nous savons que B est composé de ces deux parties B, et ε de celles-ci ε; mais, lorsque nous faisons rejoindre ε comme ceci ε, il y a dans le milieu un petit ι par lequel ces deux parties (ε) sont reliées ensemble comme ceci ε. Alors, ε peut être analysé par *io*, qui est égal aux parties qui composent le B, puisqu'elles représentent aussi *io*. La seule différence qu'il y ait entre ε et B consiste donc dans leur grandeur, et lorsque nous admettons que la dernière est égale à *un*, la première peut en être distinguée en recevant le nom de *petit un;* ce qui fait que B peut être représenté par IO et ε par ιο. Après avoir reconnu que dans *ab* chacun des caractères est en apposition à l'autre, nous ne pouvons pas dire que la partie radicale de ce mot compte plus d'une lettre. Par conséquent, nous réduisons à une seule le mot primitif correspondant à *being*, et cette seule lettre est ε ou B, dans laquelle, ainsi que nous venons de le montrer, il y a trois parties. Nous avons vu que dans *anim*, le genre mâle est signifié par *oin* (*un*), et le genre femelle par *deux:* la même chose arrive dans B ou ε, puisqu'ici, le I est pour le genre mâle, et ces deux parties ε pour le genre femelle; et lorsque nous les considérons ainsi séparément, non-seulement nous pouvons voir qu'elles sont équivalentes à trois, puisque un et deux font trois, mais nous découvrons encore qu'en les joignant comme ceci $\frac{2}{3}$, nous avons le chiffre 9. Cet examen nous montre d'une manière

évidente que les radicaux de *animal* et *being* ont exactement le même sens. Et qu'est-ce que ceci doit nous faire supposer? Que malgré les différences apparentes de leur forme, ils ne sont après tout qu'un seul mot; et par conséquent, pour voir si cela est réellement, nous devons faire avec *anim* ce que nous avons fait avec *be*, c'est-à-dire en rechercher la forme primitive. La première syllabe de ce mot est *an* qui est égal à *oin*, c'est-à-dire à *un*, et la seconde *im*, est égale à *double un*, c'est-à-dire à *deux;* cependant les deux mots sont en apposition l'un à l'autre, et on pourrait en faire le sujet d'une proposition comme ceci, *an* est *im*, c'est-à-dire *an* est la même chose que *im*. Donc, si *an* signifie *un*, *im* doit de même signifier *un;* et si *im* signifie *deux* ou *double un*, de même *an* doit signifier *deux* ou *double un*. Comme *im* est le même que *iv*, que *iv* est le même que *in*, et que *in* est le même que *un*, nous sommes conduits à reconnaître que *im* signifie *un*. Mais nous pouvons aussi trouver cette signification en nous rappelant ce que nous avons déjà vu, c'est-à-dire que *im* est égal à *un*. Donc, lorsque nous disons que *iv* est égal à *two* (deux), nous devons comprendre par ce mot *two*, *double un*, ainsi que l'analyse de ce mot (*two* qui fait *it-w-o*) prouve que telle en est la signification exacte; de sorte que *two* ne fait en réalité qu'*un* seul qui est nommé *double un*. Lorsque nous analysons *an* ainsi, *o-iv*, nous voyons qu'il signifie aussi *le double un;* et nous pouvons voir ceci plus clairement en-

core, en observant que ce mot *iv* est le même que *w*, de sorte que *o-iv*, peut devenir *o-w*, dont le sens littéral est *un double un;* et si nous plaçons ces deux lettres ainsi *w-o* (double un), nous les aurons comme nous les retrouvons dans *two* (*it-w-o*), de sorte que le sens de *an* et celui de *im* sont parfaitement égaux. Par conséquent, dans ces deux mots nous n'en avons qu'un, et dans le principe, ce seul mot tenait la place que tous les deux (*an-im*) tiennent ensemble aujourd'hui. Alors, quand *o-in* (l'analyse de *an*) était pour *an-im*, c'était *o* qui signifiait *un* ou l'espèce *mâle*, et *in*, qui est le même que *iv*, représentait *double un*, ou l'espèce *femelle*. On doit expliquer *iv* (l'analyse de *im*) de la même manière pour l'époque où il était employé au lieu de *an-im;* c'est-à-dire que I *était le* mot qui signifiait *un* ou l'espèce *mâle*, et que *v* signifiait *deux* ou l'espèce *femelle*. Ceci nous fait voir que *an* et *im* sont parfaitement égaux en signification, et doit nous faire supposer qu'ils ne font qu'un seul mot. Lorsque nous examinons leurs formes analysées (*oin* et *iv*), il est facile de voir que notre supposition est juste, parce que *iv* est le même que *in*, qui ne diffère de *oin* qu'en ce qu'il ne renferme pas d'*o*. Mais cette lettre, dans *oin*, n'est rien de plus qu'une définition de *in* auquel elle est en apposition. On peut donc avec beaucoup d'exactitude la sous-entendre devant *in*, qui est pour *iv;* de sorte que *oin-iv*, ou plutôt *oin-in* deviendra, lorsque cet *o* sous-entendu sera exprimé, *oin-oin*. Mais ici encore il y a une el-

lipse, et l'*o* de *oin* a un I sous-entendu devant lui, de sorte que *oin*, dans sa forme entière, est *io-in*, ces deux mots étant en apposition exacte l'un à l'autre. En résumé, comme les deux mots *an-im* font, ainsi que nous venons de le reconnaître, un seul et même mot qui est *oin*, il nous reste à le comparer avec *eb* (*be*—être) afin de voir si ces deux mots correspondent pour la forme aussi bien que pour le sens.

Quoique *eb* soit composé de deux lettres, nous savons que lorsqu'on le considère radicalement il en a seulement une, puisque l'ε est en apposition à B, comme nous l'avons vu. Le mot *oin*, nous le savons aussi, est égal à *io-in*, deux mots dans lesquels nous avons seulement un, puisque *io* est en apposition à *in*; et cette égalité devient évidente lorsque nous nous souvenons que *n* est égal à ces deux parties c૩, et par conséquent à un *o*; de sorte que *in* et *io* sont de toutes façons un seul mot. Comme le B, auquel *eb* ou *be* a été réduit, est égal à *io*, parce qu'il est composé de I૩, il s'ensuit, puisque la partie radicale de *animal*, c'est-à-dire *an-im*, est égale à la même chose, que ces deux mots *being* et *animal* doivent être égaux l'un à l'autre. Cela nous conduit à comprendre, puisque une égalité parfaite ne peut pas exister entre deux choses distinctes, que *being* et *animal* ne font qu'une seule et même chose malgré leur apparence différente.

Plus un objet est compliqué dans sa forme, plus il est difficile d'en avoir une idée claire. En voyant

being et *animal* réduits à *io* ou au seul caractère B, et connaissant la nature de ces lettres, il nous est facile d'expliquer ces deux mots. On peut concevoir sans peine que *io* et *Be* puissent signifier deux choses, lorsqu'on se rappelle que le *mâle* et la *femelle* sont désignés ici, et que le même mot, lorsqu'on le considère d'une manière différente, devrait seulement signifier *un*, puisque *one being* (un être) ou *animal* est indiqué ainsi. Mais il n'est pas aussi facile de concevoir que, pendant qu'il signifie *un* et *deux*, il signifie aussi *trois*. Ceci est néanmoins tellement exact dans ce cas, que je ne doute pas qu'il y ait une langue dans le monde dont le mot correspondant à *trois* ne signifie aussi *être* ou *being*, et par conséquent tout ce que *being* signifie. Afin de rendre ceci intelligible, j'observerai que comme *io* paraît traduit, ainsi que nous l'avons vu, sous la forme de *iv*, qui signifie *la Divinité*, il s'ensuit que le mot pour *trois* doit dans toutes les langues signifier aussi *la Divinité*, puisque, lorsqu'on le considère radicalement, j'affirme qu'il ne peut y avoir aucune différence entre ce mot et *being* (être). Et comme ce mot *iv* est la partie radicale de *iver* (qui est le même que *ever*, toujours) — parce que *ever*, lorsqu'on l'analyse *er-ev* ou *re-ev* signifie la chose *iv*, c'est-à-dire *Dieu* — il en résulte que le mot pour *trois* doit aussi signifier *ever*. Et comme *iv-er* ne diffère pas de *ip-er*, et que ce mot est le même que *père*, il s'ensuit que le mot pour *trois* doit aussi signifier *père*. D'un autre

côté, *iv-er* étant aussi la partie radicale de *veritas*, l'analyse de ce mot donnant *ever-ita-is*, ce qui signifie *ever that is* (toujours cela est), il en résulte que le mot pour *trois* doit aussi signifier *vérité* dans toutes les langues. On peut aussi observer que comme *iv* signifie *one*, attendu qu'il est le même que *in*, et que *one* est le même que *son* (fils), il s'ensuit que le mot pour *trois*, auquel il est égal, doit aussi signifier *one* (un) et *son* (fils). Donc, sans examiner plus à fond le mot pour *being* (être) ou *three* (trois), ceci montre que l'on prétend que l'un et l'autre de ces mots, et n'importe lequel des deux, signifie *Dieu*, *éternité*, *vérité*, *père*, *fils*, *trois*, et *un*.

Examinons maintenant le mot pour *trois* en grec, en latin, en français et en anglais, et voyons jusqu'à quel point on peut prouver ce que nous venons d'avancer ici. Τρεις peut être analysé ainsi : *it-er-eb*. Dans cet exemple, *it-er* est égal à *être* en français, et signifie par conséquent *être* ou *chose*; et *eb* est le même que *be* en anglais qui signifie également *être*; de sorte que *iter* est ici en apposition à *eb*, puisque, comme ce dernier mot, il signifie *be* (être). Toute l'analyse peut être rendue intelligible si nous la traduisons par *the thing* be (*la chose* être), ce qui est très correct; et ceci nous montre que le mot pour *trois*, en grec, a la même signification que *being* (être). Mais il peut être aussi analysé de cette manière : *it-vr-εις*. Ici j'ai mis un *v* au lieu d'un *e* devant *r*, parce que l'*e* romain, qu'il soit long ou bref, est égal au *v*, par la

raison qu'il est le même que upsilon ou epsilon. Comme ces deux lettres *vr* ont besoin de voyelles pour être prononcées, dès qu'on leur en adjoint elles deviennent *iver;* de sorte que *it vr* signifie *God ever* (Dieu toujours) ou *l'éternel;* et comme εις en grec est pour *un*, il s'ensuit que τρεις signifie *l'éternel un*, ou *Dieu toujours un*.

J'ai souvent eu l'occasion de remarquer que lorsqu'on les examine de près, les mots pour *being* et *ever* sont synonymes; donc, comprenant *ever*, dans l'analyse que je viens de donner, comme signifiant *being*, les trois mots *it-ever*-εις signifieront *the being* one (*le être* un), c'est-à-dire *la chose* un. Mais on obtient également ce sens par la première analyse des deux lettres τρ, donnant *it er* qui n'est évidemment que *être* ou *est re*. Ainsi, nous voyons que τρεις signifie aussi *one;* et comme *one* (un) et *son* (fils) sont égaux, ainsi que nous l'avons déjà vu, il en résulte que τρεις a aussi cette signification.

Le lecteur doit se rappeler que lorsque j'ai montré que *one* (un) et *son* (fils) sont synonymes, j'ai fait voir qu'ils étaient également synonymes de *sun* (soleil); et nous pouvons remarquer qu'il en est de même dans le présent exemple. Ainsi, εις, qui dans τρεις signifie *one*, est le même que οις, puisque ce caractère ε est pour un *o;* et lorsque nous négligeons l'ι de οις, ce mot devient ος, le nom bien connu qui désigne à-la-fois le *soleil* (sun) et *un* (one). Donc τρεις signifie *the thing one*, *son* ou *sun* (la chose un, fils

ou soleil), car ces trois mots ne diffèrent nullement en signification. Comme *iv* est le même que *ip*, qu'on a déjà souvent expliqué dans cet ouvrage, il s'ensuit que *iver* est le même que *iper*, qui ne diffère pas de *père* en français, puisque ce dernier mot a un *i* sous-entendu devant le *p*; et ceci prouve que τρεις signifie aussi *le père être*, ou *le père*, *le fils* (*son*), ou *le père le soleil* (*sun*), ou, *le père un* (*one*), ou *Dieu*. Et lorsque nous considérons que *iver* est la partie radicale de *veritas*, il s'ensuit que τρεις doit aussi signifier *la vérité être*, ou *la vérité le fils* (*son*), ou *la vérité le soleil* (*sun*), ou *la vérité un* (*one*). Nous devons remarquer aussi que *iver*, qui signifie *éternité* et *vérité*, est lui-même, lorsqu'on l'analyse ainsi, *iv-er* (*Dieu être*); et lorsqu'on l'analyse ainsi *in-er* (*le un être*). Nous avons donc vu que le mot grec τρεις signifie *Dieu un être humain*, *éternité*, *vérité*, *père*, *fils* et *soleil*, ainsi que *trois* et *un*. Comme ces différens mots sont exactement égaux, ils ne font tous, par conséquent, qu'un seul et même mot; et cette connaissance nous dévoile quelles furent les premières idées de l'homme sur certaines grandes vérités. Ainsi, la Divinité, un être humain, l'éternité, la vérité, et le grand soleil, n'étaient pour lui qu'une seule et même chose qu'il nommait ainsi : *père et soleil*, *trois et un*.

Lorsque nous nous souvenons que le mot anglais *truth* (vérité) doit d'abord avoir été *the true* (le vrai), puisque ce fut par suite de la transposition de l'arti-

cle *the* qu'on rejeta à la fin comme ceci, *true the*, que le mot actuel *truth* fut formé; lorsque nous nous rappelons cette étymologie, nous pouvons facilement découvrir dans le mot grec pour trois (τρεις) la partie radicale de *truth*, qui est *true*, puisqu'en mettant l'ε de τρεις dans cette situation ω, nous avons, au lieu de τρεις, τρωις, c'est-à-dire *true-is;* et le *is* que nous trouvons à la fin de τρωις tient lieu de *the* qui est à la fin de *truthe*. Et comme le *tr* de *truth* peut être analysé ainsi *it-vr* (ce que nous avons déjà vu), et que le *v* est ici égal à *h*, nous découvrons donc que l'analyse *it-vr* est la même que *it-hr* qui, par la seule contraction de l'*i*, devient *thr*, où nous avons les trois premières lettres de *three* (trois); c'est-à-dire que dans les deux premières lettres de *treis* nous avons ces trois lettres aussi, puisqu'on peut de même montrer qu'elles sont égales à *ib-vr*, ensuite à *it-hr*, et finalement à *thr*.

Nous pouvons observer que ce mot *treis* est composé de deux parties principales, *tr* et *eis*, qui sont égales en signification et se trouvent en apposition mutuelle. Donc, lorsque nous plaçons un *e* devant *tr*, nous voyons que cela nous donne le mot français *être;* et lorsque nous donnons à *is*, de *eis*, la forme B, en la faisant suivre par l'*e* dont il est précédé cela nous donne le verbe anglais *be* (être). Nous ne pouvons douter que *eis* ait cette même signification puisqu'il est la seconde personne de ειναι qui est en grec le verbe correspondant à *être* en français. Le mot

latin pour *trois* (*tres*), lorsqu'on l'analyse, ne diffère pas de τρεις, puisque sa terminaison *es* est pour *eis*, l'*i* ayant été supprimé par contraction. Le mot français *trois* ne diffère nullement non plus de τρεις, car, lorsque nous donnons à ε dans ce dernier mot son autre forme qui est ο, le mot grec devient *trois*. Si j'avais besoin de prouver que ε n'est que ο sous une autre forme, combien il me serait facile de le faire par la comparaison de τρεις et *trois*! Car qui pourrait nier que ces deux mots ne soient le même lettre pour lettre? Le mot anglais *three* (trois) paraît différer d'une manière notable du mot correspondant en grec, en latin et en français; cependant il n'en diffère nullement. Les trois premières lettres, *thr*, sont égales à *ter*, car le caractère H, ainsi que nous l'avons clairement montré, est le même que *e*, et c'est pour cela qu'en grec il remplace cette lettre. Alors, comme *ter* a un *i* sous-entendu devant lui, ce qui le fait devenir *it-er* lorsqu'on l'exprime, et comme ces deux mots sont les mêmes que ceux que nous avons vus dans l'analyse de *tr* qu'on retrouve dans les mots grec, latin et français, τρεις, *tres* et *trois*, il est évident que jusqu'ici le mot anglais *three* ne diffère pas le moins du monde d'aucun de ces mots. Comme les deux lettres (*ee*) avec lesquelles il se termine sont égales à *es*, puisque ε est égal à *o* ou *s*, nous voyons que, par l'analyse, *three* peut devenir *it-er-eis*, juste comme cela arrive pour *tres*. Il en résulte donc que toutes les observations qui ont été faites au sujet du

mot grec τρεις, sont entièrement applicables au mot correspondant en latin, en français et en anglais, puisque ces quatre mots ne font qu'un seul et même mot. Par cet examen, nous voyons aussi qu'il n'y a pas de différence entre les idées rendues par *being* (être) et *three* (trois).

Nous pouvons observer que dans l'analyse de *tr*, nous avons à-la-fois *ter* et *it-ver;* et, comme le premier est la partie radicale de *terra*, et le second la partie radicale de *vert*, il semblerait que ces deux idées sont aussi synonymes avec *vérité*, *éternité*, etc. Donc, le mot *herbe*, qui, l'*h* étant égal au *v*, n'est autre chose que *ver-be* (vert-être *ou* la verte chose), signifie, lorsqu'on l'analyse comme ceci *iv-er-be* (*ever being* — toujours être), c'est-à-dire *toujours durant;* et ceci est aussi le sens littéral de *verdure* (*ever-dure*), c'est-à-dire *toujours dure*, le mot *dure* ayant été conservé en français où il signifie ce qui existe long-temps. Comme le mot *ter* (le radical de *terre*) donne aussi dans son analyse *it ever* (cela toujours), il semblerait que lorsque les hommes créèrent ce mot dans le principe, ils ne croyaient ni au *commencement* ni à la *fin* du monde; leur conviction paraissant être d'après cela qu'il avait toujours existé et qu'il devait exister toujours.

On trouvera aussi que le mot correspondant à *to be* (être) a dans toutes les langues le même sens qu'en anglais, c'est-à-dire qu'il signifie *one* (un), et par conséquent tout ce que *one* implique. Ainsi εἶναι est égal à *oin-ou*, ou à *oin-on*, de sorte qu'il n'est pas

autre chose que *oin oin* (*one one*); et comme l'*n* de ειν est égal à *s*, il s'ensuit que ce mot est le même que εις, son autre forme que j'ai déjà expliquée. Et comme ce mot εις n'est pas autre chose que *eb* ou *be*, nous voyons donc qu'entre *ein* et *Be* il n'y a, malgré toutes les apparences contraires, aucune différence. Comme la partie radicale du mot latin *esse* est *es*, et comme *es* est seulement une contraction de *eis*, nous voyons que c'est encore le même mot que ειν et *Be*. Alors *esse* est pour *eis e*, qui signifie *être est*, ou *le être*. Le mot français *être* (puisqu'il est pour *estre*, dont la partie radicale est également *es*, qui est aussi la contraction de *eis*) est encore le même mot; et le *tr* dont *es* est suivi est égal ici à *la chose*, puisque par l'analyse ces deux lettres deviennent *it ir* ou *it er;* de sorte que *estre* signifie *la chose être*. Dans la langue saxonne *Be* était écrit *beon*, de sorte que le *on* qui est ajouté ici à la partie radicale est précisément égal à αι dans ειναι, puisque αι est encore *on*. Il s'ensuit donc que les mots saxon et grec pour *être*, non-seulement lorsqu'on les considère radicalement, mais encore de quelque façon qu'on les considère, sont toujours le même mot. Cependant, il y en a peu qui puissent, en apparence, être plus dissemblables que *beon* et ειναι.

Comme, dans *être*, *it-er* est en apposition à *eis* ou *un*, nous devons aussi chercher ce nombre dans *it-er;* et lorsque nous nous rappelons que la lettre *t* est composée de *i i* — l'un étant placé sur l'autre comme

ceci, 7—nous voyons qu'elle est égale à *v*, et par conséquent à *n;* de sorte que *it* est après tout le même que *in*. Il s'ensuit donc que *it-er* est pour *in-er*, et signifie *un être*, ou *une chose*, de même que *eis* fait. Comme la partie radicale du mot anglais *very* (très) est *ver*, qui est le même que *iv-er* ou *ever* — que nous avons reconnu être le même que *three* (trois) dans l'analyse de ce mot en grec, en latin, en français et en anglais — il s'ensuit que lorsque nous disons *very good* (très bon), ou *very bad* (très mauvais), nos paroles signifient *trois fois bon*, ou *trois fois mauvais*. Toute la justesse de cette observation sera reconnue lorsqu'on remarquera que le mot *very* (très) est souvent rendu en grec par le mot *trois*, comme τρισαγιος (très saint), et que le mot français qui est employé pour nommer la même idée (*très*) est exactement le mot latin pour *trois*. Donc, le signe qui indique le superlatif doit dans toutes les langues être le mot correspondant à *trois*, ou, ce qui est la même chose, correspondant à *être* ou *éternité*. Ceci explique quelques comparaisons qui sont faites avec le mot *ever* lui-même, comme lorsqu'on dit *ever so good*, *ever so bad*, ce qui est la même chose que *very good*, *very bad*. Donc, lorsque nous disons *was he* ever *so good*, *or* ever *so bad*, *he ought not to have done so* (fût-il *toujours* aussi bon, ou *toujours* aussi méchant, il n'aurait pas dû agir ainsi), nos mots signifient, *was he* very *good*, *or* very *bad*, *he ought not to have done so* (fût-il *très* bon, ou *très* méchant, il n'aurait pas dû

agir ainsi). Et à la place des mots *toujours* et *très*, nous pouvons mettre *véritablement*, *trois fois*, *éternellement*, etc.

La terminaison anglaise *est*, qu'elle appartienne à un substantif ou à un adjectif, devient donc, lorsqu'on l'analyse, *eis-it*, qui est la même chose que *Be-it*, c'est-à-dire *être le* ou *le être;* et nous savons que ceci est égal à *trois*, ou *ever* (toujours), etc. *Most* (le plus) fait *un-ois-it*, ou *un-eis-it*, ce qui signifie encore *un être cela*, c'est-à-dire *le un être*. Les signes correspondans en latin sont *ssimus*, *rrimus*, *llimus*, et chacun d'eux signifie aussi, lorsqu'on l'analyse, *l'être un* ou *le un*, ce qui est égal à *the three* (le trois). Ainsi, le mot *Trinité* doit signifier dans toutes les langues *le un être*, ou *l'être un*, ce qui est la même chose que *le un trois*, ou *le trois un*, puisque *being* (être) et *three* (trois) ne font qu'un seul et même mot.

En grec, ce mot est τριας, dont les trois premières lettres *tri* sont égales à *être-i* (*être un*), de même qu'à *three* (trois). La terminaison *as* que nous voyons dans ce mot *trias*, lorsqu'on l'analyse devient *ois*, ce qui est le même que *o-is* ou O-B, c'est-à-dire *un être;* de sorte que ce mot *as* est en apposition aux trois premières lettres dont il est précédé, attendu qu'elles signifient aussi *the one being* (le un être). Mais que signifie cette phrase, *the one being?* Nous pouvons découvrir ceci en supprimant l'*i* qui se trouve dans *ois*, puisqu'alors nous aurons *os* ou le *soleil*. Nous devons aussi observer que *ois* est le même que εις qui, en grec,

signifie en même temps *être* et *un*; et il faut nous rappeler également ce qui a déjà été expliqué, c'est-à-dire que le chiffre 3 et B, ou *is* ou BE ne font qu'une seule et même chose. Il ne faut pas oublier non plus que le mot grec pour *trois* (τρεις) est littéralement *être-εις* (être-un), et qu'en français le mot *trois* signifie aussi, lorsqu'on l'analyse, *être-o-Be* (être un être). Lorsqu'on remarque avec soin toutes ces circonstances, personne ne peut douter que dans le principe par *l'un être* les hommes n'aient compris *le soleil*. Le mot grec τριας, qui veut dire *Trinité*, signifie donc réellement *le soleil*. L'analyse de *trinitas* donne *it-er-in-ita-is*, ce qui signifie littéralement *le être un c'est*. Nous pouvons encore l'analyser ainsi: *être-in-it-ois*, dont le sens est encore le même, quoique nous puissions le rendre par ceci, *l'être un le soleil*. Afin de comprendre jusqu'à quel point cette dernière signification peut être égale à celle qui précède, nous avons seulement besoin de nous rappeler que un *i* et un *o*, ou bien une ligne droite et un cercle, sont une seule et même chose; de sorte que le mot anglais *is* devient *os* ou *le soleil;* et nous pouvons aussi concevoir ceci facilement lorsque nous nous souvenons que ce mot *is* implique l'existence dont on croyait que le soleil était la source. C'est pour cela aussi que le mot anglais *was* signifie littéralement *le soleil*, puisqu'il devient par l'analyse *iv-ois*, cas dans lequel *iv* est égal à *it*, et *ois*, lorsqu'il est prononcé *wa*, ainsi que cela devrait être, fait *was*.

De même, le mot anglais *Be* qui était d'abord *eis* ou *ois* comme nous l'avons déjà vu, signifie le *soleil;* de sorte que le temps présent qui est rendu en anglais par *is* (comme *God is* — Dieu est), signifie *Dieu le soleil;* le temps passé qui est rendu par *was* (comme *God was* — Dieu était), signifie aussi *Dieu le soleil;* et le futur qui est rendu par le mot *be* (comme *God will be* — Dieu sera), signifie encore *Dieu le soleil.* Cela nous montre que le présent, le passé et le futur sont indiqués par un seul et même mot; de sorte que ces trois temps n'en font réellement qu'un seul, quoique cependant il y en ait trois. Nous devons aussi remarquer que ce mot qui signifie ici *trois* et *un* lorsqu'on fait allusion au temps, signifie aussi *trois* et *un* lorsqu'il représente *être*.

Comme *am*, dans *I am* (je suis), peut être analysé ainsi: *o-in*, il signifie aussi *le soleil*, mais littéralement *le soleil un*, puisque *in* signifie *un* et est en apposition à *o* qui signifie aussi *un*. Mais *in* étant le même que *iv* signifie aussi *la première vie*, et il est en apposition à *o* qui signifie aussi *la première vie*. On peut donc traduire *I am* ainsi: *je le soleil un*, c'est-à-dire *je le un être le soleil*; ou bien, avec une égale exactitude, l'expliquer par *je le soleil la première vie*. Le mot *art* dans *thou art* (tu es) peut être analysé ainsi: *o-ir-it* (dont l'ordre primitif était *it-o-ir*), et signifie par conséquent *le soleil le être*; c'est-à-dire *l'être le soleil*; et *are* que nous pouvons analyser ainsi *o-ir*, signifie *le soleil être*. Il ressort évidemment

de ces observations que chez un peuple qui aurait conservé quelques traces de la première simplicité de sa langue, les mots correspondans à *am*, *art*, *are*, *is*, *was* et *be* devraient tous nommer le *soleil*.

Les mots français et anglais pour *trinité* ne diffèrent pas en signification de celle que les mots correspondans ont en grec et en latin, puisqu'ils sont *trinité* et *trinity* dont l'analyse est pour tous deux : *être-in-it-é*, ce qui signifie *l'être un c'est*.

Mais comment faut-il faire pour trouver dans *trinity* les mots pour *father* (père), *son* (fils) et *God* (Dieu)? Ils y sont tous trois, de quelque façon que nous écrivions ce mot. J'ai déjà montré comment dans le mot *three* (trois) en grec, en latin, en français et en anglais, nous avons le mot pour *father*, et aussi pour *God*, *one* et *son* (fils) ou *sun* (soleil).

La partie radicale du mot *father* (père) est dans toutes les langues le même que la *Divinité*: ainsi le mot grec et latin *pater* signifie *le être un Dieu*, ou *le être en haut Dieu;* il doit être analysé ainsi : *it-er-ip-oi*, et ici le mot *ip* seul était suffisant pour signifier *father*. Ceci est confirmé par le mot français *père* qui peut s'analyser ainsi : *er ip* (*l'être en haut*); et si ces deux mots étaient *er-iv*, ou *er-if*, le sens serait encore le même, parce qu'ils donnent *la première vie*, et qu'ils sont fréquemment employés pour nommer la Divinité. Le mot anglais *father* doit être analysé ainsi : *if-oit-iv-er*, ce qui signifie *l'éternel Dieu ;* mais littéralement, *one life God ever* (une vie Dieu tou-

jours), ou *la première vie Dieu toujours.* Ici aussi, *father* pourrait être signifié par *if* seulement, qui veut dire *la première vie.* Dans le mot *is* seul, nous avons donc *father*, *son* et *God*, comme aussi *one* et *three*, ou bien *sun* (le soleil) avec toutes les autres significations que nous avons montrées, telles que *mâle* et *femelle*, *vérité*, *éternité*, etc.

Le mot anglais *ghost* (esprit) signifie aussi, lorsqu'on l'analyse, *the father*, *the son* et *God*, comme nous pouvons le voir ici, *ig-iv-os-it.* Ici, *ig-iv* signifie *la première vie* ou *father* (père); *os* qui est le même que *ois* ou *eis*, signifie *son* (fils), et le mot *it* est pour *God* (Dieu). Mais comme chaque mot est ici en apposition à chacun des autres, le sens du tout est *le père est le fils et le père est Dieu*; et si nous commençons avec le mot *Dieu* ou *fils*, cela n'occasionnera aucun changement, puisque nul de ces trois mots n'a un sens plus puissant ou plus étendu qu'aucun de deux autres. Nous pouvons aussi traduire cette analyse (*ig-iv-os-it*) par *le père est le soleil*, etc., au lieu de *le père est le fils*, etc., puisque *os*, *ois* et *eis* (qui ne sont qu'un seul mot) signifient *sun* (soleil) ou *son* (fils), qui ne font aussi qu'un seul mot.

Ce mot *ghost* est écrit *gast* en saxon, et il s'analyse ainsi, *ig-ois-it:* ici *ig* est pour *père*, ou *la première vie*, et *ois* ne diffère de *os* qu'en ce qu'il a conservé l'*i* qui a été contracté dans le dernier. Dans la langue teutonique *ghost* est écrit *geist*, dont l'analyse est *ig-eis-it*, qui diffère seulement du saxon *gast* en ce

qu'il a le mot *one* (un), ou *son* (fils) sous son autre forme de *eis* au lieu de *ois*. Mais pourquoi, demandera-t-on, les hommes, dans le commencement, donnèrent-ils ces deux formes à ce seul mot, puisqu'il n'y a aucune différence dans leur signification? Ceci est une question que j'ai trouvée très difficile à résoudre. Le mot *ois* signifie, le lecteur le sait maintenant, non-seulement *one* ou *son* (un ou fils), mais aussi *sun* (soleil). Et comme les hommes désiraient que ces trois lettres représentassent par leur forme le grand objet qu'elles nommaient, et qu'ils voyaient que cela ne pouvait avoir lieu tant que l'*o* resterait comme il est dans *ois*, c'est-à-dire avec sa forme ronde actuelle, ils le changèrent en ε, ce qui leur permit d'inscrire dans la figure du soleil son propre nom, comme ceci . Telle doit avoir été l'origine d'epsilon; de sorte que ce caractère est seulement un *o* brisé. Si on poursuivait cette explication de l'*e*, elle conduirait à la découverte parfaite de la formation d'autres lettres. Combien il était ingénieux à ceux qui fondèrent une langue, de montrer ainsi le nom de l'objet de leur adoration dans la figure même de cet objet. Mais leur sagesse ne s'arrêta pas là; car, lorsque nous disposons ces mêmes lettres de cette manière, , nous avons EB, qui, plus tard, devint BE par suite de la transposition de l'E; et ce mot signifie *vie* ou *existence*, parce qu'on croyait que le *soleil* était l'auteur de

toute existence. Cette figure est aussi fort heureusement inventée. Le mot *ois* prit encore cette forme dans laquelle nous avons EID, l'original de *ed*, *id* et *od*, qui sont des noms qu'on donne fréquemment à la Divinité. Nous pouvons remarquer que dans chacune de ces trois figures nous avons *trois* lettres, mais qui deviennent *une* seule; de sorte que chaque figure est une trinité, ou trois dans-un. Donc τριας peut aussi être expliqué par *trois un*, c'est-à-dire *le trois un*, *le triple un;* et lorsque nous donnons à l'*s* de *as* la forme de *n*, nous pouvons comprendre cette explication encore plus clairement, puisque *trias* devient alors *trioin*, c'est-à-dire *three one* (trois un). La partie radicale de *trinitas*, *trinité*, et *trinity*, qui est *trin*, est encore le même mot, puisqu'il est égal à *tri-in* ou *trois un*. Dans tous ces exemples, on fait incontestablement allusion aux trois caractères contenus dans la figure du soleil, et qui indiquent d'une manière si évidente *one* et *Be* (un *et* être) que le mot qu'ils composent, c'est-à-dire εις, est même encore employé en grec pour signifier *un* et *être*, afin de montrer qu'entre ces trois idées *être*, *un* et *trois*, il n'y a aucune différence. Mais nous devons nous rappeler que le premier de ces trois caractères, εις, est en apposition aux autres deux; et c'est pour cela que par lui seul, lorsqu'on le place ainsi, 3, il est égal à trois; et comme les deux autres (ις) sont la même chose que IV, lettres dans lesquelles nous avons mâle et femelle, ou homme et femme et

leur créateur, il en résulte que ce petit signe ɛ est aussi le même que IV, et telle est la *trinité*.

Mais ici, lorsqu'on le considère autrement, le mot pour *trinité* signifie *père*, *fils* et *Dieu*. Ainsi, IV, signifie *la première vie* ou *père*, et il est le même que *ip* (la partie radicale de *pater* et *père*) et aussi que *if* la partie radicale de *father*. Et lorsque nous remarquons que V est la même chose que *n*, nous sommes menés à reconnaître que IV est égal à *in*, ce qui signifie *one* (un); et entre le sens de *one* et celui de *son* (fils) il ne peut y avoir aucune différence dans quelque langue que ce soit. Par conséquent, si nous remarquons que IV signifie encore la Divinité, cela nous fera voir clairement comment il se fait que ces deux lettres, qui sont composées de trois uns (IV) signifient aussi *père*, *fils* et *Dieu*; et quoiqu'en apparence il y ait là trois personnes, elles n'en font après tout qu'une seule. Car, ainsi que je l'ai déjà observé, elles sont nommées précisément de la même manière, et désignées comme étant parfaitement égales; et comme cette égalité parfaite ne peut pas exister entre plusieurs choses, il devient évident que ces trois personnes n'en peuvent faire qu'une seule.

Nous avons vu que les mots *ghost*, *gast* et *geist* signifiaient chacun *père*, *fils* et *Dieu* : dans le mot latin *spiritus*, nous retrouvons encore ces trois mêmes mots. Il doit être analysé ainsi, *us-is-ip-ir-it*, dont le sens littéral est, *le fils le premier être Dieu*. Ici *is* est pour *eis* ou *ois*, *ip-ir* est le même que *père*, et *it*

est pour *Dieu;* de sorte que *spiritus,* analysé de cette manière, signifie dans son entier, *le fils est le père et Dieu.* Le mot français *esprit* ne diffère de *spiritus* qu'en ce qu'il ne renferme pas l'article *us* qui sert actuellement de terminaison à ce dernier mot. Dans *esprit, es* est pour *eis*, et *pr* pour *père;* quant à *it*, il joue le même rôle que dans le mot précédent. Dans une autre partie de cet ouvrage, j'ai donné plusieurs autres explications de *spiritus*, *spirit*, et *esprit*, et on pourrait encore en donner de nouvelles, mais toutes seraient également correctes et équivalentes.

Combien ce mot *being* (être) est étonnant dans toutes les langues! Je dis dans toutes les langues, parce que je suis sûr qu'il n'y en a qu'une seule sur la terre, et que sous quelque forme qu'on rende ce mot chez les différens peuples, il doit renfermer le même sens que celui que nous lui avons trouvé en grec, en latin, en français et en anglais. Et que devons-nous conclure de ceci? Qu'il y eut un heureux temps où tous les hommes n'avaient qu'une même croyance, et que ce fut seulement lorsqu'ils perdirent la signification qui était attachée à leurs paroles qu'ils commencèrent à se diviser. On peut donc comprendre maintenant combien fut funeste la circonstance qui déroba aux hommes le sens de leurs mots. Quelles discordes, et quelles haines; que de sang répandu pour ce seul malheur! Le mot *trinité* seul, qui est de la plus grande antiquité et qu'aucun être humain ne peut avoir compris depuis plusieurs

milliers d'années, a, dans des temps cruels, coûté la vie à des millions d'hommes; et, à en juger par les recherches incessantes dont il a été l'objet, il doit avoir rempli les maisons de fous de ceux qui prétendaient en donner l'explication.

Je n'ai pas encore expliqué *ing*, dans *being*, autrement qu'en disant que cela signifiait *the thing* (la chose); de sorte que le mot entier *being* signifie *the thing be* (la chose *être*). Comme *ing* est en apposition à *be*, il s'ensuit qu'il doit lui être égal en signification; de sorte qu'en sachant un de ces mots d'une manière critique on connaît aussi l'autre. Mais *ing*, lorsqu'on l'analyse, devient *in-ig*, où nous avons encore deux mots en apposition l'un à l'autre, et, par conséquent, égaux en signification, de sorte qu'ils peuvent être réduits à un.

Afin de voir comment l'*n* de *in* est égal au *g* de *ig*, il faut nous rappeler qu'un I est égal à un O, et que, par conséquent, les deux parties de *g* ont la même valeur que celle que nous accordons aux deux parties de *n*, qui est composé de *i* et *i*. Nous pouvons même remarquer que le petit signe, dont la grandeur ne dépasse pas celle d'une virgule, qu'on voit s'avancer du côté droit de l'*o* supérieur du *g*, a été enlevé à l'*o* inférieur de cette lettre, car nous pouvons remarquer, en l'examinant de près, que ce n'est pas un *o* entier, attendu qu'il lui manque, vers le haut du côté gauche, une très petite portion de son cercle qui est justement égale à la valeur de ce petit signe qui

s'échappe de l'*o* supérieur. Donc, lorsque nous restituons au second *o* cette portion qui lui a été enlevée, nous avons dans cette lettre ℨ un *o* et un *o*, c'est-à-dire *un* et *un* joints ensemble, de même que nous avons *un* et *un* (ṇ) joints ensemble dans la lettre *n*. Cet examen nous fait voir pourquoi *ig* et *in* sont précisément égaux. D'après cela, il est évident que nous n'avons à nous occuper que d'un seul de ces mots; et si nous adoptons *in*, nous reconnaissons, puisque ce mot est égal à IV ou IO, que *ing* est réduit à la même forme que celle à laquelle *anim* a été réduit aussi. Et que devons-nous conclure de là? Que *ing* signifie aussi, *trinité, divinité*, *éternité*, *vérité*, etc.; et tous les mots et toutes les lettres du monde peuvent être réduits ainsi, et avoir, lorsqu'on remonte jusqu'à leur racine, la même grande signification. Quand nous rencontrons deux mots comme *in-ig* en apposition mutuelle, nous devons, pour les comprendre plus aisément, considérer l'un d'eux comme servant d'article à l'autre. Alors, *in* dans *in-ig* peut être rendu par *le,* et *ig* par le mot *thing* (chose), ou *one* (un). Comme *in*, dans *ing*, peut être rendu égal à plusieurs lettres telles que B, W, M, etc., il s'ensuit que *ing* peut devenir un mot tel que *big*, *wig*, *mig*, etc., lesquels trois mots pourraient avec beaucoup de justesse servir de nom à la Divinité; et il y a probablement des langues dans lesquelles ils remplissent cet office, car ils signifient tous *great* (grand), *high* (haut) ou *première vie;* ou bien ils signifient sim-

plement, *la première chose*. Un lecteur irréfléchi pourra sourire en m'entendant dire qu'un mot aussi trivial que *wig* (perruque) puisse avoir une signification aussi élevée que celle qui lui est attribuée ici ; cependant, je ne doute pas qu'on lui trouve un sens semblable dans toutes les langues. Mais lorsque nous analysons un pareil mot, nous devons sous-entendre devant lui *à*, c'est-à-dire *appartenant à*, de sorte que *w-ig* signifie, *la chose* (à) *le haut*, ou *premier un*, c'est-à-dire *à la tête*; car ce mot signifie aussi *le haut un*, *le premier un*, *le grand un*, ou *la Divinité*.

Le mot *hat* (chapeau) lui-même, qui devient par l'analyse *w-oit*, doit être un nom pour la Divinité dans quelque langue, car il signifie littéralement, *vie haute*, ainsi que nous pourrions le voir sans déguisement si l'*i* avait été supprimé, puisqu'alors nous aurions *ot* au lieu de *oit*, ce qui est le même que *haut*. *Hat* ne diffère pas non plus de *wit* (esprit), qui signifie, *vie à la tête*, ou *à Dieu*, ou *vie en haut*. Mais on peut montrer que les mots les plus insignifians aujourd'hui ont ces doubles sens. Ainsi, une *oyster* (huître) signifie littéralement *le soleil être*, c'est-à-dire *l'être* ou *la chose le soleil*; car ce mot devient par l'analyse, *ois-être*, de sorte que le sens est, *la chose dont la forme est semblable au soleil*, parce que l'une ou l'autre de ses écailles est faite comme un O, qui est aussi la figure du soleil. Le mot grec οσρεα (huître) doit être analysé ainsi, *ois-ir-ea*, ce qui signifie, *le soleil la double chose*, c'est-à dire *la double*

chose (comme) *le soleil*, faisant allusion par là aux deux écailles qui ont la forme d'un O. Le mot latin *ostrea* (huître), qui doit être analysé comme ceci, *ois-être-eu*, a exactement le même sens. Le mot français *huître* ne diffère aucunement des mots grec et latin, puisqu'en l'analysant de cette manière *re-huit*, il signifie littéralement, *la chose huit*, et ici l'on fait encore allusion aux deux écailles de l'huître, attendu que le chiffre *huit* (8) est composé d'un *o* et d'un *o* placés l'un au-dessus de l'autre comme ceci 8, et que lorsqu'on ouvre complétement une huître, sans cependant couper l'espèce de charnière qui réunit les écailles, on obtient en les mettant à plat une chose dont les contours ressemblent on ne peut plus à un 8. La vérité de cette observation sera clairement montrée par l'analyse des mots grec et latin correspondant à *huit*, qui sont ὀκτώ et *octo* (1). Une seule analyse qu'on peut faire ainsi, *o-ic-et-o*, servira pour ces deux mots; et ici le sens est, *o cela* et *o*; et en remettant ces mots dans leur ordre naturel nous avons *cela o* et *o*, c'est-à-dire l'*o* et *o*.

Dans le mot anglais *eight* (huit) on fait allusion au soleil, puisque son analyse *e-ig-iv-it* signifie, *la première double vie* ou *double Dieu*, ce qui signifie O et O. Le mot français *huit*, dont l'analyse est *iv-iv-it*, a

(1) Ce mot (*octo*) ne diffère de ὀκτώ qu'en ce qu'il a perdu l'*i* qui précédait le *c*, comme ceci o*icto*; ce qui prouve encore de manière à ne laisser aucun doute que la lettre *k* est le résultat d'un *i* et d'un *c* joints ensemble comme ceci *ic*.

encore le même sens, puisqu'il est égal à *vie vie cela*, c'est-à-dire *la vie vie*, ou *double vie*, signifiant par cela, *le double O* ou *soleil*. Par conséquent, le vieux mot anglais *eighn* (pluriel de *eye* — œil) doit être expliqué comme *eight*, et cela montre pourquoi *eye* est un autre nom pour *la Divinité* ou *vie*, et jette une nouvelle lumière sur l'explication qui a déjà été donnée de ce mot. Dans le commencement il doit avoir été *og* ou *oc*, ou bien encore, ce qui est la même chose, *oy*.

Le vieux mot *eighn* dont nous venons de parler, et dont le singulier doit avoir été *eigh*, nous conduit à découvrir le sens du mot anglais *nigh* (proche), qui devient par l'analyse *in-igh*, et signifie *in eye* (dans l'œil), c'est-à-dire *dans la vue ;* car une personne qui est en vue est ordinairement considérée comme étant *près* (*nigh*). Maintenant, nous pouvons aussi découvrir ce qu'on entend par *near* (près), puisque ce mot, analysé, devient *in-ear*, qui veut dire *ce qui est à portée de l'oreille ;* et par là on entend aussi ce qui n'est pas éloigné. Il est donc évident que depuis l'époque où les hommes laissèrent échapper le sens de leurs paroles, personne n'a pu dire la différence qui existait entre *nigh* (proche) et *near* (près); et comme ces mots sont d'un très fréquent usage, les orateurs et les écrivains corrects ont souvent dû être embarrassés pour décider comment ils devaient être employés l'un à l'égard de l'autre. *Nigh* est donc une contraction de *in eigh*, l'*e* ayant été négligé; et ceci est prouvé

par le mot *sight* (vue), dans lequel l'*e* a également été supprimé; car lorsque nous disons *in sight* (en vue), ceci est évidemment pour *in-is-eigh-it*, c'est-à-dire *in the eye it* (dans l'œil cela).

La ressemblance qui existe entre *nigh* et *night* (nuit) doit nous conduire à rechercher la signification primitive de ce dernier mot, car il est d'une très grande importance. D'après ce que nous venons de voir, il paraîtra évident à tout le monde que dans le mot *nigh* les trois lettres *igh* signifient *le soleil*, mais plus littéralement *la première vie* (*ig-iv*) ou *le premier un*, puisque *iv*, dans *ig-iv*, est le même que *in* ou *un*. Nous devons donc voir que *h*, dans *nigh*, est pour *iv* ou *in*, c'est-à-dire *vie* ou *Divinité*. Et si nous ajoutons le mot *it* à cet *h*, qu'aurons-nous encore si ce n'est un autre nom pour la *Divinité?* Nous avons déjà vu souvent dans l'analyse des mots, qu'on indique l'extrême d'une chose en doublant ou en répétant son nom. Mais souvent aussi, les hommes voulaient par ce moyen exprimer l'absence totale de la chose qu'ils qualifiaient ainsi. Par exemple, *go go* (aller aller) doit non-seulement avoir signifié double mouvement ou vie, mais aussi la suspension totale de mouvement ou de vie, c'est-à-dire la *mort*. Cette observation jettera une nouvelle lumière sur l'explication que j'ai donnée des négatifs. Ainsi, dans le mot anglais *no*, qui par analyse donne *in-o* (*un un*), nous avons la répétition de *un*, ou d'un affirmatif, et c'était par ce moyen que les idées de pluralité et de totalité

étaient exprimées. Si nous examinons d'autres négatifs, nous trouverons qu'ils renferment tous des répétitions d'affirmatifs. Par conséquent, l'adjonction d'un autre nom pour *soleil* à *igh*, doit nous faire considérer le mot ajouté comme négatif quoiqu'il puisse avoir un sens tout opposé; de même que le mot *no* pourrait signifier *plusieurs* ou *tout*, au lieu de *aucun*.

Par conséquent, avant de dire *night* (nuit) les hommes doivent avoir dit *ight*, dont le sens était *soleil aucun*, ou *soleil dessus*; car ici le *t* (qui est pour *it*) signifie non-seulement la *Divinité* ou la *tête*, mais aussi ce qui est très élevé, ou hors d'atteinte, et par conséquent ce qui est passé ou fini. Ainsi, en anglais le mot *over* (au-dessus) a fort heureusement conservé son sens primitif, car on l'emploie encore pour signifier non-seulement ce qui est au-dessus de nous, mais aussi ce qui est passé ou fini; comme lorsque nous disons, par exemple, *the rain is over* (la pluie est *passée*), ou *the play is over* (le spectacle est *fini*). Je viens de dire que *ight* pourrait avoir eu un sens tout-à-fait opposé à celui qu'on lui a d'abord assigné; c'est-à-dire qu'au lieu de signifier *no light* (aucune lumière), il aurait pu signifier *all light* (tout lumière), et ceci est confirmé par l'analyse de ce mot *light* (lumière) lui-même, car il signifie *la première vie en haut* (*el-ig-iv-it*), ce qui est la même chose que *le soleil*. Alors, comment les hommes pouvaient-ils distinguer le *ight* qui avait cette dernière signification, de celui qui avait un sens négatif? En plaçant

un mot différent devant lui, et par conséquent ils devaient dire *el ight* dans une occasion, et *en ight* dans l'autre. Par la suite, l'usage réunit ces deux mots à leurs articles respectifs et les fit devenir l'un *light* (lumière), et l'autre *night* (nuit); le sens du premier était *le soleil*, et celui du second, *le aucun soleil;* le mot *en* devant à cette époque être un des affirmatifs que les hommes commençaient à employer négativement. Mais on peut me dire ici que si cela est vrai, il doit en résulter, puisqu'il n'y a pas de différence entre *sun* et *one*, que *no sun* doit être la même chose que *no one* (pas un), et par conséquent que *none* (aucun) ou *not*, de sorte que le mot correspondant à *night* (nuit) doit dans toutes les langues être réellement un négatif. Rien n'est plus vrai que cette observation; et par conséquent entre le mot allemand *nicht*, qui signifie *non*, et le mot anglais *night* (nuit), il n'y a aucune différence de signification, parce que sous le rapport du sens il n'y a aucune différence entre *ic* et *ig* ainsi que je l'ai déjà montré. Mais comment le mot allemand *nicht* doit-il être expliqué? Par *no icht*, c'est-à-dire par *no light* (aucune lumière), ou, en d'autres mots, par *no sun*, ou *no one* (pas un)? Mais *icht* en allemand est-il le même que *ight* en anglais? Précisément le même. Il s'ensuit donc que le mot anglais *light* est le mot allemand *licht*; mais même si ce dernier avait été écrit *lucht* ou *locht*, on ne pourrait pas dire qu'il différât de *light*.

Cette similitude entre *light* et *licht*, montre d'une

manière frappante qu'il n'y a aucune différence entre *night* et *nicht*, et que ces deux mots sont véritablement ce que nous appelons des *négatifs*, quoiqu'il n'y ait réellement pas de *pareils mots*. Donc, le mot français correspondant à *night*, qui est *nuit*, doit aussi dans le commencement avoir été *it uit*, qui par l'analyse devient également *iv it* (*la première vie en haut*), c'est-à-dire *le soleil hors d'atteinte* ou *parti*. Cette analyse *iv-it* est précisément égale à *out*, qu'on a aussi fort heureusement conservé en anglais comme un synonyme d'*extinguished* (éteint); mais lorsqu'on l'emploie ainsi c'est un véritable négatif, et il ne diffère aucunement de *night*, car il signifie aussi *le soleil en haut*, c'est-à-dire *parti*. Je peux aussi confirmer ceci par l'examen du négatif grec οὔτι, qui est le même que le mot anglais *out*. Mais comment *iv-it* peut-il, par l'analyse, devenir le même que *out?* Par la raison que *iv* est égal à *ov*, qui est égal à *ou*, de sorte que *ou it* peut devenir *out* par la contraction de l'*i* qui précède le *t*.

Mais dans le latin *nox* nous n'avons pas *it* pour indiquer la hauteur ou ce qui est passé? Non; mais nous avons une lettre (*x*) qui implique répétition, et ceci, comme nous l'avons vu pour deux affirmatifs, est égal à un négatif. Ainsi, même dans les langues modernes, ce caractère (*x*) est employé pour signifier ce qui est passé ou fini; comme lorsque nous disons l'*ex-roi* ou l'*ex-ministre*, ce qui veut dire, une personne qui n'est plus roi ou ministre. Par conséquent, *o-ic* doit aussi avoir été un nom pour le soleil, et on

y a encore ajouté un autre nom, *is*, qui est égal à *io*, de sorte que ces deux mots (*oic-is*) doivent avoir signifié, comme *night* en anglais, *tout soleil*, *tout lumière*, ou *aucun soleil*, *aucune lumière*. La vérité de cette observation est rendue incontestable par l'examen du mot latin correspondant à *light* (*lux*), qui doit d'abord avoir été *el ux*, ou ce qui est le même *el ox*. J'ai à peine besoin de faire remarquer que la seule lettre *x* représente *ic is*, ou *double existence*. Donc, afin de distinguer *ux* lorsqu'il signifiait *tout lumière*, de *ux* signifiant *aucune lumière*, on plaça devant lui différens mots (*el* et *en*) comme en anglais; et c'est pour cela que nous avons *lux* (*light* — lumière) et *nox* (*night* — nuit). J'ai dit qu'il n'y a aucune différence entre *ox* et *ux*, parce que *u* et *o* sont fréquemment employés l'un pour l'autre, attendu qu'ils ne sont en réalité qu'une seule et même lettre. Mais cette opinion, au sujet de ces deux mots (*ox* et *ux*), est appuyée par l'examen du mot grec correspondant à *night* (nuit), qui est *nux* (νυξ), au lieu de *nox*. Alors, *nox* et *nux* sont aussi ce que nous appelons des négatifs, car ils signifient *pas de soleil*, ou, ce qui est la même chose, *pas un*. Puisque par *pas de soleil* on voulait dire *pas de Dieu*, il en résulte que dans toutes les langues le mot correspondant à *nuit* doit souvent avoir été pris en mauvaise part, et cela explique des mots tels que *nocere* et *nuire*, qui signifient *faire mal*, mais dont l'analyse donne pour sens *être nuit*, c'est-à-dire, *être sans Dieu*. On remarquera que si *night*

(nuit) est égal à un négatif, *day* (jour), puisqu'il est le contraire de *night*, doit être un affirmatif. Cela est vrai, et c'est pour cette raison que le mot qui signifie *jour* dans une langue, peut souvent signifier *yes* (oui) dans une autre. Donc, lorsque nous analysons le mot *day* (jour) comme ceci *id-ay*, nous avons l'affirmatif *ay* ou *aye* avec un de ces mots nommés articles; de sorte que c'est comme si nous disions *the ay* ou *the yes* (le oui). Par conséquent aussi, lorsque nous analysons le mot correspondant à *day* en latin (*dies*) comme ceci, *id-ies*, ce n'est pas autre chose que *id yes* ou *the yes* (le oui). Quant au mot allemand pour *day* (*tag*), il est tout bonnement *it ay*, attendu que nous avons déjà montré que l'*y* et le *g* ne font qu'une seule lettre, de sorte que *ay* en caractères grecs devient *αγ*. Et comme *dia*, dans *diary* (journal), est évidemment pour *day*, puisque ce mot peut être analysé ainsi, *dia-re*, c'est-à-dire, *re-dia* (la chose (au) jour), nous voyons que l'affirmatif grec δια (oui) est un autre mot pour *day*. Par l'analyse de ce mot δια nous avons la preuve qu'une locution telle que *the ay* (*the yes* — le oui), etc., doit avoir existé autrefois, car il fait *id-ia*, où nous retrouvons l'affirmatif allemand *ya*; de sorte que δια signifie aussi *the ay*, et tel (*ay*) doit aussi avoir été *ia* avant que l'*a* ne fût rejeté après l'*i*. Le mot français *jour* ne diffère pas le moins du monde de *jur*, par la raison que *ou* signifie *o double*, et que *o double* signifie *un double*, ce qui est aussi le sens de *u*, cette lettre étant composée d'un *double un*, c'est-à-dire de

i i. Donc, comme *jur* est la partie radicale de *jurer*, et que ce mot peut être analysé ainsi, *er jur* (*le jurement*), il en résulte que si nous ajoutions *er* à *jour*, comme ceci, *jour-er*, il aurait la même signification que *jurer*; de sorte qu'il ne diffère de ce dernier mot qu'en ce qu'il lui manque l'article *er*. Je fais cette observation pour montrer qu'entre les mots *jour* et *jurer*, un *affirmatif* et un nom de la *Divinité*, il n'y a aucune différence. Comme le *j* est égal à *is*, nous pouvons voir aussi que *jur* pourrait tout aussi bien être écrit *sur*. Il n'y a aucune différence entre ce mot et le mot anglais *sure*, et il ne peut par conséquent pas y en avoir entre *sure* et *jour*. Ceci explique la ressemblance de son que les deux mots français *jure* et *jour* offrent avec le mot anglais *sure*.

Comme *jour* peut être analysé ainsi, *is-ou-ir*, et que ces trois mots sont égaux à *is-on-ir*, dont le sens est *le un être*, nous pouvons apercevoir que l'affirmatif *oui*, qui est aussi égal à *on-i* (un être), est radicalement le même que *jour*. Mais quelle différence de signification y a-t-il entre *sure* et *assure*? Aucune; car *sure* est la contraction de *isure*, et ici *is* est égal à *os*, qui est la contraction de *ois* l'analyse de *as*; de sorte que *sure*, lorsqu'on l'écrit en entier, devient *ois-iver*, où nous avons deux mots en apposition mutuelle, qui sont par conséquent égaux en signification, et l'on vient de dire que leur sens est, *God ever* (Dieu toujours), ou simplement *l'Éternel*. En sachant que *day* est égal à un affirmatif, et qu'il est aussi un nom de la Divinité,

nous voyons que toutes les fois que les hommes affirmaient un fait dans le commencement, ils en appelaient à Dieu; et comme chaque négatif signifie ***no day*** (pas de jour), nous voyons aussi que leur langage, lorsqu'ils niaient quelque chose, n'était pas moins solennel. Il est donc évident que si nous n'avions pas perdu le sens de nos paroles, le mensonge n'aurait jamais pu devenir un vice aussi commun qu'il l'est aujourd'hui; car l'homme n'aurait pu se défendre d'une certaine émotion, s'il avait su qu'en affirmant ou niant une chose, il appelait toujours Dieu en témoignage de la vérité de sa parole. Cela nous fait découvrir le motif de la réprobation dont le mensonge fut toujours frappé chez tous les peuples, puisque tout affirmatif ou négatif, alors que la signification des mots était connue, devait être considéré comme un serment d'une très grande importance. Nous voyons donc que les hommes, dans le principe, devaient jurer continuellement, et qu'ils ne cessèrent de le faire que lorsqu'ils perdirent le sens que les mots, tels que ***yes*** (oui) et ***no*** (non), avaient réellement. Par conséquent, à l'époque où le Sauveur disait : « ***ne jurez pas*** — mais contentez-vous de dire: ***cela est, cela n'est pas*** » (1), il est évident qu'il ne restait aucune trace du sens primitif des affirmatifs et des négatifs, attendu que ce sont de véritables sermens, et qu'on ne peut en faire usage sans jurer.

(1) Saint Mathieu, v. 34, 37.

Cette explication de *night* (nuit) m'a fort éloigné de la recherche dans laquelle j'étais engagé lorsque je rencontrai ce mot sur ma route. Le lecteur peut se souvenir que je cherchais à expliquer comment il se fait que des mots d'une apparence fort triviale puissent, lorsqu'on les analyse, avoir d'importantes significations; et des mots tels que *wig*, *hat* et *oyster* ont été cités comme des exemples de ce fait. Mais j'ai encore à m'occuper du mot *big*, puisque j'y ai fait allusion en même temps qu'à ceux dont je viens de parler. Il peut sembler étrange qu'un pareil mot puisse avoir servi de nom à la Divinité, cependant rien ne peut être plus évident, car il devient par analyse *ib-ig* (*la chose en haut*, *l'être Dieu*). Lorsqu'on fait changer de place à ces deux mots comme ceci *ig-ib*, qu'on les réunit ainsi, *igib*, et qu'on supprime le premier *i* par contraction, on a *gib*, que nous savons être égal à *give* (donner), dont le sens est encore le même; de sorte que *donner* (*give*) c'est faire comme Dieu qui *donne* toutes choses, et la même idée doit être nommée de la même manière dans toutes les langues du monde. Ainsi, δοσις doit être le même que *dios-is*, c'est-à-dire *Dieu être*, *être Dieu;* et *dare* fait *id-oi-re* (*le grand un être*). Le mot correspondant en français est *donner* qui devient *id-one-er*, et signifie *la tête un être*, c'est-à-dire *Dieu être*.

Par conséquent, lorsqu'à l'origine, un homme demandait à un autre de lui *donner* une pomme, ces mots signifiaient *Dieu moi une pomme*, c'est-à-dire

sois Dieu à moi pour une pomme. Et si nous examinons avec un grand soin cette forme de langage, il paraîtra on ne peut plus naturel que les hommes s'exprimassent ainsi. Ils comprenaient qu'il y avait un être divin qui leur DONNAIT les fruits de la terre et toutes les nécessités de la vie; et c'est cette croyance seule qui a enfanté l'idée de DONNER. Donc, lorsqu'un homme DONNAIT une pomme à un autre homme, il était très naturel de supposer qu'il faisait une action semblable à celle de Dieu lorsqu'il DONNE les fruits à la terre, puisqu'il était alors DONNANT, dont le sens littéral est *Godding* (*Dieuant*), c'est-à-dire *faisant comme Dieu*. Il est complétement impossible que, dans le principe, l'homme pût nommer cette idée autrement.

Telles sont les observations auxquelles la terminaison *ing* a donné lieu.

J'ai également promis, dans une autre partie de cet ouvrage, de rechercher le sens primitif de *soul* (âme). Mais on doit trouver la première idée que l'homme a dû avoir de l'*âme* dans l'explication minutieuse qui a été donnée de *anim*, la partie radicale d'*animal*. Le lecteur me dira alors qu'*âme* doit être synonyme avec *vérité* et *éternité*; et, de même que l'idée rendue par *being* (être), se trouver composée de trois personnes, le créateur et deux êtres humains, et n'en être cependant qu'un seul. Le mot latin pour *âme* est *anima*, qui ne diffère d'*anim*, déjà expliqué, qu'en ce qu'il contient un article de plus (*ea*) à la fin; et

comme cet article n'ajoute rien au sens d'*anim*, ni n'en diminue la valeur, il s'ensuit que tout ce qu'on a dit de ce mot s'appliquera également à *anima*.

Le mot correspondant en anglais est *soul*, et s'il n'était que *so* seulement, comme il doit avoir été à une époque, sa signification serait encore la même. Lorsque *so* est analysé, il devient *is-o*, ce qui signifie *the o* (le o), c'est-à-dire *le soleil*, *le un*, *la divinité*, etc. Et lorsque ce mot est employé en anglais dans un sens tel que *I told him so* (je lui dis *ainsi*), c'est encore le même mot et il a précisément le même sens; et si nous le remplacions par *thus* (ainsi) cela n'occasionnerait aucune différence, puisque ce dernier mot est de toutes façons égal à *theos* le mot grec pour *Dieu*. Par conséquent, lorsque dans cette phrase, *I told him so*, nous remplaçons *so* par *le un*, cela signifie *le certain un*, et c'est comme si nous disions *I told him that* (je lui dis cela). Le lecteur doit donc voir qu'entre *so* et un affirmatif qu'on vient d'expliquer, il ne peut y avoir de différence, et cela fait comprendre le mot français *si* qui signifie *so*, car il est fréquemment employé au lieu de *oui*, comme lorsque nous disons *je crois que si*, au lieu de *je crois que oui*. Et comme il n'est pas difficile de voir que *so*, lorsqu'on l'analyse, fait *is-o*, cela signifiant évidemment *le soleil*, il doit être maintenant fort aisé de concevoir que l'affirmatif *oui* doit, comme je l'ai déjà dit, signifier *le soleil*, puisqu'un mot dont il ne diffère nullement a cette même signification. Si *soul* était écrit *sou*, cela ne causerait encore aucune

altération dans le sens; car comme *u* est le même que *n*, ce mot *sou* deviendrait *son* qui est égal à *sun* (soleil) ou *is one* (le un). Si, au lieu de *sou* nous écrivions *sol*, il n'y aurait encore aucune différence; car comme la lettre L a en grec cette forme Λ, qui est la même chose qu'un *v* ou un *u*, ainsi que je l'ai montré, il s'ensuit qu'il n'y a pas la moindre différence entre *sou* et *sol*. C'est donc pour cela qu'en France la pièce de monnaie nommée *sou* a été aussi nommée *sol*, et le sens de ce mot est encore *le un* ou *soleil*. Maintenant, lorsque le mot *soul* était seulement à l'état de *sou*, car il a dû avoir cette forme, il prit devant lui *il* comme un article, ce qui donna *il sou*; et par la suite *il* ayant été rejeté à la fin, on eut *sou il*, qui devint *soul* par la contraction de l'*i*. Toutefois, si lorsqu'il n'était que *so* il avait pris *il* devant lui comme ceci *il so*, nous aurions aujourd'hui *sol* au lieu de *soul;* mais ayant pris *iu* ainsi *iu so*, et *iu* étant tombé derrière, le mot *sou* fut formé. Mais quelle différence y a-t-il entre *il* et *iu*? Il n'y en a aucune, puisque ce dernier (*iu*) est égal à IV, qui est égal à IΛ en grec, et que ce dernier n'est autre chose que *il*. Nous voyons donc que le mot *soul* signifie littéralement *le soleil*, et cela implique la Divinité.

Le mot français correspondant à *soul* est *âme;* mais l'accent circonflexe que nous voyons sur l'*â*, dans ce mot, indique l'omission d'un *s;* de sorte que *âme* est pour *asme*, justement comme le mot français *même* est pour *mesme*. *Asme* doit être analysé ainsi, *ois-iv*, ou ainsi, *ois-in*, ou enfin ainsi, *ois-un*. Ces différentes

formes de la dernière syllabe proviennent de ce que nous considérons l'*m* de *asme* comme étant composé de *in*, et qu'ensuite nous transformons *in* en *iv*, ce qui explique *in* et *iv*. Quant à *un*, il résulte de la supposition que nous faisons que *asme* est une contraction de *asime*, ce qui rendrait ce mot égal à *ois un*, car *im* ne diffère pas de *un*, ainsi que nous l'avons clairement prouvé en donnant des exemples tels que *impolite* et *unpolite*, etc., et en montrant que les quatre *uns* que l'on trouve dans *im* (*iịịı*) se rencontrent aussi dans *un* (*iiịı*). Il est presque inutile d'observer qu'il n'y a aucune différence entre *iv*, *in* et *un*, puisqu'ils signifient tous également *Dieu*, *le soleil*, *un*, etc., et que, par conséquent, peu importe lequel nous choisissons pour expliquer la terminaison du mot français *asme*.

Comme nous avons déjà vu le mot *ois* un grand nombre de fois; comme nous savons qu'il est le même que εις en grec, qui signifie en même temps *un* et *être*, et qu'il est aussi un nom pour le *soleil*, quoique, lorsqu'il remplit ce rôle, il paraisse le plus souvent sous la forme contractée de *os*, nous voyons que sous tous ces rapports il est en apposition exacte à l'autre mot *iv*, *in* ou *un*, par lequel il est suivi dans *asme*; de sorte que, dans ce cas, un des deux mots sert d'article à l'autre, et tous deux ensemble signifient *le soleil*, *la Divinité*, *le un*, *la vérité*, *l'éternité*, *la Trinité*, etc. Lorsque ce mot *asme* avait seulement la forme de *as*, c'est-à-dire de *ois*, il était alors précisé-

ment égal au mot anglais *soul* lorsqu'il était seulement *sou*, parce que *oi*, dans *ois*, signifie *double un*, et que *ou*, dans *sou*, a exactement le même sens, puisque, dans ce dernier, *u* qualifie l'*o* qui signifie *un*. Maintenant, comme *ois* doit d'abord avoir été *is-oi*, il est évident que *as* est provenu de ce que *is* tomba après *oi* comme ceci, *oi is*, et que, par la contraction d'un des deux *i*, on eut *ois*, qui devint *as*, les trois lettres (*o i s*) dont ce mot est composé ayant été réunies. Mais si *is*, lorsqu'il précédait *oi*, avait rejoint ce dernier ainsi, *isoi*, et que le premier *i* eût été négligé dans ce mot, cela aurait produit seulement *soi*, qui serait néanmoins exactement le même que *sou*, puisque, comme je l'ai établi ci-dessus, *oi* signifie *double un*, de même que *ou* le fait; de sorte que les grands philosophes qui les premiers mirent les lettres ensemble auraient fort bien pu écrire le mot *soi*, *sou*, et ce dernier *soi* au lieu de *sou*. Ceci étant admis, il s'ensuit que, malgré leurs apparences très dissemblables, ces deux mots *as* et *sou* n'en font réellement qu'un seul. J'ai rencontré dans l'analyse des mots tant de choses curieuses et étonnantes, qu'il ne m'est plus permis maintenant de marquer aucune surprise des découvertes nouvelles qu'il m'arrive de faire par l'application de mon système; mais s'il en était autrement, je pourrais remarquer ici, comme quelque chose de très extraordinaire, que les mots *as* et *sou* ne sont pas seulement semblables lorsqu'ils signifient *l'âme*, *le soleil*, *la Divinité*, etc., mais que tous deux sont

encore les noms de deux pièces de monnaie d'une égale valeur, attendu qu'un *as* est en latin ce que les Français nomment un *sou*. Je pourrais remarquer aussi, comme quelque chose de bien surprenant, que la syllabe finale de *asme* étant égale à *iv*, ainsi que nous venons de le voir, et par conséquent à *il*, puisque *iv* est égal à *il* comme nous l'avons vu aussi, il doit s'ensuivre que, dans les deux mots *ois-iv*, nous avons (*ois* étant égal à *soi* ou *sou*) les deux mots *soi-il*, qui, lorsqu'on les réunit comme ceci, *soiil*, sont égaux à *soul*; ou bien nous pouvons dire que dans *ois-iv* nous avons les deux mots *sou-il*, qui, par la contraction de l'*i* qui se trouve devant l'*l*, devient *soul* par la réunion; de sorte que, de quelque façon que nous les considérions, que ce soit par parties ou en entier, les deux mots *âme* et *soul* sont de toute manière, et malgré la grande dissemblance qui existe entre eux, un seul et même mot.

Le mot grec correspondant à *âme* est ψυχη, dans lequel, bien qu'il n'ait que quatre lettres, nous retrouvons cependant six mots, puisque, lorsqu'on l'analyse, il devient *is-ip-iv-ic-iv-e*, dont le sens exact est *toute vie*, c'est-à-dire *la Divinité*, ou *éternelle vie*; et ce sens ne diffère nullement de celui que nous avons trouvé dans les mots français, latin et anglais pour désigner l'*âme*. *Sol*, lorsqu'on l'analyse ainsi, *is-o-il*, fait *is al*, c'est-à-dire *all is* (tout est), ce qui signifie *all life* (toute vie); et nous pouvons reconnaître ceci plus facilement en donnant à *is* sa forme de *Be*, que

nous savons être égale à *vie* ou *life*; de sorte que *all is* (tout est) devient *tout être* ou *toute vie*. Ce sens ne diffère aucunement non plus de celui que nous avons découvert dans *soul* lorsqu'on l'analyse ainsi, *is-ail*, puisque, par la contraction de l'*i*, il devient *is al*, ce qui est exactement semblable à *sol*. Comme nous avons montré que le mot français *âme* est le même que *soul*, il est complétement inutile de dire qu'il doit aussi signifier littéralement *toute vie*.

L'analyse que nous avons donnée ci-dessus (*is-ip-iv-ic-iv-e*) du mot grec pour *âme*, donne le sens que je lui assigne, c'est-à-dire *toute vie*, comme ceci, *la vie vie la vie vie*. Nous avons ici trois mots en apposition à trois autres mots, de sorte que la moitié de ce mot est seulement une définition ou une explication de l'autre moitié, et l'idée de totalité est indiquée, comme nous pouvons le remarquer, par la répétition du mot *vie*. Nous pouvons découvrir plus facilement les six mots qui forment l'analyse de ψυχη, en l'écrivant en caractères romains comme ceci, *psuchè*, et en remarquant que l'*e* avec lequel il finit est *èta*, ou *vita*, ou *vie*, et que l'*h* qui précède cette lettre, devient lorsqu'on lui adjoint une voyelle, *ih*, qui est égal à *iv* ou *vie*. Le reste de l'analyse de ce mot ne demande aucune observation; car nous n'avons pas besoin de dire de nouveau au lecteur que *p* et *v* sont employés indifféremment.

Je pourrais continuer ainsi, et remplir des volumes des merveilles de cette science divine.—On peut bien la

nommer divine, puisque chacune de ses parties, même la moindre, est un nom de la Divinité; et d'un autre côté, plus on en examine l'ordre logique, plus il est difficile de croire que la sagesse humaine seule puisse avoir posé les fondemens d'un système aussi admirable. Celle que nous avons connue jusqu'à présent sous le nom de grammaire, et selon les principes de laquelle nous avons supposé que le langage était construit, est, il faut l'avouer, d'une date fort ancienne, puisque toute trace de son origine avait été perdue avant l'époque où vécurent Platon et Aristote. Dire qu'un système qui a pendant si long-temps prévalu dans le monde entier est dépourvu de mérite, ce serait s'opposer non-seulement au jugement de la multitude de tous les pays et de tous les siècles dont nous savons quelque chose, mais aussi à celui des plus sages philosophes et des professeurs les plus savans qui aient jamais existé. C'est pour cela qu'une très haute autorité (1) affirme qu'un des plus grands efforts de l'esprit humain est d'avoir assujetti les langues à des règles. Mais, si ce système a paru si parfait jusqu'à présent, cela est venu de ce qu'on ne connaissait rien de mieux; car malgré tous les mérites qu'il peut avoir, qu'est-il comparé à celui-ci? La science actuelle de la grammaire divise les mots en neuf ou dix classes, mais on n'en connaît pas même une seule, puisqu'on n'a jamais pu en donner une définition qui

(1) Voyez le passage de d'Alembert, cité page 58, vol. 1er.

puisse, lorsqu'on la met à l'épreuve, soutenir une investigation sérieuse; et c'est ce que j'ai montré. Ainsi en s'arrêtant à ce qui paraît le plus à la surface, ne pouvons-nous pas affirmer sans crainte que depuis qu'on a perdu la science du langage, aucun grammairien n'a jamais connu ce qu'était un substantif ou un adjectif, la lettre A ou la lettre B, ou pourquoi les mots ont leurs formes présentes plutôt que d'autres, ou enfin ce que ces formes signifient. Ce serait donc faire preuve d'une pauvreté extraordinaire de jugement et de sens commun, que de comparer un système d'après lequel on ne peut connaître critiquement aucun mot, avec celui qui, à cet égard, ne laisse rien à désirer, puisque tous les mots — et non-seulement ceux de notre propre langue mais aussi ceux de toutes les langues de la terre — peuvent par son application être entièrement expliqués. Ainsi, on peut montrer comment il se fait qu'ils ne constituent pas neuf ou dix classes de mots, mais bien une seule; ensuite comment cette seule partie, quoique comprenant tous les mots, peut être retrouvée dans un seul qui est IO; et comment encore ce seul mot peut être réduit à une seule lettre qui est I ou O, car ces deux lettres, à cause de leur égalité, n'en font qu'une seule. Ce système montre encore comment cette seule lettre peut être réduite à un simple point, au petit signe qu'on met sur l'*i*, dans lequel aussi nous découvrons, comme cela a été suffisamment prouvé, non-seulement l'origine de tous les mots et de toutes les lettres, mais aussi celle de

tous les chiffres et de toutes les formes qui aient jamais été tracées ou imaginées.

Je ne parle ici ni de la signification que chaque mot renferme en lui-même, ni de la définition exacte de certaines vérités mystérieuses — les principes religieux qui à une époque doivent avoir prévalu sur la terre — car, sans faire ressortir cette circonstance extraordinaire, il y a dans la seule simplicité de cet ordre logique qui est une des qualités les plus essentielles de cette science, quelque chose d'infiniment supérieur à ce que l'esprit humain paraît capable de concevoir; c'est-à-dire lorsque nous le jugeons d'après ce qu'il a déjà accompli. Ce qu'on a appelé jusqu'ici la science de la grammaire doit donc sembler fort grossier lorsqu'on le compare à ce qui est découvert dans cet ouvrage; et lorsque nous avons très grande peine à refuser à la science que nous produisons aujourd'hui une origine divine, il nous est très facile de concevoir que l'homme seul ait fort bien pu produire la première. Maintenant, devons-nous croire que cette *véritable* science des langues, car l'autre n'en a que le nom, a été donnée à la terre par des êtres supérieurs et divins? Il n'y a aucune nécessité à adopter cette opinion; mais il y a une chose dont nous pouvons être certains, et c'est ceci: les êtres intelligens à qui nous en sommes redevables doivent avoir été doués d'esprits infiniment supérieurs à ceux dont nous connaissons les pouvoirs, car leur ouvrage décèle d'une manière évidente un fonds de pure sagesse incompa-

rablement supérieure à toute celle que l'homme a déployée dans ses œuvres les plus parfaites.

Mais quelle cause pouvait dans ces temps reculés rendre les hommes plus intelligens qu'ils ne l'ont été depuis? C'était l'absence du vice; car il appauvrit et dégrade l'entendement, de même qu'il affaiblit le corps. Cette opinion me conduit à une des dernières importantes communications que j'aie à faire, et qu'on peut découvrir dans ce que je viens de dire. J'ai analysé une grande quantité de mots, mais il n'y a dans aucun d'eux rien qui puisse me faire croire que lorsqu'ils furent créés, l'homme eût connaissance du péché; et je trouve, au contraire, que les mots auxquels nous attachons les plus mauvaises significations veulent dire, lorsqu'on les analyse, *exactement* l'opposé de celle qui leur est attribuée aujourd'hui. Ainsi, *vice* signifie *vie* qui est synonyme de *Divinité*, et *evil* (mal) a précisément le même sens; ou bien nous pouvons dire que ce mot est le même que *bliss* (bonheur), puisque son analyse donne *ib-il-isse*, ce qui est, comme nous le savons, égal à *ev-il-isse* (*evil-esse* — mal être), qui signifie la *chose mal*. C'est aussi pour cette raison que dans le principe il n'y avait pas de négatifs, et que *poor* (pauvre) signifiait *power* (pouvoir). Lorsque nous analysons le mot *misery* comme ceci, *mis-er-e*, il a une mauvaise signification puisqu'il veut dire *besoin c'est*. Mais ce mot *mis*, qui est le même que *miss* (manquer, avoir besoin), et qu'on emploie ici comme un négatif, n'avait pas tou-

jours ce sens, puisque, par l'analyse, il devient *im-is*, qui est égal à *un-Be*, c'est-à-dire *un being* ou *not being* (non être), et ce mot *im* était autrefois un véritable affirmatif qui signifiait *un* ou *la Divinité*. Par conséquent, afin de faire signifier *besoin* au mot *mis* les hommes furent obligés d'employer *un* négativement, bien qu'il fût réellement un affirmatif.

C'est aussi de cette manière que nous devons expliquer *evil* ou *iv-il*. Le premier mot *iv* s'employait négativement, c'est-à-dire qu'au lieu de lui faire signifier la Divinité on lui fit signifier *pas de Divinité*; et de même le mot *devil* (diable), qu'on peut analyser ainsi, *Dieu-il*, c'est-à-dire *il-Dieu*, fut doté d'un sens tout-à-fait opposé à celui qu'il avait dans le principe. Mais quel mot peut mieux que *sin* (péché) montrer plus clairement la vérité de ce que j'avance ici, car il est la contraction de *isin*, et est précisément le même que *Bin*, le mot allemand correspondant à *am* (suis) qui signifie *la première vie*, ou *la Divinité?* Quelle est la personne qui, connaissant quelques parties de cette découverte, pourra dire qu'il y ait la moindre différence entre *sin* et *son* (fils)? Alors, comme on a montré d'une manière incontestable que *son* est le même que *sun* (soleil) ou la Divinité, il s'ensuit que *sin* ne peut pas avoir une autre signification. Nous pouvons également remarquer ici qu'il doit y avoir des langues dans lesquelles le mot *sin* tient la place que remplit le mot *Bin* en allemand, ou le mot *sum* et *am* en latin et en anglais. Le mot latin correspondant à *sin* (*pecca-*

tum) a précisément le même sens que *iniquity*, *iniquitas*, ou le mot français *péché*, et de même que le mot *sin*, il signifie *le un*, *la vie*, etc. Il ne diffère pas non plus le moins du monde du mot *peculiar*, ainsi que le lecteur tant soit peu attentif à ce qui a été dit doit le reconnaître. Mais le mot grec correspondant à *péché* (ἁμαρτημα) doit toujours avoir eu une mauvaise signification tant qu'il a été sous sa forme actuelle; car il donne littéralement *le ayant guerre avec Dieu*. Néanmoins nous avons ici plusieurs mots ajoutés ensemble, et pas un d'eux, lorsqu'on l'examine en lui-même, n'a un mauvais sens. Le plus opposé d'entre eux est *war* (αρ — guerre), qui est cependant un nom pour la Divinité, puisqu'il signifie *la double vie*; et cela prouve que dans le principe il ne pouvait pas être pris en mauvaise part (1). Il arrivera donc fort souvent de voir que le même mot a des significations très opposées. Ainsi, dans le mot français *blessure*, la partie radicale qui est *bless*, signifie en anglais, lorsqu'on l'analyse, *la vie*, puisqu'il ne diffère nullement du mot *bliss* déjà expliqué. Cela vient de ce que les affirmatifs sont employés négativement par certains peuples et affirmativement par d'autres. Ainsi, comme nous

(1) Il n'y a aucune différence entre les deux mots anglais *more* (plus) et *war* (guerre), puisque le premier peut être analysé ainsi, *im—oir*, ce qui est égal à *mar* ou *war*, et par conséquent *more* signifie double. Lorsqu'on l'analyse comme ceci, *in-oir*, il est égal à *one over* (un au-dessus); mais même ces deux mots, lorsqu'on les examine sous le rapport du sens, ne diffèrent pas le moins du monde de *double un*. Il est donc évident par ceci qu'à une époque le mot *war* avait une très bonne signification.

l'avons déjà remarqué, le mot *un* est négatif en anglais, et affirmatif en latin et en français; mais lorsqu'il fut créé il doit avoir été employé seulement avec ce dernier sens dans toutes les langues. Il est complétement inutile de continuer de semblables observations; — elles nous conduisent toutes à la même conclusion. Dans la multitude de mots que j'ai analysés, il n'y en a pas un seul qui, considéré radicalement, puisse donner un sens mauvais ou négatif. Quoique le mot anglais *murder* (meurtre) ou *murther* (car ces deux formes sont également correctes) puisse, lorsqu'on l'analyse, signifier *war hid* (guerre cachée), rien ne peut cependant ici nous donner l'assurance que le crime nommé *meurtre* ou *assassinat*, fût connu à l'époque où ces mots furent formés; car le mot *war*, dans le commencement, n'indiquait aucune chose mauvaise puisqu'il signifiait alors *double vie*, *more* (plus) ou *la Divinité*. Par conséquent, lorsque nous lui permettons d'avoir encore ce sens dans *murder*, nous pouvons, avec une grande justesse, dire que ce mot implique, non la perte de la vie, mais *double vie*, c'est-à-dire *vie en abondance*. Alors, quand nous analysons *murder* ainsi : *mur-ider*, il est égal à *mur-être*, c'est-à-dire *more being, more of life* (avoir plus de vie). Ici l'*u* de *mur* est, comme nous le savons, le même que *o*, et c'est pour cette raison que *murder* est écrit *morthre* en saxon. Il est donc évident que ce mot peut en quelque langue avoir une fort bonne signification, et être employé pour désigner double vie ou

animation. Nous n'avons même pas besoin, pour prouver la vérité de cette opinion, de chercher ce mot dans une langue étrangère. Chaucer emploie *murthred* pour signifier *made glad* (fait content); mais comme ici le second *r* a une voyelle sous-entendue devant, il s'ensuit que *made glad* n'est pas autre chose que *murthered*, c'est-à-dire *murdered*, *murther had;* et comme *glad* est pour *glee had* (gaîté eue), nous découvrons que le mot *murder* signifiait d'abord *glee* (gaîté) ou *fun* (joie). L'analyse de l'un ou l'autre de ces mots prouve qu'ils ne diffèrent nullement de *murder*. Le premier fait *ig-il-ee*, ou *ig-il-oo*, ou bien encore *ig-il-ii*, c'est-à-dire *ig-il-u*, ou *ig-il-iv*, et ceci signifie *la première vie*, ou *l'être double*. Le mot *if*, ainsi que je l'ai montré, est le même que *in* ou *un*; — c'est comme cela que ce mot est rendu en grec. Donc, *fun* lorsqu'on l'analyse ainsi, *in-un*, signifie *un un*, c'est-à-dire *vie vie*, ou *toute vie*. Nous voyons par ceci que *murder* signifie évidemment *une abondance de vie*. Cette explication me rappelle le vieux mot anglais *murth* qui signifie *abondance*. Nous voyons que ce mot est le même que *morth* qui n'est autre chose que *more the*, c'est-à-dire *the more* (le plus), et c'est pour cela, comme nous l'avons vu plus haut, que *murther* est en saxon *morthre*. Nous voyons aussi confirmé ici ce que nous avons souvent eu l'occasion d'établir, c'est-à-dire que, par la répétition de la même chose, les hommes, dans le principe, voulaient signifier ou *l'entier*, ou *absolument rien* de la chose qu'ils répétaient.

Ainsi, nous voyons qu'en anglais *murther* signifie, soit une privation totale de la vie, soit toute la vie, c'est-à-dire *la gaîté* ou *la joie* (*glee* ou *fun*). Le mot correspondant en grec est φονος, qui, par l'analyse, devient *os-if-on*, c'est-à-dire *la vie vie;* et lorsque nous permettons à *if* et *on* de se réunir ainsi, *ifon*, nous avons par la contraction de l'*i* (*fon*), qui est précisément égal à *fun*. Cela nous fait donc voir que le mot grec pour *meurtre* est littéralement *the fun* (la joie), ce qui est l'exacte signification de *murther* dans *murthred*, mot qui dans Chaucer signifie *made glad* (fait content).

Le mot latin correspondant à *murder* est *cædes*, dont la partie radicale est *cæd*, qui devient *ic-oi-ed*, et ceci signifie *vie vie eue*, ou *vie vie en haut*, c'est-à-dire *vie partie* ou *finie*. Ce mot est aussi égal à *coi-had*, et signifie par conséquent *repos eu*, c'est-à-dire *possédé de repos*, ou *être sans vie* ou *sans mouvement*. Nous pouvons aisément comprendre cette explication en nous rappelant celle qui a été donnée de *coi*, qui signifie *être sur sa partie de derrière*, ou *être assis*. Il n'y a aucune différence entre le radical du mot latin pour *meurtre* (*cædes*) et *cadere* (tomber); de sorte que *cædes*, dans son entier, signifie *l'être en bas*, ou *tombé*, puisque la terminaison *es* est égale à *is* ou *Be*, ou *la chose*. Le mot anglais *slay* (tuer) signifie donc aussi *is-lay*, c'est-à-dire *l'être couché*, et *slain* (tué) signifie *is lain*, c'est-à-dire *est couché*, ou *est mis bas*, c'est-à-dire *être mis bas*. Comme le mot français *meurtre* n'est pas autre que le mot anglais

murther (qui est entièrement aussi correct que *murder*), les observations auxquelles ce dernier mot a donné lieu sont parfaitement applicables à *meurtre*. Nous voyons donc que le mot qui nomme le pire de tous les crimes n'était pas au commencement pris en mauvaise part; et cela doit nous faire conclure qu'à cette époque l'assassinat n'avait pas de nom. Il n'y a non plus aucune différence entre les deux mots anglais *kill* (tuer) et *glee* (gaîté), car ce dernier pourrait tout aussi bien être écrit *klee*. Il n'y en a pas davantage entre le pronom francais *tu*, et le même mot lorsqu'il se trouve être la partie radicale de *tuer;* dans les deux cas il signifie *double vie*, ou *tête vie*. Il peut s'analyser ainsi, *it-i-i*, et signifie *la vie vie*. Si nous l'analysons comme ceci, *it-iv*, le sens ne sera pas différent. Ainsi, nous trouverons toujours que tous ces mots, qui maintenant sont pris en mauvaise part, étaient dans le principe des noms de la Divinité, de même que nous trouvons que tous les négatifs étaient des affirmatifs. Le mot *vanité* fait, lorsqu'on l'analyse, *iv-an-it-é*, ce qui ne diffère aucunement de *even-it-é*, qui signifie *c'est Dieu*. Le mot français *voler* signifie, lorsqu'on l'analyse, *the whole life* (la entière vie), de sorte qu'il est évidemment un nom pour la Divinité. Maintenant, lorsque nous disons que ce mot signifie *voler en l'air*, tout le monde peut concevoir qu'il puisse être littéralement *tout vie* ou *mouvement*, parce que cela est nécessaire à l'action de *voler*. Mais ce mot signifie aussi *dérober*, et sa partie radicale (*vol*) est la

même que *iv-ol* (la première vie toute—*all*), qui est un grand nom pour la Divinité. Nous voyons donc que dans la même langue ce mot a un bon et un mauvais sens, c'est-à-dire aujourd'hui, car, dans le principe, il ne pouvait en avoir qu'un, et ce devait certainement être le bon. Le mot grec pour *voleur* est φῶρ, qui devient, par analyse, *iv-over* (*la première vie en haut*, ou *la double vie*), et le mot correspondant en latin (*fur*) ne diffère en aucune manière du mot grec, puisque son analyse donne aussi *iv-over* (1). J'ai déjà expliqué les mots *rob* et *robber* (voleur) en anglais, et montré que la majesté divine elle-même était à une époque qualifiée ainsi; mais comme personne n'ose maintenant appeler en face un roi *voleur*, il s'ensuit que si les hommes le faisaient dans l'ancien temps, cela ne pouvait venir que de ce qu'il avait alors une très bonne signification. Le mot anglais *steal* (dérober) devient, par l'analyse, *est-e-al*, ce qui signifie *is the whole* (est le tout), c'est-à-dire *est le soleil*, *est la Divinité*. Mais, comme je l'ai déjà dit, il est inutile de continuer cet examen, puisqu'on ne peut trouver qu'aucun mot ait eu un mauvais sens à l'époque de sa formation. Lorsque les hommes, voyant le vice faire des progrès parmi eux, reconnurent la nécessité d'avoir des noms pour le qualifier, ils retournèrent le sens de ceux qu'ils avaient déjà, et c'est pour cela qu'il arrive sou-

(1) Les mots grec, latin et anglais correspondant à *voleur*, signifient aussi, de même que ce mot français, *la fuite* ou *le mouvement double*, ainsi que nous l'avons fait voir autre part.

vent que quelques-uns des mots qui ont maintenant une bonne signification paraissent en avoir une mauvaise lorsqu'on les analyse. Ainsi, *hill* (colline) et *ville*, qui ne sont qu'un seul et même mot, semblent, lorsqu'on les décompose, appartenir à cette dernière classe, parce qu'ils donnent *iv-il* ou *evil* (mal); mais nous devons nous rappeler que *evil* signifie *la première vie*, ou *vie vie*. Nous comprendrons beaucoup mieux ces deux derniers mots en les prenant selon ce dernier sens; car tout le monde peut concevoir que *a hill* (une colline) puisse, sous le rapport de sa hauteur, signifier ce qui est double; et que *ville*, puisque c'est un endroit très fréquenté, puisse pareillement signifier *vie vie*, c'est-à-dire *mouvement mouvement*, ou *grand mouvement*, car cela est aussi très naturel. Mais *vill*, dans *villain*, quoique le dernier signifie, lorsqu'on l'analyse ainsi, *evil-oin* (*mal un*), est encore le même mot, c'est-à-dire *double vie*, *la première vie*, ou *la Divinité*. Et, bien que *hil* dans *hilarité* semble avoir un mauvais sens, puisque ce mot prend par l'analyse la forme de *evil war it is* (mauvaise guerre c'est), il ne diffère cependant pas de *hill*; et dans ce mot *hilarité* nous devons rendre *it* par *the*, et *ar*, qui signifie réellement *war*, doit être traduit par *la double vie*; de sorte que le mot entier, lorsqu'on l'analyse comme ceci, *evil-ar-it-é*, signifie *la double vie c'est*. Par conséquent, il ne diffère aucunement des mots *fun* et *glee*, déjà expliqués.

Je n'ai pas besoin de faire encore remarquer au lec-

teur que le mot *the*, de même que *evil*, *even*, *être*, etc., était un nom pour la Divinité. Ces quelques observations tendant à montrer comment certains mots ont, comme les hommes, perdu leur innocence primitive, doivent, lorsqu'on se rappellera comment il se fait que les affirmatifs aient été employés négativement, mettre toute personne sur la voie d'apporter de grandes améliorations dans l'application de cette science. Quant aux affirmatifs et négatifs, ils ne paraissent plus offrir aucune difficulté. Ainsi, le lecteur qui a accordé la moindre attention aux nombreux exemples d'analyse qui ont été donnés, ne verra-t-il pas que *inimicus* est le même que *un-amicus*, c'est-à-dire *un-ami* (*non-ami*)? Cela peut être très facilement compris lorsqu'on remarque que *i* signifie *un*, et que *a* a le même sens; de sorte que *imicus* pourrait tout aussi bien exister que *amicus*. La même observation s'applique au mot français *ennemi*, puisque ceci est pour *in-ami*, c'est-à-dire *un-ami* (*non-ami*); de sorte que ce mot français pourrait avec beaucoup de justesse être écrit *enami* ou *enimi*. Je n'ai pas besoin de dire que le mot anglais *enemy* est le même que le mot français *ennemi*, et il signifie, par conséquent, *un-ami* (*un non-ami*), quoiqu'à une époque il ait pu signifier *un ami*; mais alors *un* était en anglais ce qu'il est encore en français, c'est-à-dire un affirmatif.

J'ai maintenant à montrer comment tous les nombres n'en font qu'un. Nous avons vu qu'en grec, en latin, en français et en anglais, le mot pour *two* (deux)

signifie *double un*, de sorte que nous avons le mot *un* qualifié par le mot *double*. Mais le caractère par lequel deux est signifié signifie *vie*, attendu qu'il est soit *iv* (c'est-à-dire *w*), soit *u* ou *v*, de sorte que *two* signifie réellement *la vie un;* et comme le mot *un* lui-même a la même signification dans toutes les langues, nous voyons que ces deux mots diffèrent seulement en forme afin de signifier la différence de qualité qui existe entre eux. Alors, *two* (deux) est seulement *un* répété, et c'est comme si nous disions *un un*. Par conséquent, lorsque nous analysons *two* ainsi, *it-in-o,* ce qui est aussi correct que *it-iv-o*, cela veut littéralement dire, *le un un*. Nous pouvons rendre ceci encore plus intelligible en observant que le nombre pluriel des mots se fait par le mot *un*. Ainsi, le mot latin *magister* est au pluriel *magisteri* (contracté en *magistri*), de sorte que le pluriel est formé par l'adjonction au singulier d'un mot (*i*) qui signifie *un*, et comme il est évident que par *magisteri* on entend *plusieurs maîtres*, il s'ensuit que le mot *i* est ici égal à *plusieurs*. Maintenant, ce mot *i* est un nom pour la Divinité ainsi que nous l'avons montré un grand nombre de fois, de sorte que si nous devons l'entendre comme nous avons l'habitude de le faire lorsqu'il indique le pluriel, nous serons obligés d'admettre que comme dans cette circonstance il signifie plusieurs choses, il peut, lorsqu'on fait allusion à la Divinité, signifier plusieurs dieux; sens qu'il est impossible de lui assigner d'après ce que nous venons

de voir. Alors, que devons-nous conclure de ceci? Qu'il n'y a réellement, dans aucune langue de la terre, rien qui ressemble à ce qu'on nomme un pluriel; et que comme les mots *pluriel* et *plusieurs* sont représentés par un mot qui signifie *un* ou *la Divinité*, il s'ensuit que dans toutes les langues les mots correspondant à *plusieurs* et *pluriel* doivent aussi signifier *un*, ou, ce qui est la même chose, *la Divinité*. Le mot grec pour *plusieurs*, qui est ενιοι, peut être analysé ainsi, *en-i-o-i*, et ici nous avons *en* qui se tient comme un article en apposition à *i-o-i*; de sorte que ce que *en* signifie, les trois lettres *i-o-i* le signifient aussi. Nous savons que *en* veut dire *un*, et par conséquent *i-o-i* doivent signifier *un*. Nous devons remarquer ici que *en* est composé de deux caractères : de *e* qui est égal à *o*, et de *n* qui est égal à *i i*; de sorte que dans le mot *en* nous avons les trois lettres qui le suivent dans ενιοι, et par conséquent le mot entier pourrait être écrit εν-εν, c'est-à-dire *un-un*, ce qui est égal à *le premier un* ou *tout*, qui sont tous deux, ainsi que nous l'avons souvent reconnu, deux noms pour la Divinité. Comme *i o i* est le même que *i s i*, et comme ces trois lettres, lorsqu'on les analyse ainsi *is-i*, sont égales à *is one* (est un), ou *the one* (le un), ou encore (puisque *is* peut devenir *B*) *be one* (être un), nous voyons clairement qu'elles s'expliquent elles-mêmes en nous disant qu'elles signifient *un*. Ces trois caractères (*i o i*) devraient aussi nous rappeler le nombre *trois*, *la Trinité*, etc., qui, nous l'avons vu, signi-

fient aussi, *le être un*, quoique signifiant *trois*. Il y a encore un mot en grec pour *plusieurs* qui est πολλοι, et on peut l'analyser ainsi, *ip-ol-il-oi*. Ici, *ip-ol* est le même que *iv-ol*, ou *evil*, qui signifie littéralement *vie all* (vie toute), ou *la Divinité*; et *il-oi* (qui est le même que *il o* ou *le soleil*), est en apposition à *ip-ol*; de sorte que πολλοι, de même que ενιοι, signifie *la Divinité*. Le mot latin *plures* peut être analysé ainsi, *ip-il-iv-ir-eis*. Ici *ip-il*, qui est le même que *evil* ou *la Divinité*, est en apposition à *iv-er* seulement, ou à *iv er* et *eis* réunis. Dans le premier cas, ces trois mots signifient *l'éternel un*, et dans le second ils signifient *Dieu éternité un*, dont le sens est *Dieu est l'éternité et un*. Mais ce sont en réalité trois mots pour *un*, et on a ici l'intention de leur faire signifier *un*, *un*, *un*, c'est-à-dire *trois*, et nous savons que ce nombre signifie *le être un*, de même que nous avons montré que *one* signifie *trois*.

Le mot français *plusieurs* devient par l'analyse *iv-il-us-i-ever-eis*. Nous rendrons ici *plus* par *iv-il-us*, et cela signifie *le un*, *ivil* étant considéré comme un article, et *us* comme étant le même que *os*, c'est-à-dire *ois* ou εις le mot grec pour *un*. Ce qui reste de *plusieurs* signifie *one ever one* (un toujours un); de sorte que le mot entier peut être rendu ainsi, *le un un toujours un*, où nous avons deux mots qualificatifs *le* et *toujours*, et si nous les supprimions, il nous resterait *un*, *un*, *un*, c'est-à-dire *trois* ou *l'être un*.

Le mot anglais *several* (plusieurs) devient par ana-

lyse *is ever al;* et ici nous avons trois noms pour la Divinité, et signifiant par conséquent chacun *un;* de sorte que *several* donne aussi *un*, *un*, *un*, ou *trois*, ou *l'être un*. L'analyse de *plural* est *iv-il-iv-er-al*, où nous avons encore les trois noms bien connus de la Divinité, *evil*, *ever* et *all*, et par conséquent *un*, *un*, *un*, ou *trois*, ou encore *l'être un*.

Ainsi, nous voyons que dans tous ces mots qui signifient ce que nous appelons un pluriel, le sens est toujours égal à *un* ou *l'être un*, et ceci (*le être un*) signifiant ce que nous concevons être *trois*, mais qui est seulement le même que *un*. Rien ne peut montrer plus clairement qu'un pluriel est indiqué par *un*, que l'examen des articles français et espagnols *le la les*, *lo las los*, qui, par l'analyse, deviennent *il-o*, *il-oi*, *il-eis* ou *il-ois*, *il-o*, *il-ois*, *il-ois*. Ici chaque mot a le même sens qui est *le un*, de sorte qu'il n'y a aucune différence entre le singulier et le pluriel. Alors *le livre* signifie *le un* (nommément) *livre*, et *les livres* signifie *le un* (nommément) *livre un*, puisque l'*s* de *livres* est pour *eis*. Pareillement, *the book* signifie *the one* (nommément) *book*, et *the books* signifie *the one* (nommément) *book one*, l'*s* de *books* étant pour *es*, et *es* étant pour *eis* ou *ois*. Quant au mot *the*, il est aussi pour *it-iv-o* (*la vie* o, c'est-à-dire *la chose un*); mais si nous ne tenons pas compte de l'*e* qui se trouve dans ce mot, et que nous l'analysions ainsi, *it iv*, le sens sera encore *le un;* et si nous changeons *iv* en *in*, le sens sera toujours *the one*, ou *the*

ten, car il n'y a aucune différence entre ces mots, et cela vient de ce que *one* est le premier, ou principal nombre, et que *ten* signifie aussi *principal un* (*it-en*). *Ten* est le même que *one*, parce que *it* est un nom pour la Divinité, et se trouve en apposition à *en* qui est un autre nom pour la Divinité; et comme ici les deux mots sont exactement égaux, il s'ensuit, pour cette raison même, qu'ils ne peuvent faire qu'un seul et même mot, puisque nous savons qu'une égalité parfaite ne pourrait pas sans cela exister entre eux.

Maintenant, si l'on peut concevoir que le nombre deux est un *double un*, c'est-à-dire seulement *un* répété, et que par conséquent il ne peut pas être autre chose que *un* (*a one*), quoique supérieur en quantité que le nombre communément appelé *un*, on peut tout aussi facilement comprendre que deux millions n'en sont qu'un. Mais comment ceci peut-il être prouvé? Très aisément, et de cette manière: si deux est seulement *un double*, il s'ensuit que quatre peut être seulement deux, puisque la proportion qui existe entre deux et un existe également entre quatre et deux, attendu que le nombre quatre est deux fois autant que deux, et que deux est deux fois autant que un. Donc, comme quatre doit être égal à deux, il doit aussi être égal à un, puisque le nombre deux est seulement un. Maintenant, si quatre est seulement deux (un autre nom pour *un*), il doit s'ensuivre que huit peut être seulement quatre, la même différence existant entre huit et quatre qu'entre quatre et deux, attendu

que le nombre huit est deux fois autant que quatre, et que le nombre quatre est deux fois autant que deux; et si huit est seulement quatre, il en résulte qu'il peut être seulement un, puisque le nombre quatre est égal à deux et que le nombre deux est égal à un. Alors, si huit est égal à quatre (un autre nom pour *un*), il s'ensuit que seize doit être égal à huit et par conséquent à un, puisque le nombre huit a été trouvé égal à un. Il est inutile de continuer, tout le monde peut suivre ce raisonnement jusqu'à des millions, et montrer ainsi, en faisant admettre que le nombre deux est seulement un autre *un*, que tous les nombres n'en font qu'un (1). Cette partie de ma découverte qui, je n'en doute pas, est très impor-

(1) Il faut se bien rappeler ici que *two* (deux) analysé donne *it-w-o*, ce qui signifie *le double o*, c'est-à-dire *le double un;* il en résulte donc que *deux* n'est qu'*un*, mais *un double*, c'est-à-dire *un* plus grand, ou plus considérable en quantité que le nombre que nous nommons ordinairement *un*, mais c'est toujours *un*. Ainsi nous disons *un deux*, *un trois*, etc., ce qui veut dire *l'un* nommé *deux*, *l'un* nommé *trois*, etc. Or, comme ces nombres, 1, 2, 4, 8, 16, 32, etc., sont en proportion exactement égale l'un à l'autre, il s'ensuit que si un seul d'entre eux est réduit ou augmenté, tous les autres doivent être réduits ou augmentés pareillement. Ainsi, si deux n'est qu'*un*, nous voyons que *deux* est réduit à la moitié de ce que nous le comprenons être ordinairement, et par la même raison *quatre* (un autre mot pour *un*, mais *un quadruple*) doit être réduit à *deux*, *huit* à *quatre*, *seize* à *huit*, *trente-deux* à *seize*, et ainsi de suite avec tous les nombres. Ainsi en admettant que *deux* n'est réellement qu'*un double*, c'est-à-dire *un*, on est forcé de reconnaître, comme une conséquence nécessaire de ce principe, que tous les nombres imaginables n'en font qu'*un seul*.

Ce qui est dit un peu plus loin de la *trinité* s'explique exactement de la même manière; car si *trois* n'est qu'un, il doit s'ensuivre que *trois* est un autre mot pour *un*, mais pour *un triple*, et ainsi de suite pour tous les multiples de *trois*.

tante et doit conduire à de grands résultats, aurait pu être faite il y a des siècles, si les hommes avaient examiné de près la grande idée qui est renfermée dans la Trinité ; car si *trois* ne sont ici qu'un seul, ainsi qu'on le croit, il s'ensuit que neuf peut être seulement trois, et par conséquent seulement un ; et que de même vingt-sept peut être neuf ou un. De sorte qu'en admettant que trois sont seulement un, nous pouvons, en continuant ainsi, montrer comment des millions, et par conséquent tous les nombres, n'en font qu'un. Il est donc évident que toute personne qui croit à la Trinité, ou qui peut le moins du monde comprendre comment les trois personnes qui la composent n'en font qu'une, doit, si cette croyance n'est pas affectée, mais réelle, admettre la vérité de ce que j'avance ici sur tous les nombres. Ainsi, en découvrant que la Trinité est dans tous les mots et dans toutes les lettres, il devient évident que rien ne peut être plus ancien que cette opinion ; et, d'un autre côté, comme elle a été partagée par tous les peuples qui se soient jamais servi d'une langue, il est aussi très évident qu'elle doit avoir été introduite dans toutes les anciennes croyances religieuses du monde.

Si nous examinons les dix chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 0, nous trouverons que chacun d'eux signifie *un*. Le 2 est composé de deux parties égales à *in* ou *on*, c'est-à-dire *one* (un). Cette partie (⁄) équivaut à *i*, et la partie qui dépend de cet *i* ainsi, l, est égal à un autre *i*, de sorte que ces deux *uns* produi-

sent ceci /| qui compose les deux tiers du chiffre 2; et à ceci nous avons seulement besoin d'ajouter un autre *i* de cette manière Z, et à lui permettre de rejoindre le reste, comme ceci Z pour avoir un 2 complet. Mais si cette figure était faite avec trois uns, ainsi L, nous aurions encore, en les faisant joindre les uns aux autres ainsi L, la forme d'un 2. Le premier *i* d'en haut doit être pris pour l'*i* du mot *in*, et les deux autres doivent être considérés comme l'*n* même. Nous avons déjà vu que ce caractère N est tout bonnement un I et un V réunis ainsi ℕ; et comme ceci peut signifier 1 *double*, aussi bien que *la première vie*, puisqu'on peut dire que le V qualifie l'I, nous pouvons, en admettant ceci, voir plus clairement comment les trois uns de 2, qui sont aussi équivalens à IV, sont la même chose que *in*; et cela devient frappant lorsque nous donnons à *in* sa forme grecque qui est ιν. Maintenant, comme l'*o* est le même que *i*, si nous remplaçons la partie supérieure de 2 par un *o*, comme ceci °L, en la faisant rejoindre comme ceci °L, tout le monde reconnaîtra ce signe pour être le chiffre deux. Lorsque nous lui donnons cette forme, nous pouvons dire qu'il est égal à *on* ou ον. Quand on fait rejoindre l'ο et le ν comme ceci °V, on peut voir, en regardant de côté, que cela compose exactement le chiffre 2.

Le chiffre 3 a déjà été expliqué, et nous avons vu qu'il est composé de trois parties ʒ, qui sont, nous le savons, égales à 10; et ce mot, outre ses autres significations, a aussi celle de *un*.

Le chiffre quatre, qu'il soit fait ainsi 4 ou ainsi 4, est composé de quatre uns : dans le premier ils sont disposés comme ceci, L᷊, et dans le second comme ceci, Δ, ainsi que nous l'avons déjà vu. Alors, nous avons ici tout ce qui est dans le chiffre 2 et un en plus, c'est-à-dire que nous avons trois uns et un. Et comme les trois uns sont égaux à IV, à IΛ (ceci étant la forme grecque deIL), ou à ιν (c'est-à-dire *in*), quatre mots qui sont des noms de la Divinité et signifient *un*, il s'ensuit que lorsqu'un autre *un* leur est encore ajouté le sens devient *un un*, ou *un au-dessus*. *Un un* peut aussi signifier *le premier un* ou *tout*; mais comme par *un au-dessus* on veut indiquer la Divinité, il en résulte que *le premier* ou *tout* doit aussi s'appliquer à elle. Si nous plaçons les quatre *uns* de 4 et 4 comme ceci |Λ, ou comme ceci IΔ, et que nous leur permettions de se joindre, nous aurons le pronom ιλ (*il*) qui signifie *la Divinité*, ou ιΔ (*id*) qui de même signifie *un en haut* ou *la Divinité*. C'est donc pour cela que le mot anglais *four* (quatre), lorsqu'on l'analyse ainsi, *if-o-ver*, signifie littéralement *one over* (un au-dessus), puisque *if* est le même que *iv* ou *in* (c'est-à-dire *un*) ainsi que cela a été montré. Les deux mots *if over* signifient aussi *le double un être*, et lorsque nous donnons l'analyse précédente comme ceci, IV-*over*, nous avons dans les deux premières lettres, IV, le nombre *quatre*; de sorte que *over* peut dans ce cas être rendu par *l'être* ou *la chose*, et par conséquent *IV-over* signifiera *la chose IV*, ce qui peut aussi

signifier *la chose double*, et là nous avons aussi la définition de *deux*.

Le chiffre 5 est composé de trois parties, qui sont 5. La partie supérieure a été prise de l'*o* qui se trouve en bas, et c'est pour cela que cette partie inférieure est faite comme ceci ɔ (à laquelle il manque, pour compléter l'*o*, la portion qu'on en a mise en haut). La partie intermédiaire de ce chiffre est 1; de sorte que si l'*o* est rétabli dans son entier, nous avons 10 au lieu de 5, c'est-à-dire dix qui est aussi *un*.

Le chiffre 6 est composé de ces deux parties l et 0, dont la première est placée sur l'autre comme ceci b; de sorte qu'en faisant descendre l'l, et en le mettant sur la même ligne que l'0, nous avons encore 10, qui, outre ses autres significations, est aussi pour *un* et *trois* (c'est-à-dire 3).

Le chiffre sept, qui est fait ainsi, 7, est également composé de ces trois parties 7; et elles sont égales à >, où nous avons aussi IV ou IV, c'est-à-dire *in* ou *un*. Le mot anglais *seven* (sept) fait *is-even*, et ceci est égal à *is-un*, c'est-à-dire *le un*. Ces deux mots peuvent aussi être rendus par *Be-on*, ou *io-un*, mais rien ne peut changer leur sens. En saxon, ce mot est écrit comme ceci, *seofon*, dont la signification est *is f one*, c'est-à-dire *c'est l'f et un*, ce qui signifie *c'est seven*, car comme l'*f* est la sixième lettre de l'alphabet, nous avons le nombre *sept* lorsque nous lui ajoutons *un*. On fait aussi allusion à l'*f* dans le mot *twelve* (douze), qui, en saxon, est écrit *twelf*, dont l'analyse

donne *two-el-f*, ce qui signfie littéralement *two the f* (deux le *f*), c'est-à-dire *deux fois l'f*. *Twice* (deux fois) est le même que *two is*, et comme *two is f* signifie aussi *deux le f* puisque *is* signifie *le* et est autant ce qu'on appelle un article ou un pronom que ce qu'on nomme un verbe, nous voyons que *two el f* fait littéralement *twice f* (deux fois *f*). *Eleven* (onze) peut aussi, quoique je l'aie déjà expliqué autrement, être analysé ainsi, *el-even*, c'est-à-dire *L être*, ce qui veut dire que c'est la lettre L qui est la *onzième* de l'alphabet, l'I et le J n'étant comptés que pour *un*.

Le chiffre 8, ainsi que nous l'avons déjà dit, est composé d'un o et d'un o mis l'un sur l'autre comme ceci 8; et comme o est égal à *un*, on peut dire que 8 est la même chose que double un, ou que I et O qui font aussi double *un*. Lorsqu'on considère 8 comme étant composé d'un I et d'un O, au lieu de o et o, sa forme doit être trouvée dans ces trois parties I ς ͻ disposées ensemble comme ceci ᑫlͻ, et réunies comme ceci ᑫb; et comme ici ς ͻ est égal à cͻ, ou à o, nous avons encore IO, ou IS, ou B, et évidemment *un*.

Le chiffre neuf est fait ainsi, 9, qui n'est autre que I et O disposés ensemble comme ceci ο|, et réunis ainsi q; ce qui fait qu'il est encore égal à *un un*, ou *double un*, ou *tout*, ou *la Divinité*, de sorte qu'il ne diffère pas le moins du monde, quant au sens, des nombres précédens.

Quoique je n'aie entrepris d'expliquer que la forme des chiffres, je ne peux cependant pas me dispenser

d'examiner ici le nom qui a été donné au nombre *nine* (neuf), parce que la grande ressemblance qu'il a dans les langues anciennes et modernes avec le mot pour *new* (*neuf*, pris dans le sens de *nouveau*) a souvent attiré l'attention des savans. Comme le chiffre 9 est égal à *oi*, et comme ces deux caractères sont égaux à *un un*, qui signifient *un dans l'extrême*, ou *le premier un;* et comme le premier d'une chose est son état *neuf* (nouveau), nous découvrons pourquoi le mot français pour *nine* (neuf) et *new* (neuf — nouveau) est le même dans les deux cas, *neuf;* et pourquoi la partie radicale de *novus* (nouveau) et de *novem* (neuf) sont encore les mêmes puisque c'est *nov* dans les deux cas.

Lorsque nous analysons le mot anglais *nine*, nous avons *en-ine*, et ici *ine*, lorsqu'on considère le son qui lui est attribué, est précisément égal à *eyne*, parce que I est égal à *ey* ou *eye*, ou même à *eg* ou *ig*, comme nous l'avons déjà vu plusieurs fois. Alors, comme *eyne* est l'ancien pluriel de *eye* (œil), et est par conséquent pour *eyes* (yeux), il s'ensuit que *nine* signifie réellement *the eyes,* c'est-à-dire *un un*, et ces deux mots, comme nous l'avons établi ci-dessus, signifient aussi *le premier un*, parce que la répétition d'une chose marque qu'elle est dans son extrême. Maintenant, comme *ey* est le même que *eye*, et comme *y* est le γ grec dont il ne diffère même pas par la forme, il en résulte que *eyne* pourrait tout aussi bien être écrit *egne*, et que le mot *nine* pourrait tout aussi bien être écrit *negne*, dont l'analyse est *en*-

eg-in ; et comme *ég* ne diffère aucunement de *egg* (œuf), il s'ensuit que *en-eg-in* signifie *the egg one*, c'est-à-dire *the egg egg*, ou *the eggs* (les œufs); car ici *in*, qui se trouve à la fin, est pour indiquer le pluriel, justement comme il est dans *eyne* (c'est-à-dire *ey-in*). Ainsi, nous voyons que *nine* signifie *le premier un* ou *les yeux*, que c'est aussi le pluriel de *egg* (œuf), et qu'il signifie par conséquent *eggs* (œufs). Il n'y a donc aucune différence (puisque *eg* est égal à *ig*, et que ces deux mots sont égaux à *I*) entre le pronom singulier de la première personne et *egg*. Alors, comme *I* signifie *la première vie*, ou *la première personne*, de même un *œuf* (*egg*) doit signifier *une première chose*, et c'est ce qu'il signifie réellement, puisque l'œuf est le premier état des oiseaux et des insectes.

Nous venons de voir que la partie radicale de *novem* est *nov*. Ce mot *nov*, lorsqu'on l'analyse, fait *en-ov*, et comme *v* est égal à *n* les deux mots deviennent *en-on*, qui, lorsque nous faisons prendre à l'*e* la forme de l'*o*, deviennent *on on*, c'est-à-dire *one one* (un un); de sorte que *nov* ne diffère nullement de *nine* en signification, puisque le premier signifie *the eyes* (les yeux), et que ce pluriel est égal à II, ou *un un*, comme nous l'avons montré. Toutefois *nov* signifie non-seulement *un un* qui est égal à *le premier*, mais aussi *an egg* (un œuf), attendu que, par l'analyse, il devient *en-ov;* et puisque *ov* est le radical de *ovum* (un œuf), et aussi de *nov* (c'est-à-dire *en-ov*) le radical de *novem*, il s'ensuit que le véritable mot latin, pour *œuf*,

est *ov*. Le lecteur doit savoir maintenant que *um*, dans *ovum*, est seulement un article qui a été rejeté à la fin. Donc, le mot français *neuf* devient, par l'analyse, *en-euf*, dont le sens littéral est aussi *un un*, ou *un œuf*. Le mot français correspondant à *egg* est aujourd'hui *œuf*, et ceci est très correct, mais pas le moins du monde plus que *euf*, par la raison que les deux lettres que nous voyons dans *œ* sont en apposition l'une à l'autre, de sorte qu'on peut fort bien en supprimer une; et si l'on retranchait l'*e* au lieu de l'*o*, ce qui resterait (*ouf*) serait également fort correct, puisque l'*o* est le même que ε ou *e*. Par conséquent, l'autre mot français *nouveau* aurait aussi bien pu s'écrire *neuveau*, puisque ce mot est pour *au neuf*, dont le sens est *au nouveau*, c'est-à-dire *appartenant au nouveau*, *à ce qui est nouveau*. Nous pouvons aussi observer que *œuf* et *euf* sont précisément égaux pour le son. Mais puisque *u* est le même que *v*, et qu'en latin dans le radical de *novem* (*nov*) et dans celui de *nov* (*ov*) il n'y a pas d'*f* ajouté au *v*, pourquoi les deux mots français *neuf* et *œuf* ne sont-ils pas écrits *neu* et *œu*? Dans le principe, ces mots doivent avoir été écrits comme ceci; mais à cette époque l'*u* signifiait plus clairement qu'il ne le fit postérieurement ce qui était double, de sorte que quand il commença à exprimer moins distinctement ce qu'il signifiait d'abord, ce qui vint de ce qu'on l'employait fréquemment pour désigner les objets simples, on trouva qu'il était nécessaire d'accroître sa force en lui adjoignant un autre

caractère d'une valeur égale à la sienne. Par conséquent, *uf* est égal à *uu* ou à *ui*, ou encore à *iu*, et chacune de ces formes signifie *double*. Ainsi, en anglais, le mot *neuf* est écrit *new*, parce que le *w* a une importance exactement égale à *uf*, qui est, comme nous venons de le dire, pour *uu* et par conséquent pour *vv* ou *w*. Ceci nous fait voir que la partie radicale de *new* était, dans le principe, *nev*, qui est égal à *nov* de *novem*, attendu que l'*e* est égal à l'*o*. Il s'ensuit donc que, lorsqu'on les considère radicalement, ces deux mots et le mot français *neuf* ne diffèrent nullement l'un de l'autre. Par cette explication de *nine*, nous pouvons être certain que le mot correspondant à *nine* (neuf) dans toutes les langues, lorsqu'on l'examinera radicalement, sera trouvé synonyme de *neuf* (nouveau), *eye* (œil) et *an egg* (un œuf). C'est parce qu'il signifie *un un* (attendu qu'il est composé de *o*, *i*) qu'il est le même que *eye* (œil) dont le sens est semblable, par la raison que nous avons deux *yeux*; et c'est parce que *un un* indique *le premier*, que *nine* et ce mot sont aussi synonymes. C'est pour la même raison qu'il ne diffère pas de *neuf* (nouveau), attendu que ce qui est *neuf* est dans son premier état. Mais comme *un un* signifie *un dans l'extrême*, *nine* ne peut-il pas, lorsqu'on l'emploie négativement, signifier *none* (aucun)? Sans aucun doute; et c'est là l'origine du mot anglais *none*, qui ne diffère aucunement de *nine*. Il serait donc fort exact d'avoir ces deux mots écrits d'une manière tout-à-fait semblable.

C'est pour cette raison que le mot latin correspondant à *neuvième* (*ninth*, c'est-à-dire *nine the* ou *the nine* — le neuf) est *nonus;* et comme ceci doit, dans le principe, avoir été *us non* (*le neuf*), nous voyons clairement (*non* étant le même que *none* — aucun) que le mot latin pour *nine*, et le mot anglais *none* s'écrivaient de même. Mais puisque nous savons que *i* et *o* sont égaux, pourquoi trouverions-nous que *nine* diffère de *none*, puisque c'est dans ces deux lettres seules qu'existe la dissemblance entre ces deux mots? L'analyse du radical de *novem* (*nov*) a montré que ce mot était le même que *non* (*en-on*), et cette analyse est prouvée fort correcte ici, puisque dans *nonus* (neuf le), le mot *nov* prend cette forme de *non;* par conséquent *novem* et *nonus* ne diffèrent aucunement. Je trouve ici une nouvelle preuve de l'opinion que je viens d'émettre tout-à-l'heure, c'est-à-dire que les correspondans de *eye* (œil) et *egg* (œuf), lorsqu'on les considère radicalement, doivent avoir le même sens dans toutes les langues, et elle m'est fournie par la langue teutonique qui ne m'était pas venue à la pensée lorsque j'ai traité cette question, et dans laquelle le mot pour *egg* (œuf) est *ey* (pour *eye* — œil).

Les mots que nous venons d'examiner pourraient encore donner lieu à un grand nombre d'observations curieuses; mais nous en avons assez dit à ce sujet pour mettre toute personne en état de suppléer à tout ce que nous n'avons pas fait.

Le chiffre qui vient après *neuf* est 0, dont je me

suis occupé déjà plusieurs fois. Comme il a un 1 sous-entendu devant lui, il est égal à 10, *ten* (dix), dont le sens est *tête un*. La terminaison *ty* que nous voyons dans *twen*ty (vingt), *thir*ty (trente), *for*ty (quarante), etc., signifie aussi *la tête un*, puisqu'elle peut être analysée ainsi, *it-i* (*tête un*), et on trouvera aussi le même sens en analysant *ty* comme ceci, *it-iv*, qui est le même que *tin*, et par conséquent que *ten* (dix); de sorte que *twenty* est littéralement *twen-ten*, qui ne diffère nullement de *twain-ten*, c'est-à-dire *twice ten* (deux fois dix). Nous pouvons reconnaître comment il se fait que *ty* devienne *tiv* par l'analyse, en nous rappelant que Y est composé de ces trois parties, I\/, qui sont égales à *iv*. La terminaison française *ante*, comme dans quar*ante*, cinqu*ante*, et qui pourrait aussi bien être écrite *ente* (comme dans tr*ente*), fait aussi *en-it* par l'analyse, ce qui devient *iten* lorsqu'on remet *it* devant, et *ten* (dix) lorsqu'on contracte l'*i*. La terminaison anglaise *teen*, comme dans *thir*teen (treize), *four*teen (quatorze), etc., signifie également *ten*, comme chacun peut le voir; mais personne n'a jamais soupçonné que ce mot était le même que *itiin*, et que ceci est la même chose que *itun* ou *tun* (une *tonne*), qui peut encore être analysé ainsi, *it-un* (*la tête un*) (1), ou *ten* (dix). Mais la forme la plus cachée

(1) La mesure et le poids anglais *tun* ou *ton* (tonne ou tonneau) doivent avoir été nommés ainsi (*la tête un*) par la raison que c'est la mesure ou le poids le plus important; ou bien parce que dans le *principe* cela représentait dix fois la quantité de quelque autre poids ou mesure.

de ce nombre est peut-être dans la terminaison française *ze*, que nous voyons dans les mots trei*ze*, quator*ze*, etc. Toutefois, les enfans trouveront dorénavant qu'il est fort facile d'expliquer cette terminaison, parce qu'ils doivent savoir, d'après ce qu'on a vu si souvent, qu'elle est égale à IS, et que IS est le même que IO ou 10.

Comme je l'ai déjà dit il y a long-temps, je pourrais continuer ainsi à l'infini, et remplir des volumes de cette sagesse divine qui, pendant tant de siècles, est restée enfouie dans les mots; mais ici doit pour le moment s'arrêter cet ouvrage, qui s'est augmenté du double depuis le jour où le croyant suffisamment complet, je l'ai livré à l'imprimeur pour le publier. La réalité de la découverte qu'il renferme, malgré son apparence incroyable et folle, a pu être rendue d'une manière assez évidente pour convaincre tout esprit droit et intelligent que ce n'est pas le résultat d'un vain songe qui lui est présenté.

Je ne doute pas le moins du monde, cependant, qu'il ne se trouve beaucoup de gens qui, après une lecture attentive de cet ouvrage, ne pourront y croire malgré l'abondance de preuves incontestables qui s'y trouvent, malgré la production réelle de la science à la propagation de laquelle il est destiné; car, pour peu qu'on connaisse l'esprit de l'homme, on doit savoir qu'il y en a un très grand nombre, même de ceux qui possèdent des connaissances très supérieures, qui sont nés et qui ont été élevés dans des vues tellement étroites, qu'il n'est pas en leur puissance de concevoir aucune

grande vérité qui sort du cercle de celles qu'on leur a enseignées pendant toute leur vie. Ces organisations finiront cependant par être convaincues de cette découverte : mais quand? Lorsque tout le monde y croira, pas avant. Alors peut-être, avec un étonnement bien joué de l'indifférence ou du défaut de pénétration des autres, ils reconnaîtront, par le moyen d'une lumière empruntée, la vérité de cette découverte, et on les trouvera probablement au nombre de ses admirateurs les plus ardens, comme si c'était eux, et eux seulement, qui au premier jour de son apparition en avaient compris l'esprit et dévoilé les mérites. Mais cette croyance et cette admiration viendront trop tard, c'est-à-dire lorsqu'elle n'en aura plus besoin. Cependant, comme on doit préférer une intelligence feinte à ce qu'on entend par l'entêtement de la stupidité, de même qu'on doit préférer chez une femme une modestie affectée au mépris de toute honte, nous ne devrions pas — quoique nous puissions y être poussés tout d'abord par la haine de ce qui ressemble à de l'hypocrisie — déverser trop de mépris sur ces prétentions, ni trop blâmer à cause de leurs vues bornées les personnes qui ont une pareille faiblesse, car ce serait presque aussi injuste que de reprocher à notre ami la couleur désagréable de ses yeux ou de ses cheveux, ou quelque infirmité naturelle dont l'homme ne peut éviter les atteintes.

Mais qu'y a-t-il donc qui puisse empêcher beaucoup de gens de croire à cette découverte? Une grande rai-

son — le pouvoir de penser pour soi. Et quelle peut être la difficulté de concevoir clairement la vérité de cette découverte ? Cette difficulté est à-peu-près aussi grande que celle qu'il y a à comprendre que un et un font double un. Mais personne ne peut manquer de croire ceci ? Oui, parce que tout le monde le sait déjà. Mais s'il avait pu arriver que les hommes restassent jusqu'aujourd'hui dans l'ignorance d'une vérité aussi simple, celui qui l'aurait trouvée pour la première fois ne rencontrerait certes pas plus d'une personne sur cent qui voulût d'elle-même, et sans avoir consulté, ajouter foi à sa découverte.

J'affirmerai même que celui qui ne peut pas parvenir à reconnaître la réalité de la science des langues est né athée : je ne veux pas dire pour cela qu'il soit athée maintenant, ou qu'il ait le moindre doute sur l'existence d'un Dieu, mais ma pensée est que si cette personne était restée jusqu'à présent dans l'ignorance de cette vérité, il serait de toute impossibilité de la lui inculquer, malgré toute son évidence, et cela à cause du défaut d'originalité de son esprit qui se refuse à entrer dans une route nouvelle et n'accepte que celles qui ont déjà été frayées par des milliers de devanciers.

Mais ces personnes qui ne peuvent croire à cette nouvelle science des langues, et qui iront peut-être jusqu'à la taxer d'imaginaire, donneront par cela même et sans s'en douter à son auteur, les plus grandes louanges qu'ait encore reçues un esprit humain;

car il y a dans ce système une telle sagesse, qu'il n'existe pas de production de l'homme qui puisse non-seulement l'égaler, mais même en approcher. Combien il est admirable que toutes les langues, que tous les mots, et toutes les lettres qu'on ait jamais connus, puissent se réduire au plus petit point qu'on puisse imaginer, et que ce petit point soit le signe par lequel on indique le créateur de toutes choses! En mettant de côté la signification que tous les mots, que toutes les lettres, et même ce petit point renferment en eux-mêmes et qui est leur propre définition, il y a dans la seule unité de cet arrangement quelque chose de si extraordinairement sage et beau, quoique simple, quelque chose qui ressemble tant aux manières d'opérer d'un Dieu et s'éloigne si prodigieusement de tout ce que l'invention humaine a pu accomplir, qu'il est impossible de lui assigner cette origine.

Plus je réfléchis maintenant à cette grande idée de l'unité, plus je me sens convaincu qu'il y eut un temps où l'homme n'avait qu'un mot et était dans l'état de félicité, plus je me sens entraîné à croire fermement, lorsque j'ose me demander quelle langue on parle au ciel, que là aussi il ne peut y avoir qu'un seul mot, mais composé à l'aide d'un calcul si étonnant, qu'en nommant toujours la Divinité il doit aussi nommer toutes les autres choses.

Personne ne peut encore dire quels seront tous les avantages qui résulteront de la connaissance de cette science; mais ils doivent être très nombreux, et de la

plus grande importance. En retrouvant et en examinant les idées que les hommes entretenaient à cette époque reculée où pour la première fois ils prononcèrent des mots, on jettera une très vive lumière sur l'état primitif du genre humain, et cette ressource nouvelle mettra l'historien à même de corriger plus d'une grave erreur et de remplir des lacunes regrettables dans l'histoire religieuse et civile de l'ancien monde. L'assistance que cette science prêtera aussi à l'étude des langues doit être très grande, même maintenant où elle n'est encore que dans son enfance; mais dans peu de temps j'espère voir ses principes si bien connus, et classés d'après une méthode si claire, que des enfans pourront, avec la seule connaissance de leur alphabet, déchiffrer avec facilité les mots de toutes les langues. Avec une telle extension de connaissance et de pareils moyens de communication établis entre des peuples éloignés, il doit s'opérer à la surface du globe de grands changemens dont nous ne pouvons nous faire aucune idée. Cette découverte doit aussi frayer une voie nouvelle à la science des nombres. Le mathématicien médiocre ne verra certainement rien, ou fort peu de chose, dans ce que j'ai révélé à l'égard du point, du cercle et de la ligne droite, que j'ai prouvé tous trois ne faire qu'une seule figure; et il devra être embarrassé de concevoir quel parti on peut tirer du savoir que nous avons maintenant, que dans tous les nombres il n'y en a qu'un seul. Mais si un homme comme Newton vivait main-

tenant, il pourrait, à l'aide du pouvoir extraordinaire de pénétration dont il était doué, prévoir beaucoup dans ces découvertes, et je ne doute pas qu'il ne les eût considérées comme de précieuses acquisitions pour la science des mathématiques.

De même, le théologien savant, mais non bigot, s'il aime sincèrement la vérité, doit admettre que, d'après les explications minutieuses qui ont été données par cette découverte de la Divinité, de la Trinité, du Saint-Esprit, du Soleil et du Fils (*sun* et *son*), de l'âme, d'un être humain, de la vérité et de l'éternité, on peut fort distinctement voir quelles étaient les plus anciennes opinions religieuses de l'homme. Il comprendra aussi que cette découverte fait plus pour confirmer quelques esprits hésitans dans la croyance d'un Être sage qui a créé toutes choses, qu'aucun ouvrage religieux ou philosophique qu'on ait encore publié; car il remarquera que, sur cette question si sérieuse, le système que nous produisons ne fait pas connaître seulement les opinions d'un peuple, mais bien celles que le monde entier doit avoir professées, et cela à une époque où l'esprit humain était dans toute sa force et bien supérieure, à ce qu'il paraîtrait, à ce qu'il a été depuis. On ne pourra pas non plus manquer de s'arrêter à cette partie de la découverte qui tend à montrer que les hommes, à une époque, étaient dans un état d'innocence parfaite; et si on n'osait pas émettre son opinion propre sur cette question qui exige tant de recherches et des réflexions sérieuses, on recon-

naîtra au moins son importance; on reconnaîtra combien cela paraît curieux et intéressant, et on ne pourra nier que le devoir de tous ceux qui aiment la vérité est de lui porter assistance pour l'examiner à fond. Le théologien éclairé doit admettre aussi l'opinion qui a été plusieurs fois exprimée dans cet ouvrage, c'est-à-dire que la perte de la science des langues fut un des plus grands malheurs qui aient frappé le monde, puisque c'est à cette cause, plus qu'à toute autre, qu'on doit attribuer les rivalités et les haines religieuses qui, depuis cette époque fatale, ont désolé la terre; et il conviendra que si jamais les hommes se rallient à une même croyance, ce sera cette découverte qui devra leur fournir les moyens de réaliser l'espoir d'un si grand bonheur.

Ces écrivains que nous appelons des grammairiens habiles, c'est-à-dire ces hommes chez qui l'étude des mots est une passion, et qui consument leur vie entière en efforts dont le but est de distinguer et de définir les différentes classes entre lesquelles les mots de chaque langue ont été divisés jusqu'à présent, doivent avouer honnêtement qu'ils n'ont absolument rien su du sujet favori de leur étude, qu'ils ne pouvaient même pas dire en quoi un substantif différait d'un adjectif, en quoi la lettre A différait de la lettre B. Ces hommes intelligens ne manqueront certes pas de remarquer — en appuyant comme ils doivent le faire sur ce fait important — avec quelle évidence il

est prouvé, au commencement de cet ouvrage, que les plus éminens grammairiens dont il soit fait mention ne nous ont pas transmis une seule définition d'aucune des parties du discours qui puisse soutenir un examen logique; et ils remarqueront encore que cette circonstance est la plus grande preuve que l'on puisse donner de notre ignorance totale de la science de la grammaire, attendu que ce que les hommes *savent réellement, ils peuvent aussi le définir très aisément*. Quant aux grammairiens inférieurs, ils ne verront pas d'abord, dans cette découverte, aussi loin que les esprits d'élite auxquels je viens de faire allusion, et cela par la raison toute simple que leurs vues étroites s'y opposent. Ils pourront cependant, jusqu'à un certain degré, en comprendre quelques portions; mais la connaissance qu'ils pourront en avoir ne peut, après tout, être que celle d'un écolier, et non telle qu'en peut acquérir un esprit maître; car ils ne peuvent pas se convaincre entièrement par eux-mêmes que ce qu'ils *savent* ils *le savent véritablement;* et ce doute sera grandement accru par l'impossibilité apparente de faire maintenant, pour la première fois, une découverte telle que celle-ci. Donc, si l'on recherche leur opinion sur ce point, ils la donneront d'une manière évasive; et si on les presse de répondre catégoriquement, ils se décideront contre l'évidence de leurs propres impulsions, à cause de l'absence de cette supériorité dont j'ai parlé, et penseront qu'il est plus sûr de croire que ce qu'on pré-

sente aujourd'hui au public comme la science de la grammaire, n'est tout au plus qu'une ingénieuse invention. C'est pour cela qu'ils répondront dans le sens de ce raisonnement, mais encore avec tant de détours, que toute personne douée de quelque discernement pourra voir que, quelles que soient les prétentions de pareilles gens, ou quoi qu'ils puissent affecter de savoir, ils n'ont pas une véritable confiance en eux, et que leur science, comme leur pénétration, est, après tout, de qualité très inférieure. Cet ouvrage, lors de son apparition, aura peut-être plus à souffrir de la louange d'un grammairien de cette classe, que de la censure ouverte et franche de dix hommes habiles, car ceux-ci ne seront pas obligés d'employer des subterfuges pour dissimuler leur faiblesse : ils attaqueront tout de suite la question importante, et elle est dans la réponse qu'on doit faire à cette question : *Cet ouvrage renferme-t-il réellement ce que l'auteur croit fermement qu'il contient,* LA DÉCOUVERTE DE LA SCIENCE DES LANGUES ? Telle est la question à laquelle tout le monde doit désirer qu'on fasse une réponse claire et directe ; et nous ne doutons pas qu'elle ne soit affirmative de la part des esprits qui possèdent la véritable supériorité — le pouvoir de penser par soi-même.

Le savant lexicographe admettra aussi, en examinant les significations qui sont trouvées par l'analyse des mots que nous avons donnée dans cet ouvrage, qu'un dictionnaire entier fait d'après le même

système, serait, de toutes les productions de l'esprit, la plus curieuse et la plus précieuse à-la-fois.

Quant à ce que les grands logiciens et philosophes doivent penser de cette découverte, je n'ai pas besoin d'en donner mon opinion, car nous avons la leur. Ainsi, Locke, en parlant des mots et des idées, observe : « Peut-être que s'ils étaient distinctement examinés « et strictement considérés, ils nous donneraient un « autre genre de logique et de critique que celui que « nous avons connu jusqu'à présent. » (1)

Dugald Stewart, en faisant allusion au même sujet, remarque aussi : « La branche de la philosophie à « laquelle se rapportent le plus immédiatement les ob- « servations qui précèdent, *doit toujours demeurer* « *dans l'enfance* jusqu'à ce qu'un vide immense dans « l'histoire de l'esprit ne soit rempli par une expli- « cation des progrès graduels par lesquels il acquiert « l'usage des différentes classes de mots qui compo- « sent la langue d'un peuple cultivé et éclairé (2). »

Nous pouvons donc conclure de ceci, avec confiance, que si cette découverte avait été connue de Locke, Dugald Stewart et de tous les écrivains de ce genre, leurs ouvrages eussent grandement différé de ceux qu'ils nous ont laissés. Nous pouvons même croire, en admettant, comme nous devons le faire, que les opinions que nous venons de citer sont sincères, que

(1) Voir le premier volume de cet ouvrage, p. 32.
(2) *Ibid.*

si ces hommes avaient pu, à la veille de la publication de leurs ouvrages, avoir communication de la découverte actuelle, ils auraient avoué que tout ce qu'ils avaient écrit sur l'esprit humain aurait dû, depuis le commencement jusqu'à la fin, être étudié de nouveau.

Ces dernières observations me rappellent que je dois faire connaître ici le nom de plusieurs ouvrages pour lesquels je suis en train de rassembler des matériaux; car, voulant appliquer dans l'exécution de ces ouvrages la science que je viens de découvrir, je désirerais vivement que toutes les personnes qui voudraient concourir par leur assistance à donner toute la perfection possible à *la Science des langues*, me fissent l'honneur de me communiquer leurs avis ou communications sur un sujet qui intéresse à un si haut point le public, et peut lui être d'une si grande utilité. Les ouvrages dont je viens de parler sont : un *Dictionnaire national*, montrant la signification que tout mot renferme en lui-même comme sa propre définition; une *Grammaire nationale ;* et *les Elémens de philosophie et de logique* (1).

Comme la seule lecture de cet ouvrage doit rendre beaucoup de personnes intelligentes capables d'ana-

(1) Ces communications, lorsqu'elles seront faites en Angleterre, pourront être adressées à MM. Longman et comp., à Londres, pour l'auteur ; et comme j'ai l'intention de publier de pareils ouvrages à l'usage de la nation française, on pourra adresser ces communications, lorsqu'elles seront faites en France, au Gérant du Comptoir des Imprimeurs-Unis, quai Malaquais, n° 15, qui les remettra à la personne chargée de les réunir.

lyser, dans toutes les langues dont elles connaissent les lettres, une multitude de mots avec exactitude et facilité, et comme je ne doute pas que ces personnes ne s'amusent souvent à ces recherches, si les résultats m'en étaient communiqués, il me serait *bientôt* possible, avec le seul travail de revoir le tout, de publier le Dictionnaire le plus curieux et le plus utile qui ait encore paru, mais qui doit me coûter des années de travaux assidus si je ne suis pas aidé.

Ce moyen me permettrait aussi de lutter avec avantage contre les nombreux concurrens que je rencontrerai probablement dans l'application des principes de la science des langues, pour l'accomplissement des ouvrages dont j'ai formé le projet; car, bien qu'il puisse y avoir un très grand nombre de personnes à vues si rétrécies qu'elles ne pourront s'élever à la hauteur de cette découverte, et à qui par conséquent il sera impossible d'en comprendre et d'en adopter le principe, il m'est cependant interdit de croire que d'autres personnes, douées d'esprits élevés et qui croiront sincèrement à ce système, puissent en suivre plus long-temps un autre par lequel — ainsi qu'on l'a clairement fait voir dans cet ouvrage — on ne peut expliquer un seul mot sans les contradictions les plus grossières et la violation du sens commun.

Mais c'est aux membres respectables des colléges et des écoles, à toutes les institutions fondées pour la propagation des connaissances utiles, à ceux qui doivent leur savoir à eux-mêmes (car ceux-là au moins

ont des pensées à eux), et aux parens estimables qui font de l'éducation de leurs enfans l'étude de leur vie, que je m'adresse pour l'assistance que je réclame maintenant; car je sais que ces personnes doivent, entre toutes, porter le plus d'intérêt au perfectionnement de cette découverte.

Quant à la forme de cet ouvrage, on ne peut réellement pas émettre d'opinion à cet égard. Ainsi que je l'ai dit déjà, j'ai communiqué mes découvertes suivant l'ordre grossier, mais naturel, dans lequel elles me sont survenues; et comme je les ai réunies avec la plus grande hâte, et au milieu des interruptions — car une grande partie de mon travail a été faite pendant l'impression — on peut facilement concevoir qu'à moins de recommencer tout l'ouvrage, il serait impossible de lui faire subir des améliorations partielles qui fussent satisfaisantes. Si j'avais pris ce dernier parti, cela m'aurait permis d'en donner toutes les parties dans un état également régulier et fini, mais aussi j'aurais fait disparaître un des grands avantages qu'il présente actuellement, qui est de rétracer fidèlement la marche et les développemens progressifs de cette découverte. A mesure que j'avançais, mes connaissances s'accroissaient, de sorte qu'une personne attentive peut, après une seule lecture de cet ouvrage, remarquer qu'elle serait capable d'analyser des mots beaucoup mieux que je ne le faisais moi-même au commencement, lorsque mon habitude de cet art n'était que bien faible comparativement à ce

qu'elle est aujourd'hui, quoiqu'il me reste encore d'immenses progrès à faire.

Je ne demande pas l'opinion de la presse, parce qu'il serait impossible de le faire sans solliciter une faveur, et je n'en désire aucune. Si ma découverte est réelle, je n'ai besoin d'aucune indulgence; si elle ne l'est pas, je n'en dois pas obtenir. Parler avec indulgence d'une découverte qui intéresse à un si haut degré l'instruction publique, serait l'acte le plus condamnable dont pourrait *peut-être* se rendre coupable l'auteur d'une revue dans l'accomplissement de son devoir. Je dis *peut-être*, parce que, outre celui-là, il en est encore un autre tout aussi digne de blâme, et dont certains écrivains estimables (je veux parler de ceux qui souhaitent par-dessus tout que personne ne soit reconnu plus sage qu'eux-mêmes) pourraient fort bien commettre; et ceci serait, par une indifférence affectée, ou des revues morcelées, de faire en sorte que cette découverte demeurât autant que possible inconnue du public. Si j'avais à réclamer quelqu'indulgence, ce serait pour la forme de cet ouvrage, et cela avec d'autant plus de raison, que de nos jours l'art misérable de faire des livres est très grandement apprécié et mis en usage; et cet art a été amené à un tel état de perfection, que quelques gens — et ce sont là, me dit-on, les écrivains les plus populaires — paraissent avoir découvert l'heureux moyen de remplir avec des riens autant de volumes qu'il leur convient.

Les personnes qui seront frappées de cet art mer-

veilleux doivent trouver que l'ouvrage qui renferme la science de toutes les langues qu'on ait jamais parlées, ainsi que beaucoup d'autres révélations, est une production informe, lorsqu'on la compare à celles que la mode du jour produit ; et elles pourront, au fond de leur cœur, plaindre l'homme simple qui se laissa tellement entraîner par une telle découverte, qu'il ne songea même pas à faire un livre. Tout le monde, me diraient ces personnes, a été enchanté de l'explication étonnante donnée du verbe par Horne Tooke ; et cependant personne ne peut comprendre ce qu'il entend par le verbe, parce qu'il n'en a jamais donné une définition malgré tout ce qu'il en dit dans ses deux gros volumes in-quarto. Elles me diront aussi, qu'il ne semble pas non plus être à la mode maintenant d'être doué d'esprit suffisamment solide pour concevoir le plan d'un ouvrage où l'art est aussi négligé que dans le mien, d'une étendue et d'une variété aussi grandes, et qui comprenne une telle multitude de découvertes sur la forme et le sens des mots comme des lettres.

Elles me diront encore : Horne Tooke a étonné tous les philologues par sa célèbre explication du mot THAT, quoiqu'il n'ait jamais su ce qu'il signifie : et mon explication du même mot ne surprendra personne — bien que je montre ce qu'il signifie — parce qu'elle est éclipsée, anéantie même, par le nombre immense d'autres découvertes beaucoup plus importantes au milieu desquelles elle est enfouie. Si cet ouvrage n'avait pas été plus loin que le substantif et l'adjectif,

cela aurait certainement suffi, avec de nombreuses citations, pour remplir deux forts volumes in-quarto, et aussi de nos jours un esprit d'une grande capacité; mais la découverte de la véritable nature de ces deux mots, malgré son importance, sera également perdue pour neuf lecteurs sur dix, à cause de l'intérêt puissant qui s'attache aux autres grandes découvertes qui la suivent. On peut en dire autant de ce que renferment presque toutes les pages de cet ouvrage, chaque nouvelle découverte étant, par son importance, de nature à faire perdre le souvenir de tout ce qui l'a précédée. Une telle surabondance de matière sera, je le sais, fort nuisible à cette découverte vis-à-vis de ces gens qui ne peuvent trouver de place pour une idée qu'ils n'ont pas eue toute leur vie. Par conséquent, ces esprits, en pensant à cet ouvrage, n'en verront qu'une fraction, et peut-être la moins digne d'intérêt; et cependant, c'est sur cette fraction, avec tous ses défauts (ce qui les rendra encore plus tenaces), qu'ils le jugeront. Si les esprits dont je parle ici appartiennent aux critiques médiocres, en voyant que mes découvertes sont données avec l'irrégularité de l'inspiration, et que la plus grande partie en a été faite dans les derniers momens, ils appuieront rigoureusement sur la négligence du style, sur le défaut de méthode, de concision, etc., et ils oublieront complétement qu'ils ont à rendre compte d'une importante découverte qui se produit au milieu de difficultés sans nombre, et non d'un volume, clinquant du jour, composé de mots et

de phrases étudiés. Mais l'homme à idées élevées prendra une autre vue de cet ouvrage. Il s'étonnera d'abord, comme tout le monde, du titre qu'il porte, mais ce ne sera pas comme l'esprit étroit qui ne croit possible que ce qu'il peut embrasser ; il ne se prononcera pas sur cette découverte, bien qu'il ne sache pas expliquer encore comment elle a pu être faite. Il essaiera donc de lire les premières pages de cet ouvrage avec un esprit impartial, et lorsqu'il aura vu que je sais fort bien à l'avance quelle incrédulité je dois rencontrer au sujet de la possibilité d'une pareille découverte, la curiosité le poussera à s'engager plus avant, pour voir de quelle manière il est possible de montrer et de prouver que les hommes n'ont pas une science telle que celle qu'ils nomment la grammaire, ni même la notion la plus éloignée de la véritable nature d'aucune des parties du discours, comme on les appelle. Le seul examen du substantif et de l'adjectif le convaincra, même avant d'en arriver à l'endroit où l'on en démontre la nature réelle, qu'à parler d'une manière critique, les plus grands grammairiens, logiciens et philosophes qui aient jamais existé, n'ont absolument rien su de ces deux parties du discours, qui sont de beaucoup les plus simples de toutes ; car, il remarquera, comme moi, que ce n'est pas connaître la science de la grammaire que de pouvoir dire qu'un mot est au singulier ou au pluriel, au masculin ou au féminin — il faudrait vraiment être aveugle ou sourd pour ne pas savoir cela — pas plus qu'on ne fait preuve de

connaissances en astronomie en disant que le soleil luit le jour et la lune la nuit. Il verra clairement que notre prétendue science de la grammaire n'est rien de plus que l'adoption de ce que nos yeux et nos oreilles nous apprennent, et que nous ne savons la cause de rien, pas même celle qui fait que le pluriel des noms est indiqué en anglais, et dans plusieurs autres langues, par un *s*. Il verra aussi avec quelle clarté on montre, au commencement de cet ouvrage, que les significations données aux mots par les plus savans lexicographes ne peuvent pas supporter l'examen; et il prendra pour exemple des mots familiers, tels que *mine*, *thine*, *ours*, *yours*, *theirs*, *his* et *hers*. On peut dire aussi que, lorsqu'on les considère grammaticalement, on ne peut expliquer d'aucune manière ces mots *si* connus, puisque, à l'appui de ce fait, on cite les plus éminentes autorités, dont on ne peut se dissimuler la faiblesse. Tous les noms au génitif ou au cas possessif attireront ensuite son attention, et seront reconnus pour avoir été aussi complétement ignorés. Il s'étonnera que les hommes aient pu vivre jusqu'à présent sans même soupçonner leur profonde ignorance sur ces divers points, et il conviendra, même avant de savoir comment ces difficultés doivent être résolues (ce qui ne pourra manquer de piquer vivement sa curiosité), que si mon ouvrage s'arrêtait là, si peu que ce soit, cela suffirait même, en montrant simplement qu'on ne sait rien de la science des langues, pour jeter sur la philologie une plus grande lumière que ne l'a encore fait

aucun ouvrage publié sur ce sujet; car le premier pas vers la découverte de cette science est de reconnaître notre complète ignorance. Mais, lorsqu'il arrivera aux développemens de toutes ces questions et aux découvertes qui s'y rattachent, combien il s'étonnera de leur rare simplicité, et du peu de pénétration que l'homme doit posséder pour ne les avoir pas trouvées plus tôt! Toutefois, ce qui l'étonnera le plus, c'est que les Anglais n'aient jamais su que les substantifs eussent dans leur langue deux cas possessifs comme les pronoms, et que les grammairiens d'aucun pays n'aient jamais soupçonné que les substantifs étaient seulement des adjectifs au quatrième degré de comparaison; car ces faits sont les plus évidens entre tous, et ne semblent pas pouvoir se soustraire au discernement le moins exercé.

Mais quelque curieuses et importantes que puissent lui paraître ces découvertes, ainsi que celle des pronoms qui les suivent immédiatement, elles seront bientôt bannies de sa mémoire par toutes celles d'un intérêt bien plus vif qu'on trouve plus loin, et que le lecteur a vues. Malgré le nombre et la variété de ces découvertes, le critique intelligent s'efforcera par quelques exemples heureux de donner à ses lecteurs une idée générale de toutes; mais il peut faire ceci d'une manière plus efficace en racontant ses propres impressions à l'égard de la vérité et de l'importance de cet ouvrage, et il devra conclure en appelant tous les amis de la science à prêter, par leurs avis et leur contribution littéraire, l'assistance que je réclame pour

le perfectionnement d'une découverte qui, si nous nous bornons à considérer les difficultés immenses qu'elle doit faire disparaître de l'étude des langues, est appelée à procurer de grands avantages à toutes les nations civilisées.

Mais si j'ai rencontré de si mauvais jours que je ne puisse trouver un esprit capable de comprendre cette découverte et d'exciter à sa première apparition l'esprit du public en sa faveur, je me sens néanmoins aussi sûr que de mon existence qu'un pareil aveuglement et une apathie aussi profonde ne pourront pas durer. Cette conviction m'est acquise pas la démonstration mathématique, ainsi que tout le monde doit le reconnaître, dont cette découverte est appuyée, et par l'espérance que, bien que l'esprit humain ait considérablement déchu, il ne sera pas encore tombé si bas qu'il ne puisse assez penser par lui-même pour concevoir la simple vérité qui lui est signalée ici.

Toute l'ignorance consommée, toute la petitesse d'esprit, toute l'indifférence affectée que les ennemis de la vérité pourront opposer à cette découverte — car c'est de cette manière qu'ils accueillent d'abord toute chose grande — ne pourront ébranler la confiance sans bornes que j'ai dans son succès définitif. Et ces personnes, bien qu'elles puissent afficher le contraire, ne s'étonneront pas de la présomption que je montre en osant douter de ce qu'elles avancent; car elles doivent avouer dans leur cœur, quoiqu'elles ne le fassent pas ouvertement, que ce serait pour eux

un grand honneur que de pouvoir fléchir les genoux devant les grands hommes de tous les siècles et de tous les pays avec lesquels je ne me suis pas seulement mesuré par mon œuvre, mais dont j'ai même osé dévoiler les erreurs.

Néanmoins, celui qui aime la vérité prêtera sa voix à cette découverte lorsqu'il saura qu'elle est réelle; et bien que ses paroles puissent d'abord n'être pas entendues — car peut-être il sera seul — elles doivent cependant finir par prévaloir. Ma conviction dernière est donc que, quoi qu'il puisse lui arriver, cette découverte ne pourra pas rester dans l'ombre; elle doit frayer son chemin malgré tous les obstacles, être connue de tous les hommes, et occuper une place élevée parmi les grandes choses dont ils puissent s'honorer. Car par elle, on a retrouvé un trésor qui pendant des milliers d'années est resté perdu pour le monde entier, et elle a permis à un faible mortel de s'élever jusqu'à la sagesse divine qui, nous a-t-on dit, confondit les paroles des hommes, et fit que la seule langue de la terre parût s'être transformée en plusieurs.

Si, à certaines époques de ma vie, il m'avait été permis de prévoir qu'entre tous les êtres vivans, une créature aussi humble que moi avait été choisie par la Providence pour en faire un jour l'auteur d'une pareille découverte, combien cet espoir m'aurait fait supporter d'une manière résignée, et même avec des actions de grâce, tout ce que j'ai eu à souffrir; et combien cette glorieuse attente m'aurait poussé à

préparer mon esprit, par la réflexion et l'étude, à l'accomplissement d'une œuvre aussi grande! Mais, comme je l'ai déjà dit, elle m'est survenue au milieu de difficultés; et cependant, malgré la forme presque grossière dont elle est revêtue maintenant, elle doit vivre telle qu'elle est, à cause du secret qu'elle renferme; car il y a dans cette découverte, ainsi que le verront un jour, sinon immédiatement, les personnes de réflexion, ce qui peut créer dans l'homme un autre esprit, donner naissance à de nouveaux systèmes, et nécessiter de grands changemens dans plus d'une chose.

On pourra donc, dans un avenir éloigné, parler de cette découverte comme fondant une nouvelle époque dans l'histoire du monde et de l'esprit humain. Mais quoi qu'elle puisse faire, au moins doit-elle vivre; de sorte que, si j'avais jamais ressenti « des désirs d'immortalité en moi » (1), ils devraient être satisfaits; car rien ne peut m'enlever l'avenir que je me suis créé, puisque ce que j'ai fait doit se perpétuer, partout où la civilisation s'étendra sur la terre, aussi longtemps que les mots eux-mêmes, et ne pourra périr qu'avec leur science, s'il arrivait qu'après une longue suite de siècles les hommes fussent assez malheureux pour qu'elle leur fût dérobée une seconde fois.

(1) *Immortal longings in me;* expression de Shakspeare souvent citée en anglais.

FIN.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES

DANS LA DEUXIÈME PARTIE.

TABLE DES MATIÈRES.

ALPHABET GREC.

(1) Les étymologies qui se rattachent à l'explication des lettres sont trop nombreuses pour qu'il soit possible de les mentionner ici.

TABLE DES MATIERES.

FIN DE LA TABLE DE LA DEUXIÈME PARTIE.



